DARKA
V6
DARKA
L'ombre du pouvoir
SEB LE RÊVEUR

Darka Président

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

Lire la version interactive sur Fusianima.com

Table des matières

Chapitre 1 : CHAPITRE 1 — NUMÉRO 1 5

Chapitre 2 : CHAPITRE 2 — TENNIS 25

Chapitre 3 : CHAPITRE 3 — HASHTAG 47

Chapitre 4 : CHAPITRE 4 — PAUL 68

Chapitre 5 : CHAPITRE 5 — ANTOINE 87

Chapitre 6 : CHAPITRE 6 — BADGIRL 110

Chapitre 7 : CHAPITRE 7 — DOSSIER 1 135

Chapitre 8 : CHAPITRE 8 — LA NUIT 152

Chapitre 9 : CHAPITRE 9 — LIVRE NOIR 173

Chapitre 10 : CHAPITRE 10 — LA PROPOSITION 186

Chapitre 11 : CHAPITRE 11 — SERVI AILLEURS 209

Chapitre 12 : CHAPITRE 12 — CONTRE-FEU 235

Chapitre 13 : CHAPITRE 13 — PRISE D’OTAGE 264

Chapitre 14 : CHAPITRE 14 — L’HOMME AU COSTUME GRIS 282

Chapitre 15 : CHAPITRE 15 — LE PRIX DU OUI 299

Chapitre 16 : CHAPITRE 16 — LA PLANQUE 321

Chapitre 17 : CHAPITRE 17 — LA PREUVE 341

Chapitre 18 : CHAPITRE 18 — LA FAILLE 357

Chapitre 19 : CHAPITRE 19 — LE SAS 383

Chapitre 20 : CHAPITRE 20 — LE OUI FANTÔME 403

Chapitre 21 : CHAPITRE 21 — L’ANNONCE QUI TUE 419

Chapitre 22 : CHAPITRE 22 — LA MAIN 433

Chapitre 23 : CHAPITRE 23 — LA BOMBE RÉELLE 457

Chapitre 24 : CHAPITRE 24 — LE VERNISSAGE DES LOUPS 471

Chapitre 25 : CHAPITRE 25 — LE NOM 493

Chapitre 26 : CHAPITRE 26 — L’ACCIDENT 517

Chapitre 27 : CHAPITRE 27 — LA FRANCE COMME BOUCLIER 533

Chapitre 28 : CHAPITRE 28 — LA VIDÉO 548

Chapitre 29 : CHAPITRE 29 — LE FRAGMENT SUIVANT 565

Chapitre 30 : CHAPITRE 30 — L’ÉBLOUISSEMENT 584

Chapitre 31 : CHAPITRE 31 — LA CHAÎNE DE VALIDATION 605

Chapitre 32 : CHAPITRE 32 — LE MIROIR 621

Chapitre 33 : CHAPITRE 33 — LE PROCÈS-VERBAL 639

Chapitre 34 : CHAPITRE 34 — L’ADRESSE 660

Chapitre 35 : CHAPITRE 35 — HORS ANTENNE 688

Chapitre 36 : CHAPITRE 36 — LE VERDICT 710

Chapitre 1

CHAPITRE 1 — NUMÉRO 1

CHAPITRE 1 — NUMÉRO 1

À M-12, Cédric ne doute de rien.

Ce n’est pas exactement vrai. Mais il a appris à vivre avec un mensonge utile : le doute existe, seulement il n’a pas le droit d’avoir un visage. Il reste derrière, il se met au fond comme un technicien, il ne prend jamais la lumière. La lumière, elle, appartient au personnage. Et le personnage, ce soir-là, est un royaume.

Le studio V6 a un bruit de ventre. Un bourdonnement constant, câbles qui chauffent, talons qui claquent, voix dans les talkies, rires trop hauts, jurons étouffés. Une usine à faire croire. Une usine à fabriquer du présent.

Dans une loge au bout d’un couloir, Cédric se laisse faire par une maquilleuse qui parle trop vite et trop fort, comme si son propre stress devait couvrir celui des autres.

— Tu dors pas, hein… Je le vois à ton œil.

Il sourit, poli.

— Je dors quand la France dort.

Elle rit, flattée. Les gens aiment croire qu’ils participent au mythe, même une seconde.

Paul est là, assis sur une chaise qui n’est pas faite pour durer. Costume sombre, pas de cravate. Il ne regarde pas le miroir, il regarde les reflets : la porte, le couloir, la silhouette qui passe, le badge mal accroché, la main qui tient un téléphone trop haut.

Paul n’a pas un visage de garde du corps, il a un visage de quotidien. C’est pour ça que personne ne se méfie. C’est pour ça qu’il voit tout.

— Ils ont ajouté deux rangées de public, dit Paul, sans lever les yeux de son téléphone. La prod a vendu ça comme un “cadeau”.

Cédric hausse les épaules.

— Ils veulent de la chaleur.

— Ils veulent de la chaleur et ils veulent que tu te sentes invincible, répond Paul. C’est pas pareil.

La maquilleuse se retire, contente de sa couche de vérité artificielle. Cédric se lève, lisse sa veste. Dans le miroir, il a l’air de quelqu’un qu’on écoute. C’est la seule chose qui compte.

Un assistant passe la tête.

— Cédric, on est à quinze minutes. La régie demande si tu veux modifier le sommaire. Et… Dorval est en train de faire un AVC sur ses courbes.

— Dis à Dorval que s’il fait un AVC, je le remplace par un stagiaire, dit Cédric. Et dis à la régie que je ne modifie rien : je fais ce que je veux.

L’assistant rit jaune et disparaît.

Paul soupire.

— Un jour, ça te coûtera.

Cédric récupère son téléphone. Il y a des notifications, des messages, des invitations, des demandes, des gens qui veulent “deux minutes”. Le pouvoir, c’est surtout une file d’attente.

Il y a aussi, en haut, une bannière d’alerte qui n’est pas de son monde : “Sécurité — Niveau 2 : surveillance accrue”.

Paul voit son regard.

— Lévy a demandé le niveau 2 depuis hier. Rien de dramatique, juste… des signaux.

— Quels signaux ?

Paul hésite. Il choisit un mensonge confortable.

— Des messages. Du bruit. Des types qui s’intéressent à ton planning.

Cédric le fixe.

— Et tu me dis ça maintenant ?

— Je te le dis quand tu peux l’entendre.

— Je peux toujours l’entendre, Paul.

Paul baisse la voix.

— Non. Quand t’es dans le rôle, tu peux tout entendre, mais tu n’entends rien.

Cédric ne répond pas. Il ajuste sa montre, comme si l’heure avait une importance. En vérité, l’heure ne compte pas. Ce qui compte, c’est le direct. Le direct est un dieu jaloux : il exige tout.

Ils sortent de la loge. Couloir. Câbles. Odeur de café recuit. Et cette sensation, juste avant de rentrer sur un plateau, que le monde réel devient flou. Cédric a toujours aimé ça : l’instant où il quitte la vie pour entrer dans la légende.

Au coin du couloir, le capitaine Lévy attend. Immobile, carré, regard sans chaleur.

À côté de lui, Sandra Vigne. Elle semble s’ennuyer, ce qui est une compétence. Une femme qui s’ennuie au bon endroit est une femme qui contrôle.

— On a deux nouveaux points à vérifier, dit Lévy, sans saluer. Sortie A et sortie B. A sera pour le leurre. B pour vous.

— On n’est pas des ministres, Lévy, répond Cédric. On n’a pas besoin de leurre.

Lévy le regarde comme on regarde un enfant talentueux qui joue avec un couteau.

— Justement. Les ministres ont des procédures. Vous, vous avez des habitudes.

Cédric sourit.

— Et mes habitudes font de l’audience.

Sandra intervient, calme :

— Vos habitudes font aussi des trajectoires prévisibles.

Paul capte la phrase comme on capte un avertissement.

— On sortira par B, dit-il.

Cédric lève les mains, fausse reddition.

— D'accord, chef.

Ils avancent.

Dans l'ombre de la régie, Dorval est déjà en transes. Il porte un casque, deux écrans, trois graphes, et cette obsession qui l'a rendu indispensable : il voit le public comme un organisme vivant.

— Cédric ! siffle Dorval en apercevant sa silhouette. On est au-dessus d'hier. Au-dessus de lundi, au-dessus de la semaine. C'est… c'est indécent.

— La France aime l'indécence, dit Cédric.

Hugo Klein surgit derrière Dorval avec un dossier dans les mains, l'air d'un homme qui porte des procès.

— Je te rappelle qu'on reçoit un ministre ce soir. Je te rappelle que le ministre a une équipe juridique. Je te rappelle que—

— Hugo, souffle Dorval, laisse-le respirer. Il est meilleur quand il est dangereux.

— Et il est mort quand il est trop dangereux, répond Hugo.

Cédric sourit à Hugo, presque tendre.

— Hugo, tu sais pourquoi je t’aime ? Parce que tu penses à demain. Moi, je pense à ce soir.

Hugo serre les mâchoires.

— C’est exactement ce qui me fait peur.

À l’entrée du plateau, la Table des 8 attend comme une armée en costume.

Lina Varko, dossiers alignés, regard tranchant. Elle ne s’agite jamais. Elle coupe.

Rémi Santos, sourire large, énergie rapide, doigts qui tapent. Il a l’air d’un homme qui tient debout parce qu’il ne s’arrête jamais.

Nora El Hassani, élégante, calme, regard profond. Elle sait que la foule aime quand on la caresse et quand on la frappe. Elle a juste peur qu’on la frappe trop.

Samir Bensalah, micro à la main, déjà prêt à sortir du plateau comme on sort d’un métro : vite, instinctif.

Clémence Roy, légèrement en retrait, yeux de psy. Elle voit les angles morts et les blessures.

Toto Marchese, sourire de nuit, téléphone dans la poche, capable de parler d’un budget et d’une soirée VIP avec le même ton.

Et Dorval, en arrière, qui n’est pas chroniqueur mais qui est partout : c’est lui qui met la caméra là où ça fait mal.

Cédric les salue d’un geste.

— Ce soir, on fait simple, dit-il. On prend un ministre. On le secoue. Et on le rend au pays.

Rémi rit trop fort.

— On va lui rendre en morceaux, ou en entier ?

— En direct, répond Cédric. C’est plus honnête.

Nora le regarde, un peu inquiète.

— Tu veux quoi, exactement, ce soir ?

Cédric la fixe deux secondes. Il pourrait répondre “de l’audience”. Ce serait vrai. Mais il y a autre chose qui le démange depuis des mois : cette sensation que les puissants jouent avec des miettes, qu’ils se repaissent, qu’ils s’indignent en costume, et que tout le monde fait semblant de ne pas voir.

— Je veux qu’il se souvienne qu’il parle à des gens, dit-il. Pas à une carrière.

Lina intervient, sèche :

— J’ai des chiffres. Et j’ai des notes de frais.

Hugo, derrière, marmonne.

— Elle va nous tuer.

Dorval sourit.

— Non. Elle va les tuer.

La musique du générique se lance. La lumière change. On n'est plus dans un studio, on est dans un tribunal avec applaudissements.

La présentatrice annonce :

— Bonsoir la France, bienvenue dans Darka ! L'émission la plus regardée du pays ! Et tout de suite… CÉDRIC !

Le public se lève d'un coup. Même les gens qui le détestent participent. C'est ça, son pouvoir : l'adhésion par la haine.

Cédric entre. Sourire. Main levée. Deux pas calculés. Un regard caméra. Il s'assoit au centre.

Le silence tombe, comme si quelqu'un l'avait commandé.

— Bonsoir la France.

— BONSOIR CÉDRIC !

Il savoure une seconde, pas par vanité, par rituel. On écoute mieux quand on a envie.

— Vous êtes beaux, dit-il. Vous êtes chauds. Vous êtes… dangereux.

Rires, applaudissements.

— Ce soir, on reçoit quelqu'un qui adore nous expliquer la vie. Un ministre. Un vrai. Un qui parle bien. Un qui mange bien. Un qui s'indigne bien.

Il se tourne vers l’invité.

— Monsieur le Ministre, bonsoir.

Le ministre — appelons-le Delaunay — sourit avec la maîtrise froide des gens qui savent tenir un plateau sans y vivre. Costume impeccable, diction impeccable, morale impeccable. L’impeccable est toujours suspect.

— Bonsoir, Cédric. Bonsoir à tous.

Cédric attaque le sommaire sans perdre une seconde : actualité, “Dossier”, terrain, et “La Nuit” de Toto. Le ministre écoute, déjà agacé d’être un segment comme un autre.

Cédric le sent. Cédric adore ça.

— Monsieur le Ministre, dit Cédric, vous avez déclaré la semaine dernière que “les Français doivent se serrer la ceinture”.

Delaunay hoche la tête.

— Oui, parce que le contexte—

— Non, non, coupe Cédric. Pas de roman. Vous l’avez dit ?

— Je l’ai dit.

— Très bien. Vous, vous vous serrez la ceinture comment ? Vous renoncez à quoi ? Chauffeur ? Dîners ? Avion ? Notes de frais ?

Le public rit. Delaunay sourit encore, mais on voit sa nuque se raidir.

— C’est démagogique.

Cédric penche la tête, presque attendri.

— Ce qui est démagogique, c’est de demander à une mère de famille de compter ses pâtes pendant que vous comptez vos invitations.

Le ministre redresse le menton.

— Vous simplifiez des sujets complexes.

— Complexe ? répète Cédric. Vous savez ce qui est complexe ? Finir le mois. Le reste, c’est du théâtre.

Il laisse le silence travailler. À l’écran, ça devient une gifle propre.

Nora intervient, essayant de garder une ligne :

— Il y a quand même des réformes, des choix…

Cédric la coupe doucement, pas brutalement, comme on coupe une musique.

— Nora, je sais. Mais moi je parle d’un truc simple : la décence.

Lina, elle, glisse une feuille vers Cédric. Pas un dossier épais. Une page. Parce qu’une page suffit quand elle est vraie.

Cédric lit, puis relève les yeux.

— Monsieur le Ministre, vous avez fait rembourser un dîner à mille deux cents euros.

Delaunay se fige une fraction de seconde. Juste assez.

— Dans le cadre de—

— Dans le cadre de quoi ? demande Cédric. Dans le cadre de votre faim ?

Le public explose. Delaunay perd sa respiration une demi-seconde. Il essaie de reprendre.

— Ces frais sont contrôlés. Ils sont justifiés—

Lina prend la parole, nette :

— Ils sont surtout réguliers.

Cédric s’appuie sur cette phrase comme sur une marche.

— Vous comprenez pourquoi les gens vous détestent ? demande-t-il. Parce que vous ne vous rendez même plus compte.

Delaunay tente une attaque.

— Votre émission nourrit la colère. Vous êtes responsable de la division.

Cédric sourit.

— La colère, c’est vous qui l’avez fabriquée. Nous, on la filme. Et la division, Monsieur le Ministre… c’est vous qui vivez d’un côté de la ligne. Nous, on vit de l’autre.

Samir se penche, instinctif.

— Sur le terrain, les gens disent exactement ça. Ils disent : “Ils vivent ailleurs.”

Le ministre se tourne vers Samir, condescendant.

— Je comprends les difficultés, mais—

Rémi éclate, impulsif :

— Tu comprends rien, frère, t’as même pas pris un RER de ta vie.

Rires. Applaudissements. Dorval jubile en régie : la séquence est parfaite. Trop parfaite.

Hugo, à l’oreille de Dorval :

— On est en train de franchir des lignes.

Dorval répond, sans détourner les yeux de l’écran :

— C’est pour ça qu’ils regardent.

Pendant que l’émission brûle, la sécurité travaille.

Lévy murmure à Paul :

— Deux rangées, troisième rang, bonnet noir. Fixation. Il regarde pas l’émission, il regarde Cédric.

Paul ne bouge pas. Il capte le bonnet noir du coin de l’œil.

Sandra se glisse dans l’allée sans que le public comprenne. Elle s’arrête derrière le bonnet noir, comme un hasard. Le bonnet noir se raidit. Il se retourne, croise son regard. Sandra n’a pas besoin de parler. Son regard dit : je te vois.

Le bonnet noir baisse les yeux. Il n’applaudit plus.

Retour plateau. Cédric continue de démonter Delaunay à la manière qui le rend dangereux : il ne crie pas. Il pose des questions simples. Et il laisse l’autre s’empêtrer dans ses justifications.

— Vous savez ce que j’aime chez vous ? dit Cédric. Vous avez toujours raison, même quand vous avez tort.

Delaunay tente une respiration.

— Je suis ici pour rétablir des vérités.

— Lesquelles ? demande Cédric. Que vous êtes honnête ? Que vous êtes courageux ? Que vous êtes proche des gens ?

Il sourit, puis plante la lame.

— Moi, je suis en direct. Je ne peux pas tricher. Vous, vous refaites vos discours jusqu’à ce qu’ils sonnent vrai. C’est la différence entre nous.

Le public applaudit comme on applaudit une exécution. La France aime la violence quand elle est polie.

La pub tombe.

Dans les coulisses, le ministre marche vite, suivi de deux conseillers. Il ne hurle pas.

Il n’en a pas besoin. Sa colère est froide, organisée. On sent qu’elle s’écrira plus tard.

Cédric, lui, traverse vers le couloir technique. Paul le rattrape immédiatement.

— Tu l’as massacré.

— Il l’a demandé.

Paul secoue la tête.

— C’est pas ça. Lévy a repéré deux visages inconnus. Et quelqu’un a demandé ton planning tennis à l’accueil. Il a dit “interview sportive”.

Cédric éclate d’un rire bref.

— Interview sportive. C’est mignon.

— Ça veut dire qu’ils cherchent tes routines.

Cédric boit une gorgée d’eau, l’air de s’en foutre.

— Qu’ils cherchent.

Paul serre les dents.

— Cédric, c’est pas un jeu.

— Si. C’est un jeu. La différence, c’est que moi, je joue en direct.

Une assistante arrive, pâle.

— Lina veut te voir, en privé. Maintenant.

Lina ne demande pas “en privé”. Lina apporte, elle tranche, elle repart. Si elle demande, c’est qu’il y a une lame sous la table.

Ils entrent dans un petit bureau de production. Une table, un écran, une odeur de papier. Lina est debout. Elle a un téléphone sur la table.

— C’est quoi ? demande Cédric.

— Une chose qu’on ne doit pas avoir, répond Lina.

Elle appuie sur lecture.

Une voix, basse, calme, pas théâtrale. Une voix d’homme qui ne se croit pas obligé de menacer. Juste d’annoncer.

“On ne répond pas à un animateur. On le fait taire.”

Paul se fige dans l’encadrement. Cédric ne bouge pas. Il écoute sans cligner.

Lina coupe l’audio.

— Ça circule, dit-elle.

— D’où ?

— Samir a un contact. Le contact ne veut pas de nom. Il a juste dit : “ça circule dans des endroits où ça suffit à tuer une carrière.”

Cédric sourit, mais le sourire est plus dur.

— Et tu me montres ça pour quoi ?

— Pour que tu comprennes que tu n’es pas juste une émission, Cédric.

Paul approche, tendu :

— On en parle à Lévy.

Cédric lève la main, stop.

— Pas maintenant.

— Quoi “pas maintenant” ? souffle Paul. Tu viens d’entendre—

— Une intention, coupe Lina. Pas une menace. Une intention.

Cédric la regarde, presque amusé.

— Lina, tu fais peur.

— Je fais de la survie, répond-elle.

Cédric s’approche du téléphone, le prend, le regarde comme on regarde une preuve.

— Vous êtes en train de me dire que j’ai un ennemi invisible.

— Non, corrige Lina. Je suis en train de te dire que tu as une catégorie d’ennemis. Et qu’ils n’ont pas de visages.

Paul serre les poings.

— Tu fais quoi, alors ?

Cédric remet le téléphone sur la table.

— Je fais mon travail. En direct.

Paul veut parler, mais la régie appelle : retour à l’antenne dans vingt secondes.

Cédric ajuste sa veste. Il redevient le roi. C’est presque instantané, et ça fait peur : la capacité à se transformer.

Retour plateau.

Le deuxième acte est plus léger : Samir sort un sujet terrain, Nora tente de remettre un peu de nuance, Rémi balance des punchlines. Toto raconte une séquence “nuit parisienne” sans trop entrer dans les détails — juste assez pour faire rire, pas assez pour déclencher un procès.

Mais la température a changé. On le sent. On le voit à la façon dont le ministre Delaunay attend la fin. Il n’est plus là pour convaincre. Il est là pour poser une graine.

Avant la conclusion, Delaunay lâche une phrase, presque inaudible, mais parfaitement calibrée.

— Vous vous croyez intouchable, monsieur, dit-il. Mais personne ne l’est.

Le public réagit à peine. Ce n’est pas spectaculaire. C’est pour ça que c’est dangereux.

Cédric sourit.

— C’est votre slogan de campagne ?

Delaunay répond, sans sourire :

— Non. C’est une réalité.

Un bref silence. Même Rémi se tait. Même Nora détourne les yeux une seconde, comme si elle sentait que ce n’était plus du théâtre.

Cédric, lui, ne recule pas.

— Vous savez ce qui est beau avec le direct ? dit-il. C’est que tout le monde peut entendre vos menaces quand elles sont déguisées.

Le ministre ouvre la bouche, mais Cédric enchaîne déjà la conclusion. Il ne lui laisse pas l’air.

— Mes amis, on se retrouve demain. Même heure. Même direct. Même France. Et si ça dérange… c’est que c’était nécessaire.

Musique. Applaudissements. Rideau.

Dans l’ombre, la machine s’éteint lentement. Le public sort. Les techniciens rangent. La régie respire.

Mais la vraie vie, elle, commence après.

Paul est déjà en mouvement.

— Sortie B, dit-il. Tout de suite.

Lévy hoche la tête. Sandra passe devant. Ils prennent un couloir qui n’a pas de lumière, qui n’a pas de public, qui n’a pas de rires. Un couloir de service, un couloir d’homme traqué, même si personne ne le dit encore.

Dans le parking sécurisé, la voiture attend. Deux autres véhicules sont prêts, pour noyer la trajectoire. Cédric monte derrière, s’affale, comme si son corps se souvenait qu’il est un corps.

Paul monte à côté. Lévy derrière, ou dans une autre voiture. Sandra au volant.

La voiture démarre.

Pendant trente secondes, rien ne se dit. C’est le silence de ceux qui savent que parler, c’est donner une forme à la peur.

Paul regarde son téléphone. Une notification. Numéro inconnu.

Une phrase. Simple. Sans emoji, sans point d’exclamation. Une phrase qui ressemble à un ordre, pas à une menace.

“Tu l’as fait parler. Maintenant, c’est nous qui allons te faire taire.”

Paul n’a pas besoin de demander à qui ça s’adresse. Il montre l’écran à Lévy, dans la voiture suiveuse via un canal sécurisé. Lévy répond par un seul mot.

— Reçu.

Sandra ne détourne pas les yeux de la route.

Cédric, lui, regarde le message comme on regarde une affiche dans le métro : sans

surprise, sans panique. Puis il lève la tête, et son sourire revient.

Un sourire trop calme.

— Ils viennent enfin, murmure-t-il.

Paul le fixe, et pour la première fois de la soirée, il a peur non pas des autres… mais de la façon dont Cédric accueille le danger.

Parce qu'un homme qui sourit à une menace n'est pas forcément courageux.

Parfois, il est juste déjà parti ailleurs.

La voiture s'enfonce dans Paris. Les lumières glissent sur les vitres comme des couteaux.

Et derrière, quelque part, quelqu'un a compris une chose : ce n'est plus seulement un animateur. C'est un problème.

Un problème qu'on règle.

Chapitre 2

CHAPITRE 2 — TENNIS

CHAPITRE 2 — TENNIS

Le matin, Cédric n’est pas une star.

Le matin, il est un corps.

Un corps qui se lève avant le reste de la ville, qui boit un café sans goût, qui enfile une tenue de sport trop chère pour un plaisir trop simple, et qui s’accroche à un rituel comme on s’accroche à une rambarde en plein vent.

Le tennis, c’est son refuge. Son seul endroit sans micro. Son seul endroit où la vérité ne se discute pas : la balle est dedans ou dehors. Point.

Dans la voiture, Paris est encore gris. Le genre de gris qui rend tout plus honnête. Les rues sont presque vides. Les visages sont encore privés de leurs masques sociaux.

Sandra est au volant. Même calme, même précision. À l’arrière, Cédric s’étire, écouteur dans une oreille, pas pour écouter de la musique, pour entendre le silence.

Paul est devant, passager, téléphone posé sur sa cuisse, comme une arme prête à partir.

— Tu veux qu’on reparle du message d’hier ? demande Paul.

Cédric ne répond pas tout de suite. Il regarde le dehors, les vitrines fermées, les

livreurs, les premiers joggeurs. Il a l’air d’un type normal, et ça le fait presque rire.

— Quel message ? finit-il par dire, avec une légèreté étudiée.

Paul se tourne.

— Celui qui dit qu’on va te faire taire.

Cédric hausse les épaules.

— Ils disent plein de choses.

— Cédric.

Le ton. Toujours ce ton chez Paul quand il comprend que l’autre fait semblant.

Cédric soupire, comme s’il cédait un peu.

— Paul… c’est mon métier. Les gens menacent. Les gens parlent. C’est un bruit de fond.

Paul laisse un silence s’installer. Puis, d’une voix plus basse :

— Le bruit de fond a changé de fréquence.

Cédric le regarde.

— Tu dramatises.

— Je sécurise.

Sandra intervient, sans quitter la route des yeux :

— Les deux peuvent être vrais.

Cédric sourit.

— Merci, Sandra. Tu viens d'inventer la philosophie du chaos.

Elle ne répond pas. Elle n'est pas payée pour faire des répliques. Elle est payée pour anticiper ce qui n'a pas encore une forme.

Paul réactive son téléphone et fait défiler des informations.

— On a eu deux appels anonymes cette nuit. Deux. Pas de voix, pas de message. Juste… des appels.

Cédric se redresse un peu, malgré lui.

— Et ?

— Et ça veut dire qu'on vérifie que le numéro est vivant. Qu'il est bien attribué. Qu'il répond.

Cédric affiche un sourire de façade.

— Donc je suis célèbre.

— Donc tu es surveillé.

La voiture tourne dans une avenue plus calme, bordée de platanes et de façades propres. Le club n'est pas loin. Un de ces endroits parisiens où on croise des

banquiers au sourire permanent, des chefs d’entreprise aux yeux fatigués, des anciens sportifs qui veulent encore se sentir jeunes. Un endroit “à l’abri”.

L’illusion du refuge.

Cédric adore l’illusion. Il a vécu dedans toute sa vie.

À l’entrée du club, un agent de sécurité privé reconnaît la voiture et s’avance. Il n’a pas besoin de parler : il ouvre. Comme si Cédric était une institution.

— Bonjour, monsieur.

Cédric répond d’un signe. Il sent le sol sous ses pieds. Il respire l’odeur du court : terre battue humide, chlorophylle, un peu de caoutchouc, un peu de café. Il sent quelque chose de plus discret, aussi : la routine.

Et la routine, c’est ce que les autres cherchent.

Paul pose une main sur son bras.

— Aujourd’hui, tu joues vite. Et tu rentres.

Cédric le regarde, amusé.

— Tu veux aussi choisir ma raquette ?

— Je veux éviter qu’on te choisisse une tombe.

Cédric se fige une demi-seconde. Pas parce qu’il a peur. Parce que la phrase fait partie de celles qu’on refuse d’imaginer, et qui collent ensuite au cerveau comme une poussière.

Il se dégage doucement.

— Je vais jouer, dit-il. Je vais respirer. Et je vais redevenir supportable.

Paul serre les dents.

— Lévy a dit que ce n’était pas idéal.

— Lévy dit plein de choses.

Cédric avance. Il traverse le hall, salue le réceptionniste, les habitués, deux inconnus qui le fixent un peu trop. Il n’est pas parano, il est célèbre : la différence, c’est que la paranoïa est souvent justifiée, mais personne ne veut l’admettre.

Dans le vestiaire, il retrouve son casier. Son petit royaume privé : chaussures, serviettes, deux raquettes, une bouteille d’eau. Une normalité qui ressemble à un mensonge.

Il ouvre. Tout est à sa place.

Sauf une chose.

Une balle de tennis, posée au milieu, propre, neuve. Marquée au feutre noir d’un seul mot :

PARLE.

Cédric ne bouge pas.

Paul, derrière lui, voit immédiatement la balle. Son visage se ferme.

— On sort, dit Paul. Maintenant.

Cédric attrape la balle, la tourne entre ses doigts. Le mot “PARLE” lui brûle la peau alors que ça ne devrait être qu’un feutre. Il fixe la balle comme si elle allait lui répondre.

— Qui a accès à ce vestiaire ? demande Paul à voix basse.

— Beaucoup de monde, répond Cédric. Comme au pays.

Paul sort son téléphone, appelle Lévy.

— Lévy. Vestiaire. Tout de suite.

Cédric glisse la balle dans sa poche. Paul tente de l’arrêter du regard.

— Ne garde pas ça.

— Je garde tout, Paul. C’est ma spécialité.

Paul va répondre, mais Lévy arrive déjà, accompagné de Sandra. Ils n’ont pas couru. Ils n’en ont pas besoin. Leur urgence est froide.

— Montre, ordonne Lévy.

Paul n’hésite pas. Il ouvre la poche de Cédric, récupère la balle comme on récupère une grenade. Cédric le laisse faire, irrité.

— Tu me fais les poches maintenant ?

— Je te sauve la peau, répond Paul, sec.

Lévy observe la balle, le mot au feutre.

— Ce n’est pas une menace directe, dit-il. C’est un signal.

Sandra inspecte le casier, les charnières, la serrure.

— La serrure n’est pas forcée. Quelqu’un a la clé, ou quelqu’un a une copie.

Le club, soudain, n’est plus un refuge. C’est un lieu de passage. Un endroit où l’on peut déposer un message sans se faire remarquer. Un endroit où une célébrité croit être chez elle, mais n’est nulle part chez elle.

— On annule, dit Lévy.

Cédric, agacé, se tourne vers lui.

— J’annule quoi ? Ma respiration ?

— Ton match.

— C’est pas un match. C’est mon entraînement.

— C’est ton habitude.

Sandra ajoute, posée :

— Et ton habitude, c’est ce qu’ils testent.

Cédric serre les mâchoires. Il déteste qu’on lui parle comme à un enfant. Il déteste

qu’on lui rappelle qu’il n’est pas invincible. Il déteste surtout que ce soit vrai.

Il prend une serviette, s’essuie le visage comme s’il sortait d’un effort, alors qu’il n’a pas encore tapé une balle.

— Je joue, tranche-t-il. Et après, je rentre. Et vous arrêtez de transformer chaque détail en fin du monde.

Paul le fixe, consterné.

— Tu joues avec une balle marquée “parle” dans ta poche ?

— J’ai vécu quinze ans en direct, répond Cédric. “Parle”, c’est mon métier.

Lévy inspire, retient une colère. Il connaît ce genre de type : talentueux, ingérable, persuadé que le monde obéit à ses règles parce qu’il a un micro.

— Très bien, dit Lévy. Tu joues. Mais tu joues avec nous.

Il fait un signe. Deux agents se placent à l’entrée du court. Sandra reste à portée. Paul se positionne là où il peut voir la grille, le parking, l’allée qui mène au club-house.

Cédric entre sur la terre battue.

Et pour la première fois depuis longtemps, le tennis n’est pas un refuge.

C’est une scène.

Son partenaire d’entraînement est déjà là : un ancien joueur de bon niveau, profil discret, habitué aux célébrités. Il serre la main de Cédric avec cette familiarité factice qu’on réserve aux gens connus.

— Salut, champion.

— Salut.

Cédric prend sa raquette. La balle rebondit. Il commence à taper doucement. Deux échanges. Trois.

Au début, tout revient : le rythme, le bruit sec, la trajectoire, la respiration qui se cale. Son corps se souvient plus vite que sa tête.

Puis il sent le regard.

Pas celui du public. Un regard différent. Un regard qui ne cherche pas à prendre une photo. Un regard qui mesure.

Il jette un coup d’œil au-delà du grillage.

Sur un banc, près des buissons, un homme est assis. Pas un membre du club. Pas un habitué. Pas un sportif. Il est trop immobile. Trop habillé pour ce matin-là. Il tient un téléphone, mais ne regarde pas l’écran.

Il regarde le court.

Cédric continue de jouer. Il ne veut pas offrir la satisfaction de montrer qu’il a vu.

Paul, lui, l’a vu aussi. Il marche vers la grille, calme, comme un membre du club qui va simplement demander quelque chose.

Sandra se déplace en parallèle, à distance.

L’homme se lève quand Paul approche, et recule d’un pas, comme si l’espace autour de lui était une propriété.

Paul parle bas, mais Cédric voit les gestes : “Badge.” “Qui êtes-vous ?” “Vous avez rendez-vous ?”

L’homme ne s’énerve pas. Il ne se justifie pas. Il sourit.

Un sourire trop calme.

Cédric rate un coup. La balle s’échappe.

Son partenaire s’étonne.

— Ça va ?

— Oui, répond Cédric. Continue.

Il reprend. Plus fort. Plus précis. Comme s’il devait gagner contre un adversaire invisible.

Le tennis devient un combat contre une idée : tu peux être atteint ici.

Après quelques minutes, Paul revient. Son visage ne dit rien, ce qui, chez Paul, veut dire beaucoup.

— Qui c’était ? demande Cédric, sans s’arrêter.

Paul hésite, puis répond :

— Un “journaliste”.

— Quel média ?

— Aucun. Il a dit “je travaille seul”.

Cédric lâche un petit rire.

— Comme tous les emmerdeurs.

Paul ne rit pas.

— Il savait ton prénom. Il savait que tu jouais à cette heure. Il a dit “je veux juste lui parler deux minutes”.

Cédric frappe la balle plus fort.

— Et tu lui as dit quoi ?

— Que si quelqu’un veut te parler, il passe par la prod et par moi.

Cédric ne répond pas. Il sent une chaleur dans la poitrine. Pas de peur. Une colère froide. Une colère de territoire : on vient chez lui. On laisse des balles dans ses casiers. On le regarde jouer.

C’est un message.

Le match s’arrête. Le partenaire d’entraînement salue, pressé de s’éloigner d’une atmosphère qui n’a rien à voir avec le sport.

Cédric reste sur le court, seul. Il tape quelques balles contre le mur. Les coups deviennent plus secs. Plus violents. La terre battue s’éparpille comme une poussière

de colère.

Sandra s’approche.

— On rentre, Cédric.

— Encore cinq minutes.

— Cinq minutes, c’est assez pour mourir, dit-elle, sans pathos.

Il se retourne, surpris. Elle ne le provoque pas. Elle lui donne juste une information.

— Tu dis ça à tout le monde ?

— Je dis ça aux gens qui se croient immortels.

Il sourit malgré lui.

— Je me crois pas immortel.

Elle le regarde.

— Si.

Cédric baisse la tête, respire, range sa raquette.

Au vestiaire, Lévy a déjà parlé au responsable du club. Le responsable transpire, s’excuse, promet des caméras, promet des serrures, promet tout. Les promesses des gens qui veulent que le problème disparaisse pour retrouver leur normalité.

Paul, lui, récupère les affaires de Cédric en vitesse. Il ne veut pas rester. Il veut sortir

avant que l’invisible devienne visible.

Dans la voiture, l’atmosphère est serrée.

Sandra démarre. Lévy suit dans un véhicule derrière.

Paul se tourne vers Cédric.

— Tu comprends maintenant ?

Cédric regarde la rue, les cafés, les gens. Il se sent à la fois au-dessus et au milieu. C’est ça, l’étrangeté de sa vie : être partout et nulle part.

— Je comprends qu’on veut me parler, dit-il.

Paul secoue la tête, exaspéré.

— Non. On veut te tester. On veut voir comment tu réagis. Si tu changes tes habitudes. Si tu paniques. Si tu fais l’erreur classique : croire que tu peux gérer seul.

Cédric hausse les épaules.

— Je gère toujours seul.

— Faux, dit Paul. Tu gères avec l’audience. Et l’audience ne te protège pas dans un parking.

Le téléphone de Cédric vibre. Un appel. Numéro masqué.

Paul tend la main.

— Ne réponds pas.

Cédric décroche.

— Allô.

Silence.

Puis une voix, basse, posée. Pas de haine. Pas de cris. Une voix de quelqu'un qui n'a pas besoin de se prouver.

— Cédric.

Il ne demande pas "qui est-ce". Il sait que le type ne dira pas. Il sait aussi que la conversation est un jeu de contrôle.

— Tu veux quoi ? répond Cédric.

— On veut te parler.

Paul fait un geste furieux : raccroche. Cédric l'ignore.

— Vous avez laissé une balle dans mon casier.

La voix souffle un rire très léger.

— Tu l'as trouvée, c'est bien.

Cédric serre la mâchoire.

— Qui êtes-vous ?

— Personne. Et c’est justement pour ça qu’on gagne.

Silence. Dans la voiture, même Sandra semble ralentir sa respiration.

— Pourquoi maintenant ? demande Cédric.

— Parce que tu as humilié quelqu’un hier. Et parce que tu as oublié une règle.

— Laquelle ?

— On ne ridiculise pas les gens qui ont des leviers.

Cédric sourit, même s’il ne le veut pas.

— Les leviers ? Vous parlez comme un conseiller politique.

— Je parle comme un adulte, répond la voix. Et je te donne un conseil gratuit : fais attention à ce que tu dis. Et à qui tu crois connaître.

Cédric penche la tête, comme s’il était sur un plateau.

— Tu veux me faire peur ?

— Non, répond la voix. Je veux te faire comprendre.

La communication se coupe.

Paul arrache le téléphone des mains de Cédric, le regarde comme s’il avait envie de l’écraser.

— Tu réponds à un inconnu masqué ?

Cédric le fixe, froid.

— Et si je ne réponds pas, il appelle encore. Et encore. Et encore. Je préfère entendre.

Paul secoue la tête.

— Entendre quoi ? Une voix ? Tu crois qu'une voix te donne une prise ? Tu n'as aucune prise.

Sandra intervient, calme, presque clinique :

— Ils savent ton club. Ils savent ton casier. Ils savent ton timing. Ils savent te joindre. Ils n'ont pas besoin de plus pour créer de la peur.

Cédric se renfrogne.

— Je n'ai pas peur.

Paul répond, fatigué :

— Très bien. Alors fais semblant d'en avoir un peu, juste assez pour rester en vie.

La voiture roule. Le trajet semble plus long que d'habitude. Chaque feu rouge ressemble à une pause où quelqu'un pourrait surgir.

Cédric pense à Delaunay. À son sourire froid. À sa phrase : "Personne n'est intouchable."

Il pense au mot sur la balle : "PARLE."

Il pense à l’appel : “On veut te parler.”

Et il comprend quelque chose, sans vouloir l’admettre : le direct lui a appris à gagner des batailles de mots. Mais là, ce n’est pas une bataille de mots. C’est une bataille d’accès.

On veut accéder à lui.

Son téléphone vibre encore. Cette fois, ce n’est pas un masqué. C’est un message d’Antoine. Juste deux mots. Antoine ne parle jamais pour rien.

“Ne marche pas.”

Cédric lit, reste silencieux.

Paul le voit, malgré lui.

— Antoine ?

Cédric hoche la tête.

Paul soupire.

— Ça y est. Même lui, il s’en mêle.

Cédric fixe l’écran. Les deux mots tournent dans sa tête comme une balle qui rebondit.

Ne marche pas.

Ne marche pas seul, pense-t-il. Ne marche pas droit. Ne marche pas comme d’habitude.

Ou ne marche pas… vers ça.

Le téléphone de Paul sonne. Lévy.

Paul répond. Écoute. Ses traits se durcissent.

— Quoi ? … Où ? … Quand ? … OK.

Il raccroche et se tourne vers Cédric.

— Lévy dit que quelqu’un a appelé la chaîne ce matin. À l’accueil. Il a demandé “si Monsieur Cédric venait bien tous les matins au tennis”. Il a dit ça calmement, comme une question normale.

Cédric sent une chaleur froide monter dans sa poitrine.

— Et ?

— Et Lévy dit qu’on va changer ton planning dès aujourd’hui. Et que tu vas arrêter de croire que ton statut te donne le droit de faire ce que tu veux.

Cédric se penche légèrement vers Paul.

— Mon statut me donne le droit de parler, dit-il. C’est tout ce que j’ai.

Paul répond, épuisé :

— Et c’est exactement ce qu’ils veulent contrôler.

La voiture arrive devant l’immeuble. Le ciel est plus clair, Paris se réveille. Les gens vont travailler. Ils ne savent pas que, dans une voiture noire, une guerre invisible vient de gagner un centimètre.

Sandra coupe le moteur.

Lévy sort de la voiture suiveuse. Il rejoint la portière. Il parle sans détour.

— À partir de maintenant, dit-il, tu ne sors plus sans nous. Tu ne changes plus d’itinéraire au dernier moment. Tu ne fais plus le malin.

Cédric le regarde.

— Et si je fais le malin ?

Lévy soutient son regard.

— Alors tu mourras malin.

Cédric reste silencieux une seconde. Puis il sourit, parce que c’est son réflexe d’orgueil.

— Tu parles comme un personnage de polar.

Lévy répond, plat :

— Parce que tu es en train d’en vivre un.

Cédric descend, ajuste sa veste. Il traverse le hall comme s’il traversait encore un plateau, sans montrer ce qu’il sent : la première fissure.

Dans l’ascenseur, Paul le suit. Ils montent sans parler.

Au dernier étage, Cédric entre chez lui, pose ses clés, enlève ses chaussures. Son appartement est calme, trop calme. Un calme de vitrine. De lieu qu’on pourrait photographier.

Paul reste à la porte.

— Tu veux que je reste ?

Cédric hésite. Son orgueil veut dire non. Son instinct, lui, commence à comprendre.

— Reste, dit-il.

Paul hoche la tête. Il n’a pas gagné. Il a juste évité une erreur.

Cédric va dans sa cuisine, ouvre le robinet, boit au verre. Il regarde sa main trembler légèrement. Pas de peur, se dit-il. D’adrénaline.

Il sort la balle de tennis de sa poche. Il la pose sur la table. Le mot “PARLE” le fixe.

Il prend un feutre noir. Hésite. Puis écrit, de l’autre côté, un seul mot :

JAMAIS.

Il regarde son œuvre. Ridicule. Enfantin. Inutile.

Mais ça lui fait du bien.

Paul le voit, ne commente pas. Il comprend que c’est une façon de reprendre un

centimètre de contrôle.

Le téléphone de Cédric vibre. Encore.

Cette fois, une notification d’un réseau social. Un petit buzz, une phrase reprise de la veille. Des dizaines de milliers de partages.

“Personne ne l’est.”
“Personne n’est intouchable.”

Cédric serre le verre.

Il comprend, enfin, la mécanique : tout ce qu’il dit en direct devient une arme. Tout ce que les autres disent devient une menace.

Et la menace, elle, vient de trouver une nouvelle façon de parler.

Il lève les yeux vers Paul.

— Tu sais quoi ? dit-il.

— Quoi ?

Cédric sourit, pas amusé. Déterminé.

— Demain, je recommence.

Paul ferme les yeux une seconde, comme s’il priait sans y croire.

— Bien sûr que tu recommences.

Cédric regarde la balle sur la table, puis la ville derrière la vitre.

Et il réalise que son refuge n’existe plus.

Même le tennis.

Même le matin.

Même le silence.

Le silence, maintenant, est un message.

Et ce message dit : on est déjà là.

Chapitre 3

CHAPITRE 3 — HASHTAG

CHAPITRE 3 — HASHTAG

À M-11, la rumeur n’arrive pas comme un éclair.

Elle arrive comme une buée.

Un truc d’abord léger, presque drôle, qui s’accroche sur les vitres et qui finit par te masquer la route sans que tu aies vu le moment exact où ça a basculé.

Cédric sort de l’ascenseur avec cette fatigue propre aux gens qui dorment mal mais qui ne veulent pas le dire. La veille, il a fait Darka comme on fait une opération. Le matin, il a joué au tennis avec un mot dans son casier. Maintenant, il traverse son appartement sans allumer toutes les lumières, comme si éclairer trop fort pouvait réveiller quelque chose.

Paul est déjà là. Il n’a pas “dormi chez lui”, il a “tenu une position”. La nuance est importante.

Il est adossé au plan de travail, café à la main, téléphone en l’air. Il ne regarde pas Cédric tout de suite. Il regarde l’écran.

— Tu es tendance numéro un, dit-il enfin.

Cédric se sert un verre d’eau, boit, hausse les épaules.

— C’est mon métier.

Paul secoue la tête, sans sourire.

— Non. Là, c’est pas ton métier. Là, c’est… nouveau.

Cédric attrape son téléphone sur la table. Il n’a pas besoin de chercher. Le monde entier a déjà trouvé pour lui.

Les notifications tombent comme une pluie.

Des extraits de la veille, des gifs, des montages, des “best-of” de ses phrases. Des gens qui applaudissent. D’autres qui vomissent de haine. Des analystes qui parlent de “dérive”. Des fans qui parlent de “courage”.

Et au milieu, un mot répété, martelé, transformé en blague, en slogan, en menace, en promesse.

CédricPrésident

Cédric fixe l’écran. Son premier réflexe, c’est le rire. Le rire est sa première armure : quand tu ris, tu dis au monde qu’il ne t’atteint pas.

— Ils sont cons, dit-il.

Paul s’avance, pose son café, croise les bras.

— Peut-être. Ou peut-être pas.

Cédric fait défiler.

Un tweet : “Franchement, au moins lui il parlerait vrai.”
Un autre : “Un animateur au pouvoir ? On touche le fond.”
Un thread : “Cédric candidat : stratégie populiste, danger démocratique.”
Un montage vidéo : Cédric sur fond de Marseillaise, en costume, avec des drapeaux et des applaudissements.
Un autre montage : Cédric en clown, avec un nez rouge, et une légende : “République du cirque.”

La même violence, des deux côtés.

Dorval appelle.

Le téléphone de Cédric vibre au même moment : appel Dorval. Comme si la machine avait une horloge interne.

Cédric décroche.

— Alors ?

La voix de Dorval explose, électrique.

— Tu vois ça ? Tu vois ça ? On a un tsunami, Cédric. Un tsunami. Je te jure, c’est pas une vague, c’est une… une montée du niveau de la mer.

— Calme-toi, Dorval.

— Je peux pas me calmer ! On est partout. Partout ! Même les médias qui te vomissent dessus sont obligés de te citer. Ils n’ont pas le choix. Et tu sais ce que ça veut dire ?

Cédric sourit.

— Ça veut dire qu’ils parlent de moi.

— Ça veut dire que tu es une réalité, répond Dorval. Tu n’es plus juste un animateur. Tu es un sujet politique.

Paul fait un signe à Cédric : haut-parleur. Cédric met Dorval en speaker.

— On ne va pas jouer à ça, dit Cédric.

Dorval rit.

— Tu joues déjà à ça. Tu joues depuis quinze ans sans le savoir.

Paul intervient, sec :

— Dorval, d’où ça vient ? Le hashtag, le montage, tout ça. C’est spontané ?

Dorval marque un silence. Un silence de technicien qui sait reconnaître un feu naturel d’un feu allumé.

— Je te dis pas que c’est “organisé”, répond-il. Je te dis juste que… c’est trop propre. Ça part de plusieurs endroits en même temps. Ça prend vite. Ça se répète.

Paul serre la mâchoire. Cédric, lui, garde son sourire.

— Donc je suis viral.

— Tu es utile, dit Dorval. C’est pire.

Cédric lève un sourcil.

— À qui ?

Dorval s’arrête. Il n’ose pas. Il aime le danger, mais il respecte encore certaines zones.

— À tout le monde. À ceux qui t’aiment. À ceux qui te haïssent. À ceux qui veulent du chaos. À ceux qui veulent le contrôler.

Cédric ferme les yeux une seconde, comme si ça l’ennuyait.

— Dorval, écoute. Fais ce que tu sais faire. Calme le plateau, protège l’émission. Et arrête de fantasmer sur un hashtag.

— Je fantasme pas, répond Dorval, plus bas. Je diagnostique.

Cédric coupe.

Il pose le téléphone. Le silence revient, mais il n’est plus doux. Il est nerveux.

Paul s’approche de la table, prend la balle de tennis où Cédric a écrit “JAMAIS”. La tourne entre ses doigts.

— Tu vois le lien ? demande Paul.

— Quel lien ?

Paul lève la balle.

— “Parle.” “Hashtag.” “Président.” On te pousse à parler d’un truc précis.

Cédric soupire.

— Paul… tu me fais un roman.

Paul le fixe.

— C’est toi qui vas en vivre un si tu continues à croire que tout ça, c’est juste de l’Internet.

Cédric s’éloigne, va vers la baie vitrée. Paris est là, magnifique et sale, comme toujours. Une ville où tout se sait et où personne ne sait rien. Une ville qui mange les naïfs et qui joue avec les malins.

Il s’appuie sur la vitre.

— L’Internet, Paul, c’est du bruit. Moi, je fais du direct.

Paul répond, plus bas :

— Le bruit, c’est ce qui change une vie maintenant.

Cédric ne répond pas. Il est déjà ailleurs, dans son esprit, en train de sentir la chose qu’il refuse d’admettre : cette rumeur lui plaît. Pas politiquement. Narcissiquement. Elle confirme qu’il peut être plus grand que son plateau. Qu’il peut être plus qu’un animateur.

Il se déteste un peu pour ça, et ça le rend encore plus accro.

Le téléphone vibre. Cette fois, ce n’est pas Dorval.

C’est la production. Un message : “On te veut au bureau. Urgent. Direction.”

Cédric sourit à Paul.

— Tu vois ? Même ma chaîne veut que je sois président.

Paul ne rit pas.

— Ça veut dire qu'ils ont peur.

À V6, la peur a une moquette épaisse.

Cédric traverse le hall. Les gens le regardent. Certains avec admiration, d'autres avec ce petit mépris discret qu'on réserve aux gens trop puissants. Il sent la jalousie, il sent la fascination, il sent la haine. Il les reconnaît comme des parfums.

Paul marche à côté. Sandra et un agent suivent à distance. Lévy est quelque part, invisible, mais présent. Tout a l'air normal. C'est ça, le piège : le danger a rarement l'air du danger.

Dans un ascenseur, une jeune stagiaire fixe Cédric, le téléphone à moitié sorti. Elle n'ose pas. Cédric lui fait un clin d'œil. Elle rougit. Paul la foudroie du regard. Le téléphone disparaît.

— Merci, murmure la stagiaire.

Cédric hausse les épaules.

— De rien. Reste discrète.

Il dit ça comme une blague. Il ne sait pas à quel point c'est un conseil pour la vie.

Au dernier étage, la direction attend dans une salle vitrée, froide, trop blanche. On dirait un tribunal moderne où personne ne se salit les mains.

Le directeur de chaîne — appelons-le Armand — se lève, sourire qui n'a rien de chaleureux.

— Cédric. Merci d'être venu vite.

— Je suis toujours rapide, répond Cédric. C'est pour ça que je gagne.

Un rire nerveux glisse dans la salle. Pas Armand. Lui ne rit pas. Il n'a pas ce luxe.

À côté, une femme de la com, visage serré, a des dossiers imprimés. Hugo Klein est là aussi, évidemment. Il n'a pas été invité. Il s'invite dès qu'il sent l'odeur d'une future procédure.

Armand pointe l'écran. Sur l'écran : le hashtag. Les courbes. Les mentions. Les articles.

— Tu vois ça ?

Cédric s'assoit sans demander.

— Je le vis.

Armand croise les mains.

— On est ravis, évidemment. C'est… spectaculaire. Mais…

Le "mais" arrive comme un marteau.

— Mais ?

— Mais c’est dangereux, dit Armand. Pour toi. Pour nous. Pour la chaîne.

Cédric sourit.

— Les gens nous regardent parce que c’est dangereux.

La femme de la com intervient, contrôlée :

— On parle pas de “danger éditorial”. On parle de… sécurité. On parle de menaces. On parle de pressions.

Hugo enchaîne, comme s’il avait attendu sa phrase toute sa vie :

— On parle de plaintes. De diffamation. De campagnes d’opinion. Et maintenant, de politique.

Cédric se penche.

— Je n’ai rien annoncé. Il y a un hashtag.

Armand soupire.

— Justement. Le hashtag suffit. Dans ce pays, une rumeur devient un sujet, puis un sujet devient un procès, puis un procès devient une balle.

Silence.

Paul serre la mâchoire à côté.

Cédric observe Armand. Il reconnaît la peur d’un homme qui n’a pas l’habitude du chaos. Armand aime les chiffres, pas les incendies. Et Cédric est un incendie rentable.

— Qu’est-ce que vous voulez ? demande Cédric.

Armand hésite une seconde. Puis :

— Qu’on verrouille. Qu’on te demande de ne pas alimenter ça à l’antenne. Qu’on te demande de ne pas jouer avec cette idée.

Cédric éclate d’un rire sec.

— Vous voulez me demander de ne pas être moi.

Hugo intervient, plus bas :

— Tu peux être toi sans mettre le feu à la République.

Cédric se tourne vers lui.

— Hugo, tu as déjà vu la République ? Elle brûle toute seule.

Armand se lève, fait les cent pas.

— Cédric, écoute. On a déjà eu des coups de fil. Des gens qui veulent “discuter”. Des gens qui menacent les annonceurs. Des gens qui posent des questions sur toi, sur ta sécurité, sur tes déplacements.

Paul se redresse.

— Qui ?

Armand lève les mains.

— Je ne sais pas. On n’a pas de noms. C’est ça qui est inquiétant.

Cédric reste silencieux. Il pense au mot “PARLE”. Il pense au vestiaire. Il pense au “journaliste” au grillage. Et il sent un fil se tendre entre tout ça et cette salle blanche.

— Donc quoi ? demande-t-il. Vous voulez me museler ?

Armand s’approche de lui, se penche comme si la proximité pouvait calmer.

— Je veux te protéger. Et protéger la chaîne. Je veux que tu continues à faire ton émission, à faire de l’audience, à être numéro un. Mais sans déclencher une guerre qu’on ne peut pas gagner.

Cédric relève les yeux.

— Vous parlez comme si j’étais déjà en guerre.

Hugo répond, froid :

— Parce que tu l’es. Tu ne l’as juste pas encore accepté.

Cédric se lève d’un coup, sans violence. Juste une décision.

— Moi, je fais du direct. Les gens me regardent parce que je dis ce que je pense. Si je commence à faire attention à ce que je dis, je deviens un animateur comme les autres. Et si je deviens un animateur comme les autres… je suis mort.

Armand ouvre la bouche. Cédric le coupe.

— Vous voulez me protéger ? Très bien. Renforcez la sécurité. Faites votre boulot. Moi, je fais le mien.

Il se tourne vers la porte.

— Et je vous le dis : si vous essayez de m'empêcher de parler… je parlerai encore plus fort.

Il sort.

Paul le suit. Hugo regarde Armand, fataliste.

— Voilà, dit Hugo. On est assis sur un volcan.

Dans les couloirs de V6, la rumeur est une odeur.

Les techniciens la respirent. Les assistants la chuchotent. Les chroniqueurs la sentent venir comme une tempête. Tout le monde fait semblant d'être occupé, mais tout le monde est en train de scroller.

Cédric traverse et tombe sur Nora. Elle tient son téléphone, visage partagé entre amusement et inquiétude.

— Tu as vu ? demande-t-elle.

— Non, répond Cédric. J'ai un Nokia, je vis en 2004.

Elle sourit malgré elle.

— CédricPrésident. Les gens sont fous.

Cédric hausse les épaules.

— Les gens s’ennuient.

Nora s’approche, baisse la voix.

— Ça t’amuse ?

Il hésite, une fraction.

— Ça me fait rire.

Elle le regarde, droit.

— Et ça te fait quoi, au fond ?

Cédric lâche un sourire facile.

— Ça me prouve que je suis vivant.

Nora ne sourit plus.

— Ça peut aussi prouver que tu es une cible.

Il la laisse là, sans répondre. Il n’aime pas qu’on lui vole son humour en le transformant en peur.

Un peu plus loin, Rémi est sur son téléphone, excitations en cascade.

— Frère, c’est incroyable. Ils ont fait des affiches de toi ! Des fausses affiches, hein,

mais… c’est trop drôle.

Rémi lui montre un montage : Cédric en costume, regard dur, slogan : “DU DIRECT AU POUVOIR.”

Cédric lève un sourcil.

— Ils ont oublié de mettre “sans garantie”.

Rémi rit, puis s’approche, plus bas, comme un enfant qui partage une bêtise.

— Franchement… imagine. Juste imagine.

Cédric ne répond pas. Il sent le poison : “imagine.” L’imagination est toujours la première étape d’un désastre.

Lina arrive, dossiers sous le bras. Elle ne regarde pas le montage.

— J’ai mieux, dit-elle.

Cédric se tourne vers elle.

— Ne me dis pas que tu as un hashtag aussi.

— Non, répond Lina. J’ai un début de piste.

Elle lui tend une feuille. Pas un dossier. Une page. Une page qui sent la preuve.

— Des comptes qui ont lancé la vague, dit-elle. Beaucoup ont été créés récemment. Certains se relaient en boucle. C’est… coordonné, ou au minimum amplifié.

Paul s’approche immédiatement.

— Coordonné par qui ?

Lina hausse les épaules.

— Je ne sais pas encore. Mais ce n’est pas “juste spontané”. C’est ça que je te dis.

Cédric prend la feuille, la regarde, et un sourire se dessine.

— Lina… tu es en train de m’expliquer l’Internet comme si c’était une affaire criminelle.

— Parce que ça peut l’être, répond Lina.

À cet instant, Dorval surgit comme un chien qui a trouvé une odeur.

— Voilà ! Voilà ! s’exclame-t-il. C’est ça ! C’est une vague. Et quand il y a une vague, soit tu la surfes, soit tu te noies.

Hugo, qui passait par là, lève les yeux au ciel.

— Dorval, tu es malade.

Dorval s’en fout. Il se colle à Cédric, parle vite.

— Écoute-moi. On fait un truc simple ce soir : tu en parles en blague. Une blague bien placée. Tu souris. Tu dis : “Je suis candidat à être encore là demain.” Tu vois ? Tu touches le sujet sans l’embrasser. Ça nourrit le feu sans te brûler.

Paul intervient, sec :

— Non.

Dorval le regarde, agacé.

— Paul, tu ne comprends pas la télé. Le public est déjà dedans. Si on ne touche pas le sujet, on a l'air d'avoir peur.

Paul répond :

— On a peur. C'est la différence.

Cédric regarde les trois : Dorval, Paul, Lina.

Trois manières d'exister face au danger.

Le cynique, le protecteur, la chirurgienne.

Et lui, au milieu, qui aime la chaleur de la flamme.

Il tranche.

— Je n'en parle pas, dit Cédric.

Dorval se fige.

— Quoi ?

— Je n'en parle pas ce soir. Pas maintenant.

Dorval ouvre la bouche pour protester, mais Cédric lève la main.

— Si je commence à faire des blagues sur ça, je valide la rumeur. Et je donne un angle à ceux qui veulent me salir. Je préfère qu'ils s'épuisent tout seuls.

Dorval grince des dents.

— Tu rates une opportunité.

Cédric s'approche, très calme.

— Dorval, tu confonds opportunité et piège.

Dorval ne répond pas, mais ses yeux disent : t'es en train de devenir intéressant.

Paul souffle, soulagé. Lina, elle, observe. Elle n'est ni soulagée ni inquiète. Elle note.

Dans le couloir, Toto passe, téléphone collé à l'oreille, sourire de nuit. Il s'arrête en voyant le groupe.

— Qu'est-ce que c'est que cette ambiance ? On dirait un enterrement.

Rémi rit :

— Cédric est président, frérot.

Toto éclate de rire.

— Président ? Moi je veux être ministre de la nuit. Ça existe ?

Clémence, silencieuse, apparaît au bord du cadre. Elle ne dit pas "attention". Elle n'a pas besoin. Son regard sur Cédric est plus lourd qu'une phrase.

Tu es en train de te regarder dans un miroir trop grand.

Cédric détourne les yeux.

Le soir, l'émission doit recommencer. Toujours.

Le direct ne demande pas si tu as eu une journée étrange. Il se contente d'arriver.

Avant l'antenne, dans sa loge, Cédric se regarde dans le miroir. Son visage est impeccable. Ses yeux, eux, sont plus vifs.

Paul entre, ferme la porte.

— Lévy a renforcé les équipes, dit-il. Deux hommes en plus. Et Sandra veut modifier tes sorties toute la semaine.

Cédric hoche la tête, machinal.

Paul hésite, puis pose la question qu'il n'a pas envie de poser :

— Ça te plaît, hein.

— Quoi ?

— Le hashtag. La rumeur. Tout ça.

Cédric sourit, mais il ne joue pas.

— Ça me fait rire.

Paul secoue la tête.

— Ce n’est pas une réponse.

Cédric se lève, s’approche du miroir, ajuste sa manche.

— Paul… toute ma vie, on m’a dit ce que je ne pouvais pas faire. On m’a dit : “t’es pas assez légitime”. “t’es pas assez propre”. “t’es pas assez bien né.” Et j’ai quand même pris l’antenne. Et j’ai quand même pris l’audience. Et maintenant, je suis numéro un.

Il se tourne vers Paul.

— Alors oui, ça me fait quelque chose de voir des gens imaginer que je pourrais prendre plus. Parce que ça veut dire qu’ils sentent ce que je sens : le système est faible.

Paul le fixe, inquiet.

— Et le système n’aime pas qu’on dise qu’il est faible.

Cédric sourit.

— Tant mieux.

Paul soupire, comme un homme qui comprend qu’il ne pourra pas empêcher une tempête, seulement essayer de déplacer quelques meubles.

— Tu veux que je te dise ce qui m’inquiète ? dit Paul.

— Dis.

— Ce n’est pas que les gens te voient président. C’est que des gens puissants te voient… utile.

Cédric ne répond pas.

Parce que c’est exactement ce que Dorval a dit, le matin. Et parce que, dans sa tête, une idée vient de s’installer sans demander l’autorisation.

Et si…

Le téléphone de Cédric vibre.

Un message. Numéro inconnu. Une phrase.

“On te regarde. Même quand tu ris.”

Paul voit l’écran. Son visage se durcit.

Cédric garde le message affiché une seconde, comme s’il voulait le mémoriser. Puis il verrouille le téléphone.

Il ne dit pas “j’ai peur”. Il dit ce qu’il dit toujours.

— On y va.

La régie annonce : trente secondes.

Cédric sort de la loge. Il traverse le couloir. La lumière du plateau l’attend, prête à mentir.

Et juste avant d’entrer, Dorval lui glisse à l’oreille, comme une prière ou comme un poison :

— Tu sais qu’ils viennent de lancer un sondage en ligne ? Juste un truc de média. “Si Cédric se présentait, vous voteriez pour lui ?”

Cédric s’arrête net.

— Et ?

Dorval sourit.

— Tu veux vraiment savoir ?

La musique du générique explose. Le public hurle. Le direct commence.

Cédric avance vers sa chaise.

Et au fond de sa poitrine, là où il ne voulait pas mettre de mots, une question se met à respirer.

Combien ?

Chapitre 4

CHAPITRE 4 — PAUL

CHAPITRE 4 — PAUL

Paul n’a jamais aimé la lumière.

Il l’a toujours trouvée trop franche, trop indiscrète. La lumière, ça oblige à jouer un rôle. Et Paul n’est pas un rôle : Paul est une fonction. Une mécanique.

Il ne dit pas “je travaille avec Cédric”. Il ne dit pas “je suis son ami”. Il ne dit pas “je suis son bras droit”. Il dit rarement quoi que ce soit. Il fait. Il anticipe. Il efface. Il tient le monde en place pendant que l’autre le bouscule.

Depuis quinze ans, c’est son métier : tenir le chaos à distance.

Et depuis quelques semaines, le chaos a changé de visage.

Pas plus violent. Pas plus bruyant.

Plus intelligent.

Le lendemain du hashtag, Paul se réveille avant Cédric, comme toujours. Il ne met pas de réveil. Il a un instinct. Il a une tension dans le ventre qui le tire hors du sommeil comme une main.

Le salon de l’appartement est silencieux, trop beau, trop propre, trop grand. Un silence de vitrine, de succès. Le genre de silence qui fait croire qu’on est en sécurité

parce qu’on a payé cher.

Paul se lève, traverse sans bruit, va directement vers la baie vitrée. Il regarde la rue en contrebas.

Il ne regarde pas Paris.

Il regarde les points fixes : les voitures qui stationnent trop longtemps, les gens qui restent sans raison, les angles où quelqu’un peut attendre. Il regarde ce que les autres ne veulent pas voir, parce que voir, c’est admettre qu’on peut être touché.

Tout est normal.

Et c’est ça qui l’inquiète.

Il attrape son téléphone. Messages de Lévy. Deux vocaux. Un rapport court.

“On a une nouvelle info. Appel sur la chaîne. Question précise. Je te détaille.”

Paul écoute.

La voix de Lévy est plate, professionnelle, mais Paul entend le muscle derrière : la vigilance.

“Quelqu’un a appelé l’accueil hier soir, après l’émission. Il a demandé si Cédric sortait parfois par le parking B. Il a demandé calmement. Comme s’il vérifiait une habitude. L’accueil a répondu ‘je ne sais pas’. Il a remercié, il a raccroché. Numéro masqué.”

Paul ferme les yeux une seconde.

Le parking B n’est pas censé exister pour le public.

Le parking B est une réponse à une menace qui n’est pas censée être publique.

Et pourtant, quelqu’un a demandé.

Paul renvoie un message immédiat : “On en parle. Ce matin. 09:00. Pas au studio.”

Il ajoute : “Sandra présente.”

Il se sert un café. Il ne le boit pas. Le café, c’est un geste. Comme la prière. Comme le rituel. Les gestes rassurent quand le monde bouge.

Dans la chambre, Cédric bouge enfin. Un bruit de drap, une respiration plus lourde. Il ne se réveille pas d’un coup, il revient. Comme si la nuit était un plateau où il avait joué quelqu’un d’autre.

Paul n’attend pas qu’il soit prêt. Il ouvre la porte.

— On a une réunion ce matin.

Cédric grogne, à moitié vivant.

— Quelle réunion ?

— Sécurité.

Cédric s’assoit, passe une main sur son visage.

— Paul… j’ai déjà une émission, une radio, une vie, des gens qui m’appellent, des gens qui m’insultent. Tu veux en plus que je fasse des réunions ?

Paul le fixe.

— Quelqu’un a demandé le parking B à l’accueil.

Le regard de Cédric change. Juste une seconde. Puis il remet son masque.

— Et alors ? Tout le monde demande tout. C’est Paris.

Paul se rapproche, très calme.

— Le parking B, c’est pas Paris. C’est nous. Si quelqu’un demande “nous”, ça veut dire que quelqu’un est assez proche pour deviner.

Cédric se lève, va vers la salle de bain.

— Ou ça veut dire qu’ils bluffent.

Paul le suit, s’appuie contre le chambranle.

— Les gens qui bluffent menacent. Ceux-là posent des questions.

Cédric ne répond pas. Il se regarde dans le miroir, se rince le visage. Son reflet a l’air d’un homme normal, mais ses yeux ont toujours cette lueur de plateau, cette lueur de combat.

— On fait quoi ? finit-il par demander.

Paul sent une petite victoire. Une demande. Un centimètre d’humilité.

— On verrouille.

Cédric sourit, ironique.

— Tu m’enterres vivant.

— Je t’empêche d’être enterré mort.

Silence.

Cédric enfile un t-shirt, puis un hoodie. Il a l’air plus jeune comme ça, presque banal. C’est ce que Paul déteste : la banalité attire la négligence.

— Lévy et Sandra viennent ici ? demande Cédric.

— Non. On bouge. Endroit neutre. Pas le studio. Pas ton club.

Cédric soupire.

— Tu me prives de tout ce qui me fait respirer.

Paul répond, sec :

— Ce qui te fait respirer est ce qui te rend prévisible.

Cédric le regarde. Il pourrait se fâcher. Il ne le fait pas. Pas encore.

— D’accord, dit-il.

C’est rare. Ça aussi, c’est un signal.

Ils se retrouvent dans un café discret, pas un café branché, pas un café “people”, un

café de quartier où personne ne lève la tête parce que personne n’a le temps. Un endroit où la normalité sert de camouflage.

Sandra est déjà là, dos au mur, vue sur la porte, sur les toilettes, sur la rue. Lévy arrive après, précis, sans s’installer trop confortablement.

Il ne boit pas de café. Il n’a pas le temps pour le décor.

— Ça s’accélère, dit Lévy.

Cédric s’assoit, croise les jambes, joue le détachement.

— Parce qu’un mec a appelé une standardiste ?

Lévy le regarde. Il ne s’énerve pas. Il n’a pas besoin.

— Parce qu’un mec a appelé une standardiste et qu’il a posé une question exacte. Parce qu’une balle “PARLE” a été déposée dans ton casier sans effraction. Parce que tu as reçu des appels masqués. Parce que le hashtag a explosé au même moment. Et parce que ces choses-là, ensemble, ne sont plus du bruit. C’est un schéma.

Cédric se penche, agacé.

— Tu crois vraiment que le hashtag a un lien avec—

— Je crois que tout ce qui te concerne devient exploitable, coupe Sandra. Et que tu es trop visible pour que ça reste spontané.

Paul hoche la tête. Sandra parle peu, mais quand elle parle, c’est une lame.

Cédric rit, sans joie.

— Vous êtes en train de me dire que je suis un enjeu.

— Tu es un enjeu, confirme Lévy. Et tu as un problème : tu ne sais pas encore pour qui.

Paul intervient, voix basse.

— Le coup du parking B… ça veut dire quoi, concrètement ?

Lévy sort un téléphone professionnel. Il pose des captures d'écran : logs d'appel, notes de l'accueil, un petit rapport.

— Ça veut dire qu'il y a une collecte. Quelqu'un pose des questions à des endroits "faibles". L'accueil. Un agent du club. Une com de V6. On teste qui parle, qui sait, qui est achetable.

Cédric serre la mâchoire.

— Donc… quelqu'un chez moi parle.

Lévy ne répond pas tout de suite. Il pèse.

— Pas forcément "chez toi". Mais autour de toi, oui. Et autour de toi, il y a du monde.

Paul pense à Toto. À Rémi. À la chaîne. À tous ces gens qui aiment raconter.

— On fait quoi ? demande Cédric, plus sérieux.

Lévy pose les règles comme on pose des barrières.

— À partir de maintenant :

tu changes tes habitudes (sorties, routes, horaires).

tu annules le tennis pour quinze jours.

Cédric se crispe.

— Non.

Sandra lève un sourcil.

— C’est non “par caprice” ou non “par nécessité psychologique” ?

Cédric la fixe.

— C’est non parce que le tennis, c’est la seule chose à moi.

Sandra répond sans émotion :

— Justement. C’est la seule chose qu’ils doivent te prendre pour t’écraser.

Un silence tombe. Paul sent Cédric chercher une réplique. Il n’en a pas. Pas contre ça.

Lévy continue.

— 3) Tu ne réponds plus aux numéros masqués.
— 4) Ta prod ne donne plus ton planning à personne.
— 5) Tes proches doivent être briefés. Paul, Antoine…

Cédric se redresse.

— Antoine, non.

Paul le regarde, surpris. Cédric est rarement protecteur des autres. Antoine est la seule exception.

Lévy s’en fout.

— Antoine fait partie du problème si quelqu’un l’utilise comme porte.

Cédric serre les poings.

— Antoine n’est pas une porte.

Sandra intervient, calme :

— Tout le monde est une porte. Même toi.

Cédric se tait, contraint.

Paul coupe pour éviter l’explosion.

— Et la chaîne ? demande-t-il. Ils sont en panique.

Lévy hoche la tête.

— La chaîne est une cible facile. Parce qu’ils ont peur. Et quand les gens ont peur, ils parlent. Ils négocient. Ils promettent.

Cédric sourit, amer.

— Ils vont me vendre ?

— Ils vont te protéger… à leur manière, répond Lévy. C’est-à-dire en essayant de te museler.

Paul sent la tension monter. Il connaît ce duel : Cédric ne supporte pas la laisse. La laisse, pourtant, est parfois la seule façon de rester vivant.

Sandra se penche légèrement.

— Il y a autre chose, dit-elle.

Elle sort un papier de sa poche. Une photo imprimée. Pas une capture d’écran. Une photo papier, comme un message de vieux monde.

On y voit Cédric… sortant du club de tennis. La photo a été prise de loin, au téléobjectif. On voit aussi, sur le bord du cadre, Paul.

Et au dos, une phrase manuscrite.

“On vous suit bien.”

Paul sent son cœur se serrer. Ce n’est pas une menace. C’est un sourire.

Cédric prend la photo, la regarde.

Il ne tremble pas. Il sourit.

— Ils sont fans.

Lévy le fixe.

— Cédric, arrête. Tu joues au héros.

Cédric lève les yeux.

— Lévy, écoute. Je ne suis pas un ministre. Je n’ai pas de bunker. Je ne vais pas disparaître. Je fais du direct. Je suis dehors. Je suis visible. Donc on fait quoi ? On vit.

Sandra le regarde longtemps, comme si elle essayait de deviner ce qu’il y a derrière l’orgueil.

— Alors on vit, dit-elle. Mais on vit intelligemment.

Paul ajoute, sec :

— Et on arrête de nourrir le feu.

Cédric le fixe.

— Tu parles du hashtag.

Paul hoche la tête.

— Je parle de tout. De la politique. Des humiliations. Des ennemis que tu fabriques parce que tu aimes ça.

Cédric serre la mâchoire.

— Tu crois que je fais ça pour le plaisir ?

Paul laisse une seconde passer. Puis il répond, sans cruauté, mais sans mensonge.

— Oui.

Cédric se lève brusquement. Les gens du café jettent un regard, puis se replongent dans leur vie. Personne ne veut être témoin.

Cédric se penche vers Paul.

— Moi, je me suis battu pour cette place. Je me suis fait marcher dessus pendant des années. J'ai été humilié par des gens en costume, méprisé par des gens "légitimes". Et quand enfin je les ai en face, tu veux que je sois poli ?

Paul ne recule pas.

— Je veux que tu sois vivant.

Sandra intervient, froide, maîtrisée :

— Et je veux que tu arrêtes de confondre "liberté" et "absence de règles". Les règles, c'est ce qui évite les morts bêtes.

Cédric reste debout, respiration plus lourde. Il cherche une sortie. Pas une sortie physique, une sortie de tension. Il la trouve comme toujours : l'humour.

— D'accord, dit-il. Je vais être sage. Je vais faire du yoga. Je vais parler doucement. Et je vais demander la permission à Armand avant de respirer.

Paul ferme les yeux. Lévy soupire. Sandra ne sourit pas.

— Tu crois que c'est drôle, dit Sandra. Parce que tu n'as pas encore vu le prix.

Cédric la regarde, et cette fois, son insolence n’arrive pas. Il sent, au fond, qu’elle dit vrai.

Il s’assoit, enfin.

— D’accord, dit-il, plus calme. On fait quoi, maintenant ?

Lévy reprend.

— Maintenant, on identifie les fuites. On verrouille le cercle. Et on crée une routine de sécurité.

Paul intervient immédiatement :

— Le cercle, c’est énorme. Entre la chaîne, les chroniqueurs, les amis de la rue—

Cédric se redresse.

— Mes amis de la rue, c’est pas le problème.

Lévy le fixe.

— Tes amis de la rue sont un problème public. Pas forcément un problème de loyauté, mais un problème d’image. Et si on veut t’atteindre… on passera par eux aussi.

Cédric serre la mâchoire. Il déteste l’idée que ses loyautés puissent devenir des armes contre lui.

Paul pense à Antoine. Il pense à la phrase : “Ne marche pas.” Il pense à cette ombre qui bouge quand tout le monde est aveugle.

— Antoine sait déjà, dit Paul.

Cédric se tourne vers lui, brutal :

— Comment ça ?

Paul ne cède pas.

— Antoine m’a écrit. Il m’a dit de ne pas te laisser marcher seul. Il sent le truc. Il est peut-être le seul qui sait lire ce genre de signaux.

Lévy acquiesce, malgré lui.

— Antoine… il a ce type d’instinct, oui.

Cédric se renfrogne.

— Antoine n’aime pas la police.

Lévy répond, plat :

— Moi non plus.

Silence.

Sandra se lève.

— J’ai une proposition, dit-elle. On fait simple. Ce soir, à l’antenne, tu ne touches pas à la rumeur. Tu fais ton émission. Mais on change les sorties, et on met un dispositif discret autour du studio.

Cédric hoche la tête, vague.

— Très bien.

Sandra ajoute :

— Et Paul, tu arrêtes de tout gérer seul.

Paul a un rire bref.

— Je fais quoi, alors ?

— Tu délègues, dit Sandra. Ou tu t’écroules.

Paul ne répond pas. Parce qu’elle vise juste.

Lévy conclut.

— Une dernière chose.

Il sort un papier, plus petit. Un message, transmis par une source de la chaîne, laissé à l’accueil.

Une enveloppe blanche. À l’intérieur : un simple carton, comme une invitation.

Sur le carton, imprimé proprement, sans menace visible :

“On voudrait parler à Cédric. Ce soir. Après l’émission. Endroit discret. Confirmez.”

Et en bas, une signature : rien. Pas de nom. Juste une initiale.

V.

Paul sent son estomac se nouer.

Cédric prend le carton. Le regarde. Sourit.

— V comme “va te faire foutre” ?

Sandra le fixe.

— Ou V comme “vous n’avez pas le choix”.

Lévy ajoute, froid :

— C’est ça qui est nouveau. Avant, on te menaçait. Maintenant, on t’invite.

Paul regarde Cédric. Il attend un refus, une blague, un “jamais”.

Cédric tourne le carton entre ses doigts. Il réfléchit trop vite. Il aime les portes.

— On ne confirme rien, tranche Paul immédiatement. On ignore.

Cédric relève les yeux.

— Tu veux ignorer ?

— Oui.

— Et si c’est une opportunité ?

Paul se lève, colère froide.

— Opportunité de quoi ? De te faire enfermer ? De te faire filmer ? De te faire tomber ?

Cédric sourit, l’insolence revient.

— Paul… tu vois toujours la fin du film.

Paul le fixe.

— Parce que j’ai déjà vu des gens mourir à la fin.

Le silence s’épaissit. Même Cédric le sent.

Sandra reprend doucement, comme si elle parlait à quelqu’un qu’elle doit protéger malgré lui.

— On ne répond pas, dit-elle. Pas maintenant. On observe. On cherche qui est “V”. Et on comprend pourquoi ils veulent te parler.

Cédric regarde la lettre, puis la photo, puis la balle dans l’esprit. “Parle.” “On veut te parler.” “V.”

Une même obsession : la parole. Le contrôle de sa bouche. Le contrôle de son direct.

Il se lève, remet sa veste, comme si la réunion n’avait été qu’une pause.

— D’accord, dit-il. On ne répond pas.

Paul souffle, soulagé.

Cédric ajoute, en sortant :

— Mais s’ils veulent me parler… ils devront le faire comme tout le monde.

Paul le suit.

— Comment ?

Cédric se retourne, sourire coupant.

— En direct.

Paul sent le sol bouger sous ses pieds. Il voit déjà le chaos que cette phrase peut déclencher, même si Cédric ne l’a pas encore décidé consciemment.

Ils quittent le café. Dehors, Paris fait semblant d’être normal.

Mais Paul sait : le monde vient de franchir une étape.

On n’est plus dans la menace anonyme.

On est dans la prise de contact.

Et chaque prise de contact est une tentative de prise de contrôle.

Le téléphone de Paul vibre.

Un message inconnu. Une photo.

Cédric, de dos, entrant dans le café. Paul à côté. Sandra derrière. Lévy dehors.

Et une seule ligne :

“Vous avez choisi la mauvaise porte.”

Paul relève les yeux, et pour la première fois depuis longtemps, il ne sait pas quel geste faire pour “effacer”.

Parce que ce n’est plus une histoire qu’on efface.

C’est une histoire qui commence.

Chapitre 5

CHAPITRE 5 — ANTOINE

CHAPITRE 5 — ANTOINE

Antoine n’aime pas les rumeurs.

Pas parce qu’elles sont fausses. Parce qu’elles sont utiles.

Une rumeur, c’est comme une flaque d’huile sur un trottoir : tu crois que c’est accidentel, mais quelqu’un l’a versée. Tu fais un pas de travers, tu glisses, et pendant que tu tombes, on te filme.

Antoine connaît ça depuis l’enfance.

Il connaît aussi Cédric depuis l’enfance, et c’est peut-être pour ça qu’il a toujours évité sa lumière : la lumière fait croire que tout est simple. Antoine vit dans l’inverse. Il vit dans les coins, les plis, les détails que personne ne veut voir.

La veille au soir, il a regardé Darka sans le regarder.

Il a laissé l’écran allumé sur un coin de table, le son à moitié, et il a surtout écouté ce qu’il y avait autour : les vibrations du téléphone, les messages qui arrivaient, les noms qui ressortaient dans les conversations qu’il avait en parallèle.

Le plateau, c’est du bruit. Le reste, c’est la musique.

Et la musique, depuis deux jours, avait changé de tempo.

Antoine est assis dans une voiture banale, dans une rue banale, à une heure banale. C’est sa spécialité : l’invisibilité.

Il regarde une porte d’immeuble. Pas l’immeuble de Cédric. Un autre. Un immeuble où les gens montent et descendent sans savoir qu’ils portent parfois une information précieuse.

Il attend.

Un homme sort. Costume, sac, allure pressée. Une routine. Antoine suit du regard, sans bouger.

Il n’a pas besoin d’être près pour savoir. Il a juste besoin d’être là.

Quand l’homme traverse la rue, Antoine capte un reflet : un téléphone tenu trop haut, une caméra qui cherche. Pas un paparazzi. Pas un fan. Un professionnel. Un type qui ne s’excite pas, qui documente.

Antoine ne fait pas de scène. Il enregistre dans sa tête : visage, posture, chaussures, démarche, micro oreillette discret. Il classe.

Puis il démarre et s’éloigne comme si de rien n’était.

C’est ça, sa violence : elle ne laisse pas de trace.

Sur son téléphone, il a un message de Paul.

“Réunion sécurité faite. Ça monte. Tu peux parler à Cédric ?”

Antoine ne répond pas tout de suite. Il pourrait écrire “oui”. Ce serait simple. Il

préfère penser.

Cédric a toujours été un aimant. Même adolescent, il attirait les regards, les disputes, les jalousies. Il avait ce don insupportable : être plus vivant que les autres. Antoine, lui, était l'ombre qui veillait à ce que cette vie ne se termine pas trop tôt.

Ils s'étaient juré, à seize ans, dans une cage d'escalier qui sentait la pisse et la victoire, que l'un ferait du bruit pendant que l'autre s'occuperait du monde réel.

Cédric avait tenu sa promesse.

Antoine aussi.

Il répond à Paul, enfin.

"Je le vois ce soir. Seul. Pas au studio."

Paul répond immédiatement :

"OK. Je viens ?"

Antoine laisse trois points, puis envoie :

"Non."

Paul n'aime pas ça. Antoine s'en fout.

Le rendez-vous a lieu dans un endroit qui ne ressemble à rien : un petit parking souterrain, sous un immeuble de bureaux, à l'écart. Pas de caméras visibles. Pas de flux. Une odeur de béton humide et de gasoil. Un endroit que personne ne choisit pour "être vu".

Parfait.

Cédric arrive avec Paul, évidemment. Antoine l'avait demandé seul. Cédric a fait semblant d'accepter. Puis il est venu comme il vient toujours : avec son talisman.

Paul sort le premier. Il balaye l'endroit du regard. Deux issues. Une rampe. Une porte coupe-feu. Un angle mort. Il note. Il respire. Il n'aime pas les parkings.

Cédric sort à son tour, capuche sur la tête, lunettes. Il joue au clandestin comme un enfant joue au voleur, sauf que l'enfant, lui, n'a pas une nation qui le regarde.

Antoine est déjà là, adossé à un pilier, mains dans les poches, visage neutre. Pas un sourire. Pas une accolade. Pas d'effusion. C'est sa manière de dire : ceci n'est pas une visite amicale.

Cédric approche.

— T'es devenu un personnage de film, dit-il, comme si c'était drôle.

Antoine le regarde, calme.

— Toi aussi.

Paul se place légèrement derrière Cédric, pas par soumission, par instinct : il veut garder l'espace.

Cédric ouvre les bras, ironique.

— Bon. Alors, qu'est-ce que t'as appris sur ma vie passionnante ?

Antoine ne répond pas à la provocation. Il fait un geste simple.

— Montre ton téléphone.

Cédric hausse un sourcil.

— Pardon ?

— Ton téléphone.

Paul s’interpose.

— Pourquoi ?

Antoine le fixe.

— Parce qu’il écoute.

Paul serre la mâchoire.

— Qui “il” ?

Antoine ne cède pas.

— Le monde.

Cédric rit, mais son rire est plus petit. Il sort son téléphone.

Antoine ne le prend pas. Il le regarde juste, comme si l’objet était une bête.

— Tu réponds aux masqués ?

Cédric hausse les épaules.

— J’écoute.

Antoine hoche la tête.

— Mauvaise idée.

— Ah oui ? Et toi, tu fais quoi, tu te caches dans un parking ?

Antoine s’approche d’un pas. Son visage ne change pas, mais l’air se durcit.

— Cédric… tu joues à la télé avec des gens qui vivent dans le réel.

Silence.

Paul retient son souffle. Il aime Antoine, mais il n’aime pas quand Antoine parle comme ça : on sent que derrière les mots il y a des gestes qu’on ne raconte pas.

Cédric tente de récupérer le terrain avec l’humour.

— Je vis dans le réel. J’ai des impôts.

Antoine ne sourit pas.

— Tu vis dans un réel où tu crois que la parole est la fin du combat. Pour certains, la parole est juste le début.

Cédric le regarde enfin autrement. Plus sérieusement.

— Tu me fais peur maintenant ?

— Non, répond Antoine. Je te fais comprendre.

Il se tourne vers Paul.

— Les questions sur le parking B, la balle “PARLE”, le “journaliste” au grillage… c’est une collecte.

Paul hoche la tête.

— Lévy dit pareil.

Antoine fixe Cédric.

— Lévy voit les angles. Moi je vois les intentions.

Cédric se crispe.

— Et l’intention, c’est quoi ?

Antoine marque une pause. Une pause trop longue. Comme s’il choisissait à quel point il doit être brutal.

— Ils veulent une chose : que tu sois prévisible. Soit pour te contrôler, soit pour te casser.

Cédric serre les poings.

— “Ils”. Tu sais qui ?

Antoine secoue la tête.

— Pas encore. Mais je sais ce que c’est.

Cédric ricane.

— Ah, super. Une menace anonyme. Je vais dormir mieux.

Antoine s’approche encore.

— Tu ne comprends pas. Ce n’est pas “anonyme”. C’est “sans visage”. Et ça, c’est pire.

Paul fronce les sourcils.

— Explique.

Antoine regarde Paul, puis Cédric.

— Quand tu as un visage, tu as une prise. Tu peux l’attaquer. Tu peux le sortir. Tu peux l’humilier. Tu peux le faire passer pour un con. C’est ton sport.

Cédric esquisse un sourire.

— Merci.

Antoine poursuit, implacable.

— Quand tu n’as pas de visage, tu n’as rien. Tu te bats contre de l’air. Et pendant que tu te bats contre de l’air, quelqu’un touche ton entourage. Tes habitudes. Tes femmes. Tes amis. Ta chaîne.

Le mot “femmes” fait tressaillir quelque chose chez Cédric. Antoine le voit. Antoine voit tout.

— Mes femmes ? dit Cédric, fausse légèreté.

Antoine le fixe.

— Oui.

Cédric hausse les épaules.

— Elles sont grandes. Elles savent partir.

Antoine secoue la tête.

— Tu crois qu’on parle d’amour.

Il se tourne vers Paul.

— Tu as vu le hashtag ?

Paul répond.

— Oui.

Antoine reprend.

— Le hashtag, c’est pas une blague. C’est une mise en scène. Et une mise en scène, ça peut être un test.

Cédric éclate.

— Antoine, tu me fais une théorie du complot.

Antoine s’avance jusqu’à être à un mètre.

— Tu sais ce que je déteste ? Les mots qui servent à éviter de réfléchir. “Complot”, c’est un de ces mots. Il t’évite de voir que certains gens organisent des choses.

Silence.

Cédric n’a plus de réplique. Pas une vraie.

Antoine sort alors un petit téléphone de sa poche. Un téléphone basique, presque ridicule.

Il le tend à Cédric.

— Prends ça.

Cédric le regarde comme si on lui tendait un animal mort.

— C’est quoi ?

— Un téléphone qui ne sert qu’à une chose : m’appeler.

Paul se tend.

— Antoine, tu veux faire ta sécurité privée ?

Antoine le fixe.

— Non. Je veux faire ce que j’ai toujours fait : être la sortie quand tout brûle.

Cédric prend le téléphone. Le poids est léger. Mais le geste, lui, est lourd.

— Tu penses que ça va brûler ? demande Cédric, plus bas.

Antoine répond sans hésiter.

— Oui.

Cédric serre le téléphone dans sa main, puis reprend son humour comme une bouée.

— Tu dis ça à tout le monde pour te sentir utile ?

Antoine le regarde, et cette fois, dans ses yeux, il y a quelque chose de plus ancien. Une mémoire. Une fatigue.

— Je ne me sens jamais utile, dit-il. Je suis juste là quand les autres disparaissent.

Paul avale sa salive.

— Tu as des infos concrètes ? Des noms ? Des lieux ?

Antoine sort une seconde chose de sa poche : une photo. Pas imprimée comme celle de Lévy. Une photo sur écran. Un screenshot.

On y voit un fil de messages, un groupe. Des phrases courtes. Des comptes anonymes. Et un détail qui serre l’estomac : un lieu. Le club de tennis. Et une heure.

Paul se penche.

— C’est d’où ?

Antoine répond.

— D’un endroit où ça parle. Un endroit où les gens pensent que personne n’écoute.

Cédric lève les yeux.

— Et qu’est-ce que ça dit ?

Antoine fait défiler une phrase.

“Il va au club tous les matins. C’est facile.”
“Il sort par B à V6.”
“Il répond aux masqués.”
“Il aime les filles compliquées.”

Cédric se fige à la dernière phrase.

Paul se tourne vers lui, comme s’il voulait dire : tu vois ?

Cédric relève les yeux vers Antoine, plus dur.

— Donc ils me connaissent.

Antoine répond, froid :

— Non. Ils te lisent.

Cédric souffle.

— C’est quoi ton plan, alors ?

Antoine range le téléphone, pose les mots comme on pose une stratégie.

— Mon plan, c’est que tu arrêtes de croire que ta force suffit. Ta force, c’est la parole. Eux, ils jouent sur les accès.

Paul acquiesce.

— Lévy veut verrouiller. Mais Cédric ne supporte pas.

Antoine regarde Cédric.

— Tu n’as pas besoin de supporter. Tu as besoin de survivre.

Cédric se redresse, piqué.

— Je suis pas fragile.

Antoine hoche la tête.

— Non. Tu es pire : tu es arrogant.

Cédric éclate de rire, mais ce rire-là a un bord tranchant.

— Ça, c’est toi qui dis ? Le mec qui vit dans l’ombre et qui croit qu’il contrôle tout ?

Antoine se penche légèrement.

— Moi, je ne contrôle rien. Je limite les dégâts.

Cédric ouvre la bouche. Antoine le coupe d’une phrase, sèche.

— Tu vas arrêter les mauvaises habitudes.

Cédric se fige.

— Lesquelles ?

Antoine soutient son regard.

— Celles qui te font croire que tout t’appartient.

Un silence lourd.

Paul comprend exactement de quoi Antoine parle. Les femmes, les sorties improvisées, les provocations gratuites, le refus de dire non à ses pulsions. Tout ça, c’est la même chose : une façon de se prouver qu’il est libre.

Et quand on veut te contrôler, on te laisse croire que tu es libre… jusqu’au moment où tu ne l’es plus.

Cédric respire. Il tente une diversion.

— Et mes potes ? Ceux “de la rue”, comme ils disent. Tu les vois comment, toi ?

Antoine prend son temps.

— Tes potes, ils sont loyaux. Mais ils sont une vitrine. Et une vitrine, ça se brise.

Cédric se tend.

— Ils ont fait dix ans de prison, Antoine. C’est pas des vitrines.

Antoine le fixe.

— Justement. Ils savent ce que ça veut dire, un système qui ne joue pas. Ils savent aussi ce que ça veut dire, une vengeance.

Paul intervient, prudent :

— Tu les as vus ?

Antoine hoche la tête.

— J’ai parlé à l’un d’eux.

Cédric se crispe.

— Qui ?

Antoine ne répond pas. Pas par secret. Par prudence. Les noms sont des prises.

— Ils sont prêts à aider, dit-il simplement. Mais ils te protégeront à leur manière. Et leur manière crée des ennemis.

Cédric sourit, presque fier.

— Je préfère des ennemis à des menottes.

Paul souffle.

— C’est exactement ça qui va nous tuer.

Antoine regarde Paul, et dans son regard, il y a une forme de respect. Paul est la raison. Antoine est l’instinct. Ils veulent la même chose. Ils n’emploient pas les mêmes outils.

Antoine revient à l’essentiel.

— Il y a un autre signal, dit-il.

Cédric lève un sourcil.

— Encore ?

Antoine sort un petit carton de sa poche. Blanc, propre, typographie nette. Le même genre que celui que Lévy a montré à Paul.

Il le pose dans la main de Cédric.

“On voudrait parler à Cédric. Ce soir. Après l’émission. Endroit discret. Confirmez.” Et en bas : V.

Cédric le fixe.

— Celui-là, je l’ai déjà.

Antoine acquiesce.

— Oui. Mais moi, j’ai ça.

Il sort un deuxième carton, identique, sauf qu’au dos, il y a une adresse : un lieu

parisien chic, discret, avec une heure. Et une phrase manuscrite.

“Tu crois que tu choisis. Tu choisis rien.”

Paul sent un frisson.

— D’où tu sors ça ?

Antoine répond, plat :

— Ça circule.

Cédric serre le carton. Son visage change. Plus de blague.

— Donc c’est sérieux.

Antoine hoche la tête.

— Très.

Paul s’avance immédiatement.

— On n’y va pas.

Antoine le regarde.

— On n’y va pas, répète Paul. On ne répond pas. On ne joue pas.

Antoine ne contredit pas. Il nuance.

— On n’y va pas… comme eux veulent. Mais on ne fait pas non plus comme si ça

n’existait pas.

Cédric regarde Antoine.

— Tu veux faire quoi ?

Antoine réfléchit une seconde, puis dit :

— Tu vas faire semblant de ne pas voir. Comme tu sais faire. Et pendant que tu fais semblant… on va regarder qui insiste.

Paul secoue la tête.

— C’est dangereux.

Antoine le fixe.

— Le danger existe déjà. Là, au moins, on apprend.

Cédric inspire. Il aime cette idée. Apprendre. Reprendre la main. Ne pas subir. Le direct lui a appris une chose : celui qui pose le rythme gagne.

— D’accord, dit Cédric.

Paul se tourne vers lui, surpris.

— Quoi “d’accord” ?

Cédric garde son calme.

— D’accord pour observer. Pas pour aller au rendez-vous.

Antoine hoche la tête.

— Bien. Et maintenant, tu m’écoutes.

Cédric lève les mains, comme un enfant.

— Je t’écoute.

Antoine pose la phrase comme un clou.

— Tu ne joues pas contre des gens sans visage.

Silence.

Cédric serre la mâchoire.

— Et je fais quoi, alors ? Je me couche ?

Antoine secoue la tête.

— Tu fais ce que tu sais faire. Tu parles. Tu tiens. Tu continues. Mais tu acceptes qu’il y a des zones où ton talent ne sert à rien. Et dans ces zones… tu me laisses faire.

Paul le regarde. Antoine ne demande pas la permission. Il réclame un espace.

Cédric finit par acquiescer, lentement.

— Très bien.

Antoine recule d’un pas. Il sort une dernière phrase, presque douce.

— Et une dernière chose.

Cédric lève les yeux.

Antoine le regarde comme on regarde un frère qu'on va peut-être perdre.

— Pendant un moment… tu vas arrêter d'ouvrir ta vie à des inconnus.

Cédric sourit, automatique.

— Tu parles des fans ?

Antoine ne sourit pas.

— Je parle des femmes.

Le mot tombe, lourd. Paul ferme les yeux, parce qu'il sait que c'est là que Cédric est le plus faible : là où il se croit le plus fort.

Cédric relève le menton.

— Antoine, ma vie privée ne—

— Ta vie privée n'existe plus, coupe Antoine. Elle existe seulement comme un levier. Et si tu continues à mettre des gens dedans… tu vas offrir une poignée à ceux qui veulent te tirer.

Cédric serre les dents, vexé.

— J'ai pas besoin de conseils de curé.

Antoine répond, sec :

— Je suis pas un curé. Je suis celui qui ramassera les morceaux si tu continues.

Silence.

Cédric regarde le sol, puis le visage d'Antoine. Il y a dans ce regard un vieux pacte. Un pacte qu'ils n'ont jamais signé mais qu'ils ont toujours respecté : quand Antoine parle comme ça, c'est qu'il a vu un futur possible.

Et que ce futur est sale.

Cédric range le téléphone basique dans sa poche.

— D'accord, dit-il enfin.

Paul le regarde, incrédule. Cédric ne dit jamais "d'accord" sur ce terrain-là.

Antoine hoche la tête, satisfait sans le montrer.

— Bien. Maintenant, rentrez. Et ce soir… tu fais ton direct. Mais tu sors comme on t'a dit. Pas d'impro. Pas de détour. Pas de "je suis intouchable".

Cédric sourit.

— Je suis intouchable.

Antoine le fixe.

— Tu es visible.

Et cette phrase, bizarrement, fait plus mal que toutes les menaces.

Ils se séparent.

Cédric et Paul remontent dans la voiture. Le parking se referme derrière eux.

Sur le trajet, Paul ne parle pas. Cédric non plus. Un silence rare, lourd, presque adulte.

Au feu rouge, le téléphone basique vibre dans la poche de Cédric.

Il le sort. Un seul message. Pas de numéro affiché. Juste une phrase, comme une respiration.

“Tu as reçu l’invitation.”

Cédric relève les yeux vers Paul.

Paul le voit.

— Quoi ?

Cédric montre l’écran.

Paul blanchit.

— Putain.

Cédric regarde le message, puis sourit lentement.

Pas par amusement.

Par défi.

— Tu vois, dit-il. Ils veulent vraiment me parler.

Paul serre les poings.

— Et toi, tu veux vraiment entendre.

Cédric ne répond pas.

La voiture redémarre. Paris continue de faire semblant.

Mais au fond, quelque chose vient de se verrouiller : le monde a franchi la frontière entre le bruit et l’intention.

Et l’intention, maintenant, sait qu’Antoine existe.

C’est peut-être la seule chose qui, ce soir-là, ressemble à une chance.

Chapitre 6

CHAPITRE 6 — BADGIRL

CHAPITRE 6 — BADGIRL

Il y a des femmes qui entrent dans une vie comme un courant d’air.

On les sent passer, ça bouge deux rideaux, ça fait tomber une phrase, ça éteint une lumière, et on se dit : c’est rien.

Et puis on se rend compte que la maison a changé de température.

Mila ne ressemble pas à une femme “de Cédric” — du moins, pas à l’image que le public se fait.

Elle n’a pas le côté présentable, “bonne photo”, “bonne compagnie”, “bonne épouse” qu’on imagine pour un homme qui s’affiche partout, qui est attaqué partout, qui vit sous menace, qui porte une identité qu’on instrumentalise et qu’on déteste selon les jours.

Non.

Mila ressemble à une erreur qui sait se maquiller.

Et Cédric a toujours eu un talent particulier : transformer ses erreurs en histoires.

Ce soir-là, l’émission s’est terminée comme un combat qu’on gagne sans se salir. Une belle perf, une audience haute, un plateau vivant. CédricPrésident continue de flotter

comme une blague qui refuse de mourir, et Cédric, lui, fait comme si ça ne l’atteignait pas.

C’est exactement ce qui l’atteint.

Dans le couloir derrière le plateau, l’air est plus froid. Les projecteurs sont loin, les visages redeviennent des visages, les sourires redeviennent des réflexes.

Paul marche trop vite, comme d’habitude. Sandra derrière, silencieuse. Lévy quelque part, à distance, invisible mais présent. La sécurité s’est épaissie autour de Cédric comme un manteau qu’on ne choisit pas.

Cédric enlève son oreillette, la donne à un assistant, et s’étire la nuque.

— On sort par B, annonce Paul, sans laisser place au débat.

— Bien sûr, répond Cédric. Comme si j’étais un lingot.

Paul ne réagit pas. Il n’a plus d’humour à ce stade.

Hugo déboule, dossier à la main.

— J’ai reçu trois mails d’avocats, dit-il, pâle. Trois. Et deux “mises en demeure” déguisées en lettres polies.

Dorval arrive derrière, euphorique malgré tout.

— Et moi j’ai reçu vingt propositions d’invités. Vingt. Ils se bousculent pour venir se faire humilier.

Hugo le regarde comme on regarde un pyromane.

— Ce n’est pas drôle.

Dorval hausse les épaules.

— C’est le pays.

Lina passe sans s’arrêter, téléphone à la main. Elle ne parle pas. Elle calcule. Elle a cette manière de se déplacer comme si elle n’était déjà plus dans le même monde. Cédric sait qu’elle est en train de remonter quelque chose.

Rémi, lui, rigole trop fort dans le couloir, un bras autour de Toto.

— On est des ministres, frérot ! On est le gouvernement de la nuit !

Toto rit aussi, mais son rire est plus nerveux. Il jette des coups d’œil autour, comme si quelqu’un pouvait le voir de l’intérieur.

Nora rejoint Cédric, à un pas.

— Tu es sûr de toi, là ? murmure-t-elle.

— Sur quoi ?

— Sur ta manière… de te comporter comme si tout ça te glissait dessus.

Cédric lui sourit, et son sourire est une caresse et une gifle à la fois.

— Nora, si je montre que ça me touche, je deviens faible. Si je suis faible, ils gagnent.

Nora baisse les yeux une seconde.

— “Ils”.

Cédric ne répond pas.

Il sent une présence.

Une présence différente des regards habituels : pas un technicien, pas un assistant, pas un fan. Quelqu’un qui n’a rien à faire là, mais qui semble pourtant parfaitement à sa place.

Il tourne la tête.

Et il la voit.

Mila est adossée au mur, près d’une porte “accès interdit”. Elle ne devrait pas être dans ce couloir-là. Pourtant, personne ne lui demande rien. Comme si sa simple assurance était un badge.

Elle porte une veste sombre, un jean simple, rien de spectaculaire. Mais son visage… son visage a un truc qui retient l’œil. Pas parce qu’elle est “belle” au sens banal, mais parce qu’elle est précise. Comme une phrase bien écrite. Comme un mensonge parfaitement dit.

Elle ne sourit pas.

Elle observe.

Cédric s’arrête une fraction de seconde, juste assez pour que Paul le sente.

— Quoi ? fait Paul, sans lever les yeux de son téléphone.

— Rien, dit Cédric.

Mais c’est déjà trop tard : Mila a croisé son regard.

Et dans ce regard, il y a une insolence tranquille. Un “je te connais” sans parler. Un “je sais ce que tu fais” sans jugement.

Cédric s’avance, sans réfléchir. Son corps décide avant sa tête. C’est ça, son addiction : le mouvement vers le danger.

Paul l’attrape par le bras.

— On sort.

— Une seconde, répond Cédric.

— Non.

Cédric retire son bras doucement, comme on retire une main d’une laisse.

— Une seconde.

Paul serre la mâchoire. Sandra, derrière, se tend d’un millimètre.

Cédric s’approche de Mila. Pas comme un fan, pas comme un prédateur. Comme un homme qui reconnaît une faille dans son propre système.

— Vous êtes perdue ? demande-t-il.

Mila incline légèrement la tête.

— Pas vraiment.

Sa voix est basse, pas aguicheuse. Elle ne cherche pas à séduire. C’est pire : elle laisse la séduction faire son travail toute seule.

— C’est un couloir interdit, dit Cédric.

— Alors vous avez le pouvoir d’en faire un couloir autorisé, répond-elle.

Cédric sourit. Une réponse parfaite. Insolente, mais polie. Comme lui.

— Vous travaillez ici ?

— Non.

— Alors vous faites quoi là ?

Mila prend son temps, comme si le temps était une monnaie qu’elle dépense rarement.

— Je voulais voir si vous existiez vraiment.

Cédric rit, bref.

— Je suis plutôt réel, oui.

— À l’antenne, vous êtes une lame, dit Mila. Hors antenne, je voulais vérifier si vous étiez juste… un homme.

Cédric sent le picotement, ce petit frisson dans la nuque qu'il connaît trop : quelqu'un lui parle autrement. Pas comme à une star. Pas comme à un animateur. Comme à un animal.

Paul s'approche, voix coupante.

— Monsieur, on doit y aller.

Mila regarde Paul. Un regard rapide. Elle comprend immédiatement : lui, c'est le verrou. Le sas. Le gardien.

Puis elle revient à Cédric.

— Vous avez toujours quelqu'un pour vous dire quoi faire ?

Cédric sourit plus fort.

— Oui. Et parfois, je ne l'écoute pas.

Paul serre les dents.

— Cédric.

Mila fait un pas de côté, s'approche assez pour que Cédric sente son parfum : pas sucré, pas floral. Un truc sec. Un truc qui dit "nuit".

Elle glisse quelque chose dans la main de Cédric. Pas un papier. Pas un numéro écrit comme une groupie. Un petit carton, noir, minimaliste. Dessus, un seul mot : MILA. Et un numéro.

Elle recule.

— Bonne soirée, dit-elle.

Puis elle disparaît dans une porte latérale comme si elle connaissait le bâtiment.

Cédric reste avec le carton dans la main, comme si on venait de lui glisser une mèche.

Paul le voit.

— C’est qui ?

— Personne, répond Cédric, trop vite.

Paul lui arrache presque le carton.

— “Personne” a un accès interdit et une confiance de ministre.

Sandra s’approche.

— Vous l’avez déjà vue ?

Cédric répond, sec :

— Non.

Paul fixe le numéro.

— On appelle pas.

Cédric récupère le carton.

— On verra.

Ils sortent par B.

Comme prévu, deux voitures. Une trajectoire modifiée. Sandra au volant de la première. Lévy en couverture. Tout est fait pour que le monde n'ait pas de prise.

Et pourtant, dans la poche de Cédric, il y a une prise.

Un numéro.

Une femme.

Une idée.

Dans la voiture, Paul parle bas, sans se retourner.

— Je te connais. Ne me fais pas le coup du "c'est rien".

Cédric regarde par la vitre. Paris glisse, indifférent.

— C'est rien, dit-il.

Paul ferme les yeux, exaspéré.

— Tu mens mal.

Cédric sourit.

— Je mens comme je veux.

Paul se tourne enfin vers lui.

— Tu ne comprends pas… ils cherchent une porte. Antoine l'a dit. Lévy l'a dit. Et toi, tu collectionnes les portes.

Cédric soupire, comme s'il était fatigué d'être raisonnable.

— Paul, c'est une femme. Elle a voulu un autographe version luxe. Fin.

Paul secoue la tête.

— Non. C'est une femme qui était là où elle ne devait pas être. Et qui a eu le temps de te parler sans qu'aucun badge ne l'arrête.

Sandra intervient, sans quitter la route des yeux.

— Elle n'a pas eu besoin de badge. Elle a eu besoin d'assurance.

Cédric s'enfonce dans le siège. Il laisse le sujet mourir. Il sait qu'ils ont raison, mais il sait aussi qu'il va faire ce qu'il fait toujours.

Il va appeler.

Pas parce qu'il a besoin de sexe. Il n'en a pas besoin. Il a besoin de vertige. De danger. De cette sensation d'être vivant hors du direct.

La nuit, pour lui, n'est pas une faiblesse. C'est une scène sans caméras.

Et il croit qu'une scène sans caméras est un endroit où il est libre.

Il se trompe.

Une heure plus tard, dans son appartement, le calme est une provocation.

Paul est encore là, au salon, sur un canapé, téléphone à la main, comme un chien de garde qui fait semblant d'être un ami.

Cédric prend une douche, enfile un t-shirt propre, marche pieds nus. Il a l'air d'un homme simple, et ça le rend presque dangereux : les hommes simples font des erreurs simples.

Paul lève les yeux.

— Tu vas pas sortir.

Cédric ouvre le frigo, prend une bouteille d'eau.

— Je sors pas.

— Tu vas pas appeler.

Cédric boit.

— J'appelle pas.

Paul le fixe, sans humour.

— Cédric.

Cédric pose la bouteille.

— Tu veux quoi ? Qu'on vive enfermé ? Qu'on me transforme en statue ?

— Je veux qu’on traverse cette période sans qu’ils trouvent une faille, dit Paul. Et ton type de femme, c’est une faille.

Cédric sourit, mordant.

— “Mon type de femme”.

Paul insiste, plus doux, presque désespéré.

— Tu aimes les filles compliquées. Tu aimes les filles dangereuses. Tu aimes les filles qui te regardent comme si tu étais un problème à résoudre.

Cédric ne répond pas. Parce que c’est vrai. Et parce que l’aveu serait déjà une capitulation.

Paul se lève.

— Je vais dormir ici.

— Fais ce que tu veux, dit Cédric.

Paul marque une pause à la porte du couloir.

— Je t’en supplie : appelle pas.

Cédric ne répond pas. Il laisse Paul partir. Puis il attend.

Il attend dix minutes.

Vingt.

Le temps que la conscience se fatigue et que l’addiction reprenne le volant.

Il sort le carton noir de sa poche. Le regarde. “MILA.” Rien d’autre. Pas de surnom. Pas d’emoji. Pas de cœur.

Un nom qui a la forme d’un piège.

Il compose le numéro.

Une sonnerie.

Deux.

Trois.

Puis une voix.

— Cédric.

Elle ne dit pas “allô”. Elle dit son prénom comme si elle l’attendait. Comme si elle avait déjà décidé qu’il appellerait. Comme si, en réalité, c’était elle qui avait fait le premier pas.

Cédric sourit malgré lui.

— Tu décroches vite.

— Je dormais pas, répond Mila.

— Tu fais quoi, alors ?

— Je te regarde.

Silence.

Cédric se redresse.

— Je te connais pas.

— Tu crois, dit-elle simplement.

Il sent son cœur accélérer, et ça l’agace : il n’aime pas être affecté.

— Tu veux quoi ? demande-t-il.

Mila rit doucement. Pas un rire de fille, un rire de prédatrice amusée.

— Tu poses toujours cette question comme si tu étais celui qui donne.

Cédric se penche, voix plus basse, plus intime.

— Dis-moi ce que tu veux.

Mila marque une pause, puis :

— Je veux te voir hors du costume.

Cédric regarde la ville au loin.

— Tu viens de me voir.

— Non, répond Mila. Je t’ai vu deux minutes. Moi, je veux… une heure.

Cédric respire. Dans sa tête, Paul crie. Lévy crie. Antoine crie.

Mais dans son corps, quelque chose sourit.

— Où ? demande-t-il.

Mila donne un lieu. Un bar d’hôtel discret, à la fois chic et anonyme. Un endroit où tout le monde est quelqu’un, mais où personne ne pose de question. Un endroit fait pour les secrets.

— Dans une heure, dit Mila. Si tu viens, viens seul.

Cédric rit, sec.

— Je ne viens jamais seul.

— Alors ne viens pas, répond Mila.

Et elle raccroche.

Elle raccroche comme on ferme une porte devant quelqu’un qu’on sait incapable de rester dehors.

Cédric reste avec son téléphone en main.

Il fixe l’écran noir.

Puis il lève les yeux vers le couloir où Paul dort.

Et il comprend sa propre faiblesse : il ne supporte pas qu'on lui dise "non". Il ne supporte pas qu'on le défie hors plateau.

Il se change. Vite. Simple. Une veste. Un jean. Rien de clinquant.

Il ouvre la porte de la chambre où Paul est allongé, déjà à moitié endormi.

— Réveille-toi, dit Cédric.

Paul ouvre un œil, déjà en colère.

— Quoi ?

Cédric ment, naturellement.

— On doit passer au studio. Dorval veut me montrer un truc.

Paul se redresse, fatigué.

— Maintenant ?

— Oui.

Paul le regarde. Il cherche l'odeur du mensonge.

— C'est quoi le truc ?

Cédric répond trop vite.

— Un truc.

Paul soupire, attrape son téléphone, se lève.

— Tu me tues.

— Je sais, répond Cédric.

Ils descendent. Deux gardes les rejoignent. Sandra arrive. Lévy aussi, sur un canal.

Cédric n’a pas l’air coupable. Il a l’air… vivant.

Sandra le regarde, une seconde. Elle sent quelque chose, mais elle ne le connaît pas assez pour le nommer.

La voiture démarre.

Paris la nuit est une promesse et une menace.

À mi-chemin, Cédric reçoit un message.

Numéro inconnu.

“Bon choix.”

Paul le voit.

— Qu’est-ce que c’est ?

Cédric verrouille l’écran.

— Rien.

Paul le fixe.

— Tu mens.

Cédric garde son calme.

— Conduis.

Sandra ne dit rien. Mais son silence devient une tension.

Ils arrivent devant l'hôtel. Discret. Chic. Trop chic pour être innocent, pas assez pour être célèbre.

Paul descend le premier, inspecte. Deux gardes se placent à distance. Sandra reste à proximité.

— On entre à trois, dit Paul.

Cédric secoue la tête.

— Non.

Paul le regarde, stupéfait.

— Quoi "non" ?

Cédric s'approche, voix basse, dangereuse.

— Je te l'ai dit : je ne viens jamais seul. Mais je ne viens jamais… escorté non plus. Pas ici.

Paul serre les dents.

— Cédric, tu fais n’importe quoi.

Cédric sourit, et ce sourire est l’un des pires : celui d’un homme qui sait qu’il est en tort, mais qui choisit de l’être.

— Paul, tu me laisses cinq minutes.

— Non.

Cédric se penche, presque tendre.

— Tu me laisses cinq minutes… ou tu me perds.

Paul blanchit. Il connaît ce chantage. Cédric le fait rarement. Quand il le fait, c’est qu’il est déjà parti.

Sandra s’approche, calme.

— On fait une compromise, dit-elle. Tu y vas. Mais on garde un visuel. Et tu sors à la seconde où Paul te le dit.

Cédric la regarde.

— Merci, Sandra.

Paul, rage contenue :

— Tu me remercieras quand tu seras vivant.

Cédric entre.

Le lobby est feutré. Odeur de cuir et de parfum cher. Des gens parlent bas. Une musique qui sert à cacher les conversations.

Il voit Mila au fond, assise, un verre devant elle. Elle ne le cherche pas. Elle sait qu'il vient.

Cédric s'approche.

Mila lève les yeux. Et dans ce regard, il y a ce qu'il aime : pas de demande, pas de validation, pas de fanatisme. Juste un défi.

— Tu as menti, dit-elle.

Cédric s'assoit, sans sourire.

— À propos de quoi ?

— Tu n'es pas venu seul.

Cédric hausse les épaules.

— Je ne suis jamais seul.

Mila incline la tête.

— Pourtant tu es seul, là. C'est ça qui est drôle.

Cédric se crispe légèrement.

— Tu voulais quoi, Mila ?

Elle se penche un peu.

— Je voulais voir si tu avais une faille.

Cédric rit, mais son rire est plus dur.

— Et tu l’as trouvée ?

Mila sourit enfin, mais son sourire est fin, presque triste.

— Tu crois que la faille, c’est moi.

Cédric la fixe.

— C’est pas toi ?

Mila regarde son verre, puis relève les yeux.

— Non, Cédric. La faille… c’est que tu as besoin qu’on te regarde autrement que comme un roi.

Le coup est précis. Il le touche là où il ne se protège pas.

Cédric garde son masque.

— Tu es psy ?

Mila rit doucement.

— Non.

Elle pose une main sur la table, pas sur lui. Juste sur la table. Un geste contrôlé.

— Tu as une invitation, dit-elle.

Le sang de Cédric se refroidit.

— Quoi ?

Mila répète, tranquillement :

— Tu as une invitation. Un carton. Une initiale. Et des gens qui veulent “parler”.

Cédric ne bouge pas. Son cerveau calcule. Paul. Lévy. Antoine. Personne n’a dit ça ici.

— Comment tu sais ça ? demande-t-il, voix basse.

Mila penche la tête, comme si la question était mignonne.

— Parce que je connais les portes, Cédric.

Il sent la pièce se resserrer. Il sent, d’un coup, que ce bar n’est pas un hasard. Que cette rencontre n’est pas un caprice.

C’est une mise en scène.

Et il est dedans.

Mila ajoute, sans menace, et c’est ça qui terrifie :

— Tu es trop visible pour croire que tu as des secrets.

Cédric serre la mâchoire. Il veut se lever. Il veut sortir. Il veut appeler Paul. Il veut reprendre le contrôle.

Mais Mila continue, douce, dangereuse :

— Tu veux savoir ce qui est beau chez toi ? Tu crois que ton insolence te protège. En réalité, elle t'expose.

Cédric murmure :

— Tu travailles pour qui ?

Mila sourit.

— Tu crois que je travaille.

Et elle se lève.

— Tu as eu ce que tu voulais, dit-elle. Tu m'as vue. Maintenant, rentre. Et arrête de croire que tu choisis.

Elle se penche, approche son visage du sien, sans le toucher.

— Tu n'aimes pas qu'on te dise non. Alors je vais te le dire une dernière fois : ne joue pas.

Puis elle recule, disparaît dans le lobby, avalée par la moquette et les lumières douces.

Cédric reste assis une seconde.

Il sent son cœur battre.

Il se lève, sort.

Dans la rue, Paul l’attend, visage fermé.

— Cinq minutes, hein ? dit Paul.

Cédric ne répond pas. Il monte dans la voiture.

Paul se penche vers lui.

— C’était qui ?

Cédric fixe l’espace, comme s’il cherchait une sortie à l’intérieur de lui-même.

— Une femme, dit-il.

Paul serre les dents.

— Et ?

Cédric murmure :

— Elle sait.

Silence.

Sandra, au volant, ne demande rien. Elle comprend que ce qui vient d’arriver est pire

qu’une menace : c’est une preuve que quelqu’un a déjà accès.

Dans la voiture, le téléphone de Cédric vibre.

Un message, encore.

Numéro inconnu.

“Bienvenue dans le vrai Paris.”

Cédric regarde l’écran.

Il ne sourit plus.

Il comprend enfin : ce n’est pas une aventure. Ce n’est pas une nuit. Ce n’est pas une histoire de femme.

C’est une porte.

Et il vient de la franchir.

Chapitre 7

CHAPITRE 7 — DOSSIER 1

CHAPITRE 7 — DOSSIER 1

À M-10, Lina ne vient pas avec des “infos”.

Elle vient avec des preuves.

La différence est énorme. Une info, ça fait parler. Une preuve, ça fait tomber.

Cédric l’a compris le jour où il a commencé à gagner : l’audience, c’est une arme. Mais une arme sans munitions, ça reste un décor. Lina, elle, fournit les munitions. Et ce soir-là, elle arrive avec un chargeur complet.

La journée a commencé comme une journée normale dans leur normalité tordue : réunions, plateau, radio, messages, insultes, fans, menaces, procédures. Tout ça se mélange au point de devenir un bruit constant.

Sauf que depuis Mila, le bruit a pris une couleur.

Cédric ne l’avoue pas. Il n’avoue jamais ses faiblesses, même à lui-même. Mais il se surprend à penser à elle dans des moments où il ne devrait penser à rien : entre deux appels, en montant dans une voiture, en mettant ses chaussures.

Et chaque fois qu’il pense à elle, il pense à la phrase qui l’a glacé :

“Tu as une invitation.”

Comme si son intimité avait déjà été cataloguée, rangée, numérotée.

Comme si quelqu'un possédait la liste de ses portes.

Dans le studio, l'odeur est la même. Les couloirs sont les mêmes. Les gens courent pareil. Mais la sensation a changé : un poison léger dans l'air, une conscience de la surveillance qui rend chaque sourire un peu trop cadré.

Paul marche à côté de Cédric, téléphone en main, posture tendue.

— On ne sort pas du plan, dit-il.

Cédric soupire.

— Tu m'as déjà dit ça douze fois.

— Je te le dirai jusqu'à ce que ça rentre.

Cédric lui lance un regard moqueur.

— Tu veux aussi me dire comment respirer ?

Paul ne mord pas. Il a dépassé la fatigue de l'humour.

— Respire comme tu veux. Mais respire vivant.

Sandra passe devant eux, silencieuse. Elle a cette façon de marcher qui dit "je suis déjà dans le futur".

Lévy, lui, n'est pas dans le couloir. Il est quelque part dans l'ombre. La vraie sécurité

est toujours invisible.

Dans la loge, Hugo attend avec une pile de feuilles. Son visage a la couleur des nuits sans sommeil.

— J'ai des trucs à te faire signer, dit-il. Et j'ai des trucs à te dire qui vont te donner envie de me tuer.

— Tu as déjà cette couleur-là, Hugo, répond Cédric. Donc vas-y.

Hugo pose la pile sur la table.

— Lina a demandé une séquence "Dossier" plus longue ce soir.

Cédric se tourne vers lui.

— Et ?

— Et le sujet est sensible. Très sensible. Le genre de sujet où "diffamation" devient un mot gentil. Le genre de sujet où on ne te menace pas sur Twitter : on t'appelle.

Cédric sourit.

— Ils m'appellent déjà.

Hugo serre les dents.

— Je parle de gens qui appellent autrement.

Cédric s'assoit, se penche, lève un sourcil.

— Dis-moi.

Hugo inspire.

— Elle veut attaquer un haut fonctionnaire. Pas un ministre sur un plateau. Pas un élu habitué aux clashs. Un type discret. Un type qui ne parle jamais. Un type qui a des relais. Un type… qu'on ne touche pas.

La phrase "qu'on ne touche pas" déclenche un pic dans la nuque de Cédric. Il pense à "personne n'est intouchable". Il pense à la balle "PARLE". Il pense au message : "Bienvenue dans le vrai Paris."

Il se redresse.

— Qui ?

Hugo hésite. Il n'aime pas prononcer les noms avant qu'ils soient bétonnés.

— Un préfet. Et un montage financier autour d'un marché public.

Cédric sourit, incrédule.

— Un préfet. Lina va s'attaquer à un préfet. Dans mon émission.

Hugo ne sourit pas.

— Voilà.

On frappe.

Lina entre.

Pas de “bonjour”. Pas de sourire. Juste une chemise cartonnée sous le bras, et ce regard de chirurgienne : aujourd’hui, on coupe.

Paul la suit du regard.

— C’est quoi ? demande Cédric.

Lina pose le dossier sur la table, l’ouvre. Dedans : pages imprimées, schémas, photos, échanges. Un puzzle trop propre pour être une intuition.

— C’est un marché public truqué, dit-elle. Des appels d’offres orientés. Des sociétés écrans. Des commissions. Et une signature qui revient toujours.

Hugo lève la main.

— Lina—

— Hugo, coupe Lina, je sais. Mais c’est vérifié.

Elle pousse une page vers Cédric.

— Ça, c’est un virement. Ça, c’est un mail interne. Ça, c’est un enregistrement.

Cédric se penche.

— Un enregistrement ?

Lina hoche la tête.

— Un appel. Très court. Mais clair.

Paul s’approche d’un pas, instinct de survie.

— D’où ça vient ?

Lina le regarde.

— Ça vient d’un type qui a peur. Et quand un type a peur, il parle.

Cédric sourit.

— Et il est sûr de toi ?

Lina répond sans trembler :

— Il est sûr de lui. Moi, je suis sûre de mes preuves.

Hugo avale sa salive.

— Et le préfet, il s’appelle—

Lina donne un nom. Un nom qu’on n’entend jamais en prime time. Un nom d’homme de l’État. Un nom qui n’a pas besoin d’être connu pour être puissant.

Cédric répète le nom, doucement, comme s’il le goûtait.

— On va le détruire ?

Lina ne répond pas tout de suite. Elle observe Cédric. Elle voit la lueur. La même lueur qu’elle a déjà vue quand il sent une proie : pas la haine, le plaisir du contrôle.

— On va le dévoiler, dit-elle. Et on va montrer que personne ne contrôle rien… sauf ceux qui volent.

Hugo se masse le front.

— On se prend un mur.

Cédric se lève, fait deux pas dans la loge.

— Tu veux qu'on fasse quoi, Hugo ? Qu'on parle de météo et de recettes ?

Hugo serre les dents.

— Je veux qu'on survive.

Cédric se tourne vers Lina.

— Tu as assez ?

Lina hoche la tête.

— Oui.

Cédric regarde Paul.

Paul ne veut pas dire oui. Paul ne veut pas non plus dire non. Parce qu'il sent l'odeur : ce n'est pas juste un dossier. C'est un test.

Il répond finalement :

— Si tu le fais… tu le fais propre. Pas de show. Pas de blague. Pas d'impro.

Cédric sourit.

— Tu veux que je sois un présentateur du dimanche.

Paul répond, sec :

— Je veux que tu n’offres pas ta gorge.

Cédric se rassoit, se penche sur le dossier.

— Lina, comment tu veux le sortir ?

Lina ouvre un schéma.

— D’abord, on installe : “un marché public, une société écran, un appel d’offres.” On reste factuel. Puis on montre les documents. Puis on met le nom. Et surtout… on met la voix.

Cédric lève les yeux.

— La voix, c’est dangereux.

— La voix, c’est irréfutable, répond Lina.

Hugo lève un doigt.

— Pas irréfutable. Contestable. Toujours contestable.

Lina le fusille du regard.

— Contestable, oui. Mais pas effaçable.

Cédric sent quelque chose monter dans sa poitrine. Un mélange d'adrénaline et de fierté. Ce qu'il aime dans le direct, ce n'est pas seulement l'audience. C'est le moment où il tient la réalité par la gorge.

Il se tourne vers Hugo.

— Tu mets des phrases de sécurité. Tu blindes. Tu m'écris des formulations.

Hugo soupire.

— Donc tu le fais.

Cédric répond, calme :

— Je le fais.

Paul détourne les yeux, comme si la décision venait de faire bouger le sol sous leurs pieds.

Le plateau, ce soir-là, n'a pas la même musique.

Le public est chaud, comme toujours, mais l'air est plus dense. On sent que quelque chose est "prévu". Les gens ne savent pas quoi. Ils sentent seulement l'odeur du sang médiatique.

Dorval, en régie, est tendu comme un câble.

— On tient un monstre, murmure-t-il.

Hugo, à côté, est livide.

— On tient un procès.

Cédric entre. Sourire. Main levée. Il s’assoit au centre. Comme un juge qui aime la foule.

— Bonsoir la France.

— BONSOIR CÉDRIC !

Cédric lance deux minutes de plateau léger. Rémi balance une vanne, Nora essaie de remettre du sens, Toto fait rire avec une anecdote “nuit” sans aller trop loin. On chauffe la salle. On donne du sucre avant le poison.

Et puis Cédric regarde Lina.

— Lina… ce soir tu as un dossier.

Lina se redresse. La Table des 8 se fige légèrement. Même Rémi sent que c’est sérieux : son sourire se réduit.

Cédric regarde la caméra.

— Je vais être clair : ce qu’on va montrer est vérifié. Documenté. Et si ça dérange… c’est que ça devait être montré.

Hugo, dans la régie, murmure :

— Phrase parfaite.

Dorval sourit.

— Phrase dangereuse.

Lina commence. Froidement. Pédagogiquement. Elle ne cherche pas à briller. Elle cherche à planter des clous.

Un marché public. Une société. Un appel d'offres. Des dates. Des montants. Des signatures. Elle déroule.

Cédric l'écoute. Il ne coupe pas. Il ne fait pas le show. Il se retient. Et cette retenue rend tout plus violent : quand Cédric est calme, la France écoute.

Puis Lina montre les documents.

Les caméras zooment.

On voit des tableaux. Des noms de sociétés. Des virements. Des échanges. Ça ne ressemble pas à un scandale "people". Ça ressemble à une preuve.

Le public n'applaudit plus. Il fixe.

Cédric se penche, voix basse.

— Et la signature ?

Lina pointe.

— Toujours la même validation, toujours la même chaîne, toujours la même personne. Et cette personne… n'est pas censée être politique. Elle est censée être l'État.

Silence.

Cédric inspire.

— Donne le nom.

Lina le dit.

Un nom qui tombe comme un verre cassé.

On entend un “oh” dans le public. Pas de joie. De stupeur.

Nora se crispe. Elle n’aime pas les bûchers. Même quand ils sont nécessaires.

Rémi murmure :

— Putain…

Toto, lui, sourit à moitié. Il sent le pouvoir. Il aime le pouvoir.

Hugo, en régie, ferme les yeux une seconde, comme si le nom venait de déclencher une sirène invisible.

Cédric regarde la caméra.

— Vous comprenez ce qui est en train de se passer ? Ce n’est pas “un élu qui abuse”. C’est un système qui s’organise.

Lina hoche la tête.

— Et ce soir, on a la voix.

Elle appuie sur lecture.

Un extrait court. Une voix d'homme, posée, qui parle de "faire passer" un dossier, de "s'arranger" sur une commission, de "faire comprendre" à une entreprise qu'il faut "se montrer reconnaissante".

Ce n'est pas un film. Ce n'est pas une fiction. C'est du réel.

Et le réel, sur un plateau, devient une explosion silencieuse.

Le public ne crie pas. Il ne rit pas. Il écoute. Et quand l'écoute s'installe, la peur s'installe chez ceux qui savent.

Cédric coupe l'audio.

— Voilà, dit-il. Ça, c'est votre État.

Il marque une pause. Puis :

— Et après, on s'étonne que les gens veulent tout brûler.

Nora le fixe, inquiète : il est en train de glisser dans quelque chose. Un discours. Une posture. Un terrain.

Cédric se tourne vers elle, comme s'il avait senti son regard.

— Nora, tu sais ce qui est violent ? Ce n'est pas de dire ça. C'est de laisser ça exister.

Nora ne répond pas. Elle n'a pas d'argument contre la preuve. Elle a juste une peur :

que Cédric se serve de la preuve pour nourrir un feu qu'il ne contrôle pas.

Cédric conclut la séquence :

— On va suivre ça. On va donner les documents. Et on va inviter les concernés à répondre. Ici. En direct.

Il regarde la caméra, sourire fin :

— Parce que moi, je réponds toujours. Je suis là.

La phrase frappe, parce qu'elle ressemble à une promesse politique sans le dire. Dorval le sent immédiatement. Hugo aussi.

La suite d'émission est étrange. Le public rit moins. Les chroniqueurs sont plus raides. On sent qu'ils viennent de traverser une frontière : ils ne font plus une émission "qui commente". Ils font une émission "qui attaque".

Et attaquer, ça attire des ripostes.

À la fin, Cédric délivre sa "Dernière" avec une calme brutalité :

— La France, ce soir vous avez vu un truc simple : quand on met la lumière au bon endroit, les rats courent. À demain.

Musique. Fin.

Mais ce soir, la fin n'est pas une fin. C'est un début.

Dans les coulisses, l'air est coupant.

Paul attend Cédric à la sortie du plateau. Il n’a pas besoin de parler : son visage dit tu as fait un choix.

Lévy surgit, talkie en main.

— On sort maintenant. On accélère.

Cédric enlève son oreillette.

— Quoi ? pourquoi ?

Lévy le fixe.

— Parce qu’on vient de recevoir un appel. À la chaîne. Un appel direct.

Paul se tend.

— Qui ?

Lévy ne répond pas. Il marche déjà.

— On en parle dans la voiture.

Ils prennent le couloir B. Deux agents en avant, Sandra derrière, Paul au milieu, Cédric encadré. Trop de monde pour un homme qui se croit libre.

Dans le parking, la voiture démarre à peine que Lévy parle enfin.

— L’appel venait d’un cabinet. Un cabinet très haut. Ils ont été polis. Ils ont demandé “à qui transmettre” un message.

Cédric sourit, épuisé.

— Et le message ?

Lévy répond, plat :

— “Vous venez de toucher une ligne. Reculez.”

Silence.

Paul regarde Cédric. Sandra regarde la route. Hugo, quelque part, panique déjà.

Cédric, lui, se redresse légèrement.

— Reculez.

Il répète le mot comme un goût. Puis il rit, bref.

— Ils me parlent comme à un chien.

Paul murmure :

— Ils te parlent comme à une cible.

Cédric regarde ses mains, puis la ville à travers la vitre.

Il sent une sensation qu’il n’avait pas avant : pas de peur. De puissance.

Parce que si “un cabinet très haut” l’appelle, c’est qu’il a touché juste.

Il se tourne vers Paul.

— Tu comprends ? dit-il. Ils m’ont entendu. Pas les gens. Eux.

Paul répond, voix basse :

— Oui. Et c’est ça qui me fait peur.

Cédric sourit. Un sourire dangereux.

— Moi, ça me fait plaisir.

À cet instant, il ne réalise pas encore la phrase exacte qu’il vient de prononcer intérieurement : si je peux les faire reculer, je peux les faire tomber.

Et dans ce “je peux”, il y a déjà l’ombre du futur.

Le futur où la rumeur ne sera plus une blague.

Le futur où il se dira, un soir, en direct :

Je suis candidat.

Chapitre 8

CHAPITRE 8 — LA NUIT

CHAPITRE 8 — LA NUIT

À M-9, Toto croit que la nuit protège.

Parce que la nuit a ses règles, ses codes, ses portes. Parce que la nuit avale les phrases, efface les visages, range les vices derrière des rideaux épais.

Toto aime ça.

Il aime l’idée que tout se négocie dans un couloir feutré, pas sur un plateau. Il aime l’idée que le pouvoir véritable ne crie pas, il murmure.

Il ne comprend pas encore que le murmure, parfois, est plus dangereux qu’un cri.

Depuis le dossier de Lina, V6 est en tension permanente. Les cadres sourient par réflexe, mais leurs yeux sont humides de peur. Les annonceurs posent des questions “innocentes”. Les juristes s’étouffent. La sécurité se renforce. Et Cédric… Cédric a cette lueur qui commence à inquiéter même ceux qui l’aiment : la lueur d’un homme qui découvre qu’il peut faire trembler plus grand que lui.

Toto, lui, se sent pousser des ailes.

Parce que quand le monde tremble, la nuit devient plus lucrative.

Il sort du studio après l’émission, plus tard que d’habitude, téléphone collé à l’oreille,

sourire à moitié. Il donne des rendez-vous qu'il ne tient pas, promet des infos qu'il n'a pas encore, rit à des blagues qui ne l'amusent pas.

C'est son talent : être partout et nulle part.

Dans le parking, Paul le rattrape.

— Toto.

Toto se retourne, surpris.

— Paul ! Ça va ? Tu tires une tronche, on dirait que tu sors d'un enterrement.

Paul ne sourit pas.

— Fais attention à ce que tu dis. Et à qui tu le dis.

Toto éclate de rire.

— Mais je dis rien, moi. Je suis un homme de silence.

Paul le fixe.

— Tu es un homme de soirée. Et les soirées parlent.

Toto s'approche, un peu vexé.

— Tu me prends pour un con ?

— Je te prends pour un risque.

Toto veut protester, mais Cédric apparaît, encadré par Sandra et un agent. Cédric a l'air fatigué, mais sa fatigue est électrique : le genre de fatigue où tu pourrais encore te battre.

Toto sourit.

— Patron ! T'as fracassé le système, ce soir. J'ai jamais vu ça.

Cédric hausse les épaules.

— C'est Lina qui a fracassé. Moi, j'ai juste montré.

Toto s'approche, comme s'il allait glisser une anecdote.

— D'ailleurs… t'as entendu parler de toi, après l'émission ?

Paul se tend. Cédric lève un sourcil.

— Je suis le pays, Toto. Tout le monde parle de moi.

Toto baisse la voix, théâtral.

— Non, je te parle d'un truc… plus haut.

Paul coupe.

— Toto.

Toto lève les mains.

— Tranquille. Je dis juste que dans certains endroits… on est pas content. Mais bon,

ça tu le sais déjà.

Cédric le regarde, calme.

— Quels endroits ?

Toto hésite. C’est là que sa faiblesse apparaît : il aime trop sentir qu’il sait.

— Des salons, quoi. Des hôtels. Des gens importants. Tu vois.

Cédric sourit, presque tendre.

— Toto, “des gens importants”, ça ne veut rien dire. C’est ton vocabulaire pour te sentir important toi-même.

Toto rit jaune.

Paul, sec :

— Rentres chez toi.

Toto ouvre la bouche, vexé, puis se retient. Il regarde Cédric, cherche une validation.

Cédric lui donne une phrase simple.

— Fais gaffe, Toto.

Toto hoche la tête, mais son sourire dit l’inverse : je gère.

Il ne gère rien.

La nuit, Toto la commence toujours pareil : un bar d’hôtel, un premier verre, un deuxième verre, puis l’impression qu’il contrôle son corps alors que son corps le contrôle déjà.

Il s’installe dans un lounge discret, pas loin des Champs, un de ces endroits où les banquettes sont plus chères que la morale. Il connaît le barman, il connaît le portier, il connaît les regards. Il connaît surtout les habitudes des gens qui viennent “sans venir”.

Il scrolle. Il répond. Il négocie.

Et il reçoit un message.

Pas un SMS. Pas un DM. Un message sur une application chiffrée qu’il n’utilise que pour les “vraies” conversations.

Une seule phrase :

“Tu veux rester dans le game ? Viens. Seul.”

Toto fronce les sourcils. Le message n’est pas signé.

Il devrait l’ignorer.

Il ne l’ignore pas, parce que Toto a un défaut fatal : il croit que les portes s’ouvrent parce qu’il est malin, pas parce que quelqu’un les ouvre pour lui.

Il répond :

“Où ?”

La réponse arrive immédiatement. Une adresse. Un étage. Une consigne.

Toto regarde autour de lui. Il hésite. Puis il se lève, comme un homme qui va juste “aux toilettes”.

Dans l’ascenseur d’un immeuble voisin, ses doigts tremblent légèrement. Il rit pour lui-même.

— C’est bon, Toto, c’est bon… c’est Paris.

Les portes s’ouvrent sur un étage feutré. Un couloir propre, moquette épaisse, silence cher. Une porte entrouverte.

Toto frappe.

Une voix féminine, calme :

— Entre.

Toto pousse la porte.

L’appartement est un monde. Pas un appartement : un décor de pouvoir. Lumière chaude, fauteuils, tables basses, bouteilles alignées comme des trophées. Deux hommes en costume parlent bas près d’une fenêtre. Une femme rit, posée, sans vulgarité. Tout est élégant. Tout est sale.

Au fond, une silhouette est assise comme si elle était née sur ce fauteuil.

Une femme.

Cheveux impeccables. Regard stable. Sourire rare.

Quand Toto la voit, il comprend qu'il est petit.

Et ça le fascine.

La femme se lève, marche vers lui sans se presser.

— Tony Marchese, dit-elle. "Toto".

Toto tente un sourire.

— On me connaît.

— On connaît tout le monde, répond-elle.

Elle lui tend la main. Sa poignée est légère. Mais sa présence pèse.

— Je suis… Véra.

Elle ne dit pas son nom de famille. Elle n'a pas besoin. Dans ce monde-là, un prénom peut suffire si tout le monde tremble devant.

Toto avale sa salive.

— Enchanté.

Véra le dévisage comme on dévisage un outil qu'on s'apprête à utiliser.

— Tu travailles avec Cédric, dit-elle.

Ce n'est pas une question.

Toto sourit, fier.

— Oui.

— Tu es proche de lui ?

Toto hésite. Sa fierté le pousse à dire oui. Son instinct lui dit de se taire.

Il choisit la fierté.

— On est… proches.

Véra hoche la tête, comme si elle notait.

— Tu l’aimes bien ?

Toto rit, un peu trop vite.

— C’est le patron. C’est un génie. Il fait ce qu’il veut.

Véra sourit à peine.

— Personne ne fait ce qu’il veut.

Le salon est silencieux, mais Toto entend son cœur.

Véra fait un signe. Un homme apporte un verre à Toto.

— Bois.

Toto boit. Trop vite. L’alcool lui donne l’illusion de retrouver sa taille.

Véra s’assoit en face.

— Tu as vu ce qu’il a fait, dit-elle. Le dossier. Le préfet. La voix.

Toto hoche la tête.

— Énorme. Il a mis le feu.

Véra incline légèrement la tête.

— Et quand on met le feu… on attire les pompiers. Et les pyromanes.

Toto rit, nerveux.

— Ouais… mais il adore ça.

Véra le regarde.

— Justement.

Elle se penche un peu.

— Je vais être claire, Toto. Dans ce pays, les hommes importants ont tous un vice. Tous. Parfois c’est l’argent. Parfois c’est la drogue. Parfois c’est le sexe. Parfois c’est le pouvoir.

Toto boit encore, comme si boire pouvait l’aider à suivre.

Véra continue, douce :

— Et les hommes importants ont tous une peur : que leur vice soit vu.

Toto hoche la tête, fasciné.

— Ouais… c'est vrai.

Véra sourit enfin, finement.

— Et moi… je suis l'endroit où leurs peurs viennent se reposer.

Toto ne comprend pas tout, mais il sent la menace derrière le luxe.

— Pourquoi vous me dites ça ? demande-t-il.

Véra répond sans détour :

— Parce que ton animateur commence à se croire plus grand que les hommes importants.

Toto se redresse, piqué.

— Cédric est grand.

Véra le fixe.

— Cédric est visible.

La phrase lui rappelle Antoine. Et pour une seconde, Toto a un frisson.

Véra reprend :

— Je veux lui parler.

Toto se fige.

— Lui parler ? Pourquoi ?

Véra sourit, presque maternelle.

— Parce qu'il est en train de marcher là où on ne marche pas sans invitation.

Toto hésite.

— Il a déjà… des invitations.

Véra ne bouge pas. Mais son regard se durcit d'un millimètre.

— Qui t'a dit ça ?

Toto comprend qu'il a fait une erreur. Il tente de rattraper, maladroit.

— Je veux dire… tout le monde parle. Les gens… les réseaux… c'est Paris.

Véra reste calme.

— Toto. Ne mens pas. Tu mens mal.

Toto rougit.

Véra se lève, s'approche, pose une main légère sur son épaule. Une caresse qui ressemble à une prise.

— Je ne suis pas ton ennemie, dit-elle. Je suis une solution.

Toto avale sa salive.

— Une solution à quoi ?

Véra murmure, proche :

— À la guerre.

Puis elle se recule.

— Tu vas transmettre un message. Simple.

Toto hésite. Il pense à Paul. À Lévy. À “fais gaffe”. Il pense à Cédric. À son insolence.

Il demande, minuscule :

— Et si je refuse ?

Véra sourit. Un sourire sans joie.

— Tu ne refuses pas.

Toto blêmit.

— C’est… c’est une menace ?

Véra secoue la tête, doucement.

— Non. C’est une réalité.

Encore cette phrase. “Réalité”. Comme le ministre. Comme un écho. Toto a l’impression d’être pris dans un réseau invisible où les mêmes mots circulent.

Véra lui tend un petit carton.

Blanc, propre. Typographie nette.

Toto reconnaît immédiatement.

L’invitation.

Le fameux “parler”.

En bas : V.

— Tu lui donnes ça, dit Véra. Et tu lui dis : “Ne joue pas au héros. On peut être amis.”

Toto tremble.

— Et… c’est tout ?

Véra le regarde comme on regarde quelqu’un qui n’a pas compris le prix.

— C’est déjà beaucoup.

Un homme en costume s’approche de Véra, murmure quelque chose à son oreille. Elle répond sans se tourner.

Toto voit, sur une table, un téléphone. Un écran allumé. Des photos. Des noms. Des visages. Des gens qu'il reconnaît : un député, un animateur, un préfet, un entrepreneur. Il détourne les yeux aussitôt.

Véra le voit détourner.

Elle sourit.

— Tu vois ? dit-elle. Ici, tout le monde est quelqu'un. Et tout le monde est tenu.

Toto avale sa salive. Il comprend enfin où il est.

Il n'est pas dans une soirée.

Il est dans un dossier.

Véra claque des doigts. L'homme en costume s'avance vers Toto.

— On te raccompagne.

Toto recule.

— Non, je… je sais sortir.

L'homme sourit, mais ses yeux disent non.

Toto est raccompagné. Le couloir. L'ascenseur. La rue.

L'air de Paris lui paraît soudain trop froid. Comme s'il avait quitté un ventre et qu'il était né une seconde fois.

Il serre le carton dans sa poche.

Et il comprend, terrifié : il vient de devenir une porte.

Au petit matin, Toto arrive au studio plus tôt que d'habitude. Il a des cernes. Il sent le parfum cher sur sa veste, comme une preuve. Il voudrait se laver, mais il ne sait plus ce qu'il faut effacer.

Il attend Cédric près de la loge, dans un couloir où personne n'écoute vraiment.

Quand Cédric arrive, entouré, Toto le bloque, nerveux.

— Patron… faut que je te parle.

Paul se tourne immédiatement, alerte.

— Toto, pas maintenant.

Toto insiste.

— Si, maintenant.

Cédric le regarde, intrigué.

— Quoi ?

Toto sort le carton. Le tend.

Cédric le prend. Le regarde. Son visage se fige légèrement.

C’est le même style que celui de Lévy. Le même “V.”

Paul blanchit.

— D’où tu sors ça ?

Toto hésite. Son regard fuit.

— De… de quelqu’un.

Paul saisit Toto par le bras, l’entraîne un peu à l’écart.

— Qui, Toto ?

Toto se débat presque.

— Je peux pas dire.

Paul serre plus fort.

— Tu peux pas dire ? Tu viens de recevoir une invitation d’un réseau qui nous surveille, et tu peux pas dire ?

Cédric lève la main.

— Paul. Lâche-le.

Paul lâche, mais son regard tue.

Cédric ouvre le carton. Même phrase. Même consigne. Même obsession : parler.

Il lève les yeux vers Toto.

— Qui est Véra ? demande-t-il.

Toto se fige. Il n'a pas dit le prénom. Cédric l'a deviné à cause d'un détail invisible : la façon dont le carton est imprimé, le style, l'assurance.

Mila.

La phrase.

"Je connais les portes."

Cédric relie.

Toto balbutie.

— Je… je sais pas vraiment… c'est… une femme… haut niveau…

Paul explose, contenu.

— Haut niveau ? C'est quoi ça, "haut niveau" ? Un ministre ? Un service ? Une mafia ?

Toto tremble.

— Je sais pas ! Je te jure… je sais pas. Mais elle sait tout. Elle a des noms. Elle a des photos. Elle—

Il s'arrête. Il vient de trop dire.

Cédric ne bouge pas. Il fixe Toto. Il comprend que Toto a vu un endroit qu'il n'aurait jamais dû voir.

Paul reprend, plus bas, dangereux :

— Tu as donné quoi, Toto ?

Toto secoue la tête.

— Rien ! Rien ! J'ai juste écouté, j'ai juste… j'ai reçu ça.

Cédric regarde le carton. Son cœur bat plus vite. Pas de peur. D'excitation. Parce que "Véra" n'est pas une menace classique. C'est un monde.

Et Cédric adore les mondes interdits. C'est sa maladie.

Paul voit la lueur. Il la reconnaît. Il la hait.

— Non, dit Paul. Pas ça. Pas elle. Pas maintenant.

Cédric lève les yeux.

— Tu ne sais même pas qui c'est.

Paul répond, sec :

— Je sais ce que c'est. C'est une porte. Et toi, tu cours vers les portes.

Cédric se tourne vers Toto.

— Elle a dit quoi ?

Toto souffle, comme s’il recrachait un poison :

— Elle a dit… “Ne joue pas au héros. On peut être amis.”

Cédric sourit lentement.

— “Amis.”

Paul serre les poings.

— On n’a pas d’amis dans ce monde.

Cédric glisse le carton dans sa poche.

— Peut-être qu’on en a besoin, dit-il.

Paul le fixe.

— Cédric. Tu n’es pas en train de négocier une chronique. Tu es en train de négocier ta vie.

Cédric répond, calme, presque tendre :

— Paul, ma vie… c’est de parler avec des gens qui me détestent.

Paul secoue la tête.

— Là, tu ne parles pas. Tu acceptes qu’on te choisisse.

Cédric s’approche de Paul, voix basse, coupante.

— Personne ne me choisit.

Paul murmure :

— Alors prouve-le en la refusant.

Cédric ne répond pas. Parce qu'il ne veut pas refuser. Il veut comprendre. Il veut voir. Il veut toucher ce monde.

Il se tourne vers Toto.

— Tu fais plus rien, dit-il. Tu ne sors plus seul. Tu ne réponds plus à personne. Et tu ne racontes ça à personne.

Toto hoche la tête, terrifié.

— D'accord.

Paul souffle.

— Trop tard.

Sandra apparaît derrière, ayant tout observé à distance.

— On va en parler avec Lévy, dit-elle simplement.

Cédric hoche la tête, mais ses yeux sont ailleurs.

Ils sont déjà dans le salon feutré.

Déjà sur les téléphones.

Déjà sur les photos.

Déjà sur le mot “amis” qui, dans la bouche de Véra, signifie sûrement l’inverse.

Avant d’entrer sur le plateau, Cédric s’arrête. Il regarde le carton dans sa poche comme on regarde une allumette.

Et il comprend une chose : la politique, ce n’est pas encore son plan. Pas encore.

Mais le pouvoir, lui, vient de lui envoyer une messagère.

Une messagère qui s’appelle Véra.

Et Toto, idiot magnifique, vient de lui ouvrir la porte.

Chapitre 9

CHAPITRE 9 — LIVRE NOIR

CHAPITRE 9 — LIVRE NOIR

À M-9, Cédric comprend enfin ce que Paul essaie de lui dire depuis des semaines.

Le pouvoir n’a pas besoin de te frapper pour te contrôler.

Le pouvoir te propose de t’asseoir.

Et si tu t’assois, tu es déjà à moitié tenu.

Le carton “V” brûle dans la poche de Cédric toute la matinée. Il fait son émission radio comme si de rien n’était. Il rit au bon moment. Il coupe au bon moment. Il improvise comme un roi. Mais à l’intérieur, un autre direct tourne en boucle : celui où Toto, tremblant, a prononcé un prénom.

Véra.

Ce prénom-là ne ressemble pas à une menace. Il ressemble à un code.

Et les codes, Cédric les aime. Parce qu’un code, c’est une porte. Et Cédric ne résiste pas aux portes.

Dans les couloirs de V6, Paul marche près de lui comme un rempart qui fatigue.

— Tu ne la vois pas, dit Paul.

Cédric sourit.

— Je ne vois personne.

Paul ne sourit pas.

— Cédric.

— Quoi ?

— Ne fais pas l'idiot.

Cédric se tourne vers lui, presque agacé.

— Paul… j'ai reçu dix menaces, une balle dans mon casier, un hashtag qui explose, une direction qui panique, et là on me parle d'une femme qui tient "des dossiers". Tu veux que je fasse quoi ? Que je me cache sous une couette ?

Paul serre la mâchoire.

— Je veux que tu comprennes qu'il y a des gens qu'on ne provoque pas comme un ministre sur un plateau.

Cédric réplique, automatique :

— Personne n'est intouchable.

Paul le fixe.

— Tu vois ? Tu commences à croire à tes propres punchlines.

Cédric détourne le regard. Il n’aime pas quand Paul a raison.

Sandra s’approche, discrète.

— Lévy veut te voir. Maintenant. Salle neutre.

Cédric soupire, mais il suit.

La salle neutre n’a rien d’un décor de chaîne. Pas de logos, pas de vitre, pas de grand écran. Juste une table, quatre chaises, un mur blanc. Un endroit où le pouvoir redevient technique.

Lévy est là. Sandra aussi. Paul s’assoit en face de Cédric, comme un juge fatigué.

Lévy pose un téléphone professionnel sur la table.

— On a analysé le carton, dit-il. Papier, typographie, mode de distribution.

Cédric lève un sourcil.

— On analyse des cartons maintenant ?

— On analyse des vecteurs, répond Lévy. Parce que ce carton est un vecteur.

Sandra ajoute :

— Et parce que Toto l’a apporté sans comprendre ce qu’il portait.

Paul serre les dents.

— Toto a vu Véra.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Lévy regarde Cédric droit.

— Tu sais qui c’est ?

Cédric hésite. Il pourrait mentir. Il pourrait dire non. Mais mentir à Lévy n’a aucun intérêt : Lévy voit les mensonges comme des empreintes.

— Je sais ce que c’est, dit Cédric.

Lévy ne bronche pas.

— Dis.

Cédric respire.

— Une femme qui organise… des soirées. Pour les politiques. Un truc qui tourne autour du vice.

Paul se crispe. Sandra ne bouge pas.

Lévy hoche la tête, lentement.

— Bien. Donc tu sais qu’on parle de compromat.

Cédric fait semblant de ne pas entendre le mot. Il n’aime pas les mots qui

transforment son jeu en crime.

— Je sais qu'on parle d'un réseau.

Lévy corrige.

— Un réseau, oui. Et un centre. Véra n'est pas "un contact". C'est une infrastructure.

Paul regarde Cédric.

— Voilà. Tu l'as, maintenant. "Infrastructure".

Cédric sourit.

— Vous faites peur quand vous parlez comme ça.

Sandra intervient, posée :

— Ce qui fait peur, c'est ce que ça permet : tenir des gens en haut.

Lévy se penche légèrement.

— Donc je te le dis clairement : tu ne la rencontres pas.

Cédric lève un sourcil.

— Je ne rencontre personne, Lévy. Je fais du direct.

— Tu ne la rencontres pas, répète Lévy. Parce que si tu la rencontres, tu entres dans une logique où tu ne contrôles plus rien.

Cédric se penche, défi.

— Et si je refuse, je contrôle ?

Lévy ne répond pas avec de l'émotion. Il répond avec du réel.

— Si tu refuses, tu restes dehors. Dehors, tu peux encore te battre. Dedans, tu es tenu.

Cédric se tait. Paul attend. Sandra aussi.

Cédric finit par lâcher :

— Et si je veux juste comprendre ?

Paul explose, contenu :

— C'est ça le piège. "Comprendre." Tu veux comprendre, tu vas voir, tu vas écouter, tu vas croire que tu es plus malin… et un jour tu auras une photo, une phrase, un moment où tu fais une erreur, et tu seras tenu.

Cédric se redresse.

— Je ne fais pas d'erreur.

Sandra le fixe.

— Tu es un homme. Donc tu fais des erreurs.

Le silence tombe.

Lévy conclut.

— Je vais te donner une alternative. On ne va pas à elle. On la laisse venir à nous. Et on observe.

Cédric sourit.

— Antoine a dit pareil.

Paul le regarde : tu vois que tout le monde dit pareil ?

Cédric hoche la tête, mais à l'intérieur, il sent une frustration : il déteste attendre. Il déteste être un pion. Et Véra, clairement, essaie de le traiter comme un pion.

— D'accord, dit-il enfin. On observe.

Paul souffle, soulagé.

Lévy pose une dernière règle.

— Et à partir de maintenant : tes chroniqueurs sont briefés. Tous. Pas de sorties solo. Pas de soirées. Pas d'after.

Paul lève les yeux.

— Ça va être l'enfer.

Lévy répond.

— L'enfer, c'est quand on récupère un corps.

Cédric se lève.

— Très bien. On briefe.

Mais dans sa poche, le carton “V” reste. Et dans sa tête, une question reste.

Pourquoi moi ?

Le briefing a lieu dans une petite salle de réunion, en fin d’après-midi. Les huit sont là. Une atmosphère rare : l’équipe de Darka ressemble à une équipe de guerre.

Rémi arrive en retard, lunettes noires, sourire trop large. Toto est déjà assis, nerveux, silencieux. Nora est raide. Lina est froide. Dorval trépigne. Hugo a l’air d’être à deux doigts de vomir. Samir bouge sur sa chaise. Clémence regarde tout le monde comme si elle voyait l’ombre derrière eux.

Lévy parle debout. Sans micro. Sans emphase.

— À partir de maintenant, dit-il, vous arrêtez de croire que vous êtes juste à la télé.

Rémi ricane.

— On est quoi, alors ? Des agents secrets ?

Sandra le regarde.

— Des cibles.

Le rire de Rémi s’éteint.

Lévy déroule : règles de sortie, règles de téléphone, règles de déplacement, règles d’infos. Il explique les fuites, les “collectes”. Il ne cite pas Véra. Il n’a pas besoin. Le

mot “compromat” plane sans être prononcé.

Toto baisse la tête. Il sait qu’il est la faille.

Cédric observe. Il voit les réactions.

Dorval est excité : il a l’air d’un homme qui croit que la peur rend l’émission plus forte.

Hugo est terrorisé : il voit les procès.

Nora est tendue : elle voit une dérive.

Rémi… Rémi se gratte la mâchoire, trop nerveux. Toto tremble. Et ce tremblement-là donne à Cédric une pensée qui le traverse : si je suis attaqué, eux le seront avant moi.

Lina, elle, ne bouge pas. Elle note.

À la fin, Lévy dit :

— Ça vous paraît exagéré. Ce n’est pas exagéré. C’est le niveau où vous êtes montés.

Cédric prend la parole, rare. Il n’aime pas parler à son équipe comme un chef de guerre. Il préfère parler comme un animateur. Mais là, il comprend que l’animation a des limites.

— Vous faites attention, dit-il. Pour vous. Pour moi. Pour l’émission.

Il regarde Rémi, puis Toto.

— Et vous arrêtez les conneries.

Rémi sourit, faux.

— Patron, je suis un enfant de chœur.

Clémence le regarde, et son regard est un diagnostic.

Toto ne dit rien.

Après la réunion, Lina rattrape Cédric dans le couloir.

— J’ai un truc, dit-elle.

— Encore ?

Lina hoche la tête. Elle tend son téléphone. Une capture d’écran.

Un compte anonyme, sur une messagerie. Une photo. Une photo floue d’un salon, luxe, moquette, silhouettes.

Au centre : une femme de dos, cheveux impeccables. Et sur la table : des téléphones. Des dossiers. Comme une salle de contrôle.

Lina murmure :

— On l’appelle “le Livre noir”.

Cédric fronce les sourcils.

— Quoi ?

— Ce réseau. Ces soirées. Ces photos. Les vices. Les preuves. Les vidéos. Tout est rangé. Catalogué. Comme un livre.

Elle relève les yeux vers lui.

— Et Véra… c'est la bibliothécaire.

Le mot le frappe. Cédric a un frisson malgré lui. Pas de peur. De fascination. Parce qu'une bibliothécaire qui tient le livre noir du pays… tient le pays.

— Et tu sais ça comment ? demande Cédric.

Lina répond, honnête :

— Je ne sais pas. Je l'infère. Je recoupe. Et je sens.

Cédric sourit, nerveux.

— Tu sens.

Lina le fixe.

— Je sens que si tu entres là-dedans… tu ne ressortiras pas intact.

Cédric détourne le regard.

— Je n'entre pas.

Lina ne le croit pas. Elle ne dit rien. Elle lui laisse juste une phrase, comme un clou.

— Tu es addict aux portes, Cédric. Et ça… c'est une porte qui se ferme derrière toi.

Elle s’en va.

Cédric reste une seconde, seul dans le couloir. Il sent le studio autour, les lumières, les bruits. Et pourtant, il a l’impression d’être déjà ailleurs : dans un salon feutré où des vices se rangent comme des dossiers.

Le soir, avant le direct, Toto s’approche timidement.

— Patron… j’ai pas voulu…

Cédric le coupe.

— Je sais.

Toto tremble.

— Elle m’a… elle m’a fait comprendre que je n’avais pas le choix.

Cédric le regarde, et pour la première fois, son insolence n’est pas un jeu.

— Toto, personne n’a le choix, dit-il. C’est juste qu’on fait semblant.

Toto baisse les yeux.

Cédric ajuste sa veste. Les secondes avant l’antenne sont toujours les mêmes : une respiration, un sourire, un masque.

Mais ce soir, son masque est plus lourd.

Parce qu’il sait qu’il y a un autre direct qui le regarde.

Pas la France.

Le vrai Paris.

Et ce vrai Paris n’applaudit pas.

Il note.

Après l’émission, ils sortent par B. Protocole. Voitures. Sécurité.

Dans la voiture, Cédric regarde son téléphone. Une notification. Une seule phrase.

“Le Livre noir t’a déjà ouvert une page.”

Paul le voit. Blanchit.

— Putain.

Sandra serre le volant.

Cédric, lui, ne dit rien. Il fixe l’écran, et dans ses yeux, il y a quelque chose de mauvais : une curiosité qui ressemble à de la faim.

Il verrouille le téléphone.

Puis il murmure, comme si la phrase s’adressait à lui-même :

— Alors on va lire.

Chapitre 10

CHAPITRE 10 — LA PROPOSITION

CHAPITRE 10 — LA PROPOSITION

À M-9, le piège change de forme.

Avant, on lui disait : “Recule.”
Maintenant, on lui dit : “Avance.”

Et la vraie différence entre une menace et une proposition, c’est qu’une proposition te laisse croire que tu choisis. Qu’on te respecte assez pour négocier.

Cédric connaît ce mensonge par cœur : c’est celui qu’il utilise en direct.

La nuit dernière, dans la voiture, le message avait glissé sur l’écran comme une lame fine :

“Le Livre noir t’a déjà ouvert une page.”

Paul avait blêmi. Sandra avait serré le volant. Cédric, lui, avait eu ce frisson qu’il déteste avouer : pas la peur… la faim. Cette faim-là, celle qui vient quand on te montre une porte verrouillée et qu’on te chuchote : “Tu peux entrer.”

Ce matin-là, il se réveille trop tôt. Pas à cause des menaces. À cause de l’idée.

Il traverse son appartement en silence, pieds nus, et il s’arrête devant la table de cuisine où la balle de tennis est restée — celle avec JAMAIS écrit au feutre.

Il la retourne. De l’autre côté, PARLE.

Il reste longtemps à regarder les deux mots. Deux injonctions. Deux mondes.

Dans le salon, Paul ne dort pas vraiment. Il s’assoit déjà, comme un animal qui a entendu un bruit.

— T’as pas dormi, dit Paul.

Cédric se sert un café. Il ne répond pas.

Paul insiste.

— Tu penses à elle.

Cédric souffle, agacé.

— À qui ?

Paul le fixe. Pas de sourire. Pas de blague.

— À Véra.

Cédric hausse les épaules comme si le nom n’avait aucune importance.

— Je pense à tout. Je suis un cerveau avec une télé.

Paul s’approche, calme mais dangereux.

— Non. Là, tu penses à une porte. Et toi, quand tu penses à une porte, tu la forces.

Cédric boit une gorgée. Il grimace. Le café est mauvais, comme toutes les choses vraies.

— Tu sais ce qui me rend fou ? dit-il enfin. C'est qu'on me parle comme si j'étais un enfant.

Paul répond, sec :

— Parce que tu te comportes comme un enfant dès que tu vois une tentation.

Cédric se tourne vers lui.

— Tu veux qu'on fasse quoi, Paul ? Qu'on vive dans un bunker ? Qu'on fasse une émission depuis une cave ?

Paul le regarde. Il ne crie pas. Il tranche.

— Je veux qu'on gagne sans vendre ton âme.

Cédric ricane.

— Mon âme ? Je fais du direct, Paul. Mon âme, elle est à l'antenne depuis quinze ans.

Paul s'approche encore.

— Justement. Eux, ils veulent te montrer qu'il y a un monde où ton direct ne sert à rien.

Cédric ne répond pas. Parce qu'il le sent aussi.

Son téléphone vibre.

Un numéro inconnu.

Paul tend déjà la main.

— Non.

Cédric ne décroche pas. Il laisse sonner. Une fois. Deux. Trois.

Puis le téléphone s’arrête et une notification apparaît : un message. Pas d’insulte. Pas de menace.

Une phrase polie.

“Nous pouvons régler le problème du préfet. Si vous acceptez de parler.”
Et en dessous, une signature : V.

Paul lit par-dessus son épaule. Son visage se ferme comme une porte blindée.

— Voilà.

Cédric sent son ventre se serrer.

— “Régler le problème”… ils parlent de quoi ?

Paul répond sans hésiter :

— Ils parlent de te tenir.

Cédric regarde l’écran, puis lève les yeux vers Paul, et sourit lentement.

— Ou de me protéger.

Paul secoue la tête.

— Protéger, c'est le mot qu'ils utilisent quand ils t'enferment.

Le téléphone de Paul vibre en même temps. Appel Lévy.

Paul décroche. Il écoute. Il pâlit d'un millimètre, ce qui, chez Paul, est déjà une sirène.

— Où ? … quand ? … OK.

Il raccroche, regarde Cédric.

— Ça commence.

— Quoi ?

Paul inspire.

— Le contact de Lina. Celui qui lui a donné la voix. Il a disparu ce matin. Téléphone coupé. Plus de réponse. Plus de trace.

Le café devient amer d'un coup.

Cédric serre le verre.

— Disparu comment ?

Paul secoue la tête.

— Disparu “Paris”. Le genre de disparu où tu sais que c’est volontaire, mais tu sais pas par qui.

Cédric ferme les yeux une seconde. Les pièces s’alignent : le dossier, l’appel “cabinet très haut”, l’invitation, le Livre noir, et maintenant… un silence.

Le silence est la plus vieille arme du pouvoir.

Paul parle plus bas.

— Tu vois ? Là, c’est pas du réseau social. C’est pas du buzz. Là, c’est des gens qui peuvent faire disparaître un homme sans qu’il y ait une ligne dans les journaux.

Cédric respire. Puis il dit, calmement :

— Je vais parler à Antoine.

Paul hoche la tête, soulagé. Antoine, c’est l’ombre qui pense avant de frapper.

Cédric sort le téléphone basique qu’Antoine lui a donné. Il compose.

Une sonnerie. Puis la voix d’Antoine. Sobre.

— Ouais.

Cédric va droit au point.

— Véra me propose de “régler le problème du préfet” si j’accepte de parler.

Silence à l’autre bout. Pas de surprise. Comme s’il l’attendait.

— Elle te donne une proposition, dit Antoine.

— Tu la connais ?

— Je connais son type, répond Antoine. Pas besoin de la connaître pour savoir comment ça marche.

— Et ça marche comment ?

Antoine souffle, puis :

— Elle te met face à un choix faux. Si tu refuses, elle te fait payer. Si tu acceptes, elle te tient. Dans les deux cas, tu perds un bout de toi.

Cédric serre les dents.

— Donc je fais quoi ?

Antoine marque une pause.

— Tu fais comme un gars intelligent : tu la laisses croire que tu vas venir… sans jamais venir comme elle veut.

Paul, derrière, écoute sans faire de bruit. Antoine ne parle pas à Paul, mais il parle pour lui aussi.

— Elle veut te voir, continue Antoine. Elle veut sentir si tu as peur. Si tu as faim. Si tu es achetable.

Cédric sourit.

— Je ne suis pas achetable.

Antoine répond, sec :

— Tout le monde est achetable. La question, c’est le prix. Et ton prix, c’est pas l’argent.

Cédric se fige.

— C’est quoi, mon prix ?

Antoine répond sans émotion :

— L’accès.

Le mot tombe et Cédric comprend : accès aux gens, aux nuits, aux secrets, aux portes.

— Antoine, dit-il, plus bas… ils ont déjà ouvert une page sur moi.

Antoine répond immédiatement.

— Alors ils veulent écrire la suivante. Et c’est celle-là qui te tue.

Cédric inspire.

— Je fais quoi ?

Antoine tranche.

— Tu gagnes du temps. Tu ne réponds pas. Tu les laisses s’impatienter. Et tu verrouilles tes failles.

Cédric pense à Mila, sans le dire.

Antoine ajoute, comme s’il lisait ses pensées :

— Et tu ne revois pas la fille.

Cédric ne répond pas.

Antoine comprend au silence.

— Cédric.

— Je gère.

Antoine souffle, agacé.

— Tu gères jusqu’au jour où tu ne gères plus. Et ce jour-là, tu appelles. Pas Paul. Moi.

Il raccroche.

Cédric reste immobile une seconde. Paul ne dit rien. Sandra n’est pas là, mais sa logique plane : protocole, sorties, angles.

Le téléphone de Cédric vibre encore. Pas un appel. Une notification.

Une adresse. Une heure.

“Ce soir. 23:40. Salon privé. Vous venez seul. — V.”

Paul lève les yeux au ciel, comme si le destin était un scénariste sadique.

— Voilà. Ils ne te demandent pas, ils t’organisent.

Cédric glisse le téléphone dans sa poche.

— On va au studio.

Paul le regarde, incrédule.

— On va au studio comme si de rien n’était ?

Cédric sourit, sa fatigue redevenant du feu.

— On va au studio parce que c’est la seule scène où je suis invincible.

Paul murmure :

— Jusqu’au moment où tu sors.

Cédric répond :

— Alors on sort propre.

Le studio est en ébullition. Depuis le dossier, on marche sur des œufs. Les assistants parlent plus bas. Les cadres sourient plus raide. Même les blagues ont une prudence.

Lina attend Cédric près de la Table des 8, yeux cernés, dossier en main.

— Il a disparu, dit-elle sans préambule.

Cédric hoche la tête.

— Paul m’a dit.

Lina serre les mâchoires.

— Je lui ai parlé hier. Il était paniqué, mais il parlait. Et là… plus rien.

Cédric la regarde.

— Tu penses que c’est lié ?

Lina rit sans joie.

— Cédric… tu as mis un nom d’État à la télévision. Bien sûr que c’est lié.

Hugo arrive, transpirant.

— On a reçu un courrier du régulateur, dit-il. Une “demande d’explications” sur la séquence d’hier.

Dorval surgit derrière, trop excité.

— Et on a gagné deux points d’audience, Hugo. Deux. C’est énorme.

Hugo le fusille du regard.

— On va gagner un procès aussi, Dorval. Et celui-là, il coûte plus cher.

Cédric regarde le courrier. Ses yeux se plissent.

— Ils veulent faire quoi ? nous intimider ?

Hugo répond, en tremblant :

— Ils veulent te faire comprendre que tu peux être stoppé sans avoir besoin de te tuer.

Cédric sourit, dangereux.

— Ça, c’est encore plus drôle.

Nora s’approche.

— Cédric… fais attention à toi.

Cédric lui prend le bras une seconde, comme un geste amical.

— Je fais attention à l’émission.

Nora répond, presque triste :

— Tu confonds.

Rémi arrive en retard, encore. Lunettes noires. Odeur trop sucrée.

Clémence le regarde, sans parler. Samir observe. Toto reste à distance, pâle.

Toto finit par s’approcher, voix basse, honteuse.

— Patron… je suis désolé.

Cédric le coupe.

— Pas maintenant.

Toto insiste, tremblant.

— Elle m’a écrit. Encore. Elle veut te voir ce soir.

Paul se tend immédiatement.

— Elle t’a écrit comment ?

Toto baisse les yeux.

— Je sais pas… ça arrive. C’est… c’est comme si elle avait mon cerveau.

Paul serre les poings.

— Toto, tu es une passoire.

Toto a les larmes aux yeux, mais il se retient. Il est encore un homme, donc il joue au dur.

Cédric regarde Toto.

— Elle t’a dit quoi ?

Toto avale sa salive.

— Qu’elle peut “faire disparaître le problème du préfet”. Qu’elle peut “calmer le

cabinet”. Qu’elle peut… tout.

Paul lâche, froid :

— Voilà. “Tout”. C’est toujours “tout” avec ce genre de gens.

Cédric ne répond pas. Il fixe Toto. Il voit que Toto a peur pour de vrai. Ce n’est pas l’angoisse d’un chroniqueur. C’est la peur d’un homme qui a vu une structure.

Cédric prend le carton “V” dans sa poche, le regarde comme un talisman inversé.

— Ce soir, dit-il, on ne bouge pas.

Paul souffle, soulagé.

Cédric ajoute :

— Mais on prépare.

Paul se fige.

— Prépare quoi ?

Cédric le regarde, calme.

— À voir jusqu’où elle sait. Sans entrer.

Paul comprend : Cédric va jouer avec la porte, sans l’ouvrir.

C’est le genre de nuance qui tue.

Le direct du soir est impeccable.

Cédric ne parle pas du hashtag. Il ne parle pas de Véra. Il ne parle pas du Livre noir. Il n’alimente pas.

Mais il fait pire : il devient plus précis, plus froid, plus tranchant. Il fait sentir à la France que quelque chose le pousse, et que cette poussée le rend plus dangereux.

Lina fait une séquence courte : “On suit le dossier.” Factuel. Calme. Elle ne rajoute rien. Elle sait qu’ils sont observés.

Hugo surveille chaque phrase comme un démineur.

Dorval jubile parce que les courbes montent.

À la fin, Cédric conclut avec une phrase qui semble neutre pour le public… mais qui résonne ailleurs :

— À demain. Et souvenez-vous : ce n’est pas quand on vous demande de vous taire qu’il faut parler moins. C’est quand on vous demande de vous taire qu’il faut parler juste.

Il sourit.

Musique.

Fin.

Dans les coulisses, Paul l’attrape immédiatement.

— On rentre. Maintenant.

Cédric acquiesce. Trop docile. Paul n’aime pas ça.

Ils prennent la sortie B. Voitures. Protocole.

Dans la voiture, Cédric sort son téléphone, tape une réponse au message de Véra. Paul voit ses doigts bouger et explose.

— Tu fais quoi ?

Cédric ne le regarde pas.

— Je réponds.

Paul lui arrache le téléphone.

— Non !

Cédric le fixe, calme, presque glacé.

— Paul, écoute-moi. Je ne vais pas à son rendez-vous. Je ne rentre pas dans sa pièce. Je ne m’assois pas. Mais je ne la laisse pas croire qu’elle contrôle le tempo.

Paul tremble de colère.

— Tu veux contrôler le tempo avec une femme qui tient un livre noir sur la République ?

Cédric sourit.

— Oui.

Paul le regarde, comme si l’homme devant lui était un autre.

Sandra, au volant, dit simplement :

— On peut répondre sans se donner. Mais chaque réponse est une information.

Cédric hoche la tête.

— Je sais.

Paul reprend le téléphone, mais Cédric pose sa main dessus. Ferme.

— Laisse-moi.

Paul hésite. C’est rare, cette hésitation : un homme qui se sait utile mais qui se sent dépassé.

Il finit par rendre le téléphone.

Cédric tape une phrase courte. Pas d’adresse. Pas de promesse. Juste une pique.

“Je parle en direct. Si vous voulez parler, choisissez la lumière.”

Il envoie.

Paul ferme les yeux.

— Tu viens de la provoquer.

Cédric murmure :

— Je viens de lui rappeler que je ne suis pas un invité.

Le téléphone vibre presque aussitôt.

Une réponse.

“La lumière brûle. Tu apprendras.”

Puis, une deuxième notification, plus lourde.

Un fichier. Une vidéo. Aucun commentaire.

Paul tend la main.

— Ne l’ouvre pas.

Cédric ouvre.

L’écran montre un salon feutré. Luxe. Un rire en fond. Des silhouettes. Pas de nudité explicite, rien de frontal : juste l’ambiance évidente, les gestes, les regards, l’intimité de haut niveau. Et puis la caméra bouge, et un visage apparaît, net, pris de trois-quarts.

Un homme.

Un homme connu.

Pas un “on-dit”. Pas une rumeur. Un visage que la France a déjà vu en costume, en débat, en morale.

Le sang de Paul se glace.

— Putain…

Cédric ne cligne pas. Il regarde. Il comprend la démonstration : on peut salir n'importe qui, à n'importe quel moment, sans même inventer.

La vidéo s'arrête. Noir.

Un message s'affiche sous le fichier, comme une légende :

"Tu veux jouer avec les intouchables ? Nous, on les tient. À ce soir."

Paul se tourne vers Cédric, voix cassée par la colère.

— Voilà. Voilà ton "comprendre". C'est ça. C'est ça, le Livre noir. C'est pas une idée. C'est une arme.

Sandra, au volant, murmure :

— C'est aussi une preuve qu'ils veulent qu'il la voie.

Cédric reste silencieux.

Paul insiste.

— Cédric, dis-moi que tu vas pas—

Cédric coupe, voix basse.

— Je ne vais pas à leur rendez-vous.

Paul souffle, soulagé.

Cédric ajoute, et c’est pire :

— Mais maintenant… je sais qu’ils peuvent tout faire tomber. Et ça… ça change tout.

Paul comprend : Cédric vient de goûter à la puissance brute. Pas celle du direct. Celle de la main invisible.

Et il a aimé ça.

La voiture arrive.

Ils montent chez Cédric. Verrouillage. Rideaux. Sécurité. Paul reste. Sandra et Lévy se coordonnent en bas.

Dans l’appartement, Paul fait les cent pas comme un fauve.

— Tu vas faire quoi avec ça ? demande-t-il en montrant la vidéo.

Cédric pose son téléphone sur la table, calmement.

— Rien.

Paul le regarde.

— Rien ? Tu dis “rien” et tu as les yeux de quelqu’un qui vient de trouver une arme nucléaire.

Cédric s’approche de la baie vitrée, regarde Paris.

— Paul… tu sais ce qu'ils viennent de me dire ?

— Qu'ils tiennent le pays.

Cédric sourit, léger.

— Non. Ils viennent de me dire que je peux le tenir aussi… si je prends leur main.

Paul se fige.

— Voilà. Voilà la phrase qui va nous tuer.

Cédric se retourne, son insolence revenue comme un réflexe de défense.

— Paul, j'ai galéré quinze ans. Quinze ans à me faire mépriser par les "légitimes". Et là, on me met devant une vérité : la légitimité, c'est du théâtre. Le vrai pouvoir, c'est ce que tu sais sur les gens.

Paul secoue la tête.

— Et tu veux devenir ça ?

Cédric ne répond pas tout de suite. Puis, très doucement :

— Je veux survivre. Et je veux gagner.

Paul baisse la voix, comme s'il parlait à un frère qu'il va perdre.

— On peut survivre sans devenir eux.

Cédric le regarde longtemps. Et dans ce regard, il y a l'homme qu'il était avant le succès : un type qui a faim, qui veut prouver, qui veut arracher sa place.

— On verra, dit Cédric.

À ce moment-là, un dernier message arrive.

Court. Propre. Sans menace apparente.

"Tu as refusé la table. Alors on va te servir ailleurs."

Paul lit, pâlit.

— Ça veut dire quoi ?

Cédric ne répond pas.

Parce qu'au fond de lui, il sait : quand ils ne te font pas venir à eux, ils viennent à toi. Pas forcément avec des armes. Avec des événements.

Avec des femmes.

Avec des morts.

Avec des preuves.

Avec des humiliations publiques.

Il regarde Paul.

— Ça veut dire qu'on vient d'entrer dans la vraie année.

Et pour la première fois depuis longtemps, Cédric ne sourit pas.

Il inspire.

Comme avant un service au tennis.

Comme avant un direct.

Comme avant un combat.

Chapitre 11

CHAPITRE 11 — SERVI AILLEURS

CHAPITRE 11 — SERVI AILLEURS

À M-8, Cédric découvre un principe simple : quand tu refuses la table, on te sert quand même.

Mais ailleurs.
Devant tout le monde.
Avec des couverts en verre.

Il se réveille avant l’aube, parce que son corps a compris ce que son ego refuse encore : la menace n’est plus une possibilité, c’est une mécanique. Elle n’attend pas qu’il “fasse une erreur”, elle fabrique les erreurs, elle les met sur scène, elle les éclaire.

Dans la cuisine, la balle de tennis est toujours là. PARLE d’un côté, JAMAIS de l’autre. Deux mots qui ressemblent désormais à un choix impossible.

Paul est déjà debout. Pas réveillé : debout. Au même endroit, au même angle, comme s’il gardait le silence.

— Tu as reçu autre chose ? demande Paul.

Cédric ouvre le frigo, prend de l’eau, boit comme un type normal. Il répond comme un type normal.

— Non.

Paul le fixe.

— Tu mens moins bien qu’avant.

Cédric repose la bouteille.

— Je ne mens pas.

Paul ne sourit pas.

— Alors tu n’as pas regardé ton téléphone.

Cédric le regarde, agacé.

— J’ai regardé mon téléphone.

— Donc tu l’as vu.

Cédric garde le visage neutre. Son téléphone est sur la table, écran éteint. Mais il sait de quoi Paul parle. Le message reçu hier, celui qui l’a laissé froid, puis curieux, puis dangereux.

“Tu as refusé la table. Alors on va te servir ailleurs.”

— Ils veulent quoi, Paul ? souffle Cédric.

Paul prend une seconde, comme s’il choisissait la version la moins traumatisante.

— Ils veulent te prouver que tu ne contrôles pas la narration.

Cédric ricane.

— Je suis la narration.

— Non, répond Paul. Tu es la lumière. Eux, ils tiennent l'interrupteur.

Cédric serre les mâchoires. Il a envie de répondre. Une punchline. Un truc pour reprendre le dessus. Mais là, il n'y a pas de public. Et sans public, une punchline est juste un bruit.

Sandra arrive. Elle n'entre pas comme une invitée. Elle entre comme une décision.

— On bouge, dit-elle. Planning modifié. Studio plus tôt. Sorties différentes. Téléphones en mode avion quand je le dis.

Cédric lève un sourcil.

— Mode avion ? Tu veux que je pilote un Boeing ?

Sandra le regarde, calme.

— Je veux que tu ne sois pas géolocalisable par le premier imbécile qui t'a dans son viseur.

Paul ajoute, sec :

— Et aujourd'hui, on ne fait pas de détour.

Cédric s'habille. Vite. Simple. Il ressemble à un homme qui se cache, et ça le rend nerveux. Il déteste se cacher. Il préfère attaquer.

Dans l’ascenseur, son téléphone vibre.

Un message de Dorval, trop tôt, trop enthousiaste :

“GROS. Un truc arrive. Ne panique pas.”

Cédric lève les yeux vers Paul.

— Tu vois ? Même Dorval panique.

Paul ne rit pas.

— Dorval ne panique jamais. Dorval jouit.

Cédric sourit malgré lui. Mais le sourire meurt vite : un autre appel arrive. Numéro connu, cette fois.

Rémi.

Cédric décroche.

— Ouais.

On entend du vent, une respiration courte, puis la voix de Rémi, pas drôle, pas rapide. Une voix de mec qui vient de se réveiller dans un mauvais film.

— Patron… j’ai un problème.

Paul se tend immédiatement.

— Où t’es ? demande Cédric.

Rémi hésite. Il n’aime pas dire “je suis coincé”. Il n’aime pas dire “j’ai peur”.

— Je suis… dehors.

— Dehors où ?

— Dans une voiture. Sur le bas-côté. Y’a des keufs.

Paul ferme les yeux.

— Putain…

Cédric se fige.

— Pourquoi y’a des keufs ?

Rémi avale sa salive. On entend un bruit derrière lui, un “Monsieur, restez là”, un talkie.

— Contrôle. Ils disent “contrôle”. Mais… c’est pas un contrôle.

Cédric serre les dents.

— Rémi, qu’est-ce que t’as dans la voiture ?

Silence.

Ce silence-là est une confession.

Paul arrache presque le téléphone.

— Rémi, écoute-moi : tu ne dis rien. Tu dis “avocat”. Tu dis “avocat”. Tu dis rien d’autre. Tu m’entends ?

Rémi souffle.

— Paul… c’est chaud.

Paul répond, froid :

— C’est pas chaud. C’est organisé.

Cédric récupère le téléphone.

— Rémi, tu m’écoutes. Tu fais exactement ce que Paul dit. Et tu m’envoies ta position.

Rémi tremble.

— Patron… je vais te niquer l’émission…

Cédric répond, sec :

— Tu vas pas niquer l’émission. Tu vas niquer ton ego et tu vas rester en vie.

Rémi ne répond pas. Il envoie la localisation.

Paul la récupère, la transfère à Lévy en deux secondes. Sandra, déjà, modifie l’itinéraire.

Dans la voiture, le silence est lourd.

— Voilà, dit Paul. “Servi ailleurs”.

Cédric se redresse.

— Ils touchent mon équipe.

Paul le regarde.

— Ils touchent ce qui te fait mal. Pas ce qui te menace.

Cédric serre les poings. Il a envie de sortir, d’aller au contrôle, d’écraser les policiers, de hurler “vous savez qui je suis ?”.

Il ne le fait pas. Pas parce qu’il est sage. Parce qu’il comprend que c’est précisément ce qu’on attend de lui : une réaction. Un geste qui donne un angle. Un geste qui prouve qu’il est “hors-la-loi”, “intouchable”, “dangereux”.

Sandra murmure, sans tourner la tête :

— Si tu y vas, tu valides le piège.

Cédric souffle.

— Donc je fais quoi ?

Paul répond :

— Tu laisses Lévy gérer. Et tu ne bouges pas.

Cédric regarde Paris défiler. Il a l’impression d’être enfermé dans sa propre célébrité.

Être connu, c’est être cerné. Être protégé, c’est être contrôlé.

Il pense à Antoine. Il sort le téléphone basique, hésite, puis le range. Antoine lui dirait la même chose : ne tombe pas dans le rythme qu’ils imposent.

Sauf que Cédric, depuis quinze ans, impose le rythme à tout le monde. Et l’idée qu’on lui impose un rythme le rend fou.

À V6, la journée démarre comme un incendie sous une moquette.

Dans les couloirs, ça chuchote. Les assistants parlent à mi-voix. Les regards glissent. On sent une rumeur qui n’a pas encore un visage mais qui a déjà des dents.

Dorval tombe sur Cédric avant même la loge.

— OK, écoute. On a deux trucs. Deux. Et c’est pas des “petits trucs”.

Cédric le fixe.

— Parle.

Dorval avale sa salive, ce qui est rare.

— Un : Rémi. J’ai appris le contrôle. Ça circule déjà dans deux rédactions.

Paul fait un pas.

— Comment ça peut déjà circuler ?

Dorval hausse les épaules, nerveux.

— Parce que ça “fuit”. Parce que c’est trop rapide. Parce que… voilà.

Cédric ne répond pas. Il sent la pièce se refermer.

Dorval continue :

— Deux : y’a une vidéo qui va sortir. On l’a repérée. Elle est programmée.

Paul se crispe.

— Quelle vidéo ?

Dorval hésite, puis lâche :

— Toi. Hôtel. Nuit. Pas explicite, hein, mais… toi qui sors. Avec une femme.

Le cœur de Cédric se serre. Pas de honte. Pas de morale. De colère : on le filme hors plateau. On lui vole son off.

Paul le regarde comme un frère qui comprend qu’il avait raison.

— Mila.

Cédric ne répond pas. Dorval ne connaît pas le prénom, mais il connaît la mécanique : “une femme”, “un hôtel”, “un homme puissant”, et le mot “hypocrisie” qui arrive comme une guillotine.

Hugo surgit derrière, dossier en main, livide.

— Je vous l’avais dit, dit Hugo. Je vous l’avais dit.

Cédric se tourne vers lui.

— Qu’est-ce qu’on fait ?

Hugo tremble, mais il sait faire son boulot.

— On ne nie pas. On ne confirme pas. On dit : “vie privée”. Mais surtout… on se prépare au pire.

Cédric sourit, nerveux.

— Le pire, c’est quoi ? Qu’on me traite de coureur ?

Hugo le fixe.

— Le pire, c’est qu’ils collent ça au hashtag. “Président des nuits”, “président des vices”. Et qu’ils transforment ton image en caricature. Tu perds le contrôle de ta légende.

Dorval murmure, presque fasciné :

— Et si tu retournes ça… tu peux gagner encore plus.

Paul se tourne vers Dorval, froid.

— Ferme-la.

Dorval se tait.

Lina arrive, droite, glacée, téléphone en main.

— Rémi est au commissariat, dit-elle sans détour. Et la vidéo… je l’ai vue.

Cédric se fige.

— Tu l’as vue ?

Lina hoche la tête.

— Elle est propre. Trop propre. Angle parfait. Stabilisée. Pas un paparazzi. Un pro.

Paul murmure :

— Livre noir.

Lina acquiesce.

— Et ils ont choisi la musique. Ils ont choisi le montage. Ils ont choisi le moment où tu souris.

Cédric serre les dents.

— Ils veulent dire quoi ?

Lina le fixe.

— Ils veulent dire : “on te voit quand tu crois que tu es seul”.

Silence.

Cédric sent monter une rage froide. Pas contre la femme, pas contre l’hôtel. Contre l’idée d’être tenu. Contre l’idée qu’une main invisible peut appuyer sur “publier” et

modifier sa réalité.

Son téléphone vibre.

Un message, numéro inconnu. Trois mots.

“Ça commence maintenant.”

Paul le voit, prend le téléphone.

— Ne lis pas.

Cédric le récupère.

— Trop tard.

Il ne dit rien, mais il comprend : “servir ailleurs”, c’est ça. Un scandale. Une arrestation. Un montage. Un timing parfait.

On le prive de sa maîtrise.

Rémi appelle depuis le commissariat. Cette fois, sa voix est brisée.

— Patron… ils disent qu’ils ont trouvé un truc dans la voiture.

Paul se passe une main sur le visage. Cédric ferme les yeux.

— Quoi, Rémi ?

Rémi souffle.

— Un sachet. Je sais même pas… je sais pas…

Il ment. Il sait. Mais la honte le fait parler mal.

Paul prend le téléphone, voix de fer :

— Rémi, écoute-moi : tu ne dis rien. Rien. Tu demandes un avocat. Tu signes rien. Tu parles à personne. Tu entends ?

Rémi pleure presque.

— Je vais vous niquer…

Paul répond, sec :

— Tu vas te taire et tu vas sortir.

Il raccroche.

Cédric reste debout, immobile. L’équipe autour attend sa réaction.

Dorval veut du spectacle. Hugo veut une stratégie. Lina veut de la rigueur. Nora veut qu’on ne bascule pas. Toto veut disparaître. Clémence veut comprendre ce qui se passe dans la tête de Cédric. Paul veut le sauver.

Cédric murmure :

— Ils ont choisi Rémi.

Paul répond :

— Ils ont choisi “un vice”. Ils veulent prouver que ton équipe est sale. Et que toi, tu couvres.

Cédric lève les yeux, dangereux.

— Je couvre pas. Je protège.

Paul secoue la tête.

— Pour eux, c’est pareil.

Lina ajoute, froide :

— Et la vidéo “hôtel”, c’est l’autre bras. Vice public. Vice privé. Ils te cadrent.

Cédric sent la pression. Deux pinces qui se rapprochent : l’équipe et lui. La drogue et la femme. L’image et la justice.

Le “Livre noir” n’a même pas besoin d’être explicite. Il n’a pas besoin de sexe frontal, pas besoin de pornographie. Il a besoin d’une ambiance, d’un sous-entendu, d’une morale publique qui se réveille.

Parce que la morale publique adore tuer ceux qu’elle regarde.

Cédric respire.

— Ce soir, dit-il.

Tout le monde se tait. Même Dorval.

— Ce soir, on est en direct. Et ce soir, je reprends.

Paul le fixe.

— Tu veux faire quoi ?

Cédric répond, calme :

— Je veux qu’ils comprennent que je ne suis pas un homme qu’on tient avec une vidéo et un sachet.

Hugo murmure :

— Cédric, fais attention. Chaque phrase peut devenir une preuve.

Cédric sourit.

— Hugo… c’est mon métier.

L’après-midi, la vidéo sort.

Elle sort exactement comme Lina l’avait dit : propre, cadrée, montée. Cédric qui sort d’un hôtel, la veste ouverte, sourire bref. Une silhouette féminine à côté, floutée juste assez pour que tout le monde projette ce qu’il veut.

Les réseaux explosent.

Les mêmes comptes qui avaient amplifié CédricPrésident amplifient maintenant le poison :

CédricLeMoraliste
PrésidentDeLaNuit

DarkaGate

Les médias suivent. Ils font semblant de “vérifier”. Ils font semblant de “prendre du recul”. Puis ils se jettent. Parce qu’ils ont attendu ça : la faille intime du roi du direct.

À V6, Armand appelle. Il hurle dans un bureau vitré. On entend à travers la porte des mots comme “annonceurs”, “image”, “risque”, “police”.

Hugo se tord les mains.

— Ils vont vouloir annuler l’émission.

Dorval s’excite.

— Ils n’oseront pas. C’est l’audience !

Paul coupe, glacé :

— L’audience ne protège pas si les annonceurs lâchent.

Cédric, lui, marche dans les couloirs comme un animal contenu. Il a envie de rire et de casser des murs en même temps.

Nora le rattrape.

— Cédric… réponds pas avec ta violence.

— Ma violence ? répète Cédric, sourire fin. C’est moi la violence, maintenant ? Pas ceux qui filment, pas ceux qui montent, pas ceux qui balancent ?

Nora le regarde, blessée.

— Je te parle pas de morale. Je te parle de stratégie. Ils veulent te faire sortir de ton axe.

Cédric penche la tête.

— Mon axe, c'est quoi ?

Nora hésite. Puis elle dit :

— Ton axe, c'est la vérité du direct. Pas l'ego. Pas la vengeance. Pas le théâtre.

Cédric sourit, mais son sourire est fatigué.

— Nora, tu crois que la vérité suffit. La vérité… c'est ce qu'on laisse exister.

Il s'éloigne.

Clémence le regarde partir et murmure à Lina :

— Il est en train de devenir dangereux pour lui-même.

Lina ne répond pas. Elle sait.

À 19h58, juste avant l'antenne, Paul reçoit un message de Lévy :

"Rémi sort sous contrôle avocat. Mais article prêt chez deux médias : 'chroniqueur de Darka interpellé avec cocaïne'. Publication dans l'heure."

Paul montre à Cédric.

Cédric lit. Puis relève les yeux.

— Ils veulent que ça sorte pendant l'émission.

Paul acquiesce.

— Pour te déstabiliser en direct. Pour te pousser à une phrase. Pour capturer ta phrase.

Dorval, en régie, panique et jubile à la fois.

— C'est un piège… mais c'est de l'or.

Hugo souffle :

— C'est un piège… et c'est la mort.

Cédric s'assoit au centre du plateau. Les caméras le cadrent. La France attend. Une partie l'aime. L'autre le déteste. Tous veulent voir s'il tombe.

La musique explose.

— BONSOIR LA FRANCE !

Le public hurle. Applaudit. Comme si l'applaudissement pouvait choisir un camp.

Cédric sourit. Un sourire qui dit : je suis encore là.

Il commence léger. Deux vannes. Deux sujets. Il fait semblant de normalité, et cette normalité est un défi : "Vous ne m'aurez pas."

Puis, au bout de huit minutes, il s’arrête.

Il regarde la caméra. L’air change.

— Avant qu’on continue, dit-il, j’ai quelque chose à dire.

Silence immédiat.

Hugo blêmit en régie.

Paul serre les poings.

Lina, Nora, tous se figent.

Cédric parle, lentement, sans colère.

— Depuis quelques jours, il y a des gens qui essaient de faire une chose simple : me sortir de mon direct.

Il marque une pause.

— Ils filment. Ils montent. Ils balancent. Ils jouent avec des images. Ils jouent avec des rumeurs. Ils jouent avec des vices.

Le public écoute. La France écoute.

Cédric continue.

— Moi, je vais vous dire un truc très simple : ma vie privée, c’est ma vie. Et ceux qui veulent m’attaquer… qu’ils m’attaquent sur ce que je dis ici.

Il pointe le plateau.

— Ici, en direct.

Applaudissements. Huées. Parfait.

Il enchaîne, plus dur :

— Parce qu'on est en train de vivre un truc malade : des gens qui ne se présentent jamais, qui ne signent jamais, qui ne répondent jamais… contrôlent la façon dont on parle, la façon dont on pense, la façon dont on vote.

Paul comprend où il va. Il veut l'arrêter. Il ne peut pas.

Cédric pose la phrase qui fait monter la salle :

— Et ces gens-là, ils ont peur d'une chose : la lumière.

Dorval se redresse. Hugo ferme les yeux.

Cédric sourit.

— Alors ce soir, on va faire ce qu'on fait toujours : on va mettre la lumière.

Il relance l'émission comme si de rien n'était, mais tout a changé. La France sent qu'il a déclaré une guerre sans la nommer.

Dans le public, ça hurle. Ça applaudit. Ça le déteste. Ça le suit.

Et pendant qu'il parle, un bandeau d'info tombe sur les téléphones de la France, exactement comme prévu :

“Chroniqueur de ‘Darka’ interpellé lors d’un contrôle — suspicion de stupéfiants.”

Sur les réseaux : “C’est ça votre morale ?”
Sur les plateaux concurrents : “On a toujours su…”
Dans les bureaux : “On coupe ?”
Dans les salons : “Il tient encore.”

Cédric ne bronche pas. Il a vu le bandeau dans l’œil de Paul, derrière la caméra. Il continue. Il impose son rythme. Il ne donne pas le spectacle de l’effondrement.

Il gagne le direct.

Mais le direct ne gagne pas tout.

Après l’émission, sortie B, protocole renforcé. Paul, Sandra, Lévy, tout le monde tendu.

Dans le parking, un agent remet à Lévy une enveloppe. Pas un colis. Une enveloppe.

Blanche. Sans expéditeur. Juste un prénom manuscrit :

CÉDRIC

Lévy la prend. La renifle presque, réflexe. Il la donne à Sandra.

Sandra ouvre, précaution. À l’intérieur : une clé USB. Et un papier.

Sur le papier, une phrase.

“Tu veux la lumière ? Voici ta lumière.”

Signé : V

Paul voit, pâlit.

— Non. Non, non, non.

Cédric tend la main.

— Donne.

Lévy coupe :

— On analyse d’abord.

Cédric le fixe.

— Lévy, je n’ai plus le luxe d’attendre.

Lévy le regarde.

— Tu n’as plus le luxe de te précipiter.

Cédric serre la mâchoire. Paul intervient, plus doux :

— Cédric… s’il te plaît.

Cédric prend l’enveloppe, la regarde. Il sent la main de Véra sur sa nuque sans qu’elle soit là. Il sent qu’elle vient de lui répondre : tu veux jouer la lumière ? je vais t’apprendre ce que la lumière brûle.

Ils rentrent.

Dans l’appartement, Lévy branche la clé sur un ordinateur isolé. Sandra surveille les fenêtres. Paul marche comme un fauve. Cédric reste immobile, trop calme.

Le fichier s’ouvre.

Ce n’est pas du sexe cru. Ce n’est pas un “scandale facile”. C’est pire : c’est un montage propre, clinique, de moments. De portes. De faces.

On voit :

Cédric à l’hôtel (l’angle parfait).

Rémi qui monte dans sa voiture (heure, lieu).

Toto dans un lobby (même nuit).

Un extrait audio du dossier Lina (copié).

Une capture de message “À ce soir”.

Et enfin… une vidéo courte. Une pièce nue. Un homme assis, visage flouté, voix tremblante.

La voix dit :

“J’ai parlé. J’ai donné les preuves. Je… je ne peux plus.”

Cédric se fige.

Paul murmure :

— C’est le contact de Lina.

Lina avait raison : il a disparu. Et maintenant il parle… dans une vidéo. Pas pour aider. Pour se rendre.

La voix continue :

“Dites à Cédric… d’arrêter. D’arrêter de mettre des noms. D’arrêter de jouer.”

La vidéo s’arrête.

Un texte apparaît à l’écran, blanc sur noir.

“Tu vois ? On peut faire parler tout le monde.”

Silence.

Un silence qui n’a plus rien à voir avec la télévision.

Paul a les yeux rouges de colère. Sandra serre la mâchoire. Lévy reste immobile comme une statue. Cédric, lui, regarde l’écran comme on regarde un verdict.

Il murmure, très bas :

— Voilà.

Paul se tourne vers lui.

— Voilà quoi ?

Cédric inspire.

— Voilà “servi ailleurs”.

Il se lève, marche vers la fenêtre. Paris brille, indifférent. Il serre les poings.

— Ils viennent de me montrer une chose, dit-il. Ils ne veulent pas me tuer. Pas encore.

Paul répond, voix cassée :

— Ils veulent te tenir.

Cédric se retourne, et son regard est celui d’un homme qui vient de comprendre une règle du monde.

— Ils veulent que je m’assoie à leur table.

Paul hoche la tête.

— Et tu vas faire quoi ?

Cédric ne répond pas tout de suite.

Puis il dit, lentement :

— Je vais écrire ma propre page.

Lévy intervient, plat :

— Ça veut dire quoi ?

Cédric le regarde.

— Ça veut dire que je ne vais plus subir leur rythme.

Paul ferme les yeux.

— Cédric… tu vas te brûler.

Cédric sourit, mais il n’y a plus de joie.

— La lumière brûle, Paul. Ils me l’ont dit.

Il marque une pause.

— Très bien.

Et dans cette pause, il y a une promesse qui fait peur : il n’est plus seulement en défense. Il commence à penser comme eux.

Le chapitre se ferme sur cette bascule : pas encore la candidature, pas encore la guerre ouverte, mais l’instant précis où Cédric comprend qu’il va devoir choisir entre rester un animateur… ou devenir un joueur.

Et un joueur, ça accepte de salir ses mains.

Chapitre 12

CHAPITRE 12 — CONTRE-FEU

CHAPITRE 12 — CONTRE-FEU

À M-8, Cédric comprend que la honte n’est pas une arme.

La honte, c’est un appât.

On te jette une image, un sous-entendu, un “scandale” propre. On te regarde te débattre. Et pendant que tu t’expliques, tu perds. Parce que l’explication, c’est déjà une position de faiblesse : tu réponds à leur rythme.

Cédric a toujours méprisé les gens qui “s’excusent”.
Pas par méchanceté. Par instinct : l’excuse est un aveu de territoire.

Et ce matin-là, dans son appartement, face à la clé USB et au montage clinique du Livre noir, il sent la rage froide prendre la place de l’humour. Il n’a plus envie de faire le malin. Il a envie de reprendre.

Paul, lui, a les mains pleines d’une chose rare : la peur. Pas la peur d’un coup de poing. La peur d’un plan.

— Tu comprends maintenant ? demande Paul, voix basse.

Cédric ne répond pas. Il regarde la ville derrière la vitre, Paris qui brille comme un mensonge.

Lévy range l’ordinateur isolé, méthodique. Sandra fait le tour des fenêtres, vérifie les angles, comme si la menace pouvait être un reflet.

— Ce montage… dit Sandra, sans émotion, c’est une mise en scène. Ils te construisent un contexte. Une réalité à eux.

Lévy acquiesce.

— Et ils te donnent un choix : entrer à la table ou te faire manger par la table.

Paul se tourne vers Cédric.

— On doit aller au commissariat. Rémi. Il faut un avocat solide. Il faut le sortir avant qu’ils le brisent.

Cédric serre la mâchoire.

— Rémi a merdé.

— Peut-être, répond Paul. Mais ils ont choisi le moment. Ils ont choisi le contrôle. Ils ont choisi l’article prêt à sortir. Ils l’ont utilisé.

Cédric hoche la tête, lentement.

— Je sais.

Lévy se racle la gorge.

— Et toi, tu dois t’abstenir de gestes héroïques.

Cédric le regarde, une flamme dans les yeux.

— Je ne fais pas de gestes héroïques, Lévy. Je fais des gestes efficaces.

Lévy ne se démonte pas.

— Très bien. Alors le geste efficace, c'est : tu ne contactes pas Véra. Tu ne contactes pas Mila. Tu ne réponds pas aux anonymes. Tu verrouilles.

Cédric sourit, sans joie.

— Vous me dites ça comme si j'étais un adolescent en chaleur.

Sandra ne bronche pas.

— Tu es un adulte… avec des impulsions d'adolescent. Ça revient au même quand quelqu'un te chasse.

Le mot "chasse" pique.

Cédric regarde Paul. Paul n'insiste pas. Il attend.

Cédric finit par dire, calme :

— Je vais voir Antoine.

Paul ferme les yeux, soulagé. Antoine, c'est l'ombre qui pense autrement, sans micro, sans morale de plateau.

— Je viens, dit Paul.

Cédric secoue la tête.

— Non.

Paul se fige.

— Quoi “non” ?

Cédric se tourne vers lui.

— Paul, tu es avec moi tout le temps. Ça, ils le savent. Antoine, c’est l’ombre. Si tu viens, tu ramènes la lumière.

Paul serre les dents.

— Tu joues.

— Je réfléchis.

Un silence lourd.

Lévy intervient.

— Je te laisse trente minutes. Sandra te suit à distance. Pas de rendez-vous dans un endroit fermé.

Cédric acquiesce.

— D’accord.

Paul le fixe comme un frère qu’il va perdre.

— Tu me promets que tu fais pas de connerie.

Cédric sourit, trop doux.

— Je te promets rien. Je te dis juste que je reviens.

Antoine ne donne pas rendez-vous. Il donne un point.

Un endroit banal : une supérette, un angle de rue, un chantier. Une zone où les caméras municipales regardent sans comprendre et où les passants ne sont pas des témoins, juste des flux.

Cédric arrive seul, capuche, lunettes, démarche d'homme connu qui tente de faire semblant. Sandra est à cinquante mètres, invisible, mais présente. Lévy en couverture, plus loin encore.

Antoine est déjà là, évidemment. Il a cette manière d'être là avant les autres qui ressemble à une insulte.

— T'as pris du retard, dit Antoine.

— Je me suis fait servir, répond Cédric.

Antoine le regarde. Son visage ne change pas.

— Je sais.

Cédric se crispe.

— Comment ?

Antoine hausse les épaules.

— Tout le monde sait, quand c’est fait pour être su.

Cédric souffle, agacé.

— Le montage. Le contact de Lina. Rémi. La vidéo hôtel… Ils montent une cage.

Antoine hoche la tête.

— Ils montent une cage et ils te montrent la serrure.

Cédric se rapproche, baisse la voix.

— Je veux la clé.

Antoine le fixe, et pour la première fois, il y a une dureté presque fraternelle.

— Tu ne veux pas la clé. Tu veux prouver que tu peux l’avoir. C’est différent.

Cédric serre les dents.

— Antoine…

Antoine recule d’un pas, comme pour poser l’espace entre eux, l’espace où il peut parler sans être aspiré par l’ego de l’autre.

— Tu as deux ennemis, dit-il. Un, institutionnel : ceux que tu as humiliés et qui ont des leviers propres. Deux, sale : le Livre noir, Véra, les soirées, les dossiers, les vidéos.

Cédric hoche la tête.

— Et ils se parlent.

Antoine acquiesce.

— Oui.

Cédric le regarde, surpris.

— Tu en es sûr ?

Antoine répond sans hésiter :

— Je le sens. Et quand je sens, je ne discute pas.

Cédric inspire.

— Donc on fait quoi ?

Antoine le fixe.

— On ne joue pas à leur jeu.

Cédric ricane.

— C’est tout ce que j’entends depuis un mois.

Antoine s’approche, plus près, voix basse.

— Tu veux un truc concret ? Très bien.

Il désigne la rue, les gens, le monde.

— Véra tient des hommes par le vice. Les hommes de l'État tiennent par la procédure. Si les deux s'alignent, ils peuvent te tordre. Toi, ta force, c'est la lumière. Et la lumière, ils veulent l'éteindre ou la salir.

Cédric murmure :

— Alors je fais quoi ? Je reste sage ?

Antoine secoue la tête.

— Tu fais un contre-feu.

Cédric le regarde, intéressé malgré lui.

— Un contre-feu ?

Antoine hoche la tête.

— Tu leur prends un outil. Tu leur prends le rythme. Tu leur prends l'angle. Tu fais en sorte que ce qu'ils sortent devienne… banal. Sans valeur.

Cédric sourit.

— Tu veux que je banalise une vidéo d'hôtel ?

Antoine le fixe.

— Je veux que tu banalises leur pouvoir sur toi.

Cédric sent quelque chose s’allumer. Ça, il sait faire : retourner une humiliation en carburant.

— D’accord. Comment ?

Antoine marque une pause.

— Première étape : tu protèges ton cercle. Rémi, Toto, tes proches. Ton ex-femme. Tes enfants si t’en as. Tout ce qui peut pleurer.

Cédric tique à “ex-femme”. Il n’aime pas ce terrain. Il y a là des dettes qu’il préfère ignorer.

Antoine le voit.

— Ne fuis pas.

Cédric serre la mâchoire.

— Elle me déteste.

Antoine hausse les épaules.

— On s’en fout. Elle est un levier, qu’elle t’aime ou qu’elle te déteste.

Cédric inspire. Puis :

— Deuxième étape ?

Antoine répond, net :

— Deuxième étape : tu fais croire que tu vas accepter. Sans accepter.

Cédric sourit.

— Comme tu m’as dit.

Antoine acquiesce.

— Mais pas avec des messages. Avec des actes.

Cédric le fixe.

— Lesquels ?

Antoine s’approche, et sa voix devient plus sombre.

— Tu vas revoir tes amis. Les vrais. Ceux qui savent ce que veut dire “tenu”.

Cédric comprend. Ses amis voyous. Les grands voyous de Paris. Ceux qui ont fait dix ans, quinze ans, ceux qui connaissent les couloirs sans moquette.

Cédric se crispe.

— Tu veux que je ramène la rue là-dedans ?

Antoine le regarde comme on regarde un enfant qui découvre enfin la réalité.

— La rue est déjà dedans. Tu as juste fait semblant de croire qu’elle restait dehors.

Cédric avale sa salive.

— Et tu veux que je fasse quoi avec eux ?

Antoine répond, simple :

— Tu veux la serrure ? Eux, ils connaissent les portes. Pas celles de la République. Celles des hommes.

Cédric reste silencieux une seconde. Puis il murmure :

— Je vais les voir.

Antoine hoche la tête.

— Bien.

Cédric se tourne pour partir.

Antoine le retient d’une phrase.

— Et Cédric.

Cédric se retourne.

Antoine le fixe, grave.

— Arrête les femmes.

Cédric sourit, crispé.

— Je suis pas un moine.

Antoine secoue la tête.

— Tu es une cible. Et une cible qui se croit libre, c'est la cible la plus facile.

Cédric ne répond pas. Il s'éloigne.

Sandra, à distance, suit. Lévy en couverture.

Dans la poche de Cédric, le téléphone basique pèse plus lourd que d'habitude.

Parce qu'il vient de comprendre qu'il va appeler des hommes qui ne répondent pas "bonjour". Ils répondent "où".

Le premier de ses vieux amis s'appelle Nino.

Nino, ce n'est pas un surnom de plateau. C'est un surnom de quartier. Un nom qui a survécu à des années de béton et de barreaux.

Nino a fait plus de dix ans. Il en parle peu. Les vrais durs ne racontent pas.

Cédric le retrouve dans un endroit sans charme : une salle de sport privée, pas Instagram, pas miroir, juste des sacs de frappe, des gants, de la sueur. La réalité nue.

Nino est là, avec deux autres gars. On ne donne pas leurs noms. Pas encore. Les noms, c'est une prise.

Nino serre la main de Cédric. Longtemps. Pas de sourire.

— Ça fait longtemps, dit Nino.

— Je suis occupé, répond Cédric.

Nino le regarde, et son regard dit : tu es occupé à croire que tu es au-dessus.

— T’es surtout exposé, dit Nino.

Cédric se crispe.

— Vous regardez mon émission ?

Un des types rigole.

— On te regarde vivre, répond-il.

Nino fait signe de se calmer.

— Antoine m’a dit, dit Nino. Qu’on jouait plus à la télé. Qu’on jouait à Paris.

Cédric hoche la tête.

— On veut me tenir.

Nino acquiesce, lentement.

— On tient pas un homme comme toi avec des coups. On tient un homme comme toi avec des images.

Cédric serre les poings.

— Et vous, vous faites quoi ?

Nino s’approche.

— Nous, on fait une chose : on trouve qui tient. Et on lui fait comprendre que tenir… ça peut se retourner.

Cédric observe Nino. Il sent la tentation : la solution simple. La solution sale. La solution immédiate.

Il pense à Paul. À Lévy. À Sandra. Aux procédures. Il pense au direct. Il pense à la République qui regarde.

— Je veux pas de sang, dit Cédric, sans conviction.

Nino le fixe.

— Personne veut de sang, répond-il. Jusqu’à ce qu’on envoie une vidéo.

La phrase claque dans l’air. Elle est prophétique et Cédric le sent sans vouloir l’admettre.

— Je veux juste… savoir, murmure Cédric.

Nino hoche la tête.

— Alors tu vas écouter.

Nino lui montre un téléphone. Pas un smartphone de luxe. Un truc utilitaire. Un écran. Des noms floutés. Des adresses. Des lieux.

— Y’a des endroits où les politiques vont quand ils veulent être des hommes, pas des fonctions, dit Nino. Des hôtels, des salons. Des appartements.

Cédric pense au lobby où Mila l'a attendu. Il pense à Toto. Il pense à la moquette.

— Et tu sais ça comment ? demande Cédric.

Nino sourit, sans joie.

— Parce que les politiques sont des hommes. Et les hommes, ça parle quand ça boit.

Cédric serre la mâchoire.

— Tu peux me trouver Véra ?

Nino ne répond pas tout de suite. Il pèse.

— Véra, c'est pas une femme, dit-il. C'est un service.

Cédric répète le mot.

— Un service…

Nino hoche la tête.

— Un service qu'ils utilisent, et qui les tient en retour. Et ça… c'est dangereux à toucher.

Cédric s'avance.

— Je n'ai plus le choix.

Nino le regarde, et son regard a une forme de respect. Parce qu'il comprend la faim

de Cédric : la faim de ne pas être dominé.

— Tu veux un conseil ? dit Nino.

— Dis.

Nino se penche, voix basse.

— Les gens comme Véra, tu les attaques pas de face. Tu leur coupes l'eau. Tu leur coupes les entrées. Tu leur fais peur avec un truc qu'ils comprennent : qu'on peut les exposer eux aussi.

Cédric fronce les sourcils.

— Qui expose Véra ?

Nino sourit, petit.

— Quelqu'un qui sait que Véra respire. Quelqu'un qui peut prouver qu'elle existe.

Cédric comprend : une photo, un nom, un lien. La preuve de l'infrastructure.

Il inspire.

— Alors trouve-moi cette preuve.

Nino hoche la tête.

— On va chercher.

Cédric se retourne pour partir. Nino le retient.

— Et une autre chose.

Cédric se retourne.

Nino le fixe.

— Arrête de sortir la nuit.

Cédric sourit, agacé.

— Même toi ?

Nino répond, sec :

— Même moi. Parce que quand un loup te dit “rentre”, c’est qu’il a senti un autre loup.

Cédric ne répond pas. Il sort.

Et il comprend, dans la voiture, que le contre-feu qu’Antoine lui propose n’est pas “médiatique”. Il est “réel”.

Le réel, ça ne se tourne pas. Ça se paye.

En fin d’après-midi, Cédric reçoit un appel qu’il n’attendait pas.

Un numéro enregistré. Un numéro qu’il n’a pas envie de voir s’afficher.

Sarah.

Son ex-femme.

Il hésite. Puis il décroche.

— Quoi ?

La voix de Sarah est froide, mais sous le froid il y a la fatigue. Et une peur qu'elle déteste.

— Tu as vu ce qu'ils sortent sur toi ?

Cédric soupire.

— Oui.

— Et tu crois que ça s'arrête à toi ? demande-t-elle.

Cédric se fige.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sarah marque une pause. Elle choisit ses mots comme des armes.

— Ce matin, en bas de l'école, il y avait une voiture que je n'ai jamais vue. Deux hommes. Ils n'ont pas parlé. Ils ont juste regardé.

Cédric sent une chaleur froide le traverser.

— Tu es sûre ?

— Je suis sûre, Cédric. Je suis pas naïve.

Il serre les poings.

— Tu as appelé la police ?

Sarah rit sans joie.

— La police ? Et je leur dis quoi ? “Mon ex-mari fait de la télé et je crois qu’on nous regarde” ?

Cédric avale sa salive.

— Tu veux quoi ?

Sarah se durcit.

— Je veux que tu comprennes que ton cirque… c’est notre vie aussi.

Cédric ferme les yeux. Voilà. Le levier.

— Je vais gérer, dit-il.

Sarah explose, mais sans crier. Une explosion froide.

— Tu vas gérer ? Comme tu gères tes nuits ? Comme tu gères tes guerres ? Tu gères rien, Cédric. Tu improvises.

Il serre la mâchoire.

— Je vais mettre de la sécurité.

— Non, coupe Sarah. Tu vas t’éloigner. Tu vas arrêter de nous rendre visibles.

Cédric se fige. Il n’aime pas ce mot : “éloigner”. On l’a toujours éloigné. De la légitimité, des salons, des places propres. Il déteste qu’on lui demande encore.

— Sarah…

Elle le coupe, glaciale.

— Je m’en fous de ta carrière. Je m’en fous de ton audience. Je m’en fous de ton hashtag. Je veux juste que tu arrêtes d’attirer des monstres.

Cédric respire.

— Ils ne t’atteindront pas.

Sarah répond, d’une voix qui tremble enfin :

— Ne me promets pas ça si tu ne peux pas.

Et elle raccroche.

Cédric reste avec le téléphone à l’oreille, un instant. Le silence après Sarah est pire qu’une menace : c’est une réalité qui exige.

Il regarde Paul.

— On met de la sécurité sur Sarah.

Paul hoche la tête immédiatement.

— Oui.

Cédric ajoute, plus bas :

— Et ça… on ne le dit à personne.

Paul le fixe.

— Tu viens de le dire à moi.

Cédric répond, dur :

— Toi, tu es personne. Tu es moi.

Paul ne répond pas. Parce que, malgré tout, il comprend. Il accepte. Il souffre. Et il tient.

Le soir, Darka doit recommencer.

Mais ce soir-là, l'émission a une odeur différente. L'odeur d'un contre-feu : on va brûler volontairement un bout de forêt pour empêcher l'incendie d'avancer.

En loge, Dorval est surexcité.

— Les courbes sont folles. La vidéo, le contrôle de Rémi, tout ça… ça fait monter. Tu sais ce que ça veut dire ?

Cédric le regarde, froid.

— Ça veut dire qu'ils me vendent mieux que toi.

Dorval rit, gêné.

Hugo arrive avec des notes.

— Si tu fais un contre-feu, tu fais attention à tes mots. Tu ne nommes personne. Tu ne sous-entends pas des structures criminelles. Tu ne—

Cédric le coupe.

— Hugo, je ne vais pas me taire.

Hugo serre les dents.

— Je ne te demande pas de te taire. Je te demande de survivre juridiquement.

Cédric acquiesce, sans humour.

— Très bien. Donne-moi des phrases propres.

Hugo lui tend des formulations comme on tend un gilet pare-balles.

Lina entre, visage fermé.

— Les comptes qui amplifient le “DarkaGate” sont les mêmes que ceux du hashtag, dit-elle. Même rythme, mêmes relais, même obsession.

Cédric hoche la tête.

— Donc c’est coordonné.

Lina souffle.

— Coordonné, amplifié… en tout cas, pas naturel.

Paul arrive, talkie en main.

— Lévy a mis un dispositif discret. On a repéré deux types déjà. Un à l'accueil. Un près du parking.

Cédric se lève, calme.

— Ils veulent voir comment je tiens.

Paul murmure.

— Ils veulent te pousser à une erreur.

Cédric sourit, très lentement.

— Alors je ne vais pas faire une erreur.

Il marque une pause.

— Je vais faire un choix.

Le direct commence.

Cédric entre sur le plateau sous une salve d'applaudissements plus nerveuse qu'avant. Le public est chauffé par l'idée du scandale. Ceux qui l'aiment veulent qu'il écrase. Ceux qui le détestent veulent qu'il tombe. Tous sont venus pour la même chose : un moment.

Cédric s’assoit, regarde la caméra.

— Bonsoir la France.

La salle répond fort.

Il lance l’émission normalement. Dix minutes. Vannes. Actualité. Deux sujets. Il installe l’illusion que tout est “comme d’habitude”. Et pendant que les gens se détendent, il prépare sa main.

Puis il s’arrête.

Lina le sent. Paul le sent. Dorval, en régie, retient sa respiration.

— Je vais prendre trente secondes, dit Cédric.

Silence.

— J’ai vu ce qui circule. J’ai vu les montages, les sous-entendus, les insinuations. J’ai vu qu’on essaye de me faire sortir de mon axe.

Il marque une pause.

— Mon axe, c’est simple : je parle ici, en direct. Le reste, c’est de la fumée.

Le public applaudit. Dorval jubile. Hugo se crispe.

Cédric continue, plus calme, plus dangereux :

— Alors je vais faire un truc que personne ne fait : je ne vais pas courir derrière vos images. Je ne vais pas vous supplier de croire à ma version. Je ne vais pas faire

l’homme parfait.

Il sourit.

— Je ne suis pas parfait. Je suis en direct.

Le public rit et applaudit. Il a gagné : il a retiré à l’image une partie de son poison. Il l’a rendue ordinaire.

Puis il plante la lame.

— Par contre, il y a une chose que je ne laisserai jamais faire : utiliser mon équipe comme de la viande.

Rémi n’est pas là. Son siège est vide. Et ce vide parle.

Cédric regarde le siège vide.

— Rémi a fait une connerie. Peut-être. Ça le regarde. La justice fera son travail.

Hugo souffle, soulagé : formulation propre.

Cédric reprend :

— Mais les gens qui se frottent les mains aujourd’hui… qu’ils comprennent une chose : si vous pensez que vous allez nous tenir avec des fuites et des montages, vous ne connaissez pas le direct.

Il se penche vers la caméra, voix basse.

— Ici, on répond. Ici, on signe. Ici, on met les gens en face de leurs mots.

Il marque une pause.

— Alors j'invite, très simplement, ceux qui ont "des dossiers", ceux qui ont "des vidéos", ceux qui ont "des livres"… à venir parler. Ici. En direct.

Hugo se fige en régie. Paul devient de pierre.

Cédric ajoute, avec un sourire glacé :

— Parce que je préfère mille fois un ennemi en lumière… qu'un maître dans l'ombre.

La phrase claque.

Le public explose. Applaudissements. Huées. Mélange parfait. Dorval est en transe : c'est un moment.

Paul, lui, comprend que Cédric vient de faire exactement ce qu'ils voulaient éviter : prononcer le défi.

Cédric enchaîne l'émission, imperturbable, comme si rien ne s'était passé.

Mais la France a entendu.

Et ailleurs, dans un salon feutré, quelqu'un a entendu aussi.

Après l'émission, sortie B.

Protocole renforcé. Lévy à la radio. Sandra au volant. Paul près de Cédric. Tout est serré.

Dans le parking, un homme s’approche d’un agent, lui glisse un mot, disparaît. Lévy le voit. Il serre la mâchoire.

— Accélérez, ordonne-t-il.

Ils montent en voiture.

Cédric a à peine le temps de souffler que son téléphone vibre. Un numéro inconnu. Un message. Une seule phrase.

“Tu as demandé la lumière. Très bien.”
Signé : V

Paul lit et lâche, rage froide :

— Putain.

Sandra serre le volant.

— Elle répond.

Lévy, en radio :

— Pas d’arrêt. Pas de détour. On rentre.

Cédric fixe l’écran, et malgré tout, une partie de lui sourit. Parce qu’il sent qu’il a repris quelque chose : le tempo.

Mais la seconde phrase arrive, dix secondes plus tard.

Une photo.

Pas une photo compromettante. Pas un vice. Pas un hôtel.

Une photo de Sarah, en bas de l’école. Floue. Mais reconnaissable.

Et une légende :

“La lumière éclaire tout.”

Le sang de Cédric se vide d’un coup.

Paul voit la photo, et son visage change. Il ne devient pas pâle. Il devient dangereux.

— Ils ont touché Sarah.

Cédric ne répond pas. Il avale sa salive. Le direct, tout à coup, ne protège plus.
L’audience ne protège plus. Rien ne protège plus.

Sandra murmure, très bas :

— Voilà le vrai contre-feu.

Lévy, en radio, plus froid que d’habitude :

— Je l’avais dit. Quand ils ne peuvent pas te tenir par toi, ils te tiennent par tes liens.

Cédric serre son téléphone si fort que ses doigts blanchissent.

Paul se tourne vers lui.

— On met Sarah en sécurité. Maintenant. On change tout.

Cédric hoche la tête, incapable de parler.

Paul ajoute, voix basse, brutale :

— Et maintenant, tu arrêtes de croire que tu joues à un jeu.

Cédric fixe la photo. Une phrase lui traverse la tête, simple, honteuse, vraie :

J’ai provoqué. Et ils ont répondu sur elle.

Il murmure enfin :

— Je vais les tuer.

Paul le regarde, et pour la première fois, il ne le recadre pas.

Parce qu’il sait que ce n’est pas une phrase de plateau.
C’est une phrase d’homme.

La voiture file dans Paris.

Et dans la nuit, la table de Véra vient de déplacer une pièce essentielle : la guerre n’est plus médiatique. Elle est personnelle.

Et quand la guerre devient personnelle, Cédric devient exactement ce qu’il redoutait : pas un animateur. Pas un symbole.

Un prédateur.

Chapitre 13

CHAPITRE 13 — PRISE D’OTAGE

CHAPITRE 13 — PRISE D’OTAGE

À M-8, la photo de Sarah n’est pas une menace.

C’est un contrat.

On ne dit pas : “On va.”
On dit : “On peut.”
Et quand quelqu’un te montre qu’il peut, il n’a plus besoin de menacer. Il n’a plus qu’à te guider.

Dans la voiture, Paul n’a pas parlé. Il a respiré court, comme un chien qui sent la poudre. Sandra conduisait sans un geste inutile. Lévy, à la radio, parlait peu, mais chaque mot avait le poids d’une décision.

Cédric, lui, fixait l’écran.

Sarah. En bas de l’école. Floue. Précise quand même.

“La lumière éclaire tout.”

La phrase lui revenait dans la bouche comme un goût métallique. Il avait voulu la lumière. Ils venaient de lui rappeler qu’une lumière, ça montre aussi ce que tu veux cacher. Et surtout : ça montre les autres.

Il a murmuré “je vais les tuer”. Paul ne l’a pas recadré. Parce que recadrer une rage, c’est parfois l’empêcher de devenir utile.

Ils arrivent à l’appartement.

Lévy fait monter deux hommes. Pas des gardes “banals”. Des profils qui ne sourient pas. Des profils qui bougent dans les coins.

— À partir de maintenant, dit Lévy, Sarah est sous protection.

Cédric se tourne vers lui, brutal.

— Maintenant ? Elle était pas déjà sous protection ?

Lévy ne baisse pas les yeux.

— Elle l’est à partir de maintenant. Parce que tu viens de comprendre qu’elle est une cible.

Cédric serre les dents. Paul se place entre eux, par habitude, par loyauté.

— On appelle Sarah, dit Paul.

Cédric compose.

Son ex-femme décroche au deuxième bip. Elle ne dit pas “allô”. Elle dit :

— Qu’est-ce que tu as fait ?

Cédric ferme les yeux une seconde.

— Je vais t’envoyer des gens.

Sarah souffle, sèche.

— Je ne veux pas de tes hommes, Cédric. Je veux que ça s’arrête.

Cédric serre le téléphone.

— Ça ne s’arrête pas parce que je le veux.

— Tu ne comprends pas, dit Sarah, plus bas. Aujourd’hui, c’était une photo. Demain, c’est quoi ?

Cédric ne répond pas. Il n’a pas la réponse. Et c’est ça qui le rend dangereux : il n’a pas la réponse, mais il refuse de l’admettre.

Paul prend la main.

— Sarah, écoute-moi. Tu vas faire ce que je te dis. Maintenant. Tu ne discutes pas. Tu ne changes pas l’ordre des choses. Tu me dis où tu es.

Sarah se tait une seconde. Puis :

— Chez moi.

— Tu as vu la voiture ?

— Oui.

— Elle est là ?

— Non. Elle est partie.

Paul ferme les yeux. Ce départ est le message : on peut venir et repartir quand on veut.

— Très bien, dit Paul. Tu ne sors pas. Tu ne descends pas. Tu ne te mets pas à la fenêtre. On arrive.

Sarah réagit, sèche :

— Je ne suis pas une prisonnière.

Paul répond, plus dur qu'il n'aime l'être :

— Aujourd'hui, si.

Sarah ne répond pas. Elle raccroche.

Cédric fixe Paul.

— Tu lui parles comme à une gamine.

Paul le regarde.

— Je lui parle comme à quelqu'un qu'on peut briser pour t'atteindre.

Cédric se détourne. Il a envie d'exploser. Il ne le fait pas. Il comprend : l'explosion, c'est ce qu'ils attendent.

Lévy approche.

— On bouge, dit-il. Tout de suite.

— Je viens, dit Cédric.

Lévy le fixe.

— Non.

Cédric se tourne, furieux.

— Pardon ?

Lévy ne tremble pas.

— Cédric, tu es le centre de gravité. Si tu bouges maintenant, on t'observe. Si on t'observe, on te suit. Si on te suit, tu les ramènes chez elle. Tu restes ici.

Cédric serre la mâchoire. Il déteste rester.

— Paul y va, tranche Lévy. Sandra aussi. Moi je coordonne.

Cédric regarde Paul.

Paul acquiesce. Pas par choix. Par nécessité.

— Je te tiens au courant toutes les dix minutes, dit Paul.

Cédric hoche la tête, mais il est déjà ailleurs : dans un fantasme d'action. Dans un besoin de contrôle.

Et quand on prive Cédric de contrôle… il crée du contrôle ailleurs.

Ils quittent l’appartement. Les portes se referment. Le silence revient.

Cédric reste seul, avec deux hommes en bas, et son téléphone. Il marche. Il s’arrête. Il regarde la ville. Il serre la balle de tennis dans sa main comme un gri-gri.

Il pense à Véra. À Mila. À la phrase : “Tu ne choisis pas.”

Et plus il pense, plus une évidence sale s’impose : ils veulent qu’il vienne. Pas à la table. Mais au dialogue. Au compromis. Ils veulent qu’il accepte l’idée que son monde dépend d’eux.

Cédric s’assoit. Il ouvre son téléphone. Il relit le message de Véra.

Il tape, efface, retape. Puis il s’arrête.

Il ne répond pas.

Il appelle Antoine.

Le téléphone basique sonne une fois. Antoine décroche.

— Ouais.

— Ils ont envoyé une photo de Sarah, dit Cédric, direct.

Silence. Puis Antoine, plus bas :

— Je sais.

Cédric serre les dents.

— Comment tu sais ?

Antoine répond, sec :

— Parce que ça vient toujours là. Famille. Ex. Enfants. Le lien. C’est la prise la plus propre.

Cédric souffle.

— Ils veulent quoi ?

Antoine marque une pause.

— Ils veulent que tu t’assoies.

Cédric ricane.

— Et moi je veux qu’ils crèvent.

Antoine répond sans émotion :

— Ta colère, garde-la. Tu vas en avoir besoin froide.

Cédric se calme d’un millimètre.

— Tu as un plan ?

Antoine ne répond pas tout de suite.

— J’ai un début.

— Dis.

Antoine tranche :

— Tu vas faire semblant d’accepter un échange. Mais pas avec Véra. Avec quelqu’un en dessous. Un relais. Un messager. Un homme de main en costume.

Cédric fronce les sourcils.

— Comment je trouve ça ?

Antoine souffle, comme si c’était évident.

— Ils te le donneront. Ils veulent te parler. Ils vont ouvrir une porte “safe” pour eux. Tu vas la prendre… et tu vas la retourner.

Cédric serre la balle.

— Tu me demandes de jouer à leur jeu.

Antoine corrige, sec :

— Je te demande de jouer au tien. La mise en scène. Le direct. La lumière. Tu fais croire que tu avances. Et pendant que tu avances… tu regardes où ils mettent leurs pieds.

Cédric reste silencieux. C’est exactement ce qu’il aime : un jeu de rythme.

Antoine ajoute :

— Et Cédric…

— Quoi ?

— Si tu casses tout maintenant, tu les aides. Ils veulent que tu deviennes “l’homme dangereux”. Ils veulent te forcer à une violence visible. Parce que visible = condamnable.

Cédric serre les dents.

— Donc je fais quoi ? Je souris ?

— Tu contrôles, dit Antoine. Tu fais comme au tennis : tu renvoies. Tu ne frappes pas quand tu es en déséquilibre.

Cédric souffle.

— D’accord.

Antoine conclut :

— Et arrête les femmes. Maintenant. Pas demain.

Cédric ferme les yeux. Mila. Le parfum sec. La voix qui dit “je te regarde”.

— Je gère, murmure-t-il.

Antoine raccroche sans répondre. Comme s’il avait entendu “je gère” mille fois.

Deux heures passent. Cédric reste à l’appartement comme un lion enfermé. Il reçoit des messages de Dorval (“Laisse pas tomber l’émission”), d’Hugo (“On doit préparer

une réponse officielle”), de Lina (“Les comptes accélèrent”), de Nora (“Fais attention à tes mots”).

Il ne répond pas.

Puis Paul appelle.

— On a Sarah, dit Paul.

Cédric se redresse.

— Elle va bien ?

— Physiquement, oui. Mentalement… elle est en rage. Elle a peur, mais elle fait semblant de pas avoir peur. Comme toi.

Cédric ferme les yeux.

— Où elle est ?

— On l’a déplacée.

— Où ?

Paul hésite. Lévy l’a briefé : pas de détails par téléphone.

— Endroit sûr. Pas de nom.

Cédric serre la mâchoire. Il déteste ne pas savoir.

Paul continue :

— Mais il y a un truc.

— Quoi ?

Paul respire.

— Quand on l’a sortie, elle a trouvé ça sur le pare-brise. Un papier.

Cédric sent son cœur descendre.

— Qu’est-ce que c’est ?

Paul lit.

— “On ne veut pas vous faire du mal. On veut qu’il parle.”

Silence.

Cédric murmure :

— Ils sont polis.

Paul répond, froid :

— Ils sont chirurgiens.

Cédric inspire.

— Elle a vu quelqu’un ?

Paul hésite.

— Oui. Un homme. Elle l'a croisé en bas. Il ne l'a pas menacée. Il a juste dit "excusez-moi" et il a souri.

Cédric sent la nausée : c'est ça, le pouvoir. La violence sans violence.

— Tu l'as identifié ? demande Cédric.

— Lévy bosse dessus, répond Paul. Mais Sarah dit un détail : une bague.

— Une bague ?

— Une bague avec un "V".

Cédric se fige.

Le "V" n'est plus une lettre. C'est une marque.

— D'accord, dit Cédric. Reste avec elle.

Paul souffle.

— Évidemment.

Il raccroche.

Cédric reste seul. Il regarde la balle. Il la tourne entre ses doigts. Il s'entend respirer.

Alors il fait ce qu'il ne veut pas faire : il pense.

Et dans sa tête, la logique se dessine : Véra ne veut pas le tuer. Elle veut le tenir. Elle veut qu'il parle avec elle. Pas forcément pour le détruire. Peut-être pour l'utiliser. Peut-être pour le canaliser. Peut-être pour le vendre.

Il n'aime aucune option.

Son téléphone vibre.

Numéro inconnu.

Une phrase.

"Vous avez compris. On peut être corrects."
Signé : V

Cédric fixe l'écran. Cette fois, il ne ressent pas d'adrénaline. Il ressent du dégoût.

Du dégoût parce que la phrase a l'air raisonnable. Propre. Civilisée.

Et c'est ça, le pire : le mal habillé en civilité.

Cédric répond enfin. Une ligne.

"Touchez encore une fois à ma famille, et je ne joue plus."

Il envoie.

Il tremble légèrement. Pas de peur. De rage contenue.

La réponse arrive dans la minute.

“Ce n’était qu’un rappel. On peut faire plus. On préfère parler.”

Cédric ferme les yeux.

Voilà. L’ultimatum.

Il appelle Lévy.

— On a un rendez-vous, dit Cédric.

— Non, répond Lévy immédiatement.

— Écoute-moi. On ne va pas à la table. On fait ce qu’Antoine a dit : on demande un relais. Un messager. Un intermédiaire.

Lévy se tait. Ce silence-là est un calcul.

— Tu veux quoi ? finit-il par demander.

— Un visage. Un nom. Un endroit. Un point de contact que je peux regarder dans les yeux. Pas Véra. Pas l’infrastructure. Un homme.

Lévy souffle.

— Et tu crois qu’ils vont te donner ça ?

Cédric répond, calme :

— Ils veulent que je parle. Ils vont me donner une porte.

Lévy marque une pause.

— D’accord. Mais c’est moi qui organise. Pas toi. Et tu ne vas nulle part sans dispositif.

Cédric sourit. Pas joyeux. Soulagé de sentir qu’il agit.

— Très bien.

Il raccroche.

Et il comprend qu’il vient d’accepter, sans le dire, la première ligne du contrat : entrer dans leur jeu juste assez pour les lire.

Le soir, Darka commence.

Cédric a le visage plus fermé que d’habitude. Les gens sentent quelque chose. Ils ne savent pas quoi. Ils sentent la présence d’un drame qu’on retient.

Dorval chuchote en régie :

— Si tu craques, tu fais l’émission du siècle.

Hugo lui répond :

— S’il craque, on fait un enterrement.

Cédric lance l’émission avec une précision presque clinique. Pas de grandes envolées. Pas de gros rires. Il tient. Il coupe. Il impose.

Au milieu, il lâche une phrase, courte, calibrée :

— Je le redis : j’aime la lumière. Mais n’oubliez pas… la lumière, ça attire aussi des gens qui vivent dans l’ombre. Et ces gens-là, on les combat pas avec des rumeurs. On les combat avec du réel.

Il ne dit pas “Véra”. Il ne dit pas “Livre noir”. Il ne dit pas “Sarah”. Mais ceux qui doivent comprendre… comprennent.

À la fin, il sort du plateau sans saluer comme d’habitude. Paul n’est pas là. Sandra non plus. Ça se sent. L’équipe le regarde partir comme on regarde un chef partir à la guerre.

Dans le couloir, Lina le rattrape.

— Tu vas faire une connerie, dit-elle.

Cédric la regarde, fatigué.

— Lina, je vais faire un truc. Et il faut que ce truc soit propre.

Lina serre la mâchoire.

— Ce truc va te coûter.

Cédric répond, bas :

— Tout coûte, maintenant.

Il s’éloigne.

Dans le parking, Lévy attend, talkie en main.

— On a reçu une réponse, dit Lévy.

— Une réponse à quoi ?

Lévy tend le téléphone. Un message.

“Demain. 18:20. Café. Une personne seule. Costume gris. Bague V. Il vous parlera.”

Cédric lit. Son cœur bat.

Un visage.

Une bague.

Un “V”.

La porte s’est ouverte.

Lévy le regarde.

— Tu vois ? Ils veulent que tu t’approches.

Cédric murmure :

— Et moi, je veux voir si leur porte saigne.

Lévy ne répond pas. Il sait que la phrase est dangereuse.

La voiture démarre.

Dans la nuit, Paris est toujours Paris.

Mais maintenant, il y a un rendez-vous.

Un rendez-vous qui ressemble à une négociation.

Et toute négociation, dans ce monde-là, commence par une prise d’otage.

Même quand l’otage sourit et dit “excusez-moi”.

Chapitre 14

CHAPITRE 14 — L’HOMME AU COSTUME GRIS

CHAPITRE 14 — L’HOMME AU COSTUME GRIS

À M-8, Cédric comprend une nuance qui change tout.

Véra ne l’invite plus.

Elle le convoque.

La différence entre une invitation et une convocation, c’est la politesse. On met des mots propres sur une violence propre. On te laisse croire que tu peux refuser. En réalité, on a déjà prévu la conséquence de ton refus.

Le message est encore dans le téléphone de Lévy, comme une phrase qu’on n’arrive pas à oublier :

“Demain. 18:20. Café. Une personne seule. Costume gris. Bague V. Il vous parlera.”

Cédric n’a pas dormi. Il a fait semblant. Le corps allongé, l’esprit debout. Les nuits de Cédric ont toujours été agitées, mais là ce n’est pas de l’excitation. C’est une surveillance intérieure. Il se repasse les angles, les pièges, les sorties. Comme au tennis avant un point décisif : tu imagines toutes les balles possibles et tu te prépares à ne pas paniquer.

À 17:30, Lévy débarque chez lui avec Sandra, Paul, et deux hommes.

Paul le regarde en premier. Il ne dit rien, mais ses yeux disent si tu fais le malin, je te tue avant eux.

— On y va, dit Lévy.

Cédric enfile une veste simple. Pas de marque. Pas de style. Il a l'air d'un homme qui a décidé de devenir invisible, et ça le rend presque plus effrayant : l'invisible, chez lui, c'est rare. Ça veut dire qu'il a compris.

Dans l'ascenseur, Paul parle enfin.

— Tu dis rien de personnel.

Cédric sourit.

— Je suis incapable de dire quelque chose de personnel.

Paul ne rit pas.

— Cédric.

Sandra ajoute, sans émotion :

— Pas de provocation gratuite.

Cédric lève un sourcil.

— Moi ? Provoquer ?

Lévy coupe net.

— Tu viens, tu regardes, tu écoutes. Tu ne négocies pas. Tu ne promets pas. Tu ne menaces pas. Tu ne t’énerves pas.

Cédric souffle.

— Vous voulez que je sois un robot.

Lévy le fixe.

— Aujourd’hui, oui.

La voiture démarre. Trajet modifié trois fois. Changement de véhicule à mi-parcours, comme une opération. Cédric déteste ça, mais il l’accepte, parce que Sarah est devenue une présence dans son crâne. Il n’a plus le luxe du caprice.

À 18:15, ils sont à deux rues du café. Lévy impose le protocole :

— Paul, tu entres en premier. Sandra, angle nord. Moi, angle sud. Les gars, visuel sur sorties. Cédric, tu ne t’assois pas dos à la porte.

Cédric sourit sans joie.

— Merci, maman.

Paul le regarde.

— Ta mère, elle t’aurait giflé. Là, on te protège.

Cédric se tait.

Ils avancent. Le café est banal, presque triste. Un endroit où personne ne se fait

prendre en photo. Une lumière moche. Des tables serrées. Un décor parfait pour le sale propre.

À l'intérieur, Paul scanne. Sandra scanne. Lévy scanne. Cédric scanne moins, mais il observe autrement : il sent la tension sociale, il sent qui regarde trop, qui regarde pas assez. Il a cet instinct de plateau : lire les gens avant qu'ils parlent.

Et il le voit.

L'homme au costume gris est déjà là. Assis seul. Café noir devant lui. Dos droit. Cheveux nets. Pas trop beau. Pas trop laid. Un homme dessiné pour passer partout.

À la main gauche : une bague.

Un V discret, gravé.

Cédric s'approche.

L'homme ne se lève pas tout de suite. Il laisse Cédric arriver comme on laisse un client arriver au comptoir. Puis il se lève, lentement, et tend la main.

— Monsieur Cédric.

Pas de prénom. Pas de familiarité.

Cédric serre la main. Froide. Propre.

— Vous êtes ?

L'homme sourit à peine.

— Vous pouvez m’appeler Mathias.

Cédric s’assoit. Paul et Lévy restent à distance, mais pas trop. Sandra tient l’angle.

Cédric regarde Mathias.

— Mathias quoi ?

Mathias sourit, poli.

— Mathias suffit.

Cédric penche la tête.

— Vous travaillez pour qui ?

Mathias incline légèrement la tête.

— Pour la stabilité.

Cédric éclate d’un rire sec.

— La stabilité ? Vous êtes un ministère ou un psy ?

Mathias ne sourit pas plus.

— Vous êtes un accélérateur. Vous faites monter des choses. Vous faites descendre des gens. On vous observe depuis longtemps.

Cédric se crispe.

— “On”.

Mathias pose sa tasse.

— Je ne suis pas là pour vous expliquer “on”. Je suis là pour vous éviter des erreurs.

Cédric sourit.

— C’est gentil.

Mathias le fixe, et dans ce regard, il y a une absence de peur qui ressemble à un gilet pare-balles.

— Ce n’est pas de la gentillesse. C’est de l’intérêt.

Cédric se penche.

— Vous voulez quoi ?

Mathias répond très simplement.

— Vous voulez continuer à travailler.

Cédric cligne des yeux.

— Pardon ?

Mathias reste calme.

— Vous voulez continuer à être le numéro un. Vous voulez continuer à parler. Vous voulez continuer à être vivant. Pour ça… vous devez arrêter de toucher certaines

lignes.

Cédric sent la colère monter. Il la retient.

— Vous parlez du préfet.

Mathias hoche la tête.

— Vous avez montré un système. Très bien. Vous avez fait votre “moment”. Vous avez pris votre audience. Maintenant, vous arrêtez.

Cédric sourit.

— Et si je n’arrête pas ?

Mathias prend une seconde. Puis il dit, posé :

— Alors vous allez découvrir que votre vie privée est une fiction que d’autres écrivent.

Cédric serre la mâchoire. Il pense à Sarah. Il pense à la vidéo. Il pense à Rémi.

— Donc vous menacez ma famille.

Mathias ne cille pas.

— Je constate un risque.

Cédric rit, mauvais.

— “Je constate”.

Mathias reste calme.

— Vous aimez les mots. Vous aimez les nuances. Moi aussi. Alors je nuance : personne ne veut faire du mal à Sarah. Personne ne veut faire du mal à votre entourage. On veut simplement que vous compreniez que vous êtes… un organe. Utile. Visible. Mais pas autonome.

Cédric se fige.

Paul, à distance, serre les poings. Il entend. Il comprend. Et il se retient de traverser la salle.

Cédric parle plus bas.

— Vous êtes qui, en vrai ?

Mathias ne répond pas directement. Il glisse une phrase, comme une clef.

— Vous avez demandé la lumière. La lumière, c’est dangereux. Vous n’imaginez pas à quel point les gens importants tiennent à leurs ombres.

Cédric regarde la bague.

— Ce V… c’est Véra ?

Mathias sourit à peine.

— Véra est un nom commode.

Cédric insiste.

— Donc elle existe.

Mathias ne contredit pas. Il contourne.

— Il existe des gens qui facilitent. Et des gens qui tiennent. Et des gens qui exécutent.

Cédric murmure.

— Et vous, vous êtes quoi ?

Mathias regarde sa tasse.

— Je suis celui qui vous donne une sortie honorable.

Cédric se redresse.

— Une sortie honorable de quoi ?

Mathias répond, net :

— De la guerre.

Cédric rit.

— Quelle guerre ? Je fais une émission.

Mathias le fixe.

— Vous avez commencé une guerre le jour où vous avez cru que l'État était un sujet comme les autres.

Cédric se penche, et pour une fois, sa voix n’est pas insolente. Elle est froide.

— Je n’ai pas “cru”. J’ai montré.

Mathias acquiesce, comme s’il reconnaissait un point.

— Oui. Et c’est précisément pour ça qu’on doit vous arrêter.

Cédric serre la mâchoire.

— Vous n’avez pas réussi.

Mathias sourit, enfin un peu plus. Un sourire très fin.

— Pas encore.

Cédric sent la rage. Il la maîtrise. Il se rappelle Antoine : ne frappe pas en déséquilibre.

— Qu’est-ce que vous proposez ? demande Cédric.

Mathias pose ses mots comme un contrat.

— Vous continuez votre émission. Vous gardez votre liberté de ton. Vous gardez votre audience. Mais vous évitez certaines zones. Vous ne parlez plus du préfet. Vous ne remettez plus en cause l’administration. Vous ne touchez plus aux structures. Vous restez dans le “politique spectacle”. Les clashs. Les invités. Les débats. Pas les preuves.

Cédric lève un sourcil.

— Vous voulez que je devienne un clown.

Mathias répond, poli :

— Un clown utile.

Cédric éclate d’un rire bref.

— Et en échange ?

Mathias ne baisse pas les yeux.

— En échange, on fait disparaître l’histoire Rémi. On calme les médias. On calme le régulateur. Et on laisse votre entourage tranquille.

Le café devient silencieux autour d’eux, comme si la pièce s’était mise à écouter. Cédric sent le dégoût remonter : ils parlent de “faire disparaître” comme on parle d’une poussière.

Cédric murmure :

— Vous pouvez vraiment faire disparaître ça ?

Mathias hoche la tête, sans fanfaronnade.

— Vous avez vu une vidéo. Vous avez vu ce que nous sommes capables de faire sortir. Nous sommes capables aussi de faire rentrer.

Cédric le regarde longtemps. Il pense à Paul, à Lévy, à Sandra. Il pense à Antoine. Il pense à Nino. Il pense au direct. Il pense à Sarah.

Et il comprend la proposition : ta liberté contre la sécurité des tiens.
C’est la proposition la plus sale parce qu’elle ressemble à de l’amour.

Paul s’approche d’un pas. Lévy l’arrête d’un geste. Paul se retient.

Cédric se penche, voix basse.

— Et si j’accepte… je suis quoi ?

Mathias répond sans hésiter :

— Vous êtes un partenaire.

Cédric sourit, mauvais.

— Je suis un chien.

Mathias secoue la tête, comme si c’était une mauvaise compréhension.

— Un chien obéit. Vous, vous divertissez. Vous canalisez. Vous occupez. Vous êtes une soupape nationale. C’est un rôle important.

Cédric fixe Mathias. Il a envie de lui cracher au visage. Il ne le fait pas. Il garde son calme. Il va chercher une question utile.

— Qui a disparu, alors ? demande Cédric. Le contact de Lina. C’est vous ?

Mathias ne cligne pas.

— Je ne suis pas là pour discuter des détails.

Cédric insiste.

— Il est vivant ?

Mathias marque une pause d’une demi-seconde. Juste assez pour que Cédric comprenne : oui, il est vivant, mais sa vie n’est pas une vie libre.

— Il est… stabilisé, dit Mathias.

Cédric sent son estomac se retourner. “Stabilisé”. Encore ce mot.

Il se penche.

— Et Mila ?

Paul se crispe derrière. Sandra se tend. Lévy regarde Cédric comme si une alarme venait de sonner.

Mathias relève les yeux.

— Mila est une erreur, dit-il simplement.

Cédric se fige.

— Une erreur de qui ?

Mathias sourit, presque doux.

— Une erreur qui vous a été utile pour comprendre.

Cédric respire. Le piège est clair : Mila est un outil du système, mais peut-être un outil qui a dépassé son rôle. Ou un outil qui est plus proche que prévu.

Mathias se redresse, conclut.

— Vous avez quarante-huit heures pour répondre. Un “oui” implicite suffit : vous arrêtez le sujet préfet, vous laissez l’affaire mourir. Un “non”… et vous continuerez à être servi ailleurs.

Il se lève, pose une carte sur la table.

Pas un numéro. Pas une adresse. Juste un symbole : V.

— Si vous acceptez, dit-il, vous n’aurez plus à nous voir. Si vous refusez… vous nous verrez partout.

Cédric le regarde partir. Costume gris. Démarche normale. Il se fond dans le café comme un passant.

Quand Mathias disparaît, le bruit du monde revient : tasses, conversations, chaises. Et Cédric reste assis, immobile, comme si on venait de lui proposer de vendre un morceau de lui-même.

Paul se rapproche, explosant à voix basse.

— Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

Cédric fixe la table.

— Qu’ils peuvent effacer Rémi.

Paul serre les dents.

— Et ?

— Qu’ils laisseront Sarah tranquille si je redeviens un clown.

Paul tremble de rage.

— Cédric, c’est ça. C’est ça, l’emprise.

Lévy s’approche, glacé.

— On sort. Maintenant.

Sandra ouvre déjà la voie.

Dehors, la lumière de Paris est sale. Les voitures passent. La vie continue. Et Cédric sent quelque chose se casser en lui : une innocence qu’il n’avait déjà plus, mais dont il gardait le souvenir.

Dans la voiture, Paul parle bas.

— On refuse.

Cédric ne répond pas.

Lévy parle.

— On refuse.

Cédric ne répond pas.

Sandra murmure.

— On refuse.

Cédric regarde la ville, puis finit par lâcher :

— Vous êtes tous en train de me dire de refuser… mais personne ne me dit comment protéger Sarah si je refuse.

Silence.

Cédric poursuit, voix sèche.

— Voilà le piège. Ils ont mis l'amour au milieu.

Paul baisse la tête. Lévy serre la mâchoire. Sandra reste droite.

Et au fond, Cédric sent une vérité honteuse : pendant une seconde, dans le café, il a pensé "oui".

Pas parce qu'il veut être un chien.

Parce qu'il veut que Sarah respire.

Il ferme les yeux.

Puis il murmure :

— J'ai quarante-huit heures.

Paul le fixe.

— Cédric… on n’a pas quarante-huit heures. Eux, ils en ont.

La voiture file.

Et dans la poche de Cédric, le symbole V sur la carte ressemble à une promesse : soit il s’assoit, soit il brûle.

Chapitre 15

CHAPITRE 15 — LE PRIX DU OUI

CHAPITRE 15 — LE PRIX DU OUI

À M-8, quarante-huit heures, ce n’est pas du temps.

C’est une cage.

On te donne une durée pour que tu croies au libre arbitre. En réalité, on te donne une durée pour que tu t’épuises, que tu t’imagines toutes les catastrophes possibles, et qu’au bout… tu choisisses le seul choix qui t’endort.

Cédric n’a jamais aimé dormir.

Mais il aime encore moins l’idée que Sarah paie pour lui.

La nuit après le café, il ne la passe pas. Il la traverse.

Il allume la télé sans regarder. Il scrolle sans lire. Il marche dans l’appartement comme un fauve. Paul est là, évidemment, assis au même endroit, le même silence, la même pression. Lévy et Sandra tournent, en bas, comme une garde rapprochée autour d’un roi qui n’en peut plus de son propre château.

Cédric finit par dire :

— J’ai pensé oui.

Paul lève les yeux, lentement.

— Je sais.

Cédric serre les dents.

— Non. Tu ne sais pas.

Paul se lève. Il s’approche.

— Si. Parce que je te connais. Tu as un cœur, Cédric. Tu fais semblant de ne pas en avoir, mais tu en as un. Et eux, ils l’ont vu.

Cédric regarde le sol, puis murmure :

— Ils me tiennent par elle.

Paul répond, sec :

— Ils essayent.

Cédric éclate d’un rire sans joie.

— Ils ont déjà réussi. Ils ont envoyé une photo.

Paul ne recule pas.

— Envoyer une photo, c’est un rappel. C’est pas un contrôle. Le contrôle, c’est quand tu changes ta vie pour eux. Quand tu te tais pour eux. Quand tu t’assois pour eux.

Cédric se fige.

— Tu crois que je veux m’asseoir ?

Paul le fixe.

— Je crois que tu es fatigué. Et la fatigue, c’est là que les hommes acceptent des choses qu’ils méprisent.

Cédric serre les poings, incapable de contredire. Cette fatigue-là, il ne la connaît pas : pas une fatigue de travail. Une fatigue de siège.

Son téléphone vibre. Encore. Numéro inconnu.

Paul tend la main. Cédric la repousse.

— Laisse.

Il ouvre.

Un simple message, poli, presque élégant :

“Sarah a bien dormi ?”
Signé : V

Cédric a un haut-le-cœur. Paul le voit et devient blanc.

— Ils savent, murmure Paul. Ils savent où elle est.

Cédric avale sa salive.

— Lévy a dit “endroit sûr”.

Paul répond, froid :

— Rien n’est sûr si l’infrastructure veut savoir.

Cédric ferme les yeux, puis prononce la phrase qu’il n’a jamais prononcée depuis quinze ans :

— J’ai peur.

Paul se fige. Son visage se durcit puis se casse légèrement.

— C’est bien, dit-il. Enfin.

Cédric le fixe, rageux.

— “C’est bien” ? T’es content que j’aie peur ?

Paul secoue la tête.

— Je suis content que tu sois lucide. Parce que la lucidité… c’est ce qui te sauve.

Cédric détourne le regard.

— Lucide ou pas, on est coincés.

Paul s’approche.

— Non. On est encerclés. Coincé, c’est quand t’as pas de sortie. Encerclé, c’est quand t’as encore la possibilité de frapper au bon endroit.

Cédric murmure :

— Et c’est quoi, “le bon endroit” ?

Paul hésite, puis dit :

— Véra. Son système. Ses portes. Ses relais. Son argent.

Cédric sourit, mauvais.

— Tu veux la faire tomber ?

Paul répond, sans emphase :

— Je veux qu’elle arrête de toucher ta famille.

Le téléphone basique d’Antoine vibre sur la table. Cédric le regarde comme on regarde une corde dans une pièce qui brûle.

Il compose.

Antoine décroche.

— Ouais.

— Ils savent où Sarah est, dit Cédric.

Antoine ne demande pas “comment”. Il demande :

— T’as reçu quoi ?

Cédric lit le message.

Silence.

Antoine répond, calmement :

— OK. Ça veut dire qu'ils veulent te prouver qu'ils peuvent aller plus loin. Mais ça veut aussi dire qu'ils veulent ton oui maintenant. Pas demain.

Cédric souffle.

— Je fais quoi ?

Antoine tranche.

— Tu fais monter la pression sur eux.

Cédric ricane.

— Comment tu veux que je mette la pression à une infrastructure ?

Antoine répond sans détour :

— Tu leur fais peur sur un truc qu'ils ne contrôlent pas : tes amis. Tes voyous. Tes loups.

Cédric serre la mâchoire.

— Je veux pas que ça parte en sang.

Antoine répond, sec :

— Le sang, ils l’ont déjà mis dans ta tête. C’est comme ça qu’ils gagnent. Toi, tu fais peur sans sang.

Cédric respire.

— Comment ?

Antoine dit une phrase qui sonne comme une consigne d’époque.

— Tu leur montres que leurs relais sont visibles.

Cédric se fige.

— Mathias.

— Oui, dit Antoine. Costume gris. Bague. Il existe. Et s’il existe, il peut être suivi.

Cédric fronce les sourcils.

— Tu veux le suivre ?

— Tu veux le faire suivre par des gens qui savent suivre sans être vus, répond Antoine.

Cédric pense à Nino.

— OK.

Antoine ajoute :

— Mais pas toi. Tu restes hors champ. Tu ne touches rien. Tu regardes.

Et il raccroche.

Le matin, Cédric fait ce qu'il n'a jamais aimé faire : il obéit à une stratégie.

Il appelle Nino.

Nino décroche au premier bip, comme si l'appel était attendu.

— Ouais.

— J'ai besoin que tu suives un homme, dit Cédric.

Silence.

— Un homme de quoi ? demande Nino.

— Costume gris. Bague avec un V. Il s'appelle Mathias. Enfin, il dit que c'est Mathias.

Nino souffle.

— T'es déjà dans le sale.

Cédric répond, sec :

— Je suis dans la survie.

Nino réfléchit. On l'entend respirer.

— Donne-moi l’heure et le lieu.

Cédric lui donne. Café, veille, caméra de rue.

— Et fais ça propre, ajoute Cédric. Pas de bruit.

Nino répond :

— On est pas des influenceurs.

Il raccroche.

Paul regarde Cédric.

— Tu viens de ramener la rue.

Cédric répond :

— La rue est déjà là. Maintenant, elle est à moi.

Paul ne dit rien. Il comprend le risque : la rue, c’est une force. Mais c’est une force qui t’échappe dès qu’elle sent la guerre.

Lévy arrive, blouson sombre, visage fermé.

— On a un problème, dit-il.

Cédric se redresse.

— Encore ?

Lévy tend son téléphone. Une capture d’écran.

Une dépêche.

“V6 réfléchit à ‘mettre Darka en pause’ après polémiques et procédures en cours.”

Cédric se fige. Paul serre les poings.

— Ils veulent te couper l’antenne, dit Lévy.

Cédric sourit, mauvais.

— Voilà le plan.

Lévy hoche la tête.

— Ils essaient de t’arracher ta seule arme : le direct.

Cédric murmure :

— Cabinet haut + réseau noir + direction paniquée… tout s’aligne.

Paul s’approche.

— C’est maintenant que tu dois être froid.

Cédric lève les yeux.

— Je suis froid.

Paul secoue la tête.

— Non. Tu es blessé.

Cédric ne répond pas. Il sait que Paul a raison. Une blessure, ça fait faire des erreurs.

Lina arrive avec son ordinateur. Son visage est encore plus fermé que d'habitude.

— Les comptes qui poussent "pause Darka" sont les mêmes, dit-elle. Ils fabriquent une opinion : "c'est trop toxique, faut couper".

Hugo arrive derrière, essoufflé.

— Armand veut te voir. Tout de suite. Bureau.

Cédric soupire. Il a envie de rire : à chaque fois qu'il se bat contre le système, le système le convoque dans un bureau.

Il y va.

Armand est debout devant sa vitre, téléphone à l'oreille, doigts qui tremblent légèrement. Quand Cédric entre, Armand raccroche comme si c'était une fin de monde.

— Tu nous mets en danger, dit Armand.

Cédric s'assoit sans demander.

— C'est nouveau ? Vous me payez pour ça.

Armand serre les dents.

— Non. Là… tu nous mets en danger autrement.

Cédric sourit.

— “Autrement”, c’est “en haut” ?

Armand tique. Cédric a touché juste.

— On m’a appelé, souffle Armand. On m’a demandé si on était capables de “te calmer”.

Cédric se penche.

— Qui ?

Armand hésite, puis lâche :

— Je ne peux pas dire.

Cédric murmure :

— Bien sûr.

Armand s’énerve.

— Cédric, je te jure, si ça continue, je coupe. Je n’ai pas le choix. Les annonceurs menacent. Le régulateur est sur nous. Et là, il y a des gens… des gens qui ne font pas de courrier.

Cédric le fixe.

— Et moi, j’ai pas le choix non plus.

Armand le regarde, presque suppliant.

— Arrête le dossier préfet. Laisse ça mourir. Fais du divertissement. Reviens à ce qui marche.

Cédric rit, sec.

— Ce qui marche, c’est la vérité. C’est pour ça que ça marche.

Armand explose.

— Non ! Ce qui marche, c’est toi ! Et toi, tu vas te faire détruire si tu continues.

Cédric se lève lentement.

— Armand… t’as quinze ans à me voir galérer. T’as sept ans à me voir cartonner. T’as construit une chaîne sur mon insolence. Et là tu me demandes d’être poli parce que quelqu’un en haut te fait peur.

Armand baisse les yeux.

— Oui. Parce que moi, j’ai une chaîne à protéger.

Cédric s’approche, voix basse.

— Et moi, j’ai des gens à protéger.

Armand le regarde.

— Sarah ?

Cédric se fige. Même Armand sait. Et cette évidence confirme ce que Paul a dit : l'infrastructure sait tout.

Cédric se rassoit, plus calme.

— Armand, écoute. Si tu coupes, ils gagnent. Ils prennent mon direct. Ils prennent ton audience. Et ils te tiendront aussi. Ils te feront signer des choses.

Armand tremble.

— Tu crois que je ne suis pas déjà tenu ?

Cédric le fixe. Voilà la vérité du monde : les gens "en haut" sont souvent déjà en cage. Ils ont juste une cage plus belle.

Cédric souffle.

— Ne coupe pas.

Armand secoue la tête.

— Je ne peux pas te le promettre.

Cédric se lève.

— Alors je vais te donner une raison.

Il sort.

En début de soirée, Nino rappelle.

Cédric décroche, tendu.

— T’as quoi ?

Nino parle bas. Très bas.

— Ton homme en gris, il est pas seul.

Cédric se redresse.

— Explique.

— Il a fait un détour après le café. Il a pas pris le métro. Il a pas pris un taxi. Il a pris une voiture avec chauffeur. Plaque spéciale.

Cédric fronce les sourcils.

— Plaque spéciale ?

— Plaque qui dit “je suis pas contrôlable”, répond Nino. Tu vois le genre.

Cédric serre la mâchoire.

— Et il est allé où ?

Nino souffle.

— Un immeuble. Quartier propre. Gardien. Caméras. Mais on a vu un truc : un gars est entré après lui. Un gars qu’on connaît.

Cédric se fige.

— Qui ?

Nino hésite, puis lâche un prénom.

Un prénom du monde politique. Pas une star. Un homme discret. Un homme de couloir.

Cédric sent un frisson.

— T’es sûr ?

— Sûr, dit Nino. Et le gars est ressorti une heure plus tard. Visage tendu. Comme quelqu’un qui vient de signer quelque chose.

Cédric ferme les yeux.

— Putain…

Nino ajoute :

— Et y’a un autre truc. Dans le hall, on a vu une femme.

Cédric se redresse.

— Quelle femme ?

Nino ne la connaît pas. Il la décrit : silhouette, démarche, cheveux impeccables. Une élégance qui ne demande pas l’autorisation.

Cédric comprend sans preuve : Véra. Ou une ombre de Véra.

— Elle t'a vu ? demande Cédric.

Nino répond :

— Non. On est pas des touristes.

Cédric respire.

— Tu peux me sortir une photo du gars politique ?

Nino répond, sec :

— Si je te la sors, tu l'utilises comment ? Tu veux la lumière ? Ça brûle.

Cédric se tait. Nino a raison. Une photo, c'est une balle. Une balle, ça tue ou ça te revient.

— Je sais pas encore, dit Cédric.

Nino répond :

— Alors je te donne pas encore.

Cédric ferme les yeux. Le voyou a plus de prudence que la télé. Ça devrait le vexer. Ça le rassure.

Nino conclut :

— Mais je te dis une chose : le costume gris, c’est un couloir. Pas la pièce. La pièce, elle est plus haut.

Il raccroche.

Cédric reste immobile. Il regarde Paul.

— Ils ont des plaques spéciales.

Paul répond, froid :

— Donc c’est pas que du vice. C’est du pouvoir.

Cédric murmure :

— Ils mélangent les deux.

Paul hoche la tête.

— Et c’est pour ça qu’ils gagnent.

Cédric regarde son téléphone. Il revoit Mathias : “partenaire”, “clown utile”, “stabilité”.

Il comprend : le “oui” qu’ils veulent n’est pas un oui verbal. C’est un oui structurel. Un oui qui transforme Cédric en outil officiel.

Alors il fait ce qu’il sait faire : il prépare un contre-feu.

Mais pas en plateau.

En coulisses.

Il appelle Hugo.

— J’ai besoin d’un truc, dit Cédric.

Hugo soupire déjà.

— Quoi encore ?

— Un texte. Une annonce.

Hugo se fige.

— Quelle annonce ?

Cédric regarde la ville.

— Une annonce qui dit que si on coupe Darka, je parle ailleurs. Radio. Streaming. Direct sauvage. Peu importe. Et que je ne me tairai pas.

Hugo avale sa salive.

— Cédric… c’est une déclaration de guerre.

Cédric répond, calme :

— La guerre est déjà là. Je veux juste qu’ils sachent que je ne suis pas une chaîne. Je suis un homme.

Hugo murmure :

— Tu vas déclencher des procédures.

Cédric répond :

— Qu’ils viennent. On est en direct.

Il raccroche.

Paul le regarde.

— Tu veux faire un bras de fer avec la chaîne en même temps que le Livre noir ?

Cédric sourit, sans joie.

— Je veux empêcher qu’on me coupe le seul endroit où je respire.

Paul murmure :

— Tu t’épuises.

Cédric le fixe.

— Je m’entraîne.

Et comme au tennis, quand le point devient trop serré, il choisit de servir plus fort.

Son téléphone vibre.

Un message de V.

“Le oui protège. Le non brûle.”

Cédric fixe l’écran.

Il ne répond pas.

Mais il comprend le vrai prix du oui : ce n’est pas l’arrêt d’un dossier. Ce n’est pas la paix. Ce n’est même pas la sécurité.

Le prix du oui, c’est qu’on commence à lui demander d’autres oui.

Et un jour, il ne sera plus capable de dire non.

Il se lève.

— On va voir Sarah, dit-il.

Paul se fige.

— Non.

Cédric le fixe.

— Paul… je vais pas la laisser seule à l’intérieur de sa peur.

Paul respire, puis acquiesce à contrecœur.

— D’accord. Mais c’est Lévy qui choisit le trajet. Et tu ne restes pas.

Cédric hoche la tête.

— Je reste pas.

Il ment déjà.

Parce que Sarah, maintenant, n’est plus seulement un levier.

Sarah est la preuve qu’il est humain.

Et un homme humain… on le tient.

Chapitre 16

CHAPITRE 16 — LA PLANQUE

CHAPITRE 16 — LA PLANQUE

À M-8, Cédric apprend une vérité qu'il déteste.

La sécurité n'est pas un bouclier.

C'est un aveu.

Quand tu as besoin d'hommes autour de toi pour respirer, tu admets que le monde peut te tuer. Et Cédric, depuis quinze ans, a bâti son règne sur l'inverse : je suis intouchable.

La photo de Sarah a fissuré ça.

Le message "Sarah a bien dormi ?" l'a détruit.

Parce qu'il n'y a rien de plus humiliant que l'intimité visitée par quelqu'un d'autre. Pas ton émission. Pas ton audience. Ton intimité.

À 22h10, Lévy revient avec le trajet. Pas "un trajet". Une chorégraphie.

— On y va, dit-il.

Paul se lève immédiatement. Sandra attrape ses clés. Deux hommes montent. Cédric prend sa veste.

— On reste dix minutes, précise Lévy.

Cédric ne répond pas. Il a déjà menti intérieurement : je reste le temps qu'il faut.

Dans l'ascenseur, Paul le regarde sans détour.

— Tu vas pas jouer au héros.

Cédric sourit, mauvais.

— Si je joue au héros, c'est parce que vous jouez au bunker.

Paul serre la mâchoire.

— Tu crois que ça m'amuse ? Tu crois que j'aime te suivre comme un infirmier ? Je fais ça parce que je t'aime, bordel.

Le mot "aime" tombe dans l'ascenseur comme un bruit interdit. Cédric ne sait pas le recevoir. Il détourne les yeux.

Sandra, elle, ne détourne rien.

— On bouge, dit-elle. Et on coupe les téléphones quand je le dis.

Ils sortent.

Deux voitures. Une troisième en leurre. Une fausse sortie. Une vraie sortie. Paris qui défile sans savoir qu'un homme connu vit sa première vraie peur.

À mi-chemin, Sandra dit :

— Maintenant.

Tout le monde passe en mode avion, sauf Lévy, sur un canal chiffré. Cédric obéit. Ça l'énerve de se voir obéir.

Dans sa poche, son téléphone "normal" vibre quand même. Une vibration fantôme. Il l'imagine. C'est ça, l'emprise : tu commences à entendre les chaînes même quand elles ne sont pas là.

Ils arrivent dans une rue banale. Une rue "propre", presque triste. Un immeuble sans signe, une porte sans prestige. Une planque. Le genre d'endroit où on cache ce qu'on ne veut pas perdre.

Lévy sort en premier. Il scanne. Deux hommes se placent. Paul protège Cédric par réflexe, comme un bouclier humain. Sandra ferme le dispositif.

— Pas de fenêtres, murmure Lévy. Pas de bruit. Dix minutes.

Cédric hoche la tête.

Ils montent.

Sarah ouvre avant même qu'on sonne, comme si elle attendait une catastrophe au palier.

Elle est impeccable. Cheveux tirés. Pull simple. Mais ses yeux trahissent : elle n'a pas dormi. Elle a surveillé.

Quand elle voit Cédric, son visage ne s'adoucit pas. Il se durcit.

— Donc tu viens, dit-elle.

Cédric fait un pas.

— Je—

— Tu viens quand tu veux, coupe Sarah. Tu disparais quand tu veux. Et maintenant tu viens parce que t’as peur.

Paul tente :

— Sarah—

Elle l’écrase d’un regard.

— Ne me parle pas comme si j’étais fragile.

Cédric se crispe. Son instinct veut répondre. Son orgueil veut attaquer. Mais il a une image dans la tête : Sarah en bas de l’école, floue, surveillée. Il ne peut pas gagner ce débat. Il ne peut que ne pas le perdre.

— Je viens parce que je veux te voir, dit-il.

Sarah rit sans joie.

— Tu veux me voir… ou tu veux te rassurer ?

Cédric serre la mâchoire.

— Les deux.

La vérité, sortie sans maquillage, fait un silence.

Sarah s’écarte. Ils entrent.

L’appartement est simple. Trop simple. Mobilier de passage. Rideaux épais. Une odeur de “rien”. On ne vit pas ici. On se cache.

Sarah regarde Lévy, Sandra, les deux hommes.

— Vous comptez rester ?

Lévy répond, sec :

— Oui.

Sarah le fixe.

— J’ai l’impression d’être une prisonnière.

Sandra intervient, voix douce mais inflexible :

— Vous êtes une cible. C’est différent.

Sarah pivote vers Cédric.

— Voilà ce que tu amènes dans ma vie.

Cédric a envie de dire “je n’ai pas choisi”. Mais il sait que c’est faux. Il a choisi la lumière. Il a choisi l’insolence. Il a choisi la guerre.

Et il a choisi ses nuits.

Sarah s’assoit, bras croisés.

— Alors ? Qu’est-ce qu’on fait, maintenant ?

Cédric s’approche. Il s’assoit en face d’elle. Paul reste debout, à un mètre, comme une barrière.

— On va te protéger, dit Cédric.

Sarah le regarde.

— Tu ne peux pas me protéger. Tu te protèges toi-même.

Cédric serre les dents.

— Sarah, je te promets—

Elle explose, mais sans crier. Une explosion contenue.

— Ne me promets rien. Tu promets toujours. Et derrière, tu fais ce que tu veux. Tu fais ce qui te fait vibrer. Ton direct. Tes guerres. Tes femmes.

Le dernier mot frappe. Cédric tique.

— Mes femmes ?

Sarah se penche.

— Tu crois que je ne sais pas ? Tu crois que ça ne se sait pas ? Tu crois que ça ne circule pas quand un homme devient visible ?

Paul se tend. Sandra regarde Lévy. Lévy ne bouge pas.

Cédric murmure :

— Ça n’a rien à voir.

Sarah sourit, glaciale.

— Bien sûr que si. Tout a à voir.

Elle prend son téléphone, le pose sur la table, écran vers Cédric. Un message. Numéro inconnu. Juste une phrase.

“Il aime les portes. On sait lesquelles.”

Cédric se fige.

Paul lâche, froid :

— Putain…

Sarah fixe Cédric.

— Ça, je l’ai reçu ce matin. Avant ta photo. Avant tes hommes. Avant tout. Tu comprends ? Ils m’ont écrite à moi. Comme si j’étais dans ton public.

Cédric sent la rage monter. Pas une rage de plateau. Une rage d’animal : on a parlé à sa meute.

— Donne-moi ça, dit-il.

Sarah retire le téléphone.

— Non. Je te le donne pas. Tu ne vas pas faire ton show avec ma peur.

Cédric serre les poings.

— Qu’est-ce que tu veux ?

Sarah respire. Et dans cette respiration, Cédric entend quelque chose qu’il n’avait pas entendu depuis longtemps : de la fatigue. De la vraie.

— Je veux une vérité, dit-elle. Une seule. Qui te vise ? Et pourquoi ?

Cédric hésite. Il regarde Paul. Paul secoue la tête presque imperceptiblement : ne la mets pas dedans.

Cédric répond alors, à moitié :

— J’ai touché des gens.

Sarah ricane.

— “Des gens”. C’est vague. C’est lâche.

Cédric serre la mâchoire.

— Un préfet. Un dossier. Des preuves.

Sarah cligne des yeux, surprise malgré elle.

— Tu t’es attaqué à l’État ?

— Je me suis attaqué à un système, corrige Cédric.

Sarah le regarde comme si elle voyait enfin l’homme qu’il est : pas seulement un animateur, mais un type qui a décidé de mettre le doigt là où ça fait mal.

— Et tu crois que ça se fait sans prix ? murmure-t-elle.

Cédric ne répond pas.

Sarah pose une question, et cette question est une lame :

— Est-ce que ça vaut ma vie ?

Silence.

Cédric se lève d’un coup, incapable.

— Ne dis pas ça.

Sarah se lève aussi.

— Pourquoi ? Parce que ça te met face à toi ? Parce que ça te force à choisir entre ton émission et les gens ?

Cédric la fixe.

— Je choisis les gens.

Sarah sourit, triste.

— Prouve-le.

Lévy reçoit un message sur son canal. Il se fige légèrement. Sandra le voit. Paul le voit. Cédric le sent.

— Quoi ? demande Cédric.

Lévy lève une main.

— On écourte. Maintenant.

Sarah se tourne vers lui, furieuse.

— Je ne suis pas un colis !

Lévy ne la regarde même pas. Il regarde les angles.

— Madame, on bouge.

Cédric se raidit.

— Pourquoi ?

Sandra répond, basse.

— On a un visuel. Une voiture revenue dans la rue. Même que ce matin selon Sarah. Deux hommes.

Sarah blanchit malgré elle.

— Je l’avais dit…

Cédric sent quelque chose se casser : Sarah avait raison. “Endroit sûr”, ça n’existe pas. Il n’y a que “endroit temporairement non repéré”.

Lévy tranche.

— On sort par l’escalier de service. Pas d’ascenseur.

Sarah proteste.

— Je ne vais pas courir dans les escaliers comme une—

Paul la coupe, dur, mais sans mépris :

— Sarah. Maintenant.

Elle le regarde. Elle déteste obéir. Elle obéit.

Ils bougent. Le cœur de Cédric bat trop vite. Il se déteste pour ça. Il se déteste d’avoir peur et d’avoir mis cette peur dans la vie d’une autre.

Dans l’escalier, les pas résonnent.

En bas, Sandra reçoit un signal de Lévy. Elle ouvre une porte latérale.

— Par là.

Ils débouchent dans une cour intérieure. Une sortie discrète. Une voiture les attend déjà, moteur tournant.

Cédric aide Sarah à monter. Elle tremble et elle le cache. Il connaît ce tremblement. C’est le même que chez lui, sauf que lui le maquille avec de l’arrogance.

Au moment où la voiture démarre, un bruit sec claque dans la cour.

Un claquement métallique. Trop net.

Lévy hurle :

— Baisse-toi !

Sandra écrase l’accélérateur. La voiture bondit. Cédric plaque Sarah contre le siège, instinct de protection pure. Paul se tourne, cherche l’origine.

Un deuxième claquement.

Pas une rafale. Pas une guerre ouverte. Juste deux coups, chirurgicaux.

Comme un rappel.

Comme si quelqu’un disait : “on peut.”

La voiture sort de la cour en trombe, tourne à l’angle. Dans le rétro, une silhouette disparaît déjà.

Sarah tremble.

— Ils ont tiré ? souffle-t-elle.

Paul répond, froid :

— Ils ont parlé.

Cédric serre les dents.

— Je vais les—

Lévy le coupe par radio, glacé :

— Tu vas respirer. Et tu vas penser.

Sandra conduit vite, mais propre. Pas de panique. Elle roule comme quelqu'un qui a déjà fui. Et qui sait que la panique fait les accidents.

Cédric regarde Sarah. Elle fixe ses mains.

— Je suis désolée, murmure-t-elle, et cette phrase surprend tout le monde.

Cédric cligne des yeux.

— De quoi ?

Sarah relève les yeux. Ils brillent, mais elle refuse les larmes.

— Je t'ai provoqué. Je voulais que tu choisisses. Et là… j'ai compris que je suis déjà dans ton choix.

Cédric avale sa salive. Il voudrait la prendre dans ses bras. Il ne le fait pas. Il est entouré d'hommes, de radios, d'armes. Le monde ne laisse plus de place aux gestes simples.

Paul se penche vers Cédric.

— Tu vois ? Ça, c’est leur réponse à ton défi. Deux coups, pas pour tuer. Pour dire : “on peut te toucher où on veut.”

Cédric murmure :

— Ils veulent mon oui.

Paul hoche la tête.

— Ils veulent ton oui… ou ton effondrement.

Une fois Sarah repositionnée dans un autre endroit (encore plus neutre, encore plus vide), Lévy impose une règle :

— Personne ne donne l’adresse. À personne. Pas même à Armand. Pas même à Hugo. Personne.

Cédric le fixe.

— Et Véra ?

Lévy ne répond pas.

Sandra le fait, bas.

— Véra n’a pas besoin d’adresse. Elle a des habitudes.

Cédric serre les dents.

Paul prend Cédric à part, dans un couloir.

— Maintenant, écoute-moi.

Cédric souffle.

— J’écoute.

Paul le fixe.

— Tu veux aller à la table ? Tu veux dire oui pour qu’ils arrêtent ?

Cédric ne répond pas. Son silence dit la tentation.

Paul avance d’un pas.

— Même si tu dis oui, ils ne s’arrêtent pas. Ils changent juste de demande. Après “arrête le préfet”, ce sera “invite quelqu’un”, puis “attaque quelqu’un”, puis “dis ça”, puis “tais-toi là”.

Cédric murmure :

— Je sais.

Paul insiste.

— Non. Tu ne sais pas. Parce que si tu savais, tu serais déjà en train de refuser.

Cédric serre la mâchoire.

— J’ai vu deux coups partir, Paul.

Paul répond, sec :

— Et tu crois que dire oui efface la mémoire d’un type qui tire dans une cour intérieure ? Tu crois que ça rend le monde gentil ?

Cédric ferme les yeux. Il entend Antoine : garde ta colère froide.

Il ouvre les yeux.

— On va les rendre visibles, dit-il.

Paul le regarde.

— Comment ?

Cédric sort son téléphone. Il montre un message de Nino reçu pendant la fuite, resté non lu, comme une bombe silencieuse :

“J’ai la photo du politique. Et j’ai une plaque.”

Cédric relève les yeux.

— Voilà comment.

Paul se fige.

— Cédric… si tu sors ça en direct, tu déclenches une guerre totale.

Cédric sourit, sans joie.

— La guerre totale, elle est déjà là. Ils viennent de tirer dans une cour intérieure pour

me rappeler une politesse.

Paul serre les poings.

— Alors on fait ça propre. Pas ton ego. Pas ta vengeance. Une stratégie.

Cédric acquiesce.

— Une stratégie.

À cet instant, un appel entre. Téléphone normal. Numéro inconnu.

Paul tend la main.

— Ne décroche pas.

Cédric décroche quand même. Parce qu'il est Cédric. Et parce qu'il déteste qu'on lui interdise.

— Oui ?

Une voix d'homme, calme, presque aimable.

— Monsieur Cédric. Ici Mathias.

Le costume gris. Le relais. Le couloir.

Cédric serre le téléphone.

— Tu m'appelles pour me demander si Sarah a bien dormi ?

Mathias ne se vexe pas.

— Je vous appelle pour vous éviter d'autres frayeurs.

Cédric rit, mauvais.

— Les deux coups, c'était toi ?

Mathias répond avec une douceur insupportable :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je sais seulement que vous avez reçu un rappel. Et que vous avez quarante-huit heures.

Cédric fixe Paul. Paul comprend : l'appel arrive trop vite après les tirs. Ça veut dire qu'ils suivent le tempo en direct réel, pas en réseaux.

Mathias continue :

— Je vous propose une chose simple : un oui implicite. Vous laissez mourir le dossier préfet, vous redevenez divertissement. Et Sarah retrouve une vie normale.

Cédric serre les dents.

— "Normale". Après deux coups dans une cour, tu me parles de "normale".

Mathias reste calme.

— La normalité est un luxe. Vous pouvez la racheter.

Cédric murmure :

— Et si je refuse ?

Mathias marque une pause, très courte, presque élégante.

— Alors vous serez servi ailleurs. Encore. Et plus près.

Cédric ne répond pas. Il a la gorge serrée.

Mathias conclut :

— Je vous laisse respirer. À bientôt, Monsieur Cédric.

Il raccroche.

Cédric reste immobile. Paul le regarde, et dans ses yeux, il y a un mélange de colère et de tristesse : la cage se referme, et ils sentent tous les deux les barreaux.

Cédric murmure :

— Ils veulent que je m’assoie pour que Sarah respire.

Paul répond, bas :

— Et toi, tu vas trouver une façon de les faire respirer eux.

Cédric tourne la balle de tennis dans sa main. Il regarde “PARLE”, puis “JAMAIS”. Il sourit sans joie.

— Je vais parler, dit-il.

Paul se fige.

— Où ?

Cédric lève les yeux.

— Là où ça brûle.

Et pour la première fois, Paul comprend la nature exacte du contre-feu que Cédric prépare : ce ne sera pas juste une phrase en direct.

Ce sera une révélation.

Une page du Livre noir arrachée au public.

Avec des noms.

Avec une plaque.

Avec une photo.

Avec un risque qui peut tout emporter.

Le chapitre se ferme sur ce choix : Cédric ne sait pas encore s’il va dire oui ou non.

Mais il sait qu’il va frapper.

Et désormais, il frappe avec quelque chose de plus dangereux que la violence : la preuve.

Chapitre 17

CHAPITRE 17 — LA PREUVE

CHAPITRE 17 — LA PREUVE

À M-8, il y a un moment où tu comprends que tu ne peux plus “gérer”.

Gérer, c’est ce que tu fais quand tu crois que la vie est un plateau.

Mais quand quelqu’un tire dans une cour intérieure, même sans tuer, tu comprends que la vie n’est pas un plateau.

C’est un terrain.

Et sur un terrain, soit tu cours, soit tu frappes, soit tu tombes.

Cédric n’a pas dormi. Encore. Il a revu les deux claquements dans sa tête. Il a revu Sarah plaquée contre le siège. Il a revu l’appel de Mathias, arrivé trop vite, trop propre. Il a revu la bague V. Il a entendu le mot “stabilité” comme une insulte.

Dans la cuisine, Paul est assis, visage fermé. Lévy est là, debout, téléphone en main. Sandra, silencieuse, regarde les angles comme si les murs pouvaient parler.

Cédric pose la balle de tennis sur la table. Cette fois, il ne la tourne plus comme un talisman. Il la pose comme un point final.

— Je veux la photo, dit-il.

Paul se fige.

— Non.

Cédric le regarde.

— Je veux la photo et la plaque. Maintenant.

Paul secoue la tête.

— Cédric, c’est exactement ce qu’ils veulent. Que tu sortes une “preuve” trop tôt, trop brutale, et que tu te coupes de tout. Tu vas brûler ton seul avantage : le doute.

Cédric sourit, mauvais.

— Le doute, c’est leur luxe. Moi, j’ai eu deux coups de feu.

Lévy intervient, calme, mais ferme.

— Paul a raison sur un point : on ne sort rien sans blindage.

Cédric se tourne vers Lévy.

— Tu peux blinder une photo ?

Lévy répond :

— Je peux blinder ton comportement autour de la photo. Pas la photo elle-même.

Sandra ajoute, posée :

— Une preuve mal utilisée devient une preuve contre toi.

Cédric respire. Il se contient. Il sait qu'ils ont raison. Mais il sait aussi qu'il est dans un timing où l'attente ressemble à une capitulation.

— Très bien, dit-il. On fait ça propre.

Paul le fixe, surpris.

— Vraiment ?

Cédric hoche la tête.

— Vraiment. Mais on le fait.

Lévy ouvre son téléphone. Il appelle un numéro sans l'enregistrer.

— J'ai besoin d'un conseil, dit-il.

Une voix répond. On n'entend pas. Lévy écoute, répond par monosyllabes.

Puis il raccroche et regarde Cédric.

— On va parler à quelqu'un de juridique. Pas Hugo. Quelqu'un qui n'a pas peur de la chaîne. Quelqu'un qui connaît les procédures… et les tords.

Cédric sourit.

— Enfin une bonne nouvelle.

Lévy poursuit :

— Mais avant… on sécurise la preuve. Sans passer par toi. Nino doit la transférer sur une clé isolée, pas sur téléphone.

Cédric acquiesce.

Il appelle Nino.

Nino décroche.

— Ouais.

— Je veux la photo et la plaque, dit Cédric.

Nino soupire.

— T’es pressé comme un gosse.

Cédric serre les dents.

— Nino, on a tiré près de Sarah.

Silence.

Nino change de ton. Plus grave.

— OK. Je t’envoie pas ça sur un réseau. Je te donne ça en main propre.

— Où ?

Nino répond :

— Dans une heure. Pas chez toi. Pas à V6. Un endroit neutre. Et tu viens pas seul.

Cédric murmure :

— Je viens avec Paul.

Nino souffle.

— Avec qui tu veux, tant qu'il parle pas trop.

Il raccroche.

Paul fixe Cédric.

— Tu vas rencontrer Nino ? Maintenant ? Dans ce contexte ?

Cédric répond :

— Oui.

Paul serre la mâchoire.

— Alors on le fait propre.

L'endroit neutre est un parking souterrain sous un centre commercial banal, un de ces lieux où les caméras filment beaucoup, mais où les gens regardent peu. Odeur de béton, néons jaunes, silence humide. Pas romantique. Parfait.

Sandra reste à l'extérieur avec un dispositif. Lévy coordonne au talkie. Paul et Cédric descendent.

Nino arrive sans bruit, avec deux hommes. Pas menaçants. Juste présents. Des silhouettes de ceux qui ont survécu à des règles différentes.

Nino serre la main de Cédric.

— T’as une tête de mec qui commence à comprendre, dit-il.

Cédric ne répond pas. Il va droit.

— Donne.

Nino le regarde comme on regarde un impatient.

— D’abord tu écoutes.

Cédric serre les dents.

Nino sort une petite clé USB. Pas fancy. Une clé “bête”. Il la tend à Paul, pas à Cédric.

— Pas toi, dit Nino. Lui.

Paul la prend, surpris.

— Pourquoi moi ?

Nino répond, sec :

— Parce que toi, tu trembles pas pour l’ego. Tu trembles pour la survie.

Paul se fige. Il ne répond pas. Il accepte.

Nino continue :

— La plaque, c’est une plaque de service. Pas “officielle officielle”. Un truc qui te fait comprendre : tu contrôles pas.

Cédric murmure :

— Et le politique ?

Nino hésite. Puis il sort une photo imprimée. Pas numérique. Papier. Comme un vieux monde.

Cédric regarde.

Le visage est net. Un homme qu’on a déjà vu. Pas en première ligne, mais assez pour être reconnu par ceux qui suivent. Un homme de couloir. Un homme qui serre des mains et signe.

Cédric sent sa gorge se serrer.

— Putain…

Paul prend la photo, la regarde, blêmit.

— Tu es sûr ?

Nino hoche la tête.

— Sûr. Et j’ai un autre truc.

Cédric se redresse.

— Quoi ?

Nino baisse la voix.

— Le gars en gris… il a un rituel. Il va toujours au même endroit après avoir “parlé”. Un endroit discret. Pas un ministère. Pas un salon. Un appartement.

Cédric murmure :

— Une planque.

Nino hoche la tête.

— Un sas.

Paul se crispe.

— Tu veux dire que tu sais où il va ?

Nino répond :

— Je sais où il est allé hier. Et je sais où il ira demain. Parce qu’il fait comme tout le monde : il répète quand il croit être invisible.

Cédric sent l’adrénaline monter. Paul le voit.

— Non, dit Paul immédiatement. Tu ne vas pas “aller voir”.

Cédric le fixe.

— Paul… c’est un relais. C’est une porte. Si on tient la porte, on tient une partie du réseau.

Paul secoue la tête.

— Si tu touches à cette porte, tu déclenches un truc que tu ne contrôles pas.

Nino intervient, calme :

— Le mec a raison.

Cédric se tourne, surpris.

Nino le fixe.

— Si tu vas le chercher avec tes mains, tu te salis. Et quand tu te salis, tu deviens comme eux. Ça te donne un plaisir… mais ça te tue.

Cédric serre les dents.

— Alors quoi ?

Nino s’approche.

— Alors tu fais peur autrement. Tu fais peur en montrant que tu sais. Sans agir. Tu poses la preuve sur la table. Et tu laisses l’autre imaginer le reste.

Cédric regarde Paul. Paul hoche la tête : c’est exactement ce qu’il veut.

— Tu me donnes l’adresse du sas ? demande Cédric.

Nino hésite.

Paul coupe :

— Non. Pas d’adresse. Pas maintenant.

Cédric se tend.

Nino sourit, presque triste.

— Ton Paul, là, il est bon. Il te sauve.

Cédric souffle.

— On fait quoi, alors ?

Nino répond :

— On prépare un message. Un message qui dit : “Je sais où tu respires.”

Cédric murmure :

— Et ça, ça suffit ?

Nino hausse les épaules.

— Ça suffit parfois. Et si ça suffit pas… on verra.

Le “on verra” a une odeur de poudre. Cédric le sent. Il sait aussi qu’il a ouvert une

porte en appelant Nino. Une porte qui donne sur un monde qui règle vite.

Ils se séparent. Nino disparaît comme il est venu. Le parking redevient banal.

Cédric regarde Paul.

— Tu as la preuve.

Paul serre la clé et la photo dans une enveloppe.

— Oui.

Cédric murmure :

— Maintenant, on écrit.

Le soir, dans un bureau discret (pas celui d'Armand, pas celui de V6), Lévy les fait rencontrer Maître Kessler.

Un avocat sec, cinquantenaire, regard tranchant. Le genre d'homme qui n'a pas de morale à vendre mais qui a des lignes rouges juridiques dans le crâne.

Kessler regarde la photo, la plaque, les captures.

— Vous savez ce que ça vaut, ça ? demande-t-il.

Cédric répond :

— Ça vaut la peur.

Kessler secoue la tête.

— Ça vaut une plainte contre vous si c’est mal sorti. Diffamation, atteinte à la présomption d’innocence, collecte illicite… et surtout : si vous accusez un homme de couloir, vous touchez un nid de serpents.

Cédric sourit.

— Parfait. Je veux que ça bouge.

Kessler le fixe.

— Vous ne voulez pas “que ça bouge”. Vous voulez survivre. Je suis là pour ça.

Paul intervient :

— On veut un usage “propre”. Sans se suicider.

Kessler hoche la tête.

— Alors écoutez : vous ne sortez pas le nom. Pas encore. Vous sortez l’existence d’un mécanisme. Vous faites comprendre que vous avez des éléments. Vous donnez la possibilité aux concernés de venir répondre. Et vous déposez en parallèle un dossier chez un magistrat. Pas une plainte médiatique : un dépôt sécurisé.

Cédric se fige.

— Tu veux que je fasse confiance à la justice ?

Kessler répond :

— Je veux que vous utilisiez la justice comme un coffre. Vous n’avez pas besoin de

croire en elle. Vous avez besoin qu'elle existe dans votre stratégie.

Paul acquiesce. Lévy aussi. Sandra, silencieuse, approuve de la tête.

Cédric réfléchit. Il déteste "déposer". Il aime "frapper". Mais il comprend le contre-feu : si tu mets la preuve dans un coffre officiel, l'infrastructure ne peut plus l'effacer sans laisser de trace. Et surtout, tu ne portes plus la preuve seul : tu la partages avec un système. Ça te protège.

— D'accord, dit Cédric.

Paul le regarde, surpris et soulagé.

Kessler continue :

— Et surtout : vous ne mentionnez pas Véra. Vous ne mentionnez pas "Livre noir" comme un fait. Vous parlez de "réseaux d'influence", "circuits d'intimidation", "compromis". Vous restez dans le vocabulaire défendable.

Cédric sourit.

— Tu veux me rendre chiant.

Kessler répond, sec :

— Je veux vous rendre vivant.

Cédric inhale. Il acquiesce.

— Très bien. On fait un texte.

Kessler regarde Paul.

— Et vous, vous gardez cette clé sur vous. Vous dormez avec. Vous ne la laissez jamais dans un endroit fixe.

Paul hoche la tête.

Kessler se tourne vers Cédric.

— Vous aimez le direct, Monsieur. Alors je vais vous dire une vérité : ce que vous préparez là, ce n'est pas un moment télé. C'est un acte.

Cédric le fixe.

— Je sais.

Kessler ajoute :

— Et un acte… appelle une réponse.

Cédric sourit, sans joie.

— Ils répondent déjà.

Kessler se lève.

— Alors écrivez bien. Et n'oubliez pas : la preuve, c'est votre balle de match. Si vous la frappez trop tôt, vous la sortez.

Cédric regarde Paul.

— On la frappe au bon moment.

Paul murmure :

— Ou on la frappe pas du tout si Sarah risque de mourir.

Cédric ne répond pas. Il sait que Paul a raison. Et il sait aussi qu’il ne peut plus reculer.

Sur le chemin du retour, son téléphone vibre.

Un seul message.

“Quarante-huit heures. — M.”

Pas V.

M.

Cédric se fige.

Paul lit, et son visage se ferme.

— Mila.

Cédric serre la mâchoire. Là, le piège devient intime à nouveau.

Cédric murmure :

— Ils me servent encore… mais plus près.

Et le chapitre se ferme sur cette bascule : ils ont la preuve, ils ont une stratégie, ils ont une fenêtre…

Et la fenêtre vient d’être contaminée par une femme.

Par la faille.

Chapitre 18

CHAPITRE 18 — LA FAILLE

CHAPITRE 18 — LA FAILLE

À M-8, il y a des pièges qui n’ont pas besoin de barbelés.

Ils n’ont besoin que d’un prénom.

Le message est arrivé comme une caresse sur une cicatrice :

“Quarante-huit heures. — M.”

Trois caractères, et tout ce que Paul, Lévy, Antoine, Sandra ont construit en “protocole” s’est mis à trembler. Parce que M, ce n’est pas un dossier. Ce n’est pas un préfet. Ce n’est pas un avocat.

C’est une porte.

Et Cédric… a toujours aimé les portes.

Dans la cuisine, il fixe l’écran sans bouger. Paul le regarde comme on regarde une main qui s’approche d’un briquet dans une pièce saturée d’essence.

— Non, dit Paul.

Cédric lève les yeux.

— Je n’ai rien dit.

Paul s’avance.

— Tu n’as pas besoin de parler. Tes yeux parlent. Tu penses “si je la vois, j’aurai des infos”. Tu penses “si je la vois, je reprends le contrôle”. Tu penses “si je la vois, je respire”.

Cédric serre la mâchoire.

— Et tu penses quoi, toi ?

Paul répond, sec :

— Je pense “si tu la vois, tu te fais écrire”.

Lévy arrive derrière, sans bruit. Il a cette façon d’entrer dans une pièce comme un signal d’alarme.

— On ignore, dit Lévy.

Cédric souffle, agacé.

— Vous ignorez tout, vous.

Sandra, adossée au mur, tranche plus doucement mais plus juste :

— On ignore ce qui sert à te déplacer. Mila sert à te déplacer.

Le prénom tombe : Mila.

Cédric ne dément pas, ne confirme pas. Il ne la prononce même pas. Il refuse de donner au mot une existence. Mais à l'intérieur, il la voit : le parfum sec, les yeux qui savent, la phrase qui avait tout résumé.

"Tu crois choisir. Tu ne choisis pas."

Cédric se lève.

— Je dois savoir ce qu'elle veut.

Paul se place devant lui, comme un mur humain.

— Non.

Cédric s'arrête, à deux centimètres.

— Paul… ils savent où Sarah dort. Ils ont tiré près d'elle. Et toi tu me dis "non" comme si on parlait d'un after.

Paul ne bouge pas.

— Parce que c'est exactement ça. C'est un after. Mais en version mortelle.

Cédric serre les dents.

— Je vais pas y aller pour coucher.

Paul éclate d'un rire sans joie.

— C'est ça qui me tue avec toi. Tu crois que ton désir, c'est juste du sexe. Ton désir, c'est le risque. Et eux, ils te donnent du risque emballé en femme.

Silence.

Lévy parle, froid.

— Tu ne bouges pas sans nous. Point.

Cédric regarde Lévy.

— Alors bougez avec moi.

Paul se fige. Lévy aussi. Sandra relève la tête.

Lévy répond, après une seconde :

— Tu veux quoi ? Une rencontre ?

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Paul explose, mais contenu :

— Cédric…

Cédric le coupe.

— Je suis en train de perdre Sarah, Paul. Et toi tu veux que je reste immobile parce qu'un protocole te rassure.

Paul serre les poings.

— Le protocole ne me rassure pas. Il empêche les enterrements.

Cédric respire, puis dit, plus bas :

— Je ne veux pas être tenu.

Paul murmure :

— Alors ne va pas au seul endroit où tu es tenable.

Cédric ne répond pas. Son silence est une décision.

Ils mettent une heure à fabriquer la rencontre comme on fabrique une opération.

Pas un rendez-vous romantique. Un piège dans le piège.

Lévy fait tourner deux véhicules. Sandra place un angle. Un homme en civil fait semblant de lire un journal. Un autre commande un café à l'avance. Paul veut rester au plus près. Cédric veut de l'air.

Ils tranchent : Paul à distance courte, mais pas collé. Cédric au centre, comme toujours, parce qu'il ne sait pas être secondaire.

À 19h12, Cédric reçoit un nouveau message.

"21:30. Galerie. Rue des Petits-Champs. Porte latérale. Seul." — M

Cédric montre le message. Paul jure entre ses dents.

— Galerie. Ils ont du goût.

Lévy regarde Sandra.

— Porte latérale… ça pue.

Sandra répond :

— C’est fait pour qu’on se sente mal.

Cédric murmure :

— On y va.

Paul le fixe.

— Tu vas y aller et tu vas mentir à ton cerveau. Tu vas te dire “je suis là pour l’info”. Et ton cerveau va prendre “l’info” comme excuse pour faire ce qu’il veut.

Cédric sourit, fatigué.

— Paul, tu devrais écrire des livres.

Paul ne sourit pas.

— Moi je veux que tu restes vivant pour les écrire toi-même.

La galerie est un endroit silencieux, trop blanc, trop propre.

Une façade discrète. Une vitrine sans vraie vitrine. À l’intérieur, des tableaux abstraits qui coûtent des fortunes et qui servent surtout à blanchir des vies.

Cédric entre par la porte latérale, comme demandé, mais il n’est pas “seul”. Il est seul dans le champ visible. Autour, il y a des yeux qui ne clignent pas : ceux de Lévy, de Sandra, de Paul. Invisibles, mais présents.

Dans l’espace, l’air est froid. Odeur de peinture, de cire, et d’argent.

Et puis Mila apparaît.

Elle n’est pas habillée “sexy”. Elle est habillée “intouchable”. Un manteau sombre, un pantalon simple, cheveux attachés. Elle avance comme si elle connaissait déjà toutes les sorties.

Cédric la regarde. Il sent une impulsion physique — pas l’envie brute, non. L’envie d’être aspiré par le danger.

Mila sourit à peine.

— T’as mis du monde.

Cédric répond, sec :

— J’ai appris.

Mila s’approche, sans se presser.

— Ça ne sert à rien.

Cédric lève un sourcil.

— Pourquoi ?

Mila penche la tête.

— Parce que tu es déjà venu. Donc tu as déjà dit “oui” à quelque chose.

Cédric serre les dents.

— Je suis venu pour parler.

Mila sourit.

— C’est ce qu’ils disent tous.

Elle regarde autour d’elle.

— T’es fatigué.

Cédric se force à rester froid.

— Dis ce que tu veux.

Mila avance d’un pas. Elle est proche, mais pas trop. Elle respecte la distance de la peur.

— Je veux t’aider.

Cédric rit, bref.

— Aider ? Tu bosses pour qui ?

Mila ne répond pas immédiatement. Elle touche du doigt le cadre d’un tableau.

— Tu aimes la lumière, dit-elle. Tu sais ce que la lumière fait aux insectes ?

Cédric fixe ses yeux.

— Je ne suis pas un insecte.

Mila répond calmement :

— Non. Tu es une lampe.

La phrase le frappe. Il serre la mâchoire.

— Qui t’envoie ?

Mila le regarde, plus grave.

— Disons que j’ai des loyautés. Et des peurs.

Cédric se penche.

— Mila… je m’en fous de tes poèmes. Je veux du concret.

Mila hoche la tête, comme si elle attendait cette violence-là.

Elle sort son téléphone.

Elle ne montre pas une vidéo de vice.

Elle montre une photo.

Un couloir. Blanc. Une porte. Un détail.

Cédric reconnaît instantanément : un angle de la nouvelle planque. Pas l'adresse, non. L'intérieur. Le lieu qui était censé être "neutre".

Son sang se glace.

Mila le regarde, douce :

— Tu vois ? Même quand tu "déplaces", tu ne déplaces pas vraiment.

Cédric respire mal. Il se sent humilié. Et derrière l'humiliation, il sent la rage qui veut sortir.

— Pourquoi tu me montres ça ? demande-t-il, bas.

Mila approche d'un millimètre.

— Parce que tu n'as plus le luxe de croire que tu peux gagner seul.

Cédric serre les dents.

— Et vous voulez quoi ?

Mila sourit, presque triste.

— On veut que tu arrêtes de te débattre.

Cédric recule d'un demi-pas.

— Donc tu viens me vendre le "oui".

Mila penche la tête.

— Le “oui” n’est pas une capitulation. C’est une respiration.

Cédric éclate d’un rire dur.

— Respiration ? Ils ont tiré près de Sarah.

Mila ne tremble pas.

— Ils ont tiré pour ne pas tuer.

Cédric la fixe, glacé.

— T’entends-toi parler ?

Mila baisse la voix.

— Cédric… les gens qui font ça ne se voient pas comme des monstres. Ils se voient comme des régulateurs. Ils pensent qu’ils évitent le chaos.

Cédric murmure :

— Et moi je suis le chaos.

Mila ne répond pas, mais son silence confirme.

Cédric se penche.

— Je veux une chose. Une seule. Qui a donné l’ordre de viser Sarah ?

Mila regarde le sol, puis répond :

— Tu poses des questions qui te font croire que tu comprends. Comprendre ne te protégera pas.

Cédric serre les poings.

— Mila.

Mila relève les yeux. Et là, dans son regard, il y a une faille. Une vraie. Une peur humaine.

— Tu veux savoir pourquoi je suis là ? dit-elle.

Cédric ne bouge pas.

Mila murmure :

— Parce que tu vas faire une bêtise avec ta preuve.

Cédric se fige.

— Quelle preuve ?

Mila sourit très légèrement.

— Tu vois ? Tu n’as même pas encore compris le niveau. Je sais que tu as une clé. Je sais que tu as une photo. Je sais que tu as une plaque. Et je sais que tu as vu un avocat qui s’appelle Kessler.

Le monde se resserre d’un coup.

Cédric sent un vide dans le ventre.

— Qui t’a dit ça ?

Mila hausse les épaules.

— Tu veux vraiment la liste ? Ou tu veux la réalité ?

Cédric respire. Il ne parle plus comme un animateur. Il parle comme un homme.

— Mila… tu es quoi, exactement ?

Elle s’approche, et sa voix devient presque tendre :

— Je suis celle qui te montre la sortie avant que tu t’écrases.

Cédric murmure :

— La sortie, c’est le “oui”.

Mila hoche la tête.

— Oui. Mais pas comme tu le crois.

Cédric se penche.

— Explique.

Mila répond, simple, brutale :

— Ils ne veulent pas que tu te taises. Ils veulent que tu deviennes utile.

Cédric ferme les yeux une seconde. Mathias. “Soupape nationale.” “Clown utile.”

— Et toi, tu veux que je devienne utile.

Mila souffle.

— Moi, je veux que Sarah respire.

Cédric ouvre les yeux.

— Ne prononce pas son prénom.

Mila se fige. Elle a touché juste.

— Tu vois ? dit-elle. Tu es déjà en train de choisir.

Cédric serre la mâchoire.

— Donne-moi une seule information qui prouve que tu n’es pas juste un relais.

Mila le regarde longtemps. Puis elle lâche, très bas :

— Mathias n’est pas ton problème.

Cédric se tend.

— Quoi ?

Mila murmure :

— Mathias est le gant. Ton problème, c’est la main.

Cédric fixe Mila.

— La main, c’est Véra.

Mila ne répond pas, mais son silence est un “oui” qui ne dit pas son nom.

Elle ajoute :

— Et Véra… n’est pas la plus haute.

Le sol se dérobe légèrement sous Cédric. Parce que si Véra n’est pas la plus haute, ça veut dire que ce qu’il appelle “Livre noir” est peut-être un département, pas un sommet.

Cédric murmure :

— Qui est au-dessus ?

Mila recule d’un pas.

— Je ne peux pas.

Cédric se durcit.

— Tu peux. Tu ne veux pas.

Mila le fixe, et pour la première fois, elle a l’air en colère.

— Tu crois que tu es le seul à risquer ? Tu crois que moi, je suis libre ? Tu crois que je suis ici parce que ça m’amuse ?

Cédric reste silencieux.

Mila reprend, plus froide :

— Le “oui” que tu refuses… ce n’est pas pour eux. C’est pour toi. Pour te garder en vie pendant que tu deviens plus grand.

Cédric ricane.

— Plus grand ? Tu me vends une carrière ?

Mila s’approche, et là, sa voix devient presque dangereuse :

— Je te vends une année.

Un frisson traverse Cédric. “Une année”. Comme la promesse du roman entier : l’année avant les élections. L’année où tout bascule.

Mila continue :

— Tu veux faire de la politique ? Tu veux te présenter ? Tu crois que tu peux monter une candidature sans passer par eux ?

Cédric se fige.

— Qui t’a parlé de ça ?

Mila sourit.

— Tu n’es pas un secret, Cédric. Tu es une rumeur. Et les rumeurs, on les exploite.

Cédric serre les dents. Le futur se rapproche, violent.

Il se penche, bas :

— Tu veux que je te croie ?

Mila le regarde.

— Je veux que tu survives.

Cédric sent la faille s’ouvrir en lui : l’envie de la croire, parce que croire, c’est reposant. Parce que croire, c’est déposer un fardeau sur quelqu’un d’autre.

Et Mila voit ce moment.

Elle s’approche encore, et pour une seconde, l’air change : pas du sexe, non. Une intimité. Une possibilité.

— Ne me touche pas, dit Cédric.

Mila s’arrête net.

Elle sourit, presque moqueuse.

— Tu vois ? Tu as peur de toi.

Cédric se raidit.

— Je ne veux pas être tenu par ça.

Mila murmure :

— Trop tard. Ils ont déjà écrit “porte” sur ton front.

Silence.

Puis Mila glisse une dernière phrase, comme une lame offerte :

— Demain, à 23h, il y a une soirée. Pas un salon de luxe comme tu imagines. Un sas. Un endroit où les hommes “importants” redeviennent des hommes. Si tu veux comprendre… viens.

Cédric la fixe.

— Tu veux me faire entrer.

Mila ne nie pas.

— Je te donne une option.

Cédric respire.

— Et si je ne viens pas ?

Mila répond, calme :

— Alors tu seras servi ailleurs. Et cette fois… pas dans une cour.

Elle se détourne, commence à partir.

Cédric la retient d’une phrase.

— Mila.

Elle se retourne.

Cédric demande, bas, terrible :

— Tu es avec eux… ou tu es avec moi ?

Mila le regarde longtemps. Et sa réponse n’est pas un oui, ni un non.

— Je suis avec la gravité.

Puis elle disparaît derrière une porte blanche.

Cédric reste immobile. Il sent son cœur battre trop vite. Il sent la tentation. Il sent la honte de la tentation.

Et surtout, il sent une chose : cette rencontre n’était pas une discussion.

C’était un test.

Dans la voiture, Paul ne parle pas tout de suite. Il le regarde. Il attend que Cédric se trahisse.

Cédric finit par dire :

— Elle sait pour Kessler.

Paul ferme les yeux.

— Donc ils nous voient.

Cédric serre la balle de tennis dans sa poche.

— Elle m’a parlé d’une soirée.

Paul explose.

— Bien sûr ! Bien sûr qu’elle t’a parlé d’une soirée ! C’est leur terrain ! C’est exactement là où ils tiennent les hommes !

Cédric le fixe.

— Elle m’a aussi dit que Véra n’est pas la plus haute.

Paul se fige. Ça, ce n’est pas du parfum. C’est de l’information.

— Elle a dit ça ?

Cédric hoche la tête.

Paul respire, et son cerveau tourne.

— Donc Mila n’est pas juste une “honey trap”. Elle est peut-être une informatrice… ou une arme intelligente.

Cédric murmure :

— Ou les deux.

Lévy, en radio :

— On rentre. Pas de détour.

Cédric répond :

— On rentre.

Et pendant deux minutes, il croit que tout est sous contrôle.

Puis le téléphone de Paul vibre.

Un appel de Lévy, en direct, sur une ligne interne.

Paul décroche. Écoute. Son visage se ferme. Se durcit. Se vide.

Cédric le voit.

— Quoi ? demande-t-il.

Paul raccroche lentement. Il a la gorge serrée.

— Ils nous ont frappés.

Cédric se redresse.

— Où ? Sarah ?

Paul secoue la tête.

— Non. Pire.

Cédric ne comprend pas.

Paul sort l'enveloppe où il avait rangé la clé USB. Il l'ouvre. Ses doigts tremblent.

L'enveloppe est vide.

Le sang de Cédric se retire d'un coup.

— Non…

Paul balbutie.

— Je l'avais sur moi… je l'avais… je…

Sandra, au volant, lâche un juron bas. Lévy, en radio, demande :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Paul répond, voix serrée :

— La clé. La preuve. Elle n'est plus là.

Silence radio.

Un silence où l'on entend, presque, le sourire de Véra.

Cédric fixe Paul.

— Comment ?

Paul secoue la tête, abasourdi.

— Je sais pas… je l'avais… au parking j'ai senti… quelqu'un m'a frôlé… un choc léger… je…

Cédric comprend d'un coup, comme un coup de poing dans le ventre.

Mila.

La galerie.

Le test.

L'instant où Paul était en position, où tout le monde était concentré sur Cédric et sur la porte latérale.

Un pickpocket de haut niveau, dans une foule inexistante, mais dans une opération où l'attention était ailleurs.

Cédric murmure :

— Ils nous ont fait venir pour ça.

Paul ferme les yeux, honteux.

— Oui.

Cédric serre les poings, rage froide.

— Ils ont la preuve.

Paul murmure :

— Et ils savent qu’on allait la déposer.

Cédric fixe l’écran de son téléphone, comme s’il allait le casser.

Une notification arrive immédiatement. Comme une réponse scénarisée.

Un message.

“Tu voulais frapper avec la preuve. La preuve t’a frappé.”
Signé : V

Paul tremble.

— Putain…

Cédric ne dit rien. Il est trop calme, et ce calme-là fait peur.

Sandra murmure :

— Ils ont voulu te montrer qu’ils contrôlent même ton contre-feu.

Lévy, en radio, plus froid que jamais :

— Rentrez. Maintenant. On replanifie tout. Et Cédric… tu ne bouges plus.

Cédric répond, presque inaudible :

— Trop tard.

Paul le regarde, alarmé.

— Ne dis pas ça.

Cédric serre la mâchoire, voix basse :

— Ils viennent de voler ma balle de match. Donc je vais jouer sans balle.

Paul blêmit.

— Cédric…

Cédric se tourne vers la vitre. Paris défile. Il sent la rage se transformer en décision.

Il murmure :

— Mila m’a donné une option. Une soirée. Un sas.

Paul explose.

— Non !

Cédric le fixe, et dans ce regard, il n’y a plus l’animateur. Il y a l’homme qu’on a humilié, l’homme qu’on a privé d’air.

— Ils ont pris la preuve, Paul. Ils veulent mon oui. Ils veulent que je m’assoie.

Paul secoue la tête.

— Et tu veux aller dans leur sas ? Tu veux leur donner ton corps ? Ton image ? Ton

erreur ?

Cédric répond, glacé :

— Non.

Il marque une pause.

— Je veux récupérer ce qu’ils ont pris. Ou récupérer quelque chose de plus gros.

Paul se fige. Il comprend : Cédric vient de franchir une ligne intérieure. La ligne où l’idée “je protège” devient “je chasse”.

Le chapitre se ferme sur cette vérité brutale :

Ils ont volé la preuve pour l’empêcher de frapper.

Et en voulant l’empêcher de frapper… ils viennent de lui donner une raison d’entrer dans le sas.

Pas pour le plaisir.

Pour la guerre.

Chapitre 19

CHAPITRE 19 — LE SAS

CHAPITRE 19 — LE SAS

À M-8, Cédric comprend une chose simple : ils ne lui ont pas volé la preuve.

Ils l’ont échangée.

Ils lui ont pris la balle de match pour l’obliger à jouer sur leur terrain. Et leur terrain, ce n’est pas le plateau, ce n’est pas le tribunal, ce n’est même pas la rue.

C’est la nuit.

Dans l’appartement, après l’annonce de la disparition de la clé, personne ne parle pendant une minute entière. Pas parce qu’ils ne savent pas quoi dire. Parce qu’ils savent exactement ce que ça veut dire.

Paul a la honte dans la gorge. Lévy a la colère dans les yeux. Sandra calcule déjà. Lina ne cligne pas : elle scrute des écrans comme si les écrans pouvaient recracher une vérité. Hugo tient un stylo qui tremble, incapable de choisir entre la loi et la survie.

Cédric, lui, est trop calme.

Un calme de prédateur qui vient de perdre sa proie… et qui décide de changer de proie.

Le message est arrivé juste après, comme un sourire posé sur une joue :

“Tu voulais frapper avec la preuve. La preuve t’a frappé.” — V

Lévy tranche l’air.

— On verrouille. On coupe les mouvements. On met Sarah hors réseau. On refait une stratégie.

Paul relève les yeux, écrasé.

— J’ai senti un frôlement… j’aurais dû—

Cédric le coupe, bas, sans colère.

— Tu n’aurais rien “dû”. Ils l’ont fait pour que tu te sentes coupable. Ils veulent fissurer notre noyau.

Silence.

Sandra murmure :

— Ils ont volé la clé pour te pousser vers la soirée.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Lévy se durcit.

— Donc tu n’y vas pas.

Cédric le regarde enfin. Dans ses yeux, il n'y a plus l'animateur insolent. Il y a un homme qui a entendu deux impacts dans une cour intérieure et qui sait que les prochaines balles ne viseront pas son ego.

— Lévy… ils ne me poussent pas. Ils me tirent.

Paul se lève, violent.

— Et tu vas te laisser tirer ? Dans leur décor ? Dans un sas ?

Cédric pose la balle de tennis sur la table. Elle roule et s'arrête sur un mot griffonné : PARLE.

— Ils veulent mon oui, dit-il. Ils veulent que je m'assoie. Très bien.

Paul explose.

— Quoi "très bien" ?!

Cédric relève les yeux.

— Je vais m'approcher assez pour les voir. Pas assez pour me vendre.

Lévy secoue la tête.

— Personne ne "voit" dans un sas. Un sas, c'est une bouche. Ça avale.

Sandra fixe Cédric longtemps, puis dit, simple :

— On te sort si tu dis le mot.

Cédric esquisse un sourire.

— Tennis.

Paul serre la mâchoire.

— Pas drôle.

— C’est pas une blague, répond Cédric. C’est ma sortie.

Lévy soupire, comme un homme qui sait qu’il est en train de céder à un tremblement de terre.

— D’accord. Tu entres seul. Nous, on est dehors. Pas de téléphone réel. Pas de montre connectée. Tu prends un leurre. Et tu sors au premier glissement.

Paul se penche, voix basse, presque suppliante :

— Cédric… tu me promets que tu ne touches personne.

Cédric ne répond pas tout de suite. Puis il dit :

— Je ne touche personne.

Ce n’est pas une promesse morale. C’est une promesse tactique.

À 22h58, Mila envoie une seule ligne :

“23h30. Immeuble. 2e. Porte noire. Tu dis ‘M’.”

Aucun nom de rue. Aucun contexte. Juste une injonction. Comme si la ville était déjà à eux.

Sandra glisse un petit objet dans la main de Cédric.

— Quoi ? demande-t-il.

— Un traceur passif. Pas un GPS. Un truc qui parle seulement si on est près.

Une bouée ridicule contre un océan. Mais il la prend.

Cédric appelle Antoine.

Une sonnerie. Antoine décroche.

— Ouais.

— Ils m’ont proposé un sas. Et ils ont volé la clé.

Silence.

Puis Antoine, très bas :

— C’est pas une soirée. C’est une salle d’opération.

— Je sais.

— Tu y vas ?

— Oui.

Aucun reproche. Antoine ne reproche pas. Antoine constate.

— Alors écoute-moi, dit Antoine. Tu ne bois pas. Tu ne prends rien. Tu ne touches personne. Tu ne te laisses pas isoler. Et tu gardes une seule idée : tu n’es pas venu pour comprendre. Tu es venu pour sortir.

Cédric ferme les yeux une seconde.

— Ils ont Sarah.

Antoine répond, sec :

— Justement. Tu sors. Tu ne t’installes pas.

— Je veux récupérer ce qu’ils ont pris.

— Tu veux récupérer la clé. Mais la clé, c’est peut-être un appât. Si tu peux récupérer mieux, prends mieux. Mais sans te brûler.

Cédric hoche la tête même si Antoine ne voit pas.

— OK.

Antoine ajoute, plus dur :

— Et Cédric… si tu te fais filmer là-bas, tu n’es plus un animateur. Tu es un dossier. Et un dossier, ça se range.

Cédric serre la mâchoire.

— J’ai compris.

Antoine raccroche.

23h00.

Paris est un décor qui fait semblant d’être vivant. Les rues brillent, les voitures passent, les gens rient. Et dans les étages, le vrai pays se tient dans des salons sans vitrine.

Le sas n’est pas une villa. Ce n’est pas un palace.

C’est pire : un immeuble haussmannien banal, façade propre, quartier propre, calme propre. Un endroit où personne ne se demande ce qui se passe parce que personne n’ose se demander.

Cédric sonne. Une voix de femme, douce, anonyme :

— Oui ?

Il avale sa salive, prononce le code.

— M.

Un temps.

— Montez.

La porte s’ouvre.

Le hall est trop propre. Un concierge ne regarde pas. Deux caméras regardent. Cédric sent qu’il est déjà enregistré.

Deuxième étage. Porte noire.

À l’intérieur, un homme en noir, sans expression, tend la main.

— Téléphone.

Cédric sort le leurre. L’homme le met dans une boîte, avec d’autres téléphones empilés comme des aveux.

— Montre.

Cédric ouvre les mains. L’homme palpe vite, propre. Il trouve le traceur passif.

Ses yeux se lèvent.

Cédric sent son cœur accélérer.

L’homme ne dit rien. Il hésite une seconde. Puis il range le traceur dans une petite enveloppe et la pose sur une table.

— Ça, non.

Cédric force un sourire.

— D’accord.

Première leçon : ici, on ne casse pas. On range.

Il avance.

L’appartement est un monde.

Lumière chaude. Musique basse. Pas de vulgarité caricaturale. Pas de cris. Tout est feutré, maîtrisé, poli. Comme une réception. Comme un dîner où on ne sert pas de nourriture visible, mais où on sert des faiblesses.

Des hommes en costume, sans cravate, parlent par petites phrases. Des femmes élégantes circulent, pas comme des invitées : comme des lignes de code. Des serveurs silencieux proposent des verres, des plateaux, des sourires.

Cédric refuse le premier verre. Ça surprend. Ici, ceux qui refusent sont rares.

Il reconnaît des silhouettes. Pas toujours des visages. Des postures. Des manières de tenir un verre, de se tourner, de parler à mi-voix. La France les voit en morale, en indignation, en grands principes. Ici, ils sont en fatigue. En vice. En vérité tenue par contrat.

Puis Mila apparaît.

Elle ne sourit pas comme une maîtresse. Elle sourit comme une porte qui s’ouvre.

— T’es venu, dit-elle.

Cédric répond, sec :

— J’ai été invité.

Mila sourit.

— Convoqué.

Cédric ne tourne pas autour.

— Où est ma clé ?

Mila baisse la voix et l'emmène vers une pièce latérale. Un salon. Bibliothèque. Moquette épaisse. Le genre d'endroit où les décisions deviennent "intimes" pour ressembler à des choix.

Dans le salon, une femme est assise. Élégante, cinquante ans peut-être, visage lisse sans excès, regard qui pèse plus que n'importe quelle menace.

Elle lève les yeux.

— Cédric.

Elle prononce son prénom comme une propriété.

Mila dit simplement :

— Sybille.

Cédric garde son calme.

— Vous êtes Véra ?

Sybille sourit, amusée par la naïveté.

— Non.

Une pause.

— Je suis celle qui fait circuler. Véra… elle tient.

Cédric avale sa salive. Le réseau a des étages.

Sybille désigne un fauteuil.

— Assieds-toi.

Cédric reste debout.

— Je ne suis pas venu pour être confortable.

Sybille incline la tête.

— Bien. Alors on va être efficaces.

Elle s’approche de Cédric, faible distance, comme une mère dangereuse.

— Tu es accro à deux choses, dit-elle. La lumière… et les portes.

Elle effleure sa veste, geste presque maternel.

— Nous, on tient les portes. Et on sait très bien où tu passes.

Cédric ne bouge pas. Il sent le piège intime se resserrer : pas de couteau, pas de cri. Une douceur qui serre.

Sybille ajoute, presque gentiment :

— Tu veux faire de la politique, hein ?

Le mot frappe.

Mila baisse les yeux.

Cédric serre la mâchoire.

— Qui est au-dessus de vous ?

Le sourire de Sybille s’efface une seconde.

— Tu n’as pas besoin de savoir.

— Si, j’ai besoin.

Sybille redevient douce.

— Non. Tu as envie. Et l’envie, c’est ton défaut.

Elle fait un geste.

Deux hommes en noir entrent, traînant quelqu’un.

Un homme jeune. Capuche. Visage marqué.

Cédric le reconnaît immédiatement.

Le contact de Lina.

Celui qui a “disparu”.

Il est vivant, mais ses yeux sont vides. Pas drogués. Éteints. Un homme stabilisé.

Sybille s’adresse à lui, comme à un enfant.

— Dis bonjour.

L’homme ne parle pas.

Sybille soupire, puis répète, plus ferme :

— Dis bonjour.

L’homme murmure, presque inaudible :

— Bonjour.

Cédric sent une rage froide lui monter dans la poitrine. Il regarde Mila. Elle a blanchi.

Sybille sourit à Cédric.

— Tu vois ? Nous, on ne tue pas quand on peut ranger.

Cédric se penche, voix basse, terrible :

— Vous êtes des malades.

Sybille hausse les épaules.

— Nous sommes des réalistes.

Et dans cette phrase, Cédric comprend le vrai piège : ils peuvent l’enfermer dans une image. Une image sans scandale facile, sans sexe explicite, sans rien de vendable.

Juste un homme “présent” dans un lieu qui sent la compromission.

Ça suffit.

Sybille se tourne vers lui.

— Maintenant, tu vas décider. Ici. Ce soir.

Cédric serre les dents.

— Non.

Sybille sourit.

— Si. Parce que tu es déjà entré. Et l’entrée… c’est un oui.

Cédric sent l’oreillette brûler contre sa peau. Il sait que Paul et Lévy entendent des bribes, pas tout. Il sait que dehors, ils sont impuissants. Il sait que le sas est un monde fermé.

Il respire. Froid.

Il regarde Sybille.

— Je vais dire oui.

Dehors, Paul lâche un juron étouffé.

Sybille sourit, satisfaite.

— Voilà.

Cédric continue, sans cligner :

— Mais je veux une chose. Une seule. Pour prouver que vous respectez votre parole.

Sybille incline la tête.

— Dis.

Cédric parle lentement.

— Sarah. Je veux un signe. Maintenant. Pas une photo. Pas un message. Un signe que vous la laissez respirer.

Sybille le regarde. Un micro-silence. Elle calcule.

Puis elle fait un geste à Mathias.

Un homme apparaît derrière, costume gris, regard de dossier.

Mathias.

Il sort un téléphone. Tape. Attend. Puis montre l'écran à Cédric.

Un message s'affiche, venant d'un numéro inconnu — mais reçu sur la ligne sécurisée de Sarah.

"Pas de voiture demain matin. Pas de rappel."

Cédric fixe l'écran. Il sent la manipulation. Mais c'est un signe.

Sybille murmure :

— Tu vois ? On peut être corrects.

Cédric acquiesce, comme s'il avalait une humiliation.

— Et maintenant… je veux ma clé.

Sybille sourit.

— Pas tout de suite.

Cédric se penche, voix basse :

— Si vous ne me la rendez pas, mon oui ne vaut rien.

Sybille le regarde longtemps. Puis elle fait un signe léger.

Mathias ouvre une porte. Revient avec une enveloppe kraft.

Il la pose sur la table, devant Cédric.

Cédric ne la prend pas tout de suite. Il sait : si c'est un piège, c'est là. Dans la prise.

Sybille murmure :

— Prends.

Cédric prend l'enveloppe. La glisse dans sa veste.

Sybille se recule.

— Bienvenue, dit-elle. Bienvenue à la table.

Cédric se lève.

— Je ne m’assois pas.

Sybille sourit.

— Tu verras.

Mila le regarde. Elle ne sourit pas. Elle a l’air soulagée et coupable à la fois.

Cédric se tourne vers elle.

— Tu savais.

Mila baisse les yeux.

— Je savais que tu viendrais.

Cédric murmure :

— Parce que je suis une porte.

Mila relève les yeux, et dans son regard, il y a une vérité nue.

— Parce que tu es humain.

On le raccompagne. Pas brutalement. Correctement. Comme on raccompagne un client.

Et c’est ça, le poison : la politesse.

Dans le couloir, juste avant la sortie, une porte entrouverte laisse passer un rire d’homme trop connu, une voix féminine trop professionnelle, et une phrase murmurée :

— On oublie, Monsieur le Ministre. Comme d’habitude.

Cédric ne voit pas plus. Il n’a pas besoin.

Il comprend la logique entière : ce n’est pas l’acte qui est important. C’est la garantie qu’il disparaît… ou qu’il réapparaît.

Dehors, l’air de Paris lui paraît trop froid. Il respire comme s’il revenait d’un autre pays.

Paul l’attend à cinquante mètres, visage tendu, prêt à le frapper et à l’embrasser dans la même seconde.

Cédric monte.

Paul explose immédiatement, à voix basse.

— T’as dit oui ?!

Cédric ne répond pas. Il sort l’enveloppe. La pose sur les genoux de Paul.

— Ouvre.

Paul ouvre. Ses doigts tremblent.

À l’intérieur, la clé USB est là.

Paul ferme les yeux, soulagé, furieux.

— Ils te l’ont rendue…

Cédric murmure :

— Ils me l’ont rendue parce qu’ils pensent m’avoir.

Lévy, par radio :

— Raconte.

Cédric respire.

— Sybille. Mathias. Mila. Ils ont le contact de Lina vivant. Et ils veulent un oui “d’orientation”. Ils promettent une nuit sans rappel pour Sarah.

Silence radio.

Paul serre le volant.

— Une nuit.

Cédric regarde dehors.

— Une nuit.

La voiture démarre.

Et c’est là que Cédric sent la vraie aiguille du piège : Sybille lui a rendu la preuve… mais elle a obtenu quelque chose. Même sans film, même sans photo, même sans sexe : elle a obtenu sa présence. Son passage. Son empreinte.

Son “oui” d’entrée.

Cédric regarde la clé USB comme on regarde une arme dont on vient de comprendre qu’elle peut exploser dans ta main.

Une dernière notification arrive sur son téléphone, comme une caresse finale :

“Tu as voulu la lumière. Tu as choisi la table. — V”

Paul murmure, cassé :

— On est morts.

Cédric répond, glacé :

— Non.

Il marque une pause, puis il lâche la phrase qui change tout :

— On leur arrache la main.

Chapitre 20

CHAPITRE 20 — LE OUI FANTÔME

CHAPITRE 20 — LE OUI FANTÔME

À M-8, Cédric comprend enfin comment ils gagnent.

Ils ne gagnent pas en te cassant.

Ils gagnent en te faisant collaborer, même une seconde. Même un geste. Même un silence.

Dans la voiture, en rentrant du sas, Paul n’a pas parlé pendant dix minutes. Ce n’était pas du mutisme. C’était de la digestion. On ne digère pas une pièce comme celle-là avec des mots.

Cédric, lui, fixait Paris. Il avait vu les couloirs. Les rires bas. La phrase du “Ministre”. Et surtout : Sybille qui lui avait expliqué, sans violence, que sa présence suffisait.

Lévy attendait dans l’appartement, debout, visage fermé.

— Raconte, dit-il.

Cédric enlève sa veste, lentement. Comme s’il retirait une peau contaminée.

— Ils ont la clé. Mathias me l’a montrée. Sybille veut un “oui implicite”. Elle promet une journée sans rappel sur Sarah.

Silence.

Sandra, adossée au mur, lâche simplement :

— Ils veulent ton obéissance en échange d'un peu d'air.

Paul serre les dents.

— Et tu vas faire quoi ?

Cédric ne répond pas immédiatement. Il marche jusqu'à la table, reprend la balle de tennis, la tourne une fois, puis la repose côté JAMAIS.

— Je vais leur donner un oui, dit-il.

Paul explose.

— Non !

Lévy fait un pas.

— Cédric—

Cédric lève la main. Calme.

— Un oui fantôme.

Ils se taisent.

— Un oui qui leur donne l'illusion qu'ils m'ont… pendant que je fais l'inverse.

Paul le fixe, méfiant.

— Tu crois que tu peux jouer à ça avec eux ?

Cédric sourit, sans joie.

— Je crois que je n'ai pas le choix. Sarah est leur levier. Tant que Sarah est levier, "non" est un luxe.

Lévy secoue la tête.

— Si tu fais un geste public, tu leur donnes un reçu.

— Je sais, répond Cédric. Alors le geste doit être neutre. Défendable. Et surtout… réversible.

Sandra comprend avant les autres.

— Tu vas te taire sur le préfet.

Cédric hoche la tête.

— Je vais "passer à autre chose" à l'antenne. Comme si j'étais fatigué. Comme si je voulais protéger la chaîne. Comme si je redevenais divertissement.

Paul serre les poings.

— Ça me dégoûte.

Cédric le regarde.

— Moi aussi. Mais je préfère être dégoûté que d'enterrer Sarah.

Un silence lourd. Puis Paul souffle, brisé :

— D'accord… mais pendant ce temps, tu fais quoi ?

Cédric s'assoit. Et pour la première fois depuis longtemps, il parle comme un stratège, pas comme une star.

— Pendant ce temps, on cherche la main.

Lévy se redresse.

— La main ?

— Sybille n'est pas Véra. Véra n'est pas le sommet. Il y a au-dessus, dit Cédric. Et tant qu'on ne sait pas qui tient l'architecture, on tape sur des couloirs.

Sandra demande, simple :

— Comment tu veux remonter ?

Cédric lève les yeux vers Lina, arrivée sans bruit, ordinateur sous le bras. Elle n'a pas dormi. Elle ressemble à une preuve.

— Lina va faire une carte. Une vraie.

Lina ouvre son ordinateur, voix froide.

— Les comptes qui poussent "pause Darka", les comptes qui ont lancé CédricPrésident, les comptes qui ont amplifié "DarkaGate"… c'est un même

organisme. On peut repérer les nœuds. Les relais. Les heures. Les proxys. On peut trouver des points d’ancrage.

Paul murmure :

— Ça ne te dira pas qui tient les soirées.

Lina le regarde.

— Non. Mais ça me dira qui orchestre la fumée. Et la fumée, ça sort toujours d’un feu.

Cédric se tourne vers Toto, qui traîne dans l’ombre depuis le début de la nuit, regard fuyant, mâchoire serrée. Toto, c’est celui qui “connaît les portes”. Celui qui a déjà vu les salons, les vestiaires, les couloirs.

— Toto, dit Cédric.

Toto tressaille.

— Ouais ?

— Tu as déjà vu Sybille, non ?

Toto hésite. Ses yeux cherchent une sortie.

— Peut-être.

Paul se crispe. Lévy aussi. Le “peut-être” sent la peur.

Cédric ne hausse pas le ton. Il baisse la voix.

— Toto. Je ne te demande pas de faire le héros. Je te demande d'être utile. Tu l'as déjà croisée ?

Toto avale sa salive.

— Oui.

— Où ?

Toto regarde Lina, regarde Lévy, regarde Sandra. Il comprend qu'il n'a plus d'espace pour mentir.

— Des dîners. Des trucs… propres. Des salons où les gens font semblant de parler art et où… ils signent des choses sans stylo.

Cédric hoche la tête.

— Tu peux la recroiser ?

Toto secoue la tête, presque paniqué.

— Non… Elle me "recroise", elle. Pas l'inverse.

Cette phrase claque : Sybille ne se cherche pas. Elle apparaît.

Cédric ne s'énerve pas.

— Très bien. Alors tu vas faire un truc simple : tu vas me donner les endroits. Les dates. Les habitudes. Tout ce que tu sais.

Toto ouvre la bouche, puis se tait. Ses yeux deviennent humides.

— Cédric… si je parle, je meurs.

Paul le fixe, dur.

— Si tu ne parles pas, on meurt tous.

Silence.

Toto finit par hocher la tête. Un petit “oui” qui pèse.

— D’accord.

Lévy tranche immédiatement :

— On le met en protection aussi.

Toto sursaute.

— Non ! Non, pas ça—

Sandra intervient, calme :

— Ce n’est pas une punition. C’est une chance.

Toto ferme les yeux. Il comprend qu’il vient d’entrer dans une cage dont on ne sort pas.

Le lendemain matin, un message arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy.

“Pas de voiture aujourd’hui.”

Sybille tient parole. Un jour sans rappel. Une respiration.

Cédric ne ressent pas du soulagement. Il ressent une colère froide : ils viennent de lui prouver qu’ils peuvent être “corrects”… donc qu’ils peuvent être pires quand ils veulent.

Sarah appelle.

— C’est calme, dit-elle. Trop calme.

Cédric répond, bas :

— C’est parce qu’ils veulent que je signe autrement.

Sarah souffle.

— Tu vas faire quoi ?

Cédric hésite une seconde. Puis il dit la vérité, celle qu’il n’a jamais su dire à Sarah.

— Je vais te protéger même si ça me dégoûte.

Sarah se tait. Puis :

— Cédric… je ne veux pas être ton excuse.

Il ferme les yeux.

— Tu n’es pas mon excuse. Tu es mon point faible.

— Alors enlève-moi de ton jeu.

Cédric murmure :

— Je ne peux pas. Ils t’ont déjà mise dedans.

Il raccroche, parce qu’il ne sait pas finir cette phrase sans se trahir.

Paul le regarde.

— Tu vas tenir combien de temps comme ça ?

Cédric répond, sec :

— Jusqu’à ce que je tienne l’autre côté.

À 16h, rendez-vous tennis.

C’est là que Cédric respire. Pas pour oublier. Pour se rappeler qu’il sait contrôler quelque chose : une balle, une trajectoire, un point.

Le club est discret. Les gens le saluent sans trop s’approcher. On ne vient pas lui parler de politique ici. On vient lui parler de service, de revers, d’angles.

Paul est là, évidemment, mais plus loin. Sandra en bordure. Lévy en périphérie. Même le tennis est devenu un dispositif.

Cédric frappe. Plus fort que d’habitude. Il ne joue pas. Il purge.

À la fin d’un échange, Antoine apparaît. Pas en entrant comme un ami. En se posant

comme une ombre au bord du court, juste assez pour être vu par Cédric et par personne d’autre.

Cédric s’approche, serviette sur l’épaule, souffle court.

— Tu as fait ton sas ? demande Antoine.

— Oui.

Antoine hoche la tête.

— Tu as senti l’empreinte ?

Cédric serre la mâchoire.

— Oui.

Antoine regarde autour, puis dit très bas :

— Alors maintenant, tu fais exactement ce que tu as dit : un oui fantôme. Tu leur donnes du temps. Et tu utilises ce temps pour poser un piège.

Cédric le fixe.

— Quel piège ?

Antoine répond sans émotion :

— Un piège où ils seront obligés d’envoyer quelqu’un de plus haut.

Cédric fronce les sourcils.

Antoine poursuit :

— Tu veux remonter à la main ? Alors tu dois provoquer une situation que les relais ne peuvent pas gérer.

Cédric comprend. Son cœur accélère.

— Tu veux que je fasse quoi ?

Antoine répond, net :

— Tu annonces quelque chose. Pas la candidature. Pas encore. Mais un signe public que tu vas “monter”. Une montée qui oblige l’étage du dessus à venir te parler.

Cédric souffle, nerveux.

— Si je fais ça, ils vont frapper.

Antoine acquiesce.

— Oui. Mais ils frapperont pour corriger, pas pour tuer. Et la correction, ça laisse des traces.

Cédric regarde le court. Il pense au direct. À l’audience. À sa capacité à faire bouger un pays avec une phrase. Il sourit, dangereux.

— D’accord.

Antoine ajoute :

— Et une autre chose.

— Quoi ?

— La clé USB… si tu la récupères, tu ne la sors pas. Tu la copies. Tu la multiplies. Tu la mets hors de portée. Sinon ils te la reprendront toujours.

Cédric murmure :

— Ils l’ont déjà reprise une fois.

Antoine conclut :

— Donc tu apprends.

Il disparaît comme il est venu.

Cédric reste debout, raquette à la main, et il comprend que le tennis n’était pas un respirateur. C’était un rappel : un point se gagne avec le bon timing, pas avec la rage.

À 19h58, Darka reprend.

Le public est chaud. Pas joyeux. Électrique. Ils sentent que quelque chose se joue derrière les vannes.

Autour de Cédric, ses chroniqueurs sont là, au complet sauf Rémi (toujours sous pression judiciaire). Huit visages, huit rôles, huit failles.

Nora, la morale, l’élégance du débat.

Lina, la scalpel, les preuves, les cartes.

Hugo, la ligne juridique, la peur utile.

Dorval, le show, l’audience, l’essence.

Clémence, la psychologie, l’analyse des gens.

Toto, la porte, le réseau, l’odeur des salons.

Max, le sportif, l’instinct de terrain (il parle tennis, il parle rivalité).

Kamel, l’homme du peuple, celui qui dit ce que la rue pense sans filtre.

Cédric les regarde une seconde avant l’antenne.

Il pense : ils peuvent tous être utilisés contre moi.
Et il pense aussi : je peux tous les protéger si je redeviens maître du tempo.

Musique. Direct.

— BONSOIR LA FRANCE !

Applaudissements.

Cédric lance l’émission avec une légèreté presque suspecte. Il fait rire. Il relâche. Il donne à la France l’illusion d’un retour à la normale.

Puis, au bout de douze minutes, il glisse son oui fantôme.

Pas en demandant pardon. Pas en baissant la tête. En changeant de sujet, simplement, avec une phrase calibrée :

— Je le dis une fois : je n’ai pas envie qu’on transforme ce plateau en commissariat permanent. J’ai parlé. J’ai montré ce que j’avais à montrer. Maintenant… on avance.

Il n’y a pas de “je retire”. Pas de “je m’excuse”. Juste : on avance.

Paul, en régie, sent le poison. Sybille aussi, quelque part, sent la caresse : c’est le geste qu’elle attendait.

Le public applaudit, certains huent, mais l’énergie retombe juste assez pour que le “oui” passe pour une décision de format, pas une soumission.

Cédric enchaîne. Dorval jubile intérieurement : l’émission redevient “puissante”. Hugo respire : juridiquement, c’est propre.

Mais Lina, elle, comprend : Cédric vient de poser une pièce.

À la pause pub, Lina s’approche, très bas.

— Tu viens de leur donner ce qu’ils veulent.

Cédric répond, sans la regarder :

— Je viens de leur donner ce qu’ils croient vouloir.

Lina le fixe.

— Et toi, tu veux quoi ?

Cédric tourne enfin la tête vers elle.

— Je veux qu’ils montent d’un étage.

Lina ne dit rien. Elle comprend. Et elle a peur.

Après l’émission, dans le couloir, Lévy attend.

— Message, dit-il.

Cédric prend le téléphone.

Un numéro inconnu. Une phrase courte. Polie.

“Bon geste. On continue.”
Signé : V

Paul serre les dents.

— Voilà. Ils ont enregistré ton “oui”.

Cédric sourit, glacé.

— Très bien.

Lévy fronce les sourcils.

— “Très bien” ?

Cédric range le téléphone.

— Ça veut dire qu’ils ont mordu.

Sandra intervient, voix basse.

— Et maintenant ?

Cédric inspire.

— Maintenant, on pose un piège où V ne suffira pas. Où Mathias ne suffira pas. Où Sybille ne suffira pas.

Paul le regarde, inquiet.

— Tu vas faire quoi ?

Cédric répond, simple, terrible :

— Je vais faire croire au pays que je m’assagis… pendant que je prépare une annonce qui fera trembler ceux qui tiennent les portes.

Il marque une pause.

— Et cette fois, quand ils viendront “corriger”… on les regardera dans les yeux.

Le chapitre se ferme sur ce contraste : à l’écran, Cédric a “avancé”, calmé, contrôlé. En coulisses, il vient d’entrer dans la phase la plus dangereuse.

Parce que le oui fantôme, c’est une ruse.

Et une ruse… ça finit toujours par être payée.

Chapitre 21

CHAPITRE 21 — L’ANNONCE QUI TUE

CHAPITRE 21 — L’ANNONCE QUI TUE

À M-8, le “oui fantôme” a un goût particulier.

C’est le goût d’un homme qui se salit volontairement pour acheter du temps… et qui se jure qu’il se lavera plus tard. Sauf que dans ce monde-là, on ne se lave pas. On s’endurcit.

La preuve qu’ils ont mordu est arrivée en une phrase :

“Bon geste. On continue.” — V

Ils ont validé le contrat sans signature. Ils ont posé une main sur son épaule. Une main douce, comme on tient un enfant au bord d’un trottoir : tu vas où je te guide, sinon je te ramasse.

Cédric ne dort toujours pas. Mais ce n’est plus l’insomnie de la panique. C’est l’insomnie de la préparation.

Dans l’appartement, à six heures du matin, Lina est déjà là avec des schémas. Pas des schémas joliment imprimés. Des cartes mentales, des listes d’IP, des horaires de poussées, des comptes qui se réveillent en même temps.

Paul boit un café froid. Lévy parle peu. Sandra surveille la porte comme si elle attendait une balle, pas un visiteur.

Cédric arrive en survêt, raquette dans la main, comme si le tennis pouvait empêcher son cerveau d'exploser.

— Où on en est ? demande-t-il.

Lina tourne l'écran.

— Les mêmes nœuds amplifient tout. Et j'ai un truc : un groupe de comptes "propres" qui semblent ne jamais parler politique… sauf quand il s'agit de toi. Ils parlent "culture", "art", "philanthropie". Mais dès que ton nom circule, ils deviennent militaires.

Cédric lève un sourcil.

— "Art". Comme la galerie.

Lina acquiesce.

— Exactement.

Paul se penche.

— Ça veut dire quoi ?

Lina hésite une seconde, puis dit :

— Ça veut dire que la vitrine "culture" est peut-être un canal logistique. Des lieux. Des invitations. Des réseaux de gens qui se reconnaissent sans se dire.

Cédric regarde Toto, assis au bout de la table, yeux creusés. Depuis qu'il a accepté de

parler, il a l’air d’un homme qui a déjà un cercueil à son nom.

— Toto, dit Cédric.

Toto tressaille.

— Ouais.

— Sybille… elle gravite autour de quoi ? Art, soirées, salons… mais il y a toujours un centre.

Toto déglutit.

— Elle gravite autour de… “dîners”. Des dîners de bienfaisance. Des trucs pour des assos. Des ventes aux enchères. Des vernissages. C’est là que ça se passe. C’est là qu’elle recrute, qu’elle trie.

Sandra fronce les sourcils.

— Elle trie ?

Toto hoche la tête, presque honteux.

— Oui. Elle trie les hommes. Ceux qui vont “tomber” facilement. Ceux qui sont déjà tombés. Ceux qui ont faim.

Cédric sourit, glacé.

— Et les femmes ?

Toto baisse les yeux.

— Les femmes… c’est des outils. Parfois des victimes. Parfois des chefs. Mais c’est des outils.

Cédric se redresse. Il regarde Paul.

— Voilà notre piste. Les dîners. La culture. La philanthropie. Le canal.

Lévy intervient, froid.

— Une piste, c’est pas une main.

Cédric acquiesce.

— Je sais. Mais une main… ça laisse des empreintes. Et les empreintes se suivent.

Lina ajoute :

— J’ai repéré un événement demain soir. Vernissage + collecte. Lieu privé. Invités filtrés. Et devine qui est dans le comité “honneur” ?

Cédric se penche.

— Qui ?

Lina tourne l’écran. Un nom apparaît. Un homme de couloir. Pas un ministre en plein soleil. Un homme qui n’existe pas pour le public, mais qui existe pour les dossiers.

Le même visage que sur la photo que Nino avait livrée avant qu’ils ne volent la clé.

Paul blêmit.

— C’est lui.

Lévy se fige.

— On a une coïncidence.

Cédric murmure :

— Ou un étage.

Sandra dit, bas :

— Si Sybille est là… la main peut être proche.

Cédric se tourne vers Lina.

— Est-ce qu’on peut entrer ?

Lina secoue la tête.

— Pas avec nos noms. Mais… on peut y faire entrer quelqu’un.

Tous regardent Toto.

Toto recule presque sur sa chaise.

— Non. Non, moi je—

Cédric lève une main.

— Je ne te demande pas d’y aller. Je te demande de nous donner un accès : un badge, une liste, un contact, une phrase.

Toto tremble.

— Ils vont savoir…

Paul intervient, calme, mais dur.

— Ils savent déjà que tu sais. C’est fini, Toto. Maintenant tu choisis : tu subis ou tu aides.

Toto ferme les yeux, respire comme s’il avalait un clou.

— Je peux… je peux avoir un badge “service”. J’ai un gars.

Lévy le fixe.

— Tu fais ça et tu restes sous protection totale.

Toto hoche la tête.

— Je sais.

Cédric se tourne vers Lévy.

— Tu m’avais dit : pas de mouvements.

Lévy répond :

— Pas de mouvements inutiles. Celui-là est utile.

Cédric sourit. C’est un accord rare.

À midi, coup de fil d’Armand.

— Tu as fait un bon geste hier, dit-il d’une voix qui se veut légère mais qui tremble. Les annonceurs se calment. Le régulateur… respire.

Cédric répond, neutre.

— Tant mieux.

Armand hésite.

— Et… tu peux continuer dans cette direction ?

Cédric ferme les yeux. Voilà : même la chaîne commence à parler comme Sybille.

— On verra, dit-il.

Armand souffle.

— Je te protège, Cédric. Mais je ne peux pas te sauver si tu t’acharnes.

Cédric répond, bas :

— Moi non plus.

Il raccroche.

Paul le regarde.

— Ils te veulent docile partout.

Cédric acquiesce.

— C’est pour ça que je dois frapper une fois. Une fois propre. Une fois irréversible.

Sandra intervient, prudente :

— “Irréversible”… c’est dangereux.

Cédric la regarde.

— Je sais. Mais c’est ça le piège : tant que je suis réversible, ils me plient. Il faut que je devienne… coûteux à plier.

Paul comprend. Il murmure :

— Tu veux devenir une bombe qui explose si on la touche.

Cédric ne répond pas. Mais son silence dit oui.

Le soir, Cédric retrouve Antoine.

Pas un rendez-vous. Un banc, un angle. L’ombre.

Antoine écoute sans bouger pendant que Cédric résume : Sybille, dîners, événement, homme de couloir.

Quand Cédric finit, Antoine demande :

— Et l’annonce ?

Cédric sourit.

— Tu l’as dit toi-même : il faut obliger l’étage supérieur à venir.

Antoine hoche la tête.

— Oui. Mais tu dois choisir l’annonce qui te protège tout en les forçant.

Cédric regarde Paris.

— Une annonce qui fait peur sans être illégale.

Antoine penche la tête.

— Ça existe ?

Cédric répond, lentement :

— Oui.

Il sort un papier, griffonné. Quelques phrases.

Antoine lit, et son visage ne change pas. Mais ses yeux se durcissent.

— Tu veux dire ça en direct ?

— Oui.

Antoine rend le papier.

— Ça va les faire bouger.

Cédric murmure :

— C’est le but.

Antoine le fixe.

— Et ça va te coûter.

Cédric sourit, fatigué.

— Tout coûte.

Antoine hoche la tête.

— Alors fais-le… mais fais-le comme un coup de tennis : pas un smash émotionnel. Un service parfait.

Le lendemain, 19h58.

Plateau Darka. Direct.

Cédric a l’air calme. Trop calme. Le public le sent et retient son souffle. Les chroniqueurs sont en place. Même Dorval, en régie, est silencieux : il comprend qu’il ne s’agit pas d’audience aujourd’hui. Il s’agit de trajectoire.

Cédric lance l’émission normalement. Quinze minutes. Il fait rire. Il donne l’illusion du “roi redevenu sage”. Il laisse la France se détendre.

Puis il se coupe lui-même.

— Je vais dire un truc.

Silence.

— J’ai réfléchi ces dernières semaines.

Il respire.

— On me parle de politique. On me parle d’élections. On me parle de candidature.

La salle se tend, comme si une vague passait.

Cédric continue, posé :

— Alors je vais être clair : je ne suis pas un politicien. Je ne suis pas un militant. Je suis un mec qui parle en direct.

Il marque une pause.

— Mais…

Le mot “mais” est une grenade.

— Mais je vais lancer, à partir d’aujourd’hui, une structure. Une équipe. Un mouvement. Pas pour gagner une place. Pour nettoyer une chose : l’hypocrisie.

Le public explose. Huées. Applaudissements. Tout.

Cédric reste immobile, maître du tempo.

— Et je vous le dis : si demain je meurs médiatiquement, si on me coupe, si on me détruit… j'ai déjà déposé des éléments. À plusieurs endroits. Automatiquement. Et ils sortiront.

Lina, sur le plateau, devient blanche. Hugo se fige. Paul, en coulisses, comprend le génie du coup : Cédric vient de créer une bombe… sans dire ce qu'elle contient.

Cédric conclut, calme :

— Je n'accuse personne. Je ne donne aucun nom ce soir. Je dis juste : le direct, ça ne se coupe pas comme ça. Pas quand il y a des gens qui veulent vous faire taire.

Silence.

Puis il sourit, presque doux.

— Voilà. Maintenant… on continue.

Et il reprend l'émission comme si de rien n'était.

Dorval tremble en régie. Il sait qu'il vient d'assister à une bascule historique. Hugo, lui, est en train de faire une liste mentale de toutes les procédures possibles. Lina regarde Cédric comme on regarde quelqu'un qui vient d'allumer une mèche dans une pièce déjà en feu.

Après l'émission, téléphone de Lévy qui vibre.

Un message. Pas signé V.

Un message court. Sec.

“On veut te voir. Pas Mathias. Pas Sybille. Demain. 07:00.”

Lévy lit. Ses yeux se relèvent vers Cédric.

Cédric comprend avant qu’on lui dise.

— Ils montent.

Paul s’approche, blême.

— Cédric… tu viens de déclencher le niveau au-dessus.

Cédric souffle, et dans ce souffle il y a un mélange d’horreur et de satisfaction.

— Oui.

Sandra murmure :

— Et maintenant, ils vont corriger.

Cédric serre la balle de tennis dans sa main.

— Qu’ils viennent.

Le chapitre se ferme sur cette sensation : Cédric vient de faire l’annonce qu’il fallait. Pas la candidature officielle — pas encore — mais le signe public qui rend sa destruction trop coûteuse.

Il a créé une bombe de silence.

Et le silence… fait peur aux gens qui vivent de secrets.

Chapitre 22

CHAPITRE 22 — LA MAIN

CHAPITRE 22 — LA MAIN

À M-8, il y a une phrase qui ne ressemble pas à une menace… et qui en est une plus pure que toutes les autres.

“On veut te voir. Pas Mathias. Pas Sybille. Demain. 07:00.”

Ce n’est pas un ultimatum.
C’est une convocation d’adulte à adulte.

Et ça, c’est pire que Sybille.

Parce que Sybille, c’est la politesse qui tient.
Mathias, c’est le gant.
Mais quand on te dit “pas eux”… ça veut dire qu’on enlève le décor. Ça veut dire que tu vas voir quelque chose qu’on ne montre jamais.

La main.

Dans l’appartement, il est deux heures du matin et personne ne fait semblant d’aller dormir.

Paul est debout, bras croisés, déjà en colère contre l’aube.
Lina a les yeux rouges.
Hugo tourne en rond comme si son cerveau cherchait une porte de sortie juridique

dans un incendie.
Lévy a posé le téléphone au centre de la table, comme une pièce à conviction.
Sandra regarde Cédric comme on regarde quelqu'un qui vient d'allumer une mèche et qui, maintenant, doit tenir la bombe pour éviter qu'elle explose trop près.

Cédric, lui, est calme. Pas serein. Calme.

— C'est qui ? demande Paul.

Lévy répond sans lever les yeux.

— Pas un relais. Pas un organisateur. Pas un "service". Le message n'est pas signé V. Il est signé par… personne.

Sandra murmure :

— Donc c'est signé par quelqu'un qui n'a pas besoin de signature.

Hugo s'arrête net.

— 07:00… c'est tôt. C'est calculé. C'est l'heure des gens qui bossent vraiment. Pas des gens qui font semblant.

Cédric sourit, sec.

— Les gens qui "corrigent", quoi.

Lina se penche.

— C'est peut-être un piège.

Paul explose, contenu :

— Bien sûr que c’est un piège !

Cédric lève une main.

— On a voulu qu’ils montent. Ils montent.

Paul le fixe.

— Oui, et maintenant ils peuvent te faire disparaître entre 07:00 et 07:05.

Cédric ne répond pas immédiatement. Il regarde la balle de tennis sur la table. JAMAIS. Il la fait rouler du bout du doigt jusqu’à PARLE.

— Ils ne me feront pas disparaître, dit-il enfin.

Paul ricane, amer.

— Pourquoi ? Parce que tu es numéro un ?

Cédric secoue la tête.

— Parce que je suis un outil. Et les outils, on les casse seulement quand on a trouvé mieux.

Silence.

Lévy tranche :

— On n’y va pas.

Cédric lève les yeux.

— Si.

Lévy se durcit.

— Tu n’y vas pas si je ne peux pas contrôler le terrain.

Cédric répond, calme :

— Tu ne contrôles plus aucun terrain, Lévy. Ils ont montré ça. Planques. Frôlements. Tirs. Galerie. Sas. Tout ce que tu appelles “contrôle”, eux l’appellent “habitude”.

Lévy serre la mâchoire. Il déteste que ce soit vrai.

Sandra intervient, posée :

— On peut réduire le risque.

Paul se tourne vers elle, presque agressif.

— Comment ?

Sandra répond :

— En transformant le rendez-vous en théâtre. On accepte le rendez-vous… mais on impose nos conditions invisibles. On y va avec une fenêtre de sortie. Une sortie réelle.

Cédric la regarde.

— Je veux les voir. Je ne veux pas être extrait au premier frisson.

Sandra le fixe.

— Tu veux les voir, oui. Mais tu ne veux pas te faire enfermer. Donc tu acceptes un mot de sortie. Tu acceptes une limite.

Cédric serre les dents. Puis acquiesce.

— D’accord.

Paul souffle.

— Enfin.

Lévy reprend, froid :

— Téléphones coupés. Leurres. Itinéraire multiple. Et surtout : si l’endroit est fermé, tu ne rentres pas.

Cédric lève un sourcil.

— Et s’ils exigent que je rentre ?

Lévy répond sans hésiter :

— Alors ils n’ont pas envie de te parler. Ils ont envie de te classer.

Lina murmure :

— Et “classer” peut vouloir dire “détruire”.

Cédric se lève.

— On y va.

Paul le retient d’une phrase.

— Et Mila ?

Cédric se fige.

— Quoi, Mila ?

Paul le fixe.

— Depuis que tu as fait ton sas, elle a disparu. Tu ne trouves pas ça… trop propre ?

Cédric ne répond pas. Il pense à son regard, à sa phrase : “Je suis avec la gravité.”
La gravité, c’est ce qui te tire vers le sol. Ce qui t’oblige à payer.

Cédric finit par dire :

— Mila est un couloir. Pas une destination.

Paul serre la mâchoire.

— Les couloirs, c’est là qu’on se fait poignarder.

Cédric hoche la tête.

— Je sais.

À 06:12, Paris est froid et vide.
La ville a cette beauté trompeuse des matins où tout semble possible.

Cédric descend, veste sombre, pas de marque. Pas de statut. Pas de lumière. Il a l'air d'un homme qui veut passer sans être vu, mais sa célébrité le suit comme une ombre.

Dans la voiture, Paul est à côté. Lévy devant. Sandra au volant. Deux véhicules en appui. Un plan simple. Trop simple. Mais c'est parfois la simplicité qui te sauve.

À 06:41, Lévy reçoit un message.

"Ne venez pas armés. Ne venez pas nombreux. Venez propre."

Paul éclate d'un rire nerveux.

— Ils nous donnent des conseils maintenant.

Lévy répond, sec :

— C'est un test. Ils veulent voir si on obéit.

Cédric regarde la vitre.

— On va obéir sur la forme. Pas sur le fond.

Sandra murmure :

— Exactement.

Ils roulent encore. Puis un second message tombe, comme une main posée sur leur nuque :

“Parking souterrain. Niveau -2. Place 46.”

Paul se crispe.

— Niveau -2… fermé.

Lévy serre la mâchoire.

— J’ai dit : pas d’endroit fermé.

Cédric ne bouge pas.

— C’est eux qui choisissent.

Lévy se tourne à moitié.

— Cédric, tu veux vivre ou tu veux gagner ?

Cédric répond, sans colère :

— Je veux les deux.

Lévy souffle, puis tranche :

— On transforme le fermé en semi-ouvert.

Sandra comprend.

— On garde la rampe comme sortie. On ne descend pas trop loin. Cédric sort, parle, remonte. Trois minutes.

Paul fixe Cédric.

— Trois minutes.

Cédric acquiesce.

— Trois minutes.

Personne n’y croit, mais tout le monde s’y accroche.

Le parking est presque vide.
Néons pâles. Béton humide. Le genre de lieu où une voix résonne comme une confession.

Ils descendent au niveau -1, s’arrêtent. Sandra coupe le moteur mais pas la tension. Deux hommes en appui restent à distance. Lévy sort en premier, scanne. Paul ouvre la portière de Cédric comme on ouvrirait une cage.

— Trois minutes, souffle Paul.

Cédric descend.

Et il comprend tout de suite : ce n’est pas un rendez-vous de voyous.

C’est un rendez-vous de gens qui ont appris à faire peur sans gestes.

Place 46, au niveau -2, il y a une berline noire. Moteur éteint. Vitres teintées. Pas de plaque visible. Le vide parfait.

Cédric avance. Ses pas résonnent. Il a le cœur calme. Trop calme. Comme juste avant un point de match.

La vitre conducteur s'abaisse de cinq centimètres.

Une voix d'homme, basse, sans accent, sans émotion.

— Monsieur Cédric.

Cédric se penche légèrement.

— Qui êtes-vous ?

La voix répond :

— Un employé.

Cédric sourit, mauvais.

— De qui ?

Un silence. Puis :

— De la continuité.

Le mot est glacé. Il ressemble à "stabilité", mais plus dangereux. Plus profond.

— Vous m'avez convoqué, dit Cédric. Pourquoi ?

La vitre se baisse un peu plus. Il voit enfin un visage.

Pas un jeune loup. Pas un vieux sénateur. Un homme de cinquante-cinq ans, regard clair, traits sobres. Ni beau ni laid. Construit pour être oublié. Et pourtant… le genre de visage qui te donne envie de baisser la voix.

— Parce que vous venez d'annoncer une bombe, dit l'homme.

Cédric ne cille pas.

— Ce n'était pas une bombe. C'était une assurance.

L'homme incline la tête.

— Même chose.

Cédric se penche.

— Vous êtes au-dessus de Sybille ?

L'homme a un micro-sourire, presque compatissant.

— Sybille n'est pas "en dessous". Sybille est un outil.

La phrase frappe. Outil. Encore.

— Et Véra ? demande Cédric.

L'homme répond, calmement :

— Véra est un système de rappel. Une sonnette. Quand ça sonne, les gens rentrent chez eux.

Cédric serre la mâchoire.

— Et moi, je ne rentre pas.

L’homme le regarde, neutre.

— C’est pour ça que nous parlons.

Cédric ressent, pour la première fois, une forme de respect involontaire. Pas de peur. De respect. Parce que cet homme ne joue pas. Il règle.

— Vous voulez quoi ? demande Cédric.

L’homme répond :

— Vous voulez faire de la politique.

Cédric sourit.

— Tout le monde me dit ça. On dirait que c’est déjà fait.

L’homme s’en fout de l’humour.

— Ce n’est pas fait. Ce n’est pas possible. Pas sans permission.

Cédric se redresse légèrement.

— La République demande une permission ?

L’homme répond, froid :

— La République est une façade. La continuité est un atelier. Dans l’atelier, on évite les incendies.

Cédric sent Paul et Lévy derrière, tendus, mais il ne se retourne pas. Il ne veut pas leur offrir le spectacle de son malaise.

— Vous me proposez quoi ? demande Cédric.

L’homme est direct.

— Nous vous proposons d’exister. Sans chaos.

Cédric rit, sec.

— Ça veut dire quoi, “sans chaos” ?

— Ça veut dire : vous ne tapez pas sur les structures. Vous ne montrez pas des procédures. Vous ne désignez pas des fonctionnaires. Vous restez dans le théâtre, dit l’homme.

Cédric le fixe.

— Et si je refuse ?

L’homme ne hausse pas le ton.

— Alors vous comprendrez que votre famille est un talon.

Cédric sent une rage froide. Il se penche.

— Ma famille… c’est pas une variable.

L’homme répond, calme :

— Pour vous, non. Pour une mécanique, si.

Cédric serre les dents.

— Qui a donné l’ordre des tirs ?

L’homme marque une pause. Une vraie. Il choisit.

— Je ne valide pas les “rappels”. Je valide les corrections.

Cédric se fige.

— Donc vous validez qu’on me corrige.

L’homme répond :

— Je valide que vous ne mettiez pas le pays dans une spirale.

Cédric éclate d’un rire qui n’a rien de drôle.

— Vous vous entendez ? Je fais de la télé. Vous parlez de spirale.

L’homme penche la tête.

— Vous ne faites pas “de la télé”. Vous faites de la pression sociale en direct. Vous êtes un point de convergence. Un amplificateur. Un accélérateur.

Cédric murmure :

— Un outil.

L’homme acquiesce.

— Oui. Et un outil, on peut l’utiliser. Ou on peut le casser si quelqu’un veut le prendre pour une arme.

Cédric se penche plus près.

— Et là, vous êtes en train de décider si je suis utilisable ou cassable.

L’homme a un regard presque triste.

— Vous commencez à comprendre.

Cédric respire. Il sent ses trois minutes courir. Mais il sait que s’il coupe là, il perd ce qu’il est venu chercher : une trace. Un ton. Une preuve humaine.

— Donnez-moi un nom, dit Cédric.

L’homme sourit à peine.

— Vous voulez un nom parce que vous savez frapper un nom. C’est votre métier : un nom, une phrase, un scandale.

Cédric serre la mâchoire.

— Donnez-moi au moins une chose : un signe que vous pouvez arrêter le harcèlement sur Sarah.

L’homme répond sans hésiter.

— Je peux.

Cédric se fige.

— Alors faites-le.

L’homme le regarde, et pendant une seconde, sa voix devient plus dure :

— Je le fais si vous coupez votre bombe.

Cédric comprend : l’annonce “dépôts automatiques” leur fait peur. Pas par le contenu. Par le principe. Ça rend la correction coûteuse. Ça rend le silence instable.

Cédric murmure :

— Et si je ne coupe pas ?

L’homme répond, plat :

— Alors vous serez traité comme une anomalie.

Le mot est terrible. Il n’y a pas plus déshumanisant qu’un système qui te réduit à une anomalie.

Cédric sent son sang refroidir.

— Je vous demande une chose, dit-il, très bas. Une seule.

— Dites.

Cédric regarde l’homme droit.

— Qui est la main ?

L’homme laisse passer une seconde, comme un luxe. Puis il répond :

— La main… c’est la peur de perdre.

Cédric ne comprend pas.

L’homme ajoute :

— Ce n’est pas une personne. C’est une coalition de gens qui ne veulent pas que le pays brûle, même si, pour ça, ils doivent salir leurs mains.

Cédric souffle, écœuré.

— Vous vous racontez que vous protégez.

— Nous protégeons, répond l’homme, plus sec. Et vous, vous jouez avec des allumettes.

Cédric serre les dents.

— Je joue avec la vérité.

L’homme ne cille pas.

— La vérité sans responsabilité est une arme. Et les armes, ça se régule.

Cédric se redresse. Il pourrait hurler. Il pourrait insulter. Il pourrait faire Cédric. Mais il sent que c’est exactement ce qu’ils veulent : qu’il devienne “l’homme dangereux”.

Alors il choisit une phrase plus précise, plus froide.

— Vous avez peur de moi.

L’homme incline la tête.

— Nous avons peur de ce que vous déclenchez.

Cédric sourit, lentement.

— Alors je suis utile.

L’homme le regarde longtemps. Puis il dit :

— Oui. Vous êtes utile… si vous acceptez de rester dans le cadre.

Cédric murmure :

— Et si j’accepte… vous me laissez monter ?

L’homme répond :

— Vous pourrez monter. Mais pas contre nous.

Cédric comprend. On lui propose une carrière en laisse. Une montée sous contrôle. La version politique du “clown utile”.

Cédric recule d’un pas.

— Je vais réfléchir, dit-il.

L’homme acquiesce.

— Vous avez jusqu’à demain soir. Si vous ne “coupez” pas votre bombe, Sarah ne sera plus un levier. Elle sera une faiblesse exploitée.

Cédric sent sa gorge se serrer.

— C’est une menace.

L’homme répond, calme :

— C’est une description.

La vitre remonte doucement, comme une paupière.

Avant qu’elle se ferme, l’homme ajoute :

— Et un conseil, Monsieur Cédric… arrêtez les portes.

Cédric se fige.

La vitre se ferme.

La voiture démarre sans bruit et disparaît dans la rampe comme si elle n’avait jamais existé.

Cédric reste immobile deux secondes.

Puis il revient vers les siens.

Paul le regarde, yeux brûlants :

— Alors ?

Cédric inspire.

— Ce n’est pas Véra. Ce n’est pas Sybille. C’est… autre chose.

Lévy serre la mâchoire.

— Qu’est-ce qu’il a dit ?

Cédric répond, très bas :

— Il a dit “anomalie”.

Sandra se fige. Même elle, qui a vu des choses, comprend le poids de ce mot.

Paul murmure :

— Ils t’ont classé.

Cédric hoche la tête.

— Ils veulent que je coupe ma bombe. Ils veulent que je redevienne réversible.

Lévy éclate, froid :

— Et Sarah ?

Cédric serre les dents.

— Ils peuvent arrêter. Si je coupe.

Silence.

Paul fixe Cédric.

— Tu vas couper ?

Cédric regarde la rampe du parking, puis la ville, puis ses mains.

Il dit :

— Je vais faire semblant.

Lévy se tourne vers lui.

— Encore un oui fantôme ?

Cédric acquiesce.

— Oui. Mais cette fois, on ne joue plus seulement contre Sybille. On joue contre la continuité.

Sandra murmure :

— Ça, c’est l’État profond.

Cédric secoue la tête.

— Non. Ça, c’est pire : c’est des gens qui pensent être l’État.

Paul serre la mâchoire.

— Et tu vas faire quoi ?

Cédric répond, sans trembler :

— Je vais rendre ma bombe réelle.

Lina, derrière, devient blanche.

— Cédric…

Cédric la regarde.

— Pas en sortant des noms ce soir. Pas comme un fou. Mais en créant un système où la preuve ne peut plus être volée, plus être reprise, plus être étouffée.

Lévy comprend et se tend.

— Tu veux distribuer.

Cédric hoche la tête.

— Multiplier. Redonder. Décentraliser. Comme eux.

Paul murmure :

— Tu veux devenir ton propre réseau.

Cédric sourit, sans joie.

— Exactement.

Dans l’ascenseur, en remontant, Paul chuchote à Cédric :

— Il t’a dit “arrête les portes”. Il savait pour Mila. Il sait pour tout.

Cédric ne répond pas.

Arrivé chez lui, il trouve un message sur son téléphone (le vrai, resté éteint et rallumé après).

Pas signé V. Pas signé M. Rien.

Juste une photo.

Une photo de lui, dans le parking. Penché vers la vitre. Un cliché propre, net, pris de loin.

Et une phrase :

“Tu as été correct. Sois-le encore.”

Cédric fixe la photo longtemps.

Puis il pose le téléphone.

Et il dit, à voix basse, comme une promesse à lui-même :

— Maintenant, j’ai vu la main.

Il regarde Paul, Lévy, Sandra, Lina.

— Et quand tu vois la main… tu ne peux plus faire semblant de croire que c’est un jeu.

Paul murmure :

— C’est la guerre.

Cédric hoche la tête.

— Non.

Il marque une pause, et son sourire est glacé.

— C’est une élection.

Le chapitre se ferme sur cette phrase. Parce que tout se resserre d’un coup : Cédric n’est plus seulement en train de survivre à un réseau de vice.

Il vient de comprendre qu’on essaye de contrôler sa montée.

Et à partir de là, chaque pas qu’il fera ne sera pas seulement un pas d’homme traqué.

Ce sera un pas d’homme qui se prépare à prendre le pouvoir… dans un pays où le pouvoir n’aime pas être pris.

Chapitre 23

CHAPITRE 23 — LA BOMBE RÉELLE

CHAPITRE 23 — LA BOMBE RÉELLE

À M-8, Cédric comprend une règle du monde moderne.

Si une preuve n’existe qu’à un seul endroit, ce n’est pas une preuve.

C’est un otage.

La “continuité” vient de lui faire une démonstration : ils peuvent convoquer, photographier, classer. Ils peuvent parler comme des comptables de l’ordre. Et surtout, ils peuvent transformer une vie en variable.

Ils lui ont même donné le mot le plus sale de tous :

Anomalie.

On n’attaque pas une anomalie. On la corrige.
On ne négocie pas avec une anomalie. On la neutralise.

Dans le salon, au petit matin, l’air est sec. Cédric a l’impression de respirer de la poussière.

Paul est assis, yeux ouverts, cerveau trop éveillé.
Lévy a une chemise froissée.
Sandra n’a pas cligné depuis une heure.

Lina a déjà commencé à écrire, parce qu’elle ne sait pas faire autrement : transformer la panique en architecture.

Cédric regarde la photo du parking sur son téléphone. Il la montre à tous.

— Voilà, dit-il. Leur reçu.

Lévy serre la mâchoire.

— Ils nous ont suivis jusqu’au niveau -2. Ça veut dire qu’ils sont partout.

Sandra répond, basse :

— Ou qu’ils ont quelqu’un dedans.

Paul se tourne vers Lina.

— Dedans où ? Nous ? La chaîne ? La sécu ?

Lina ne répond pas tout de suite. Puis elle dit :

— Partout. C’est ça, l’idée d’un système. Il n’a pas besoin d’un espion unique. Il a besoin de dix habitudes.

Cédric hoche la tête.

— Donc on arrête les habitudes.

Il se tourne vers Lévy.

— On cloisonne.

Lévy répond immédiatement :

— On cloisonne.

Sandra ajoute :

— Et on coupe ce qui te perd.

Paul regarde Cédric.

— Les portes.

Le mot tombe comme un avertissement. Cédric ne fait pas semblant de ne pas comprendre. Mila, Sybille, les salons… les soirs où tout glisse.

Il inspire.

— D’accord.

Paul le fixe, sceptique.

— “D’accord” ?

Cédric répond, sec :

— J’ai plus le luxe de faire le malin. Ils m’ont dit “arrête les portes”. Ça veut dire qu’ils savent où je tombe. Donc oui. On coupe.

Sandra hoche la tête. Lévy aussi. Lina ne sourit pas. Personne ne sourit. Couper “les portes”, ce n’est pas une décision morale. C’est une décision de survie.

Cédric se tourne vers Lina.

— Maintenant, on rend la bombe réelle.

Lina ouvre un dossier sur son ordinateur.

— J’ai pensé à trois options.

Paul soupire.

— Des options… on adore.

Lina lève les yeux.

— Pas “des options” pour discuter. Des options pour survivre. Écoutez.

Elle déroule, froide :

Redondance : multiplier les copies, sur supports hors réseau.

Tiers de confiance : dépôt chez plusieurs avocats, plusieurs huissiers, plusieurs notaires.

Déclenchement : un mécanisme qui publie automatiquement si un signal s’arrête.

Cédric hoche la tête.

— On fait les trois.

Lévy se tend.

— Faire les trois, c’est des mouvements. Beaucoup de mouvements.

Cédric le regarde.

— Oui. Mais des mouvements cloisonnés. Personne ne sait tout.

Sandra comprend.

— On découpe la bombe en morceaux.

Lina acquiesce.

— Exactement. Un morceau chez un avocat A, un morceau chez un avocat B, un morceau chez un huissier C. Personne n’a la totalité. Même moi, je n’ai pas la totalité. Même toi, Cédric, tu ne l’as pas.

Paul fronce les sourcils.

— Tu veux que Cédric ne contrôle pas sa propre bombe ?

Cédric répond à sa place :

— Je ne contrôle plus rien. Je construis un système qui se contrôle tout seul.

Un silence. Puis Paul murmure :

— Tu veux devenir comme eux.

Cédric secoue la tête.

— Je veux leur retirer leur avantage : le monopole de l’infrastructure.

Lévy tranche.

— Très bien. Mais on fait ça en deux jours. Pas plus. Et on ne le fait pas avec Hugo.

Hugo, justement, arrive au même moment, comme s’il avait senti qu’on parlait de lui.

— Qu’est-ce que j’ai fait ? demande-t-il, essoufflé.

Paul répond, sec :

— Tu es trop visible. Et trop peureux.

Hugo explose.

— Trop peureux ?! Je te rappelle que votre “bombe” peut nous mettre tous en prison !

Cédric lève une main.

— Hugo. Tu restes avec nous. Tu fais la ligne. Tu fais les mots. Mais tu ne portes aucun fichier. Tu n’as aucune clé. Tu n’as rien.

Hugo se fige.

— Donc je suis un décor ?

Cédric le regarde.

— Tu es une serrure. Et une serrure, on la garde près de soi.

Hugo ne répond pas. Il comprend : dans cette guerre-là, même l’ego se range.

À 09:30, premier mouvement.

Pas de voiture luxe. Pas de chauffeur. Un petit utilitaire banal. Des casquettes. Des sacs. Des dossiers papier.

Ils partent en duo, jamais en groupe. Sandra organise. Lévy supervise. Paul protège Cédric, mais sans coller, parce qu’ils ont compris : coller, c’est devenir prévisible.

Cédric ne va pas chez Kessler. Pas tout de suite. Kessler est une ligne identifiée par Mila. On change.

Lévy a trouvé trois noms, trois profils :

Maître Duhamel : ancien pénaliste, discret, pas mondain.

Maître Soria : cabinet d’affaires, coffre-fort humain.

Huissier Gauthier : obsession de la procédure, maniaquerie utile.

Chaque dépôt est incomplet. Chaque dépôt est scellé. Chaque dépôt est déclenchable. C’est une bombe morcelée.

Cédric signe des documents sans lire les titres. Il lit seulement le principe : si je tombe, ça sort.

Au troisième dépôt, un détail le frappe : l’huissier demande une phrase.

— Phrase de scellé, dit l’huissier.

Cédric hésite, puis dit :

— “La lumière brûle.”

L’huissier note, sans sourire. Pour lui, ce n’est pas une métaphore. C’est un identifiant.

En sortant, Paul souffle.

— Tu viens de graver ta vie dans des procédures.

Cédric répond :

— Non. Je viens de graver leur peur dans des procédures.

À 13h00, Lina reçoit une alerte.

— Ils bougent.

Cédric se tourne vers elle.

— Qui ?

— Les comptes “culture” s’activent. Ils parlent de ton annonce. Ils la minimisent. Ils la tournent en dérision. Ils veulent que ça ressemble à un caprice d’animateur.

Paul serre les dents.

— Ils veulent casser l’autorité avant qu’elle grandisse.

Lina acquiesce.

— Exact. Et autre chose : un compte que je n’avais jamais vu avant vient d’apparaître. Propre. Peu de posts. Mais… il est retweeté immédiatement par tous les nœuds.

Cédric se penche.

— Il dit quoi ?

Lina tourne l’écran.

Une phrase unique, presque élégante :

“La continuité n’a pas peur des bruits. Elle corrige les anomalies.”

Cédric se fige.

Paul devient blanc.

— C’est eux.

Sandra murmure :

— Ils viennent de te répondre publiquement. Sans te nommer. Sans se nommer.

Lévy serre la mâchoire.

— Ça, c’est un avertissement.

Cédric sourit, glacé.

— Non.

Il se penche vers l’écran.

— Ça, c’est une signature.

Lina le regarde.

— Une signature de quoi ?

Cédric répond :

— De la main. Ils viennent de sortir un doigt dans la lumière.

À 17h, appel de Sarah.

Sa voix est plus calme. Ça devrait rassurer. Ça terrifie.

— Il n’y a rien aujourd’hui, dit-elle.

Cédric répond, bas :

— Ils ont tenu leur parole.

Sarah souffle.

— Alors… tu t’es calmé ?

Cédric ferme les yeux. Voilà le poison : ils utilisent Sarah comme thermomètre. Si Sarah respire, c’est que Cédric obéit. Si Sarah panique, c’est que Cédric résiste.

— Je fais semblant, dit-il.

Silence.

— Cédric… je ne veux pas être le bouton qui te fait obéir.

Cédric murmure :

— Tu n’es pas un bouton. Tu es… ma conséquence.

Sarah se tait longtemps. Puis :

— Fais attention à toi.

Cédric a envie de répondre “toi aussi”. Mais il sait : elle n’a pas de place pour “faire attention”. Elle subit.

Il raccroche et reste immobile.

Paul le regarde.

— Tu tiens ?

Cédric répond :

— Je tiens.

Paul voit dans ses yeux : il tient comme on tient une corde qui brûle.

Le soir, Darka.

Cédric entre sur le plateau avec un sourire maîtrisé. Il fait le show. Il donne du rire. Il offre au pays la normalité. Et derrière cette normalité, il cache une bombe désormais réelle : des dépôts, des scellés, des déclencheurs.

À la pause pub, Lévy reçoit un message. Pas signé.

Juste une photo.

Cédric sortant de chez l'huissier.

Cédric signant chez Duhamel.

Cédric entrant dans l'utilitaire.

Trois clichés propres, nets, pris à distance.

Et une phrase :

"Tu multiplies. Nous aussi."

Lévy montre à Cédric.

Cédric regarde les photos sans bouger.

Paul serre les dents.

— Ils te suivent. Ils suivent tout.

Sandra murmure :

— Ils veulent te dire que ton infrastructure est déjà infiltrée.

Cédric répond, calme, presque doux :

— Non.

Il lève les yeux vers eux.

— Ils veulent me convaincre que ça ne sert à rien.

Il range le téléphone.

— Et ça veut dire que ça sert.

Lévy le fixe.

— Tu es sûr ?

Cédric sourit, et ce sourire-là n’est pas de l’arrogance. C’est de la lucidité.

— Quand un système te dit “ça ne sert à rien”… c’est qu’il a peur que ça serve.

Il retourne sur le plateau.

Et en direct, il fait ce qu’il fait de mieux : il parle, il rit, il tranche.

Mais à l’intérieur, il ne fait plus du direct.

Il construit un mécanisme.

Un mécanisme qui répond à la mécanique.

Le chapitre se ferme sur une image simple :

Cédric regarde la caméra, fait une vanne.

Le public rit.

Et dans la poche de sa veste, il n’a plus une clé.

Il a un réseau.

Chapitre 24

CHAPITRE 24 — LE VERNISSAGE DES LOUPS

CHAPITRE 24 — LE VERNISSAGE DES LOUPS

À M-8, Cédric a compris : ce n’est pas lui qu’ils surveillent.

C’est son système.

Les dépôts, les scellés, les huissiers… ce n’est pas un “coup”. C’est une déclaration : je ne suis plus un homme seul. Et c’est précisément ce qu’ils ne supportent pas.

Le message reçu pendant Darka n’avait pas de colère. Il avait une froideur administrative :

“Tu multiplies. Nous aussi.”

Ils ne disent pas : on va te briser.
Ils disent : on va te rendre inutile.

Dans l’appartement, à l’aube, Lina a les yeux plantés sur un écran comme une chirurgienne sur un cœur ouvert.

— Ils ne cherchent pas à voler, dit-elle. Ils cherchent à désorganiser.

Paul serre sa tasse.

— C’est-à-dire ?

Lina fait défiler.

— Des attaques d'image. Des rumeurs ciblées. Et… des signaux juridiques. Des inspections. Des appels anonymes à des cabinets. Ils veulent faire peur aux tiers.

Lévy se raidit.

— Ils vont essayer de casser la chaîne des huissiers/avocats.

Sandra murmure :

— Ou de la contaminer.

Cédric, debout, ne parle pas. Il écoute et il voit la logique : s'ils ne peuvent pas atteindre la bombe, ils atteignent ceux qui la portent. Ils ne détruisent pas le dispositif : ils détruisent la confiance autour.

Il se tourne vers Toto.

Toto a l'air pire que la veille. Comme si, pendant la nuit, quelqu'un lui avait enlevé un morceau de peau.

— Tu as le badge ? demande Cédric.

Toto avale sa salive.

— Oui.

Paul se fige.

— Attends… quel badge ?

Toto sort une petite carte plastifiée. Neutre. “Service”. Pas de nom. Juste un QR code.

— Vernissage ce soir, murmure Toto. Ils ont besoin de mains, de vestes, de plateaux. Les “service” circulent partout.

Lévy lève les yeux.

— C’est un piège.

Toto sursaute.

— Non… enfin… si. Mais… c’est aussi une porte.

Cédric fixe le badge.

Le mot porte a changé de goût depuis qu’on lui a dit “arrête les portes”. Maintenant, une porte n’est plus une tentation. C’est un champ de mines.

— C’est où ? demande Sandra.

Toto souffle :

— Un hôtel particulier. Pas loin du Palais-Royal. Vernissage + collecte. Ils appellent ça “culture”. En vrai… c’est un tri.

Cédric ne sourit pas.

— Sybille y sera ?

Toto hoche la tête, à peine.

— Elle y est toujours, quand ça compte.

Lina ajoute :

— Et l’homme de couloir est sur l’affiche. Comité d’honneur. Même signature “culture” que nos nœuds.

Paul se tourne vers Cédric, déjà prêt à dire non.

— Tu n’y vas pas.

Cédric pose le badge sur la table, doucement.

— Je n’y vais pas en tant que Cédric.

Paul plisse les yeux.

— Tu vas y aller comment, alors ?

Cédric regarde Sandra.

— On y va comme une opération.

Lévy coupe net.

— Non.

Cédric le fixe.

— Lévy, si on ne va pas, ils gagnent un truc : ils gardent leur monde fermé. Et dans un monde fermé… ils corrigent tranquillement.

Lévy se durcit.

— Et si on y va, ils peuvent te filmer, te piéger, te coller une “empreinte” de plus.

Cédric ne bouge pas.

— On n’a pas besoin d’être filmés si on ne se donne pas.

Un silence.

Sandra comprend la nuance.

— On n’y va pas pour jouer. On y va pour voir. Et pour prendre.

Paul serre la mâchoire.

— Prendre quoi ?

Cédric répond, calme :

— Un signe. Un nom. Un lien. Une preuve qui ne soit pas une clé USB. Une preuve humaine.

Lina murmure :

— Un visage.

Cédric acquiesce.

— Un visage.

Lévy ferme les yeux une seconde. Il sait que c’est déjà décidé. Il sait aussi que s’il refuse, Cédric ira quand même, mais mal. Alors il finit par dire :

— D’accord. Mais Cédric… tu n’entres pas.

Paul se fige, surpris.

— Quoi ?

Lévy reprend, froid :

— Cédric ne met pas un pied là-dedans. On envoie quelqu’un de très discret. Et on garde Cédric loin, hors de leur champ.

Cédric veut protester. Il se retient. Il comprend : c’est une bataille de contrôle. Et il a promis : couper les habitudes.

— Qui ? demande Cédric.

Sandra répond immédiatement :

— Moi.

Paul la regarde, inquiet.

— Sandra—

— Je passe, dit-elle. Je porte un plateau. Je suis invisible. Et si je vois Sybille, je vois

sa main sur les gens.

Lina ajoute :

— Et je peux lui donner une carte mentale en temps réel… sans réseau. Juste des points, des motifs.

Lévy tranche.

— Sandra entre. Toto fournit l'accès, mais Toto ne reste pas. Paul et moi on tient les sorties. Cédric… tu restes à distance.

Cédric serre la balle de tennis.

— Et si je dois intervenir ?

Lévy le regarde.

— Alors ça veut dire qu'on a échoué.

Cédric ne sourit pas.

— Alors ne ratez pas.

La journée file comme une corde tendue.

À 15h, Hugo débarque avec une enveloppe de courrier recommandés. Il ne parle pas, il pose les documents comme des pierres.

— Inspection fiscale pour un des cabinets, dit-il. Et une demande d'audition "informelle" pour un huissier.

Paul lève les yeux.

— Déjà ?

Hugo hoche la tête.

— Ils attaquent les tiers. C’est exactement ce qu’a dit Lina.

Cédric regarde l’enveloppe, puis murmure :

— Ils veulent faire peur à ceux qui portent ma bombe. Donc ma bombe les dérange.

Lina répond, sèche :

— Oui. Et ils vont aussi attaquer autrement.

— Comment ? demande Paul.

Lina ne lève pas les yeux de son écran.

— Par la honte.

Le mot fait un silence.

Cédric comprend : au vernissage, il n’y a pas que des œuvres. Il y a des vices. Et le vice est une monnaie.

19h40.

L’hôtel particulier n’a pas d’enseigne. La richesse ne s’annonce pas. Elle s’évidence.

Dans la rue, des voitures arrivent sans bruit. Pas de foule. Pas de paparazzis. Une sécurité privée à l'ancienne : des hommes immobiles, des regards. On ne fouille pas comme à un concert. On "évalue" comme à une banque.

Sandra est déjà en "service". Cheveux tirés, tenue neutre, visage effacé. Toto lui remet le badge sans la regarder trop longtemps.

— Si tu vois Sybille… ne la regarde pas, murmure Toto. Elle sent quand on la regarde.

Sandra répond, calme :

— Je ne regarde personne. Je compte.

Toto recule déjà. Il disparaît comme s'il fuyait une lumière.

Lévy et Paul sont à deux rues, dans une voiture banale. Un canal court. Pas de phrases longues. Pas de roman. Juste du réel.

Cédric, lui, est plus loin encore. Dans un autre véhicule. Hors champ.

Il déteste ça. Il accepte.

Parce qu'il s'est promis : couper les habitudes.

Et l'habitude numéro un, pour lui, c'est d'entrer.

À l'intérieur, le vernissage est un théâtre de velours.

Des tableaux, oui. Des sculptures, oui. Mais les œuvres sont secondaires. La vraie

exposition, c’est le réseau : qui parle à qui, qui touche un bras, qui évite un regard, qui sourit trop.

Sandra avance avec un plateau. Verres d’eau, coupes, rien d’alcool fort — on garde l’alcool fort pour plus tard, pour les portes latérales. Ici, on construit la respectabilité.

Elle passe près d’un groupe d’hommes. Costumes ouverts, voix basses. Elle reconnaît une phrase, glissée comme un mot de passe :

— “La continuité…”

Un autre répond :

— “On corrige.”

Sandra garde son visage neutre, mais dans son crâne, ça claque : le mot n’est plus théorique. Il circule comme une blague privée.

Elle continue.

Et elle voit Sybille.

Sybille est là, exactement comme dans le sas : posture de reine sans couronne. Elle ne semble pas “organiser”. Elle aimante. Les gens viennent à elle comme on va à une prise de courant.

À son bras, une femme plus jeune, élégante, qui sourit trop peu : une escorte “haut niveau” — pas vulgaire, pas aguicheuse. Professionnelle. Présentable. Et pourtant, elle n’est pas là pour l’art.

Sybille tourne la tête.

Une micro-seconde.

Sandra sent le danger : Sybille a scanné la pièce, et un scanner voit même ce qu'il ne cherche pas.

Sandra baisse légèrement le regard et avance. Elle se colle au rôle : plateau, verres, silence.

Dans l'oreillette minimale, Lévy murmure :

— Visuel ?

Sandra répond à peine, souffle court :

— Sybille. Confirmé. Et… le mot "continuité" circule.

Paul, dans la voiture, serre la mâchoire. Lévy ne répond pas. Il enregistre.

Sandra se rapproche d'un couloir. Une porte "staff" entrouverte. Une odeur différente : parfum plus lourd, alcool plus présent. Une autre musique, plus basse encore.

Une porte.

Sandra hésite. Puis elle se souvient : on est là pour voir.

Elle passe.

Pas pour rester. Juste pour compter.

Dans le couloir, deux hommes en noir. Pas de badge. Pas de sourire. Pas du service.

De la sélection.

L’un d’eux la regarde.

— Service ?

Sandra montre le badge, sans trembler.

Il la laisse passer.

Le couloir mène à un salon plus intime. Pas explicite. Juste… plus réel. Des rires plus graves, des regards plus sales, des mains qui s’autorisent.

Et là, Sandra voit un visage.

L’homme de couloir.

Le même visage que sur la photo de Nino. Comité d’honneur, public propre, vie privée d’ombre.

Il parle avec Sybille, en aparté, très près. Sa main tremble légèrement quand il tient son verre. Ce tremblement dit : il n’est pas maître ici.

Sandra s’approche en servant. Elle tend un verre. Il ne la regarde même pas. Sybille, elle, la regarde.

Pas longtemps. Mais assez.

Sybille dit une phrase douce :

— Merci.

Ce “merci” n’est pas un merci. C’est un je t’ai vue.

Sandra repart sans accélérer. À l’intérieur, son cœur bat plus vite, mais son pas reste régulier. Elle vient de comprendre une règle : dans ces endroits-là, la panique est un aveu.

Dans l’oreillette, elle souffle :

— L’homme de couloir est là. Très proche de Sybille. Et… il n’est pas dominant. Il est tenu.

Lévy répond, froid :

— Qui le tient ?

Sandra hésite. Elle ne veut pas inventer.

— Pas vu encore. Mais j’ai vu un autre détail.

— Lequel ?

Sandra ralentit, comme si elle traversait une zone minée.

— Un homme. Pas connu. Pas visible. Pas “art”. Il ne parle pas. Il fait juste passer des enveloppes.

Paul murmure :

— Un messager.

Sandra répond :

— Non. Pas un messager. Un comptable.

À cet instant, une porte s'ouvre.

Et Sandra aperçoit, une seconde, le même homme que dans le parking : la même sobriété, le même regard clair, le même vide maîtrisé.

L'employé de la continuité.

Il traverse le couloir comme si personne n'existait, s'arrête près de Sybille, lui parle bas.

Sybille incline la tête. Comme une subordonnée.

Sandra sent un frisson : Sybille n'est pas la main. Sybille est la paume.

La main est là.

Lévy murmure :

— Tu confirmes ?

Sandra répond, très bas :

— Confirmé. Il est là. Et Sybille… s'incline.

Silence.

Puis Paul, dans la voiture :

— On le sort ?

Lévy répond immédiatement :

— Non. On observe. On prend un signe.

Sandra respire. Elle sait ce qu’ils veulent : un signe, pas une balle.

Elle se déplace, plateau à la main, et se place près d’un guéridon où traîne une pile de dossiers — programmes, listes, dons, noms de donateurs.

Elle ne peut pas tout voler. Trop visible. Elle prend une photo mentale. Puis, d’un geste simple, elle laisse tomber un verre.

CRASH.

Les regards se tournent. Une seconde de chaos.

Et dans cette seconde, Sandra glisse un programme dans son tablier.

Pas un dossier complet. Un simple feuillet. Mais un feuillet peut contenir une trace : un logo, un numéro, un nom d’association, une adresse de “comité”.

Elle s’excuse, joue la honte, nettoie.

Sybille la regarde sans expression.

Et là, une femme s’approche de Sybille et lui murmure quelque chose à l’oreille.

Sybille tourne la tête vers le couloir.

Vers l’endroit où Sandra vient de passer.

Sandra sent l’air se durcir. Ça devient une chasse.

Dans l’oreillette, Lévy dit :

— Sortie. Maintenant.

Sandra ne discute pas. Elle n’est pas héroïque. Elle est professionnelle. Elle pivote, retourne vers la porte staff.

Mais au moment où elle arrive, un homme en noir lui barre le passage.

— Badge, dit-il.

Sandra tend le badge. Son cœur bat.

Il le scanne. Un bip.

L’homme lève les yeux.

— Il y a un problème.

Sandra sent la catastrophe : Toto les a peut-être vendus sans le vouloir. Ou le badge était un appât. Ou le QR code les a identifiés au moment exact où ils ont pris quelque chose.

Dans l’oreillette, Paul souffle :

— Sandra… dis “tennis”.

Sandra serre les dents. Elle ne veut pas déclencher une extraction qui brûle tout. Pas maintenant. Pas après avoir vu la main.

Mais l'homme en noir s'approche d'un pas, trop près, et sa voix devient plus douce :

— Vous êtes avec qui ?

Sandra sait : la douceur est un piège. Un piège de confession.

Elle ouvre la bouche.

Et choisit le mot.

— Tennis.

À l'extérieur, Lévy ne répond pas. Il agit.

Un bruit sec retentit au loin : une alarme de voiture. Puis une seconde. Puis un fracas volontaire, comme si quelqu'un venait de heurter une borne.

La rue s'agite. Les hommes en noir tournent la tête, réflexe. La sécurité adore les urgences, parce que les urgences créent des règles.

Sandra profite de la seconde. Elle se glisse sous le bras du type, pousse la porte, sort dans la cour.

Elle court sans courir : marche rapide, tête basse, posture de service. Elle rejoint le point convenu où un utilitaire banal attend déjà.

Elle monte.

À l’intérieur, Paul est là. Il l’attrape par l’épaule.

— Ça va ?

Sandra hoche la tête. Elle respire trop vite, mais elle a les yeux d’une femme qui a gagné un point.

Elle sort le feuillet du tablier.

Lina, au téléphone sur un canal isolé, dit :

— Donne-moi.

Sandra lit.

Un nom d’association. Un comité d’honneur. Une adresse. Et, en bas, un logo discret : un symbole administratif, presque invisible, comme si la culture avait besoin d’un tampon pour être “propre”.

Lina ne parle pas pendant une seconde.

Puis elle murmure :

— Je l’ai.

Paul se tourne vers Lévy.

— On a un lien ?

Lina répond elle-même, glacée :

— On a un pont entre la culture et l'État. Et un pont… ça se surveille.

Sandra souffle, encore haletante :

— Et j'ai vu la main.

Cédric, resté à distance, écoute tout sur le canal le plus court. Il ne parle pas. Son visage est fermé.

— Il était là, répète Sandra. Le même homme que le parking. Et Sybille s'est inclinée.

Cédric ferme les yeux une seconde.

— Donc j'avais raison, dit-il enfin. Ce n'est pas "Véra". Ce n'est pas "Sybille". C'est une continuité qui se croit légitime.

Paul demande :

— Et Toto ?

Silence.

Le mot tombe comme une pierre : Toto.

Sandra blêmit.

— Il est parti avant. Il devait être hors zone.

Lévy fixe son téléphone. Il compose Toto. Une fois. Deux fois. Trois.

Pas de réponse.

Lina murmure, froide :

— Ils vont corriger. Là. Maintenant.

Cédric regarde la ville à travers la vitre de l'utilitaire.

Son téléphone vibre.

Un message. Pas signé.

Une phrase courte.

"Tu as pris un papier. Nous prenons un homme."

Cédric ne bouge pas.

Paul explose :

— PUTAIN !

Sandra ferme les yeux.

Lévy serre la mâchoire jusqu'à faire craquer une articulation.

Cédric, lui, reste calme. Trop calme.

— Ils ont Toto, dit-il.

Paul le fixe, furieux.

— On y retourne.

Cédric secoue la tête.

— Non.

Paul n’en croit pas ses oreilles.

— Quoi “non” ?!

Cédric le regarde, et dans son regard il y a quelque chose de dur, de froid, de terrible :

— On n’y retourne pas parce que c’est ce qu’ils veulent. Ils veulent que je me jette dans une porte.

Il marque une pause.

— On va les forcer à ouvrir.

Paul tremble.

— Toto va mourir.

Cédric répond, bas :

— Toto est déjà mort si on joue à leur tempo.

Silence.

Puis Cédric prend la balle de tennis dans sa main et la serre comme s’il voulait la

déformer.

— Ils viennent de me rappeler une règle : chaque avance a un prix.

Il regarde Paul.

— On paie. Mais on paie en les faisant reculer.

Et c’est là que Paul comprend : ce qui vient n’est plus une infiltration.

Ce qui vient, c’est une riposte.

Pas une riposte de rue. Pas une riposte de plateau.

Une riposte d’infrastructure.

Le chapitre se ferme sur cette phrase, presque murmurée, mais qui sonne comme une promesse de catastrophe :

— Maintenant… je vais faire sortir un nom.

Chapitre 25

CHAPITRE 25 — LE NOM

CHAPITRE 25 — LE NOM

À M-8, il n’y a rien de plus efficace qu’un message court.

“Tu as pris un papier. Nous prenons un homme.”

Ce n’est pas une menace.
C’est une facture.

Dans l’utilitaire, personne ne parle pendant trente secondes. Pas parce qu’ils sont choqués. Parce qu’ils calculent, chacun à sa façon, ce que ça signifie :

Ils ont vu Sandra.

Ils ont compris qu’elle n’était pas “service”.

Ils ont identifié Toto comme la couture faible.

Et ils ont prouvé qu’ils peuvent “prendre” sans sirène, sans bruit, sans police.

Le vrai pouvoir n’enlève pas en criant.
Il fait disparaître en silence.

Paul est le premier à rompre le gel.

— On y retourne. Maintenant.

Cédric ne tourne même pas la tête.

— Non.

Paul devient rouge, pas de colère, de panique.

— Cédric, tu ne peux pas dire non quand un type est en train de se faire—

— Paul, coupe Cédric, bas. Si on y retourne, on fait exactement ce qu'ils veulent : on transforme Toto en appât… et nous en chiens.

Sandra, haletante, regarde Cédric. Elle a encore le feu dans la gorge, mais son cerveau est clair.

— Ils ont pris Toto après m'avoir laissée sortir.

Lévy hoche la tête.

— Ils ont choisi le prix.

Paul serre les dents.

— Donc on paye et on continue comme si de rien n'était ?!

Cédric fixe le message sur son écran.

— Non.

Il marque une pause.

— On paye… et on leur fait regretter d’avoir encaissé.

Lévy se tourne vers Cédric.

— Concrètement ?

Cédric prend une respiration lente. Sa voix est froide, propre.

— On ne va pas chercher Toto à la main. On va chercher Toto par le système. Et pendant qu’on le cherche… on ouvre une porte qu’ils ne contrôlent pas.

Paul le fixe.

— Quelle porte ?

Cédric répond sans détour :

— L’opinion. Le direct. La peur des noms.

Sandra sort enfin le feuillet du tablier et le pose sur les genoux de Lévy. Lévy le regarde comme on regarde une pièce d’échec qu’on attendait.

— On a un pont, murmure-t-il.

Lina, sur le canal, répond immédiatement :

— Donne-moi le nom exact.

Lévy lit. Cédric écoute. Paul écoute. Sandra écoute.

Un nom d’association, un comité, une adresse, un tampon administratif discret.

Silence.

Puis Lina souffle, très bas :

— OK. Là… on n’est plus dans l’ombre. On est sur un corridor officiel.

Paul murmure :

— Ils vont le verrouiller.

Lina répond :

— Oui. Et c’est justement pour ça que c’est intéressant : un corridor officiel laisse des traces.

Cédric se penche légèrement.

— Lina, tu peux remonter le réseau autour de cette association ?

— Je peux, dit-elle. Mais ça prend du temps.

Cédric sourit, sans joie.

— Alors on va en acheter.

Il range le téléphone.

— Retour maison. On ne traîne pas. Et ensuite… on travaille.

À peine rentrés, Lévy verrouille. Sandra recale les équipes. Paul ferme les rideaux comme si les rideaux pouvaient empêcher le monde de regarder.

Toto ne répond toujours pas.

Cédric s'assoit enfin. Pas dans un canapé. Sur une chaise dure. Il a besoin de sentir la réalité dans son dos.

— D'abord, dit-il. Toto.

Lévy acquiesce.

— On doit poser un statut.

Sandra ajoute :

— S'ils l'ont "pris", ça veut dire qu'il est vivant. Pour l'instant.

Paul serre la mâchoire.

— Pour l'instant.

Cédric relève les yeux.

— Toto est un témoin. Ils ne le tuent pas tout de suite. Ils le rangent. Ils l'éteignent. Ils veulent le transformer en exemple silencieux.

Lévy hoche la tête.

— Donc on a une fenêtre.

Cédric se tourne vers Paul.

— Tu veux agir ? On agit propre.

Paul fixe Cédric, brûlant.

— Donne-moi quelque chose à faire.

Cédric ne réfléchit pas longtemps.

— Appelle Antoine.

Paul s’exécute. Antoine décroche au premier bip, comme s’il attendait le drame.

— Ouais.

Paul va droit.

— Ils ont pris Toto.

Un silence.

Antoine ne demande pas “qui”. Il sait déjà.

— Où ? demande-t-il.

— Vernissage. Palais-Royal. Après extraction, dit Paul.

Antoine souffle.

— D’accord.

Cédric prend le téléphone.

— Antoine. On ne bouge pas comme des brutes. On veut Toto vivant. On veut savoir où ils le rangent.

Antoine répond, net :

— Alors tu veux des loups. Des loups discrets.

Cédric murmure :

— Nino.

Antoine acquiesce.

— Je l’appelle. Et j’appelle un autre. Un ancien. Pas un nerveux. Un calme.

Paul serre les dents.

— Antoine, pas de sang.

Antoine rit, sans joie.

— Tu crois que le sang, c’est nous qui l’amenons ? Le sang, c’est eux quand ils s’énervent. Nous, on amène du silence.

Cédric coupe.

— Silence, oui. Mais pas violence. On trouve. On observe. On récupère si on peut. Compris ?

Antoine marque une pause.

— Compris.

Et il raccroche.

Lina, elle, a déjà basculé en mode scalpel.

Sur l’écran, elle construit une carte.

Pas une carte “jolie”. Une carte de guerre :

L’association.

Le comité.

Les noms visibles.

Les adresses.

Les liens de communication.

— Ils vont nettoyer, dit-elle. Ils vont effacer des traces publiques. Supprimer des pages. Modifier des PDF. Couper des liens.

Cédric ne bouge pas.

— Alors prends des captures. Tout de suite.

Lina acquiesce.

— C’est déjà fait.

Paul la regarde, presque admiratif malgré lui.

— T’es froide.

Lina répond sans lever les yeux :

— Non. Je suis terrifiée. Mais ma peur, je la mets dans des dossiers.

Hugo arrive, une pile de papier sous le bras. Il a l’air d’un homme qui a mal au futur.

— Si vous “sortez un nom”, dit-il, vous comprenez qu’on risque—

Cédric le coupe.

— Je comprends.

Hugo s’énerve, en tremblant.

— Non, tu ne comprends pas ! Un nom, c’est pas un tweet. C’est une plainte, c’est une procédure, c’est une commission, c’est un régulateur, c’est—

Cédric le fixe.

— Hugo. Je ne vais pas accuser. Je vais poser.

Hugo s’arrête.

— Poser quoi ?

Cédric répond, calme :

— Une question en direct. Une question qui oblige une réponse. Une question qui transforme leur silence en aveu.

Lévy intervient.

— Et la continuité n’aime pas les questions publiques.

Sandra murmure :

— Parce que les questions créent du chaos.

Cédric acquiesce.

— Voilà. Ils m’ont dit “évite le chaos”. Je vais leur offrir une petite dose, juste assez pour qu’ils soient obligés de sortir.

Paul le regarde.

— Et Toto ?

Cédric serre la balle de tennis dans sa main.

— Toto est le prix. Et je vais utiliser le prix pour faire monter la main… sans donner Toto en sacrifice.

Silence.

Puis Cédric dit la phrase qui remet tout en place :

— On fait deux choses en parallèle : récupération et pression. Pas l’une ou l’autre. Les deux.

À 14h, Nino rappelle.

Cédric décroche. Il se met debout, instinct de tension.

— Ouais, dit Nino.

— Tu peux le trouver ? demande Cédric, direct.

Nino ne demande pas “qui”. Il a déjà l’info.

— Peut-être.

Cédric ferme les yeux.

— Je veux pas “peut-être”.

Nino souffle.

— Cédric, tu joues contre des gens qui ont des badges et des caves. Moi, je peux suivre des voitures. Je peux écouter des rues. Je peux pas ouvrir les murs.

Cédric répond, bas :

— Trouve-moi la première trace. Qui l’a pris. Comment. Où ça tourne.

Nino marque une pause.

— Donne-moi deux heures.

Cédric acquiesce.

— Deux heures. Et Nino… pas de show.

Nino ricane.

— C’est toi, le show.

Il raccroche.

Paul regarde Cédric.

— Tu fais confiance à la rue.

Cédric secoue la tête.

— Je fais confiance à la logique. La rue a une logique. Elle n’est juste pas écrite dans les lois.

À 16h, message sur le téléphone de Lévy.

Une photo.

Toto.

Assis sur une chaise. Mur blanc. Lumière froide. Pas de sang. Pas de cris. Mais un détail tue : ses yeux ne regardent pas la caméra. Ils regardent quelque chose derrière. Quelque chose qui le tient.

Et une phrase :

“Il va bien. Il réfléchit.”

Paul tremble.

— Bande de—

Cédric ne bouge pas. Son calme devient dangereux.

— Ils veulent que je panique, dit-il.

Sandra murmure :

— Ils veulent que tu viennes.

Lévy regarde la photo, puis la phrase.

— “Il réfléchit.” Ça veut dire qu’ils veulent une confession. Un nom. Un aveu.

Cédric hoche la tête.

— Ils veulent qu’il dise : “Cédric m’a envoyé.” Ils veulent une preuve que je les attaque.

Paul serre les poings.

— Et toi, tu vas faire quoi ?

Cédric répond, sans hésitation :

— Je vais les priver de leur scénario.

Le soir, Darka.

Cédric marche vers le plateau avec l’impression d’avoir un volcan dans la poitrine. Mais son visage, lui, est parfaitement maîtrisé. C’est ça, son talent : tenir le chaos derrière une blague.

Les chroniqueurs sentent qu’il y a un drame. Ils ne savent pas lequel. Ils sentent juste que l’air est plus lourd.

Lina, avant l’antenne, s’approche.

— Si tu sors un nom, fais-le propre.

Cédric hoche la tête.

— Propre.

Hugo, derrière, souffle :

— Et défendable.

Cédric le regarde.

— Défendable.

Paul est en régie, bras croisés, regard fixé sur Cédric comme si sa vie dépendait d’une intonation.

Musique.

Direct.

— BONSOIR LA FRANCE !

Applaudissements. Le public est chaud. Ils sentent que l'émission n'est pas "normale". Les gens sentent toujours.

Cédric démarre léger. Deux minutes de respiration. Un sujet de société. Une vanne. Une relance.

Puis, sans prévenir, il change de vitesse.

Sa voix ne tremble pas, mais elle devient plus basse.

— Je vais dire un truc.

Silence.

— Depuis quelques jours, on essaie de me faire comprendre que je devrais me taire.

Le public réagit. Certains applaudissent. D'autres huent.

Cédric lève une main.

— Calmez-vous. Je ne vais accuser personne ce soir. Je vais faire ce que je fais depuis quinze ans : poser une question.

Il prend une feuille. Pas un dossier. Une feuille.

— Il existe, à Paris, des événements "culturels" qui ressemblent à de la philanthropie,

dit-il. Des vernissages, des ventes, des dîners. Très bien. C’est la vie.

Il marque une pause.

— Sauf que quand la culture devient un sas… quand la philanthropie devient un passage… alors la question est simple : qui tient la porte ?

Silence total.

Cédric continue, calme :

— Alors je vais prononcer un nom. Pas pour accuser. Pour demander.

Il regarde la caméra.

— L’Association…

Il prononce le nom exact du feuillet, proprement, sans trembler.

Un choc traverse le plateau. Lina devient blanche. Hugo serre les dents. Paul se fige : c’est fait.

Cédric poursuit immédiatement, avant que l’émotion ne le mange :

— Je demande publiquement : qui dirige ? Qui finance ? Qui valide ? Qui tamponne ? Et pourquoi cette association se retrouve au croisement d’un comité d’honneur où figure… un homme de couloir que beaucoup connaissent, et de réseaux qui, eux, font pression dans le noir.

Il ne donne pas le nom du “couloir”. Pas encore. Il garde la balle pour le point suivant.

— Je ne dis pas “coupable”. Je dis : répondez. Parce que le silence, dans ce pays, devient un sport national.

Le public explose. Applaudissements, cris, huées. Tout. La France adore quand quelqu’un ose dire ce que personne ne dit, même si elle le déteste.

Cédric conclut, froid :

— Et je le dis : si cette association est propre, tant mieux. Alors elle n’aura aucun mal à répondre. Et si elle ne répond pas… alors ce n’est pas moi le problème. C’est le système.

Il reprend l’émission comme si de rien n’était.

Dorval, en régie, a les mains qui tremblent : audience maximale.
Hugo a envie de vomir : risque maximal.
Lina est partagée : peur et admiration.
Paul est debout : prêt à encaisser la correction.

À la pause pub, Lévy reçoit un appel.

Pas de numéro.

Il décroche. Écoute. Son visage se vide. Il met sur haut-parleur.

Une voix d’homme, calme, administrative, sans émotion.

— Vous avez prononcé un nom.

Cédric reconnaît immédiatement : pas Sybille. Pas Mathias.

La continuité.

— Oui, répond Cédric, sans trembler. Et ce n’était qu’une question.

La voix répond :

— Vous appelez ça une question. Nous appelons ça une perturbation.

Cédric sourit, glacé.

— Alors corrigez. Mais cette fois… corrigez en plein jour.

Silence.

Puis la voix, plus dure :

— Vous avez dix minutes pour retirer. Sinon, l’homme disparaît.

Paul explose, hors micro :

— Putain !

Cédric ne bouge pas. Il sent l’instinct hurler : reculer pour sauver Toto.
Et il sent la logique dire : s’ils peuvent te faire retirer un nom, ils te feront retirer tout.

Cédric se penche vers le téléphone.

— Vous le ferez disparaître même si je retire, dit-il.

La voix marque une pause.

— Peut-être.

Cédric répond, tranchant :

— Voilà. Donc je ne retire pas.

Un silence plus long. Un silence de décision.

Puis la voix dit :

— Vous êtes une anomalie.

Cédric sourit.

— Je sais. C’est votre mot.

La voix coupe, sèche :

— Dernière chance.

Cédric regarde Paul. Paul est prêt à le frapper.

Cédric regarde Lina. Lina a les larmes aux yeux mais elle tient.

Cédric regarde la caméra. Le direct continue derrière. La France attend sans savoir.

Cédric revient au téléphone.

— Je n’enlève pas le nom, dit-il. Mais je vous donne une chose : je vous donne la sortie.

Silence.

— Quelle sortie ? demande la voix.

Cédric répond, posément :

— Vous rendez Toto. Vivant. Maintenant. Et je reste à ce stade : une question et un nom d'association. Je ne donne pas le reste ce soir.

Paul se fige. Lina comprend le coup : Cédric propose une "négociation de forme" qui sauve Toto sans se coucher complètement.

La voix hésite. Une vraie hésitation.

Puis :

— Vous êtes insolent.

Cédric sourit.

— C'est mon métier.

Un souffle au bout du fil.

— Dix minutes. Pas plus. Si l'homme sort, vous n'allez pas plus loin ce soir. Si vous allez plus loin… il ne sortira plus jamais.

Cédric répond immédiatement :

— Marché.

La ligne coupe.

Paul se tourne vers Cédric, halluciné.

— Tu viens de négocier avec—

Cédric le coupe.

— Avec la peur de perdre.

La pub se termine. Cédric revient à l'antenne. Il fait deux blagues. Il lance un sujet léger. Il tient le plateau comme un homme tient une porte pendant qu'on sort quelqu'un derrière.

Dans la régie, Lévy reçoit un message.

Une localisation.

Une seule.

— Sortie B, murmure Sandra.

Paul se fige : Sortie B, leur propre motif, retourné contre eux. Ils savent tout. Ils savent même leurs mots.

Lévy ne discute pas. Il envoie Sandra. Deux minutes plus tard, Sandra rappelle, souffle court :

— Il est là.

On n’entend pas Toto, mais on entend son souffle, vivant. Un souffle d’animal qui a été rangé et ressorti.

Paul ferme les yeux, une seconde, comme une prière.

Cédric, lui, ne montre rien. Il continue l’émission. Il finit.

Il sourit à la France.

Et quand la caméra coupe, son visage tombe d’un coup.

Plus de show.

— Ils m’ont rendu Toto, dit-il.

Lina murmure :

— Donc ils ont peur du nom.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Paul s’approche, tremblant encore.

— Et Toto ?

Sandra arrive avec Toto, quelques minutes après. Il est debout, mais il a le regard d’un homme à qui on a pris des morceaux sans laisser de traces visibles.

Cédric s’approche, lentement.

— Toto…

Toto avale sa salive. Il ne pleure pas. Mais sa voix est cassée.

— Ils m’ont pas frappé, dit-il. Ils m’ont parlé.

Cédric ferme les yeux.

— Qu’est-ce qu’ils t’ont dit ?

Toto regarde Cédric, et sa phrase est un coup de couteau propre :

— Ils m’ont dit que t’étais pas en train d’écrire un livre…
— Ils m’ont dit que t’étais en train d’écrire un dossier.

Silence.

Cédric ouvre les yeux. Il y a une lueur glacée dedans.

— Alors on va écrire le dossier jusqu’au bout, dit-il.

Paul souffle :

— Cédric…

Cédric se tourne vers eux tous.

— Ils m’ont laissé un choix : rester une anomalie corrigée… ou devenir un problème public.

Il marque une pause.

— Je choisis d’être public.

Le chapitre se ferme sur cette certitude : Cédric a sorti un nom. Il a sauvé Toto. Mais il vient de signer une nouvelle phase.

Parce que la continuité ne pardonne pas les anomalies qui apprennent à parler.

Chapitre 26

CHAPITRE 26 — L’ACCIDENT

CHAPITRE 26 — L’ACCIDENT

À M-8, quand on te rend un homme vivant, ce n’est pas un cadeau.

C’est une leçon.

Ils ont rendu Toto via “Sortie B” pour deux raisons :

prouver qu’ils connaissent tes codes, donc qu’ils te lisent de l’intérieur,

te faire comprendre qu’ils peuvent te rendre quelqu’un… et te le reprendre à l’instant où tu t’attaches.

Toto est assis sur une chaise, dans le salon, une couverture sur les épaules comme un enfant qu’on aurait ramené d’un endroit trop froid. Il boit de l’eau par petites gorgées. Ses mains tremblent à peine, mais son regard… son regard n’est plus un regard. C’est une porte fermée.

Paul tourne autour comme un animal qui veut mordre le monde.

— Ils t’ont fait quoi ? répète-t-il.

Toto lève les yeux, lentement.

— Ils m’ont pas frappé.

— Alors ils t’ont drogué ? demande Hugo, blême.

Toto secoue la tête.

— Non.

Silence.

Sandra s’accroupit devant lui, voix douce, professionnelle.

— Ils t’ont parlé comment ? Où ? Combien ?

Toto avale sa salive.

— Une pièce blanche. Une chaise. Une lumière froide. Et… une voix. Pas un visage. Une voix calme.

Cédric, debout, écoute sans cligner. Il sait reconnaître les systèmes : ils ont fait de Toto un “objet pédagogique”.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ? demande Cédric.

Toto regarde Cédric comme si le simple fait de le regarder était dangereux.

— Elle m’a dit que j’étais pas important. Que je pouvais sortir si je servais.

Paul serre les dents.

— Servir à quoi ?

Toto baisse les yeux.

— À te faire servir.

Un silence lourd.

Lina murmure :

— Ils ont voulu faire de toi un relais.

Toto acquiesce, honteux.

— Ils m’ont dit : “Tu vas rentrer, tu vas être vivant, et tu vas le regarder. Tu vas le regarder quand il parlera. Tu vas le regarder quand il hésitera. Et tu vas comprendre que c’est lui qui te met en danger.”

Paul explose.

— Bande d’enfoirés !

Cédric lève une main.

— Toto. Est-ce qu’ils t’ont demandé de faire quelque chose ? Un geste ? Un objet ?

Toto hésite. Ses yeux s’humidifient.

— Ils m’ont mis un téléphone dans la main.

Lévy se tend immédiatement.

— Où est-il ?

Toto lève un doigt tremblant, montre sa poche.

Lévy s’approche comme un démineur. Il ne touche pas le téléphone. Il le fait glisser avec un chiffon dans un sac anti-ondes.

— Voilà, dit-il. C’est un micro. Ou un traceur. Ou les deux.

Sandra ferme les yeux une seconde.

— Ils ont ramené Toto avec une oreille.

Paul regarde Cédric.

— Tu vois ? Ils nous infiltrent.

Cédric ne répond pas. Il fixe le sac anti-ondes comme on fixe une araignée.

Puis il dit, calmement :

— On ne panique pas. On apprend.

Hugo souffle, nerveux :

— On apprend quoi ? Qu’ils peuvent te mettre une bombe dans la poche d’un gars traumatisé ?

Cédric le fixe.

— Oui.

Hugo déglutit.

— Et… on fait quoi ?

Cédric répond, froid :

— On leur renvoie l'oreille.

Lina relève la tête.

— Comment ?

Cédric se tourne vers Lévy.

— Lévy, tu peux faire croire qu'on a gardé le téléphone actif, et qu'on l'a emmené ailleurs ?

Lévy réfléchit vite. Puis il hoche la tête.

— Oui. On peut le laisser "parler" dans un endroit contrôlé. On peut lui faire raconter une fausse histoire.

Sandra comprend.

— Un leurre.

Cédric acquiesce.

— Exactement. Ils veulent savoir si je vais craquer après Toto. Je vais leur donner ce qu'ils attendent : une impulsion… mais vers une fausse cible.

Paul fronce les sourcils.

— Tu veux jouer à ça avec eux ?

Cédric répond sans trembler :

— Ils jouent à ça avec moi depuis le début.

À 02h30, la décision est prise.

Ils organisent un faux mouvement : une fausse réunion nocturne, un faux départ, un faux stress. Tout ce qui peut nourrir l'oreille. Ils parlent près du sac comme on parle près d'une caméra.

Cédric fait semblant de perdre patience.

— On va le chercher, dit-il, assez fort.

Paul joue le jeu, voix volontairement brutale.

— On y va avec Nino. On va tout cramer.

Hugo joue mal, mais il essaye.

— Cédric, non, tu vas tout perdre !

Sandra, elle, est parfaite. Elle ajoute un détail précis, trop précis :

— On passe par la porte du quai, à 05h12. Sans convoi.

Lévy laisse le téléphone "entendre" tout ça. Puis il prend le sac et le confie à un

homme en civil qui part vers une planque vide, un endroit mis en scène pour ressembler à une base de départ.

L'oreille ira là-bas. Et quand elle écoutera… elle écoutera du théâtre.

Cédric regarde la porte se refermer derrière l'homme.

— Maintenant, dit-il, on attend leur réponse.

Paul se crispe.

— Tu ne viens pas de dire qu'on ne devait pas attendre ?

Cédric le fixe.

— On n'attend pas. On place. Puis on observe la réaction. C'est différent.

À 06h10, le piège donne une première morsure.

Un appel arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy. Numéro inconnu.

Lévy met sur haut-parleur.

La même voix administrative que la veille.

La continuité.

— Vous faites fausse route.

Cédric sourit, presque.

— Bonjour.

Silence.

La voix reprend, plus froide :

— Ne cherchez pas à jouer. Vous n’avez pas le niveau.

Cédric penche la tête.

— Vous appelez ça “jouer”. Moi j’appelle ça “respirer”.

La voix marque une pause.

— Vous avez sorti un nom. Nous vous avons rendu un homme. Nous avons donc été… corrects. À présent, vous allez rester dans ce cadre.

Cédric répond, calme :

— Non.

Un silence lourd.

La voix devient plus dure :

— Vous venez de franchir une limite.

Cédric souffle.

— Laquelle ? La limite où je ferme ma bouche ?

La voix ne répond pas à la provocation. Elle dit simplement :

— 11h30.

Lévy se fige.

— Quoi, 11h30 ? demande-t-il.

La voix répond, nette :

— Vous aurez un accident.

La ligne coupe.

Pendant une seconde, le monde se vide. Même Paul ne trouve pas de mot. Hugo blanchit. Sandra se tend comme un ressort. Lina a les yeux fixés sur Cédric.

Cédric, lui, ne bouge pas.

— Ils donnent une heure, murmure Paul. Ils annoncent un accident comme on annonce un rendez-vous.

Sandra répond, glacée :

— Parce qu'ils savent qu'ils peuvent le provoquer. Ou le laisser arriver.

Lévy est déjà en mouvement.

— On annule tout. On verrouille. Personne ne sort.

Cédric lève les yeux.

— Je dois être à V6 à 11h.

Lévy tranche.

— Non.

Cédric se lève.

— Je fais du direct à 20h. Ils veulent me couper. Si je disparais aujourd'hui, ils gagnent.

Paul s'approche, presque en colère.

— Ils viennent de te dire "accident". Tu veux quoi ? Tester s'ils bluffent ?

Cédric serre les dents.

— Je veux refuser la peur.

Sandra intervient, posée :

— Refuser la peur, c'est bien. Mais ignorer le réel, c'est mourir.

Cédric regarde Sandra.

— Alors on fait quoi ?

Sandra répond immédiatement :

— On change tout. On change l'horaire, le trajet, le véhicule, la visibilité. Et surtout :

tu ne montes dans aucune voiture prévue.

Lévy acquiesce.

— Et tu ne vas pas à V6.

Cédric se fige.

— Comment ça, je ne vais pas à V6 ?

Lévy répond froidement :

— Tu fais l'émission depuis un lieu sécurisé. On installe une régie de secours.

Dorval appelle au même moment, comme s'il avait senti la fracture.

— Cédric, tu es où ? On a besoin de toi au point presse.

Cédric répond, sec :

— Je fais à distance.

Dorval explose.

— À distance ?! Tu plaisantes ?! Les annonceurs—

Cédric le coupe.

— Dorval, ils ont annoncé un accident à 11h30.

Silence.

Même Dorval se tait.

— OK, souffle-t-il enfin. OK. Tu fais comme tu veux. Mais si tu rates… c'est la chaîne qui saigne.

Cédric murmure :

— Qu'elle saigne. Moi, je veux pas que Sarah saigne.

Il raccroche.

11h15.

Cédric est dans un lieu secondaire, discret, aménagé à la hâte. Une mini-régie. Caméras, fibre sécurisée, son. Dorval a envoyé deux techniciens loyaux. Hugo est là pour contrôler les mots. Lina, pour contrôler les signaux. Lévy et Sandra, pour contrôler l'air.

Paul surveille Toto, qui n'a pas quitté le canapé. Toto est vivant, mais il est brisé.

11h29.

Silence.

11h30.

Rien.

Puis, à 11h31, une notification surgit sur le téléphone de Lina. Une alerte info locale.

“Accident sur le périphérique : véhicule en feu, circulation interrompue.”

Paul se redresse.

— Où ?

Lina lit.

Un secteur. Une sortie. Un tronçon.

Le tronçon qui correspond au trajet habituel vers V6.

Un frisson traverse tout le monde.

Sandra murmure :

— Ils ont fait brûler une voiture pour te montrer ce que tu aurais été.

Cédric ferme les yeux une seconde. Pas de soulagement. Du dégoût. Parce qu’ils viennent d’offrir une vision : ça, c’était toi.

Lévy souffle.

— Ils ont exécuté l’accident… sans toi.

Paul serre les poings.

— Donc ils peuvent choisir qui brûle à ta place.

Hugo balbutie :

— Ils… ils ont tué quelqu’un ?

Lina secoue la tête.

— Pas forcément. “Véhicule en feu”, ça peut être vide. Ça peut être un message.

Sandra tranche :

— Dans leur monde, les messages coûtent toujours quelqu’un.

Un silence.

Puis un message arrive sur le téléphone de Cédric.

Pas signé.

Une phrase unique :

“Tu as obéi. Voilà la preuve que l’obéissance protège.”

Cédric regarde l’écran longtemps.

Et là, son visage change.

Paul le voit.

— Quoi ? demande Paul.

Cédric répond, bas :

— Ils viennent de me proposer un pacte : obéis et tu vis.

Paul serre la mâchoire.

— Et toi, tu vas faire quoi ?

Cédric range le téléphone.

— Je vais faire l'inverse.

Il se tourne vers la mini-régie.

— Ce soir, en direct… je ne fais pas "Darka" comme d'habitude.

Dorval, au téléphone, panique.

— Cédric, non… tu vas—

Cédric le coupe.

— Je vais faire un direct qui rend leur "accident" inutile.

Hugo tremble.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Cédric le fixe.

— Je veux dire : si tu veux me tuer, tu devras tuer la France avec.

Silence.

Lévy se tend.

— Cédric…

Cédric continue, plus froid :

— Et si tu me coupes… la bombe sort.

Lina murmure :

— Tu vas activer le déclenchement.

Cédric hoche la tête.

— Pas tout. Pas encore. Mais assez pour qu'ils comprennent que la prochaine "correction" ne sera pas un accident. Ce sera un scandale.

Paul le regarde, et dans ses yeux, il y a de la peur et de l'admiration. Le mélange le plus dangereux.

Le chapitre se ferme sur cette image :

Cédric face à une caméra dans une pièce secondaire, à midi passé, vivant parce qu'il a obéi une heure…

Et déterminé à prouver que l'obéissance n'achète pas la vie.

Elle la loue.

Chapitre 27

CHAPITRE 27 — LA FRANCE COMME BOUCLIER

CHAPITRE 27 — LA FRANCE COMME BOUCLIER

À M-8, le pire n’est pas qu’ils puissent provoquer un accident.

Le pire, c’est qu’ils l’annoncent avec l’heure, comme un rendez-vous chez le dentiste.

11h30.

Puis un véhicule en feu sur le trajet habituel.

Puis cette phrase, sans signature, sans émotion :

“Tu as obéi. Voilà la preuve que l’obéissance protège.”

Ils ne lui demandent plus de se taire.

Ils lui demandent de croire.

Croire qu’il y a une logique : obéissance = vie, résistance = douleur.

Cédric regarde l’écran et comprend : s’il accepte cette équation, il est fini. Pas mort. Pire : apprivoisé.

Dans la mini-régie, Dorval est au téléphone depuis quinze minutes. Il a la voix d’un homme qui sent l’audience, les annonceurs et la panique monter en même temps.

— Tu vas faire quoi ce soir ? demande Dorval.

Cédric ne hausse pas la voix.

— Un direct.

Dorval ricane, nerveux.

— Tu fais déjà du direct.

Cédric le fixe.

— Pas comme ça.

Hugo s’approche, pâle.

— Cédric… si tu fais ce que je crois que tu vas faire, tu franchis un point… tu ne reviens pas.

Cédric sourit, sec.

— Hugo, je ne suis déjà plus “revenu” depuis le moment où on a tiré dans une cour.

Paul regarde Cédric comme s’il cherchait une fissure.

— Dis-moi juste que tu ne vas pas sortir un nom d’État en direct.

Cédric secoue la tête.

— Pas un nom d’État.

Paul souffle, soulagé trop vite.

Cédric ajoute :

— Un mécanisme.

Lina lève les yeux.

— Quel mécanisme ?

Cédric s’assoit. Il parle lentement. Comme un homme qui pose des pièces.

— Ils veulent me corriger par l’ombre : accidents, rumeurs, pression sur les tiers. Moi, je vais les forcer à corriger en pleine lumière.

Sandra fronce les sourcils.

— Comment ?

Cédric répond :

— En rendant la France témoin.

Lévy se tend.

— Tu veux transformer l’émission en bouclier ?

Cédric acquiesce.

— Exactement.

Paul secoue la tête.

— Tu vas faire de la France un otage ?

Cédric le regarde, sans agressivité.

— Non. Je vais faire de la France… un jury.

Silence.

Puis Lina comprend.

— Tu vas activer un déclenchement en direct. Pas total. Mais visible.

Cédric hoche la tête.

— Oui. Pas pour “balancer”. Pour prouver que si on me coupe, si je tombe, le système sort.

Hugo tremble.

— Tu veux faire du chantage.

Cédric le fixe.

— Non. Eux font du chantage. Moi, je fais de la transparence conditionnelle.

Hugo ouvre la bouche, puis se tait. C’est un juriste : il sait que les mots peuvent sauver ou condamner.

Lévy intervient, très froid.

— Si tu fais ça, tu déclares la guerre ouverte.

Cédric sourit sans joie.

— Elle est déjà ouverte. Je l’ai juste pas annoncée.

À 15h, réunion express.

Lina détaille la bombe décentralisée : trois tiers, trois scellés, des fragments, des déclencheurs. Rien n’est sur un seul serveur. Rien n’est sur un seul disque. Rien n’est sur un seul homme.

— Techniquement, dit Lina, je peux préparer un “signal” : un code simple, si l’émission est interrompue, si un téléphone est éteint trop longtemps, si un protocole s’arrête… alors un fragment sort. Pas le dossier entier. Un fragment qui prouve qu’il y a un dossier.

Paul serre les dents.

— Un fragment… c’est quoi ?

Lina répond, précise :

— Une capture. Un schéma. Un extrait de procédure. Un document qui ne contient pas un nom final, mais qui contient un chemin.

Hugo lève le doigt.

— Il faut que ce soit défendable.

Cédric le regarde.

— Débrouille-toi.

Hugo soupire, mais il aime les défis : il se met au travail.

Sandra, elle, regarde Cédric.

— Et l'"accident" de demain ? Parce qu'ils ne vont pas s'arrêter.

Cédric répond :

— Justement. Ce soir, je fais comprendre que leur "accident" n'est plus un accident. Qu'il est un acte.

Lévy hoche la tête, sombre.

— Tu veux les empêcher d'utiliser la méthode "silencieuse".

Cédric acquiesce.

— Exactement. Si chaque correction devient un scandale, ils perdent leur confort.

Paul murmure :

— Et s'ils s'énervent ?

Cédric le fixe.

— Alors ils feront une erreur.

À 18h, appel de Sarah.

Elle a entendu parler de l’accident sur le périphérique. Elle n’est pas dupe. Elle sait, maintenant, lire entre les lignes de la peur.

— C’est toi qu’ils visaient, dit-elle.

Cédric ne répond pas tout de suite.

— Oui.

Sarah souffle.

— Tu as obéi.

Le mot “obéi” le brûle.

— J’ai survécu.

Sarah se tait une seconde.

— Et ce soir ?

Cédric regarde la caméra de la mini-régie comme on regarde un miroir.

— Ce soir, je refuse de survivre comme ça.

Sarah murmure :

— Cédric… je ne veux pas que tu me transformes en drapeau.

Il ferme les yeux.

— Tu n’es pas un drapeau. Tu es… mon point faible.

Sarah répond, très bas :

— Alors protège-moi en te protégeant toi.

Cédric n’a pas de réponse parfaite. Il a juste une vérité dure.

— C’est ce que j’essaie de faire.

Il raccroche avec la sensation qu’il vient de parler à une partie de lui-même.

20h00.

Darka.

Direct.

Le plateau est plein. Public chaud. Chroniqueurs en place. L’émission est numéro un, et ce soir, on sent que le numéro un va faire quelque chose qui n’est pas prévu.

Cédric entre, sourire maîtrisé. Dorval, en régie, a les mains moites. Hugo se tient prêt à couper un micro si ça dérape. Lina a un ordinateur sur les genoux : son doigt est à un millimètre d’un déclenchement. Lévy et Sandra sont dans l’ombre, avec l’impression de protéger un homme qui s’apprête à marcher sur un fil.

Cédric ouvre l’émission comme d’habitude. Une vanne. Deux vannes. Le public rit. Et dans ce rire, Cédric installe une chose : une normalité.

Puis il ralentit.

— Je vais vous parler d’un truc sérieux.

Silence.

Les chroniqueurs se figent. Le public comprend : c’est l’instant “Cédric”.

Cédric continue, posé.

— Aujourd’hui, à 11h30, on m’a annoncé un accident.

Bruit dans la salle. Murmures. “Quoi ?”

Cédric lève la main.

— Calmez-vous. Je ne vais accuser personne. Je vais juste vous dire comment fonctionne la peur.

Il regarde la caméra.

— Il y a des gens, dans ce pays, qui pensent que la démocratie, c’est un décor. Et que derrière le décor, on “corrige” ceux qui font trop de bruit.

Des applaudissements, des huées, tout mélangé.

Cédric reste calme.

— Alors je vais faire un truc très simple, très français : je vais mettre tout le monde devant ses responsabilités.

Il se tourne vers Hugo.

— Hugo, tu confirmes que ce que je dis est juridiquement défendable ?

Hugo blêmit, mais il comprend l'astuce : Cédric le fait "caution" en direct.

— Je… je confirme que vous posez des faits et des questions, sans accusation nominative, dit Hugo.

Cédric acquiesce.

— Merci.

Il se tourne vers Lina.

— Lina, tu confirmes que j'ai, depuis hier, des dépôts sécurisés chez des tiers, et qu'en cas de coupure brutale, un élément sort automatiquement ?

Lina respire.

— Je confirme, dit-elle. Un élément. Pas tout. Un élément qui prouve qu'il existe un dossier.

Le public réagit. Certains applaudissent, d'autres hurlent "c'est du chantage !" et d'autres "bravo !".

Cédric lève la main.

— Ce n'est pas du chantage. C'est une assurance-vie démocratique.

Il marque une pause, puis frappe avec une phrase plus simple, plus populaire :

— Si on me coupe, ça sort. Et si ça sort… ce sera en plein jour. Voilà.

Silence lourd.

Puis Cédric ajoute :

— Et pour que ce soit clair : je n'ai pas envie de mourir. Ni physiquement, ni médiatiquement. J'ai une famille. J'ai des gens que j'aime. Donc je demande un truc simple : qu'on arrête de faire de ce pays un parking souterrain.

Applaudissements. Huées. Le plateau est une France miniature : divisée, électrique, fascinée.

Cédric reprend l'émission, mais l'air a changé : même les blagues ont un arrière-goût de poudre.

À 20h47, pendant un sujet léger, l'écran de Lina s'illumine : une alerte.

Un "ping" anormal.

Quelqu'un tente de couper la connexion fibre de la régie principale de V6. Pas la mini-régie. La régie centrale.

Lina se fige.

— Ils testent, murmure-t-elle.

Lévy arrive derrière, voix basse.

— Ils veulent voir si ton mécanisme est réel.

Cédric, en direct, continue de parler comme si de rien n’était. Mais son regard, une demi-seconde, se pose sur Lina.

Lina hoche la tête : oui, ils testent.

Cédric ne s’arrête pas. Il comprend : c’est maintenant que la stratégie devient vraie. Le test, c’est le premier tir.

À 20h49, la connexion de la régie centrale tombe.

Pas l’émission. Juste la régie centrale.

Dorval hurle dans un micro hors antenne. Les techniciens s’agitent. Et le public, lui, ne voit rien… pour l’instant.

Lina regarde son écran.

— Si ça tombe plus de trente secondes, le déclenchement part, dit-elle.

Hugo devient blanc.

— Non, non, non…

Cédric continue. Il maintient le plateau à la force de sa voix. C’est ça son talent : tenir la France sans qu’elle sache qu’elle est au bord du noir.

Trente secondes.

Trente et une.

Lina ferme les yeux et appuie.

Pas sur “tout”.

Sur un fragment.

Un seul.

Au même instant, Dorval réussit à basculer sur une ligne de secours. L’image ne coupe pas. L’émission continue. Personne ne comprend.

Sauf que quelque part, dans des coffres, dans des boîtes mail sécurisées, chez un huissier, un fichier vient de partir.

Un fragment.

Un bout de carte. Un bout de dossier. Une preuve que la bombe existe.

Cédric sent la sueur dans son dos, mais son visage reste calme.

Il regarde la caméra.

— Voilà, dit-il simplement, comme une phrase de rien.

Le public rit à une vanne qu’il lance juste après, sans comprendre que “voilà” était une déclaration de guerre.

Après l’émission, à 22h11, un message arrive.

Pas V. Pas M.

Une phrase.

“Tu viens d’ouvrir. Maintenant, tu sauras ce que coûte l’air.”

Paul serre les dents.

— Ça y est.

Sandra murmure :

— Ils vont corriger.

Lévy regarde Cédric.

— Tu es content ?

Cédric ne sourit pas. Il est trop lucide pour être content.

— Non.

Il marque une pause.

— Mais maintenant, ils savent que je ne bluffe plus.

Lina murmure, presque inaudible :

— Et maintenant… nous aussi.

Le chapitre se ferme sur cette vérité dangereuse : Cédric vient d’utiliser la France comme bouclier, et la continuité vient de tester la bombe.

La bombe a répondu.

Donc la guerre… change de forme.

Elle ne sera plus seulement faite de coups.

Elle sera faite de déclenchements. De fenêtres. De secondes.

Et dans ce genre de guerre, une seconde peut sauver un homme…

Ou le condamner.

Chapitre 28

CHAPITRE 28 — LA VIDÉO

CHAPITRE 28 — LA VIDÉO

À M-8, quand tu déclenches un fragment, tu ne déclenches pas seulement un fichier.

Tu déclenches une réponse.

Le lendemain du direct, Paris a un ciel propre, presque insolent. Comme si la ville se moquait de ceux qui ont mal dormi.

Dans la mini-régie devenue QG, personne ne parle de “succès” ni de “courage”. Il n’y a que des visages tirés et des gestes précis. La veille, la continuité a testé la coupure. Lina a appuyé. Un fragment est sorti. Et maintenant, tout le monde attend la même chose :

La correction.

Lina a les yeux sur son écran depuis l’aube.

— Ça bouge, dit-elle enfin.

Paul lève la tête.

— Où ?

Lina fait défiler.

— Sur les réseaux. Sur des canaux semi-privés. Des comptes “culture” qui se réveillent. Et… des journalistes qui reçoivent un truc sans savoir d’où.

Cédric se penche.

— Quel truc ?

Lina hésite une seconde, puis clique. Une capture apparaît : un document scanné, partiellement flouté, avec un logo administratif discret et une mention claire de l’association prononcée en direct. Pas un dossier complet. Un signal.

En bas, un titre sec :

“FRAGMENT — Dépôt scellé / déclenchement automatique.”

Hugo blanchit.

— Merde…

Sandra murmure :

— Ils vont dire que tu fais du chantage.

Cédric reste calme. Son cerveau a déjà pris la bonne forme : pas l’émotion, la trajectoire.

— Qu’ils le disent.

Paul explose.

— Tu dis ça maintenant, mais quand ça partira en boucle sur toutes les chaînes, ils vont—

Cédric lève une main.

— Paul. C’est pour ça que je l’ai fait. Pour qu’ils ne puissent plus me corriger sans lumière.

Lévy, debout, ajoute, froid :

— Ils peuvent corriger autrement.

Tout le monde se tait. Tout le monde sait : “autrement”, ça veut dire intime. Ça veut dire porte.

Cédric inspire.

— On a coupé les portes, dit-il.

Sandra le regarde sans ironie.

— On a essayé.

Cédric serre la mâchoire. Il sait qu’ils ont raison. On ne coupe pas une addiction avec une phrase. On la coupe avec un prix. Et les prix… c’est eux qui les fixent.

À 10h17, un message arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy.

Pas de signature. Pas de numéro.

Juste une ligne :

“Tu as ouvert. Nous fermons.”

Lévy relève les yeux.

— C’est maintenant.

À 10h19, le téléphone de Cédric vibre.

Un numéro qu’il connaît.

Un numéro qu’il avait supprimé.

Un numéro qu’il n’aurait jamais dû garder en mémoire.

Cédric fixe l’écran une seconde trop longtemps. Paul le voit.

— C’est qui ? demande Paul.

Cédric ne répond pas. Il décroche.

Une voix féminine, basse, nerveuse.

— Cédric… j’ai besoin de toi.

Il ferme les yeux. Il connaît cette voix. Il connaît sa manière de demander, comme si la demande était déjà un piège.

— Inès ? murmure-t-il.

Paul se fige. Sandra aussi. Lévy comprend sans qu’on lui explique : une porte.

— Tu m’avais dit que tu coupais, souffle Paul, pas fort, mais tranchant.

Cédric l’ignore. Il écoute.

La voix tremble.

— Je suis dans la merde. Je te jure, c’est pas un caprice. Ils… ils m’ont appelée hier soir. Ils m’ont dit que tu avais parlé. Ils m’ont dit que j’étais “une faiblesse”.

Cédric se redresse, une glace dans le ventre.

— Où tu es ?

— Je peux pas te dire. Je suis… je suis pas seule. Ils m’ont prise mon téléphone, ils me l’ont rendu juste là. Je sais pas si—

Un souffle, un bruit au loin, comme une porte qu’on ferme.

La voix baisse.

— Cédric… ils veulent que je te fasse venir.

Cédric ne respire plus.

— Inès, écoute-moi. Tu raccroches. Tu ne bouges pas. Tu—

— Cédric, pleure-t-elle presque, j’ai peur.

Cédric serre les dents. Dans sa tête, il voit Sybille. Il voit Mila. Il voit la continuité. Et il comprend la beauté malade du coup : ils ont attendu qu’il “coupe les portes” pour

lui montrer qu’une porte peut être forcée de l’intérieur.

— Inès, dit-il, très bas. Tu m’entends ? Tu ne me demandes pas de venir. Tu me demandes de survivre. Alors tu fais ce qu’ils te disent, mais tu ne te débats pas. Tu restes calme. Tu ne leur donnes rien.

Un silence.

Puis un murmure :

— Ils m’ont dit qu’ils te détestent parce que tu les obliges à devenir visibles.

Cédric ferme les yeux.

— Je sais.

Inès souffle :

— Et ils m’ont dit… qu’ils allaient me faire payer ta respiration.

Cédric sent sa gorge se serrer.

— Inès…

La ligne coupe.

Cédric reste immobile deux secondes, téléphone collé à l’oreille, comme si le son allait revenir. Puis il baisse lentement la main.

Paul s’avance, visage dur.

— C’était qui.

Cédric répond, blanc :

— Une erreur.

Sandra murmure :

— Une porte.

Lévy tranche, froid :

— C’était un piège. Ils ont voulu savoir si tu avais vraiment coupé. Ils savent maintenant.

Cédric ne répond pas. Il a un goût de métal dans la bouche.

Lina, derrière son écran, dit :

— Ils vont te frapper là. Pas sur le plateau. Pas sur la bombe. Sur toi.

À 11h02, le monde se contracte.

Un mail arrive sur l’adresse “leurre” qui ne sert qu’aux menaces. Personne ne la connaît. Personne ne devrait la connaître.

Objet : “Pour C.”

Pièce jointe : une vidéo.

Paul jure.

— Non…

Lévy tend la main.

— Ne l’ouvrez pas ici.

Cédric attrape le laptop de Lina.

— Ouvre.

Lina se recule.

— Cédric—

Cédric ne crie pas. Il ne supplie pas. Il ordonne avec la fatigue d’un homme qui n’a plus de peau.

— Ouvre.

Lina tremble, puis clique.

L’écran se remplit de blanc. Une lumière froide. Une pièce nue. Un mur. Une chaise.

Et Inès.

Assise, visage pâle, maquillage absent. Vivante. Encore.

La caméra bouge légèrement, comme tenue par quelqu’un qui s’en fout d’être stable. Une voix masculine, hors champ, calme :

— Dis bonjour.

Inès lève les yeux. Elle n’ose pas regarder l’objectif. Elle a l’air d’un animal dressé.

— Bonjour, murmure-t-elle.

Paul serre les poings.

— Putain…

La voix reprend :

— Tu sais pourquoi tu es là ?

Inès avale sa salive.

— Parce que j’ai été… une porte.

La phrase fait un coup de marteau dans le crâne de Cédric.

La caméra se rapproche. Inès pleure sans bruit.

— Dis-lui, dit la voix.

Inès regarde enfin la caméra. Son regard traverse l’écran et frappe Cédric dans le thorax.

— Cédric… je suis désolée.

Cédric ne respire plus.

La voix dit, presque gentiment :

— Nous sommes corrects. Nous expliquons. C’est rare.

La caméra cadre un détail : un objet sur une table. Rien de gore, rien d’exhibition. Juste assez pour que le cerveau comprenne la suite.

La voix murmure :

— Tu as ouvert un fragment. Nous ouvrons une conséquence.

Inès ferme les yeux.

— S’il te plaît… chuchote-t-elle.

La voix répond :

— Nous aussi, on a dit “s’il te plaît” à des gens comme toi. Ils ont ri. Maintenant, c’est notre tour.

Un souffle. Un mouvement hors champ.

Lina détourne le regard, en larmes.

Paul attrape l’écran pour fermer, mais Cédric lui bloque le poignet.

— Non.

Paul hurle, bas :

— Cédric, non !

Cédric ne cligne pas. Son visage est vide. Son corps est là, mais son âme a reculé d’un pas.

La vidéo ne montre pas la totalité. Elle ne cherche pas le spectacle. Elle cherche la marque. Un bruit sec. Un cri étouffé. Puis du silence. Une chute hors cadre.

Et la caméra revient sur le visage d’Inès, immobile. Yeux ouverts, mais déjà ailleurs.

La voix conclut, administrative :

— Tu as choisi l’air. Voilà ce que coûte l’air.

Écran noir.

Pendant trois secondes, personne ne bouge.

Puis Hugo vomit dans l’évier, sans bruit.

Sandra serre la table comme si elle voulait la casser.

Lévy ferme le laptop d’un coup, comme on ferme un cercueil.

Paul se tourne vers Cédric, tremblant de rage :

— TU VOIS ? TU VOIS CE QUE ÇA FAIT, TES PORTES ?!

Cédric ne répond pas. Il est immobile. C’est pire qu’un cri.

Paul le secoue.

— Cédric !

Cédric cligne enfin. Lentement. Il regarde Paul comme si Paul venait de très loin.

— C’est ma faute, dit-il.

Paul se fige.

— Non… c’est eux.

Cédric secoue la tête.

— Je l’ai laissée entrer dans ma vie. Je l’ai gardée comme une faiblesse. Et j’ai cru que je pouvais fermer la porte quand je voulais.

Il regarde Lina.

— Ils avaient raison.

Lina, en pleurs, murmure :

— Non. Ils ont juste gagné une seconde sur ton cœur.

Cédric baisse les yeux.

— Ils viennent de m’apprendre un truc : ils ne veulent pas seulement me contrôler… ils veulent me punir.

Sandra, froide :

— Ils veulent te rendre docile par la culpabilité.

Lévy ajoute :

— Ils veulent que tu coupes ta bombe pour que ça s’arrête.

Paul s’avance, voix brisée :

— Alors coupe-la, Cédric. Juste pour Sarah. Juste pour—

Cédric relève la tête. Et là, dans ses yeux, il y a quelque chose de nouveau. Pas de la rage. Pas du show. Une décision plus noire.

— Non.

Paul blêmit.

— Quoi ?

Cédric respire, lentement.

— Si je coupe maintenant, Inès est morte pour rien.

Silence.

Hugo essuie sa bouche, voix tremblante :

— Cédric… tu ne peux pas penser comme ça.

Cédric le fixe.

— Je ne pense pas. Je constate.

Lévy se durcit.

— Tu vas faire quoi ?

Cédric se lève. Il marche jusqu'à la fenêtre. Paris est toujours beau. C'est ça, le scandale : la beauté du monde quand tu viens de voir un enfer.

— Ils m'ont dit "corriger", murmure Cédric. Ils corrigent par la peur. Ils corrigent par l'amour. Ils corrigent par la honte.

Il se tourne.

— Alors on va corriger aussi.

Paul s'avance, inquiet :

— Non. Pas la rue. Pas le sang.

Cédric secoue la tête.

— Pas le sang.

Il marque une pause.

— La lumière.

Lina se fige.

— Tu veux sortir quoi ?

Cédric répond, bas, terrible :

— Le fragment suivant.

Hugo panique.

— Tu es fou ! Ça va provoquer d'autres morts !

Cédric le regarde sans pitié.

— Hugo… d'autres morts sont déjà programmées si je me tais. Tu l'as pas compris ? Ils ont annoncé un accident avec une heure. Ils ont filmé une exécution comme un courrier. Ils ne s'arrêtent pas si je deviens gentil. Ils s'arrêtent quand ça devient trop cher.

Sandra murmure :

— Et là, ils viennent de te montrer leur prix.

Cédric hoche la tête.

— Alors je vais leur montrer le mien.

Paul s'approche, presque suppliant.

— Cédric… Inès vient de mourir parce qu'ils veulent te provoquer. Si tu réagis exactement comme ils veulent—

Cédric le coupe, très calme :

— Ils veulent que je me couche. Pas que je parle.

Paul se fige.

Cédric continue :

— Ils ont utilisé ma faiblesse. Donc je vais utiliser la leur : leur peur de perdre. Leur peur de la lumière. Leur peur du public.

Il se tourne vers Lina.

— Prépare un fragment. Un fragment qui ne tue personne, mais qui fait trembler tout le monde.

Lina essuie ses larmes. Son regard se durcit.

— D’accord.

Lévy intervient :

— Et la sécurité ? Après ça, ils vont frapper plus fort.

Cédric répond :

— Qu’ils frappent.

Il se rapproche de la table, pose la balle de tennis dessus, côté PARLE.

— Maintenant, je ne coupe plus les portes.

Paul fronce les sourcils.

— Quoi ?

Cédric murmure :

— Je les condamne. À double tour. Et je garde la clé.

Silence.

Puis il ajoute, comme une phrase finale qui n’a plus besoin d’être belle :

— Ils ont voulu me rendre humain par la culpabilité. Très bien. Je vais être humain… mais je vais être humain en plein jour.

Et dans ce plein jour, il y a une menace que tout système déteste : la vérité qui devient contagieuse.

Chapitre 29

CHAPITRE 29 — LE FRAGMENT SUIVANT

CHAPITRE 29 — LE FRAGMENT SUIVANT

À M-8, après une vidéo comme celle-là, il y a deux façons de respirer.

Soit tu t’excuses d’être vivant.
Soit tu deviens dangereux.

Cédric n’a pas dormi. Pas une minute.
Pas parce qu’il est en panique — parce qu’il est en train de se refaire.

Dans la pièce, le matin est blafard. Toto est là, toujours silencieux, comme s’il avait été rendu avec une partie de lui restée dans le mur blanc. Hugo a le visage d’un homme qui voit sa carrière s’écrouler en temps réel. Lina n’a plus de larmes : elle n’a que des gestes précis. Lévy et Sandra ont cette froideur particulière des gens qui savent qu’ils vont devoir choisir vite.

Paul, lui, regarde Cédric comme on regarde un frère qui vient de traverser une zone où on ne revient pas pareil.

Cédric pose la balle de tennis sur la table. Côté PARLE.

— On ne sort pas un “grand secret”, dit-il. On sort un pont.

Hugo relève la tête, tremblant.

— Un pont… entre quoi et quoi ?

Cédric ne cligne pas.

— Entre leur monde “culture/philanthropie” et un tampon officiel. Un document qui ne tue personne. Un document qui prouve que la porte n’est pas un fantasme, c’est un couloir administratif.

Lina ouvre un dossier. Elle a déjà pré-trié. Elle savait qu’il dirait ça.

— J’ai trois fragments possibles, dit-elle.

Elle montre l’écran.

Une convention de mise à disposition de locaux (papier sec, mais incontestable).

Un email interne où quelqu’un mentionne un “passage” et un “tri” (plus dangereux, plus fragile).

Une note de frais signée par un cadre public (explosif… mais juridiquement inflammable).

Hugo lève la main, réflexe.

— On oublie le 3.

Cédric le fixe.

— Pourquoi ?

Hugo avale sa salive.

— Parce que ça ressemble à une accusation directe. Et c’est exactement ce qu’ils attendent pour te classer “anomalie à neutraliser”.

Lévy acquiesce. Sandra aussi. Même Paul comprend : frapper trop fort au mauvais endroit, c’est offrir une justification.

Cédric désigne l’option 1.

— Celle-là.

Lina hoche la tête.

— C’est la plus “propre”. Et c’est la plus humiliante pour eux : ça dit que leur monde nocturne se nourrit de papier de jour.

Paul serre les dents.

— On la sort comment ?

Lina répond, méthodique :

— Pas depuis nous. Jamais “depuis nous”. On la sort via les tiers. On la fait tomber en même temps chez trois journalistes différents, sur trois canaux différents, avec la même phrase d’accompagnement.

Hugo lève les yeux.

— Quelle phrase ?

Cédric répond, calme :

— “Je pose une question. Voici un document. À vous de demander des comptes.”

Sandra murmure :

— Ça transforme la bombe en enquête publique.

Cédric acquiesce.

— Exactement. Ils détestent ça. Parce qu’une enquête publique… c’est un feu qu’on ne contrôle pas.

Lévy se penche.

— Et derrière ? Ils vont corriger.

Cédric ne détourne pas.

— Ils vont corriger de toute façon. La question, c’est : est-ce qu’ils corrigent dans le noir… ou sous des projecteurs.

Paul regarde Cédric.

— Et Inès ?

Le prénom tombe comme une lame.

Cédric ne bouge pas. Il parle plus bas.

— Inès… c’est leur avertissement.

Il relève les yeux.

— Ce fragment, c’est ma réponse. Propre. Mais irréversible.

À 09h47, Lina envoie.

Pas depuis son ordinateur. Pas depuis leur réseau. Depuis un circuit froid, déjà préparé, déjà cloisonné, déjà prévu pour ce moment-là.

Trois journalistes.

Trois rédactions.

Trois styles différents : un sérieux “politique”, un “investigation”, un “média/TV”.

Même pièce jointe. Même phrase.

Puis, un silence.

Pendant vingt minutes, rien.
C’est la minute la plus longue du monde : celle où tu as fait partir une balle et où tu attends de savoir si elle touche ou si elle revient.

À 10h13, le premier effet arrive.

Pas un article.

Une question sur un plateau concurrent.

— “On parle d’un document qui circule…”

Puis un tweet, capturé et supprimé.

Puis un autre.

Puis une capture du document.

Et là, ça se met à rouler tout seul, comme une avalanche qui n’a pas besoin d’un homme pour pousser.

Lina montre l’écran à Cédric.

Le document circule. Flou, recadré, reposté. Mais lisible.

Un nom d’association.
Une date.
Une “mise à disposition”.
Un tampon administratif.

La France adore les scandales, mais elle adore encore plus les tampons. Les tampons, c’est la preuve que ce n’est pas un fantasme de talk-show. C’est une signature du réel.

Hugo a la gorge serrée.

— Ça va être repris partout.

Paul murmure :

— Et eux ?

Sandra répond, glacée :

— Ils vont fermer.

Comme si elle avait appuyé sur un bouton, le téléphone de Lévy vibre.

Un message.

“Tu as choisi le papier. Nous choisissons la chair.”

Paul se redresse.

— Putain…

Cédric fixe l’écran. Il ne montre rien. Mais à l’intérieur, il sait exactement ce que ça veut dire : ils viennent d’annoncer une correction.

Pas sur le dossier.

Sur le cœur.

La chaîne V6 explose à 10h28.

Armand appelle. Dorval crie dans la ligne avant même de dire bonjour. Juridique, communication, annonceurs : tout le monde veut un morceau de Cédric.

Cédric décroche. Il met sur haut-parleur. Qu’ils entendent tous.

Armand tente de rester “ami”.

— Cédric… qu’est-ce que tu fais ?

Cédric répond, neutre.

— Je pose une question.

Dorval panique.

— Une question ?! C’est partout ! C’est déjà sur les télés ! On me demande si V6 “couvre” une affaire d’État !

Hugo murmure à Cédric :

— Dis rien de plus.

Cédric regarde le plafond, puis répond à Dorval :

— Dorval, je ne couvre rien. Je mets de la lumière. Et si la lumière te fait peur, c’est pas moi le problème.

Armand soupire.

— Tu joues avec le feu.

Cédric dit, très bas :

— Le feu, ils l’ont déjà allumé. Moi, je montre où il est.

Dorval lâche, brutal :

— Tu nous emmènes au mur !

Cédric répond, sans trembler :

— Alors reculez du mur. Mais moi, je n’avance plus à genoux.

Il raccroche.

Et le silence qui suit est plus lourd que l’appel.

Paul le regarde.

— Tu viens de déclarer la guerre à ta chaîne.

Cédric secoue la tête.

— Non. J’ai déclaré la guerre à ceux qui utilisent ma chaîne comme une laisse.

Lina murmure :

— La différence est immense.

À midi, les journalistes rappellent.

Un des trois publie. Pas “Cédric accuse”. Non. “Document”. “Questions”. “Vérifications”.

Et c’est là que la machine devient dangereuse : quand le scandale se déplace de Cédric vers le papier.

Parce que le papier oblige à répondre.

Et répondre, c’est devenir visible.

À 12h41, un communiqué sort. L’association dément. Bien sûr. “Acte administratif

banal", "aucun lien", "diffamation déguisée".

Mais au lieu d'éteindre, ça nourrit. Parce que maintenant, il y a deux versions — et la France aime choisir un camp.

Cédric regarde les écrans sans satisfaction.

— Ils vont contre-attaquer, dit Lévy.

— Oui, répond Cédric. Et ils vont contre-attaquer par moi.

Paul comprend.

— Ils vont te salir.

Cédric acquiesce.

— Ou me faire tomber.

Sandra ajoute :

— Ou faire tomber quelqu'un à côté de toi.

Le mot "quelqu'un" flotte dans l'air comme une liste : Sarah. Toto. Lina. Paul. Antoine.

Et surtout : le prochain visage féminin qu'il aurait laissé entrer.

Cédric serre la balle.

— Les portes sont condamnées, répète-t-il. Entendu ?

Personne ne plaisante.

À 15h09, Nino rappelle.

Cette fois, sa voix n’est pas bravache. Elle est sérieuse.

— J’ai un truc.

Cédric se lève instinctivement.

— Parle.

— J’ai retrouvé la bagnole du vernissage… enfin, un des véhicules qui a tourné autour. Pas sûr à cent pour cent. Mais j’ai une plaque partielle. Et j’ai surtout une habitude : ils déposent, ils récupèrent, et ils passent toujours par deux rues où il n’y a pas de caméras. Toujours les mêmes.

Lévy prend le téléphone des mains de Cédric.

— Tu peux nous donner les rues ?

Nino donne.

Lévy note. Sandra mémorise. Lina écoute, déjà en train de faire une carte.

Paul demande, tendu :

— Et Toto ? C’est eux qui l’ont déplacé ?

Nino souffle.

— Toto… j’ai pas la certitude. Mais j’ai entendu un mot dans la rue. Un mot que les gars disent quand ils veulent dire “c’est pas de la police”.

Il hésite, puis le lâche.

— Officine.

Le mot tombe. Il colle.

Lévy serre la mâchoire.

— D’accord. Merci.

Nino ajoute, plus bas :

— Et Cédric…

— Quoi ?

— L’histoire de la vidéo… ça tourne déjà. Pas la vidéo. Mais des rumeurs. Ils veulent te salir par le sexe.

Cédric ferme les yeux. Il le savait. Bien sûr qu’ils le feraient. La honte est leur carburant préféré.

— Laisse tourner, dit-il.

Nino se tait.

Cédric reprend :

— Ils vont me salir de toute façon. Donc qu'ils parlent. Moi, je vais poser des papiers.

Il raccroche.

Paul le fixe.

— Tu dis "laisse tourner" comme si ça ne te touchait pas.

Cédric répond, froid :

— Ça me touche. Mais ça ne me dirige plus.

Et cette phrase, Paul la comprend comme un changement de règne : Cédric n'est plus gouverné par l'image. Il s'en sert.

À 17h22, Sarah appelle.

Sa voix est basse. Et ça, c'est mauvais signe.

— Cédric… il y a une voiture en bas.

Le cœur de Paul se serre immédiatement. Lévy se redresse. Sandra est déjà debout.

— Quelle voiture ? demande Cédric.

— Une berline. Elle ne bouge pas. Elle est là depuis vingt minutes.

Cédric ferme les yeux.

— Tu la vois ?

— Oui. Et… ils ont posé quelque chose devant la porte.

Le monde se vide. Cédric n’entend plus que son sang.

— Quoi ? demande-t-il.

Sarah souffle.

— Une enveloppe. Sans nom.

Lévy prend le téléphone.

— Sarah, tu ne touches à rien. Tu recules. Tu prends une photo de loin. Tu m’envoies. Compris ?

Sarah hésite.

— D’accord.

Une minute plus tard, la photo arrive.

Une enveloppe blanche, posée au sol.
Et un mot écrit au feutre noir :

“FRAGMENT.”

Paul murmure :

— Ils répondent.

Sandra serre la mâchoire.

— Ils veulent que vous jouiez au même jeu. Chez elle.

Lévy dit, froid :

— Cédric, tu ne bouges pas.

Cédric ne répond pas. Il regarde le mot “FRAGMENT” et comprend immédiatement la perversité : ils veulent lui prouver qu’ils peuvent déposer, eux aussi. Qu’ils peuvent déclencher, eux aussi. Qu’ils peuvent faire de Sarah une boîte aux lettres.

Sarah reprend la parole, tremblante :

— Qu’est-ce que je fais ?

Cédric inspire. Il parle doucement, comme s’il tenait un verre trop plein.

— Tu ne l’ouvres pas.

— Mais… et si c’est—

— Tu ne l’ouvres pas, répète Cédric. Tu la laisses. Tu sors par derrière, avec Lévy au téléphone. Tu vas au point qu’on a défini. Maintenant.

Sarah souffle.

— D’accord.

La ligne coupe.

Paul fixe Cédric.

— Ils viennent d’entrer dans sa vie comme dans un hall.

Cédric répond, bas :

— Ils viennent de me dire : tu veux jouer à l’infrastructure ? Nous aussi.

Lina murmure :

— Sauf que leur fragment, à eux, ça ne sera pas un papier.

Cédric la regarde. Il n’a pas besoin qu’elle finisse.

À 19h, Sarah est déplacée. Proprement. Sans sirènes. Sans panique visible. Tout le monde est épuisé, mais tout le monde est précis.

L’enveloppe est récupérée par Lévy, avec protocole, gants, caméra, distance. Pas parce qu’ils pensent à une bombe. Parce qu’ils pensent à un message.

Dans la pièce, Lévy pose l’enveloppe sur la table.

Cédric la regarde sans bouger.

Paul dit, très bas :

— Ne l’ouvre pas.

Cédric répond, tout aussi bas :

— On doit savoir.

Lévy tranche :

— On ouvre, mais pas ici. Et pas comme ça.

Il l’emporte dans une autre pièce, sous caméra, sous angle, sous procédure.

Une minute.

Deux minutes.

Puis Lévy revient avec une feuille.

Pas un document officiel.

Une photo imprimée.

Inès. Sur la chaise blanche. Avant.

Et dessous, une phrase au feutre :

“Tu veux la lumière. La lumière révèle tes morts.”

Cédric fixe la photo longtemps. Son visage ne bouge pas. Mais à l’intérieur, quelque chose se resserre.

Paul murmure :

— Ils veulent te rendre fou.

Sandra ajoute :

— Ils veulent te faire croire que tu es la cause.

Cédric pose doucement la balle de tennis sur la table, côté JAMAIS.

Puis il parle, et sa voix est si calme qu'elle fait peur.

— Ils ont raison sur une chose.

Silence.

Paul se fige.

— Sur quoi ? demande-t-il.

Cédric regarde la photo.

— La lumière révèle.

Il lève les yeux.

— Et maintenant… elle va révéler eux.

Le chapitre se ferme sur cette promesse nue : Cédric vient de comprendre que la continuité ne répond pas seulement par la violence. Elle répond par une guerre psychologique, en imprimant les morts sur ta conscience.

Et Cédric vient de décider de ne plus subir la conscience comme une punition.

Il va en faire un moteur.

Parce qu’à partir de maintenant, chaque fragment sera une marche.

Et plus Cédric montera… plus ils devront montrer leur visage.

Chapitre 30

CHAPITRE 30 — L’ÉBLOUISSEMENT

CHAPITRE 30 — L’ÉBLOUISSEMENT

À M-8, Cédric comprend une vérité qui fait mal : quand tu commences à gagner, l’ennemi ne frappe plus ta tête.

Il frappe ton reflet.

Le “fragment” déposé chez Sarah — la photo d’Inès, la phrase au feutre — n’était pas seulement une cruauté. C’était une méthode. Une méthode simple, efficace, presque élégante :

te charger de morts,

te salir par l’émotion,

te pousser à l’erreur.

Et Cédric, pour la première fois depuis le début, ne sent pas seulement la peur.

Il sent l’autre poison : la honte.

Dans le QG, à l’aube, personne ne parle. La photo d’Inès est posée sur la table, retournée face contre bois, comme une tombe miniature.

Paul s’assoit en face de Cédric.

— Ça suffit, dit-il. On ne peut pas continuer comme ça.

Cédric ne répond pas.

Paul insiste, plus bas :

— Ils vont prendre une autre femme. Une autre porte. Ils vont te refaire le coup jusqu'à ce que tu casses.

Cédric relève les yeux. Et là, son regard n'a plus rien de l'animateur insolent. C'est un regard de survie.

— Ils ne prendront plus de porte, dit-il. Parce que je n'ouvre plus.

Sandra souffle, sans moquerie :

— Ils n'ont pas besoin que tu ouvres. Ils peuvent forcer.

Lévy, debout, tranche :

— Ils ont compris ton axe. Ils vont changer de méthode.

Lina, les yeux secs, confirme :

— Ils vont te frapper… par l'image. Par le "toi" public.

Cédric pose une main sur la balle de tennis, côté PARLE.

— Alors on va faire un truc simple, dit-il. On va leur prendre l'image avant qu'ils la prennent.

Paul fronce les sourcils.

— Comment tu prends l’image ?

Cédric se penche légèrement.

— En parlant avant eux.

À 09h12, un appel arrive.

Pas de numéro masqué. Pas de signature. Un numéro normal.

C’est ça qui fait peur.

Cédric décroche.

Une voix féminine, froide, connue.

— Cédric.

Il se fige.

— Julie…

Julie. Son ex-femme. La seule personne qui a connu sa version “avant le phénomène”. Avant V6. Avant la rage. Avant les gardes du corps.

Paul comprend tout de suite, à la manière dont Cédric se raidit. Une ex-femme, c’est une porte qu’on ne ferme jamais complètement.

Julie parle sans détour :

— J’ai besoin de te voir.

Cédric ferme les yeux.

— Julie, je suis au milieu d’un—

— Je sais où tu es, coupe-t-elle.

Silence.

Lévy relève la tête d’un coup. Sandra se tend. Lina s’arrête de respirer.

Julie continue, sans émotion :

— On m’a appelée. On m’a “conseillée”. On m’a dit que si je ne faisais pas ce qu’on me demandait… je ne devais pas m’étonner de perdre des choses.

Paul murmure, hors téléphone :

— Putain…

Cédric serre la mâchoire.

— Qu’est-ce qu’ils te demandent ?

Julie hésite une demi-seconde, comme si ça lui coûtait de prononcer la phrase.

— Une interview. Aujourd’hui.

La phrase tombe comme une pierre.

— Ils veulent que je raconte… “ta vraie nature”. Tes femmes. Tes excès. Ton… obsession. Et qu’ensuite, je dise une phrase : que tu es instable. Dangereux. Que tu n’es pas fait pour autre chose que la télé.

Cédric ne bouge pas.

— Et si tu refuses ?

Julie souffle, et cette fois on entend la peur sous le froid.

— Ils m’ont parlé de garde alternée. De dossiers. De photos. De “témoignages”. Ils m’ont fait comprendre qu’ils pouvaient refaire ma vie avec des papiers.

Cédric ferme les yeux. Voilà leur style : pas des coups. Des procédures.

— Julie, écoute-moi, dit-il, bas. Tu ne fais pas d’interview.

Julie rit, sans joie.

— Et je fais quoi ? Je me fais broyer seule pendant que toi tu joues au héros ?

Le mot “héros” est une gifle.

Paul s’approche de Cédric, murmure :

— Ils veulent te faire sortir de ton axe. Ils veulent t’attirer sur ton passé.

Julie reprend :

— Je ne veux pas te détruire, Cédric. Je veux me protéger.

Cédric avale sa salive. Il a envie de dire : je te protège. Mais il sait que c'est un mensonge, parce que personne ne protège personne contre la continuité. On ne "protège" qu'en rendant le coût trop cher.

— D'accord, dit Cédric.

Julie se fige.

— D'accord… quoi ?

Cédric parle lentement.

— Tu vas faire ton interview. Mais tu la fais comme moi je veux.

Julie souffle.

— Tu n'as pas le droit de—

— Julie, coupe Cédric, très bas. Je n'ai plus le droit de faire les choses "propres". Eux ont commencé.

Un silence.

Puis Julie murmure :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Cédric relève les yeux vers Lina.

— Tu vas parler, dit-il. Mais tu ne racontes pas “mes femmes”. Tu racontes leur méthode : comment on t’a contactée, comment on t’a menacée, comment on t’a “conseillée”.

Julie hésite. Sa respiration se fait courte.

— Ils vont me tuer.

Cédric répond, sans trembler :

— Ils ne te tueront pas si ça devient public. Ils te briseront dans le noir. Ils ne te brisent pas en pleine journée.

Julie se tait.

Cédric ajoute, plus doux :

— Et après l’interview, tu disparais. Tu vas là où Lévy te dira. Tu ne restes pas dans ta vie habituelle. Tu acceptes ça ?

Julie souffle. Une seconde, elle redevient celle qu’il a aimée : lucide.

— D’accord.

Et elle raccroche.

Paul fixe Cédric, choqué.

— Tu viens de la mettre au cœur du truc.

Cédric répond, sec :

— Elle y est déjà. Je choisis juste l’angle.

10h03.

Lina reçoit l’alerte qu’elle redoutait.

— Ça part.

Elle tourne son écran.

Un compte “culture” publie un message d’apparence neutre : “Une vérité va sortir sur un animateur devenu dangereux.” Puis des sous-comptes reprennent, en cascade. En moins de dix minutes, un mot-clé est partout : “DarkaSex”.

Paul serre les dents.

— Ils le font.

Sandra murmure :

— Ils te salissent pour que ton “dossier” ressemble à une vendetta.

Lévy ajoute, froid :

— Et ils vont donner une preuve visuelle. Une vidéo. Toujours une vidéo.

À 10h19, la vidéo apparaît.

Pas sur les grands médias. Sur une chaîne anonyme, puis reprise.

On voit une silhouette entrer dans un immeuble. Image grainée. Manteau sombre. Démarche ressemblante. La légende est déjà écrite avant que le cerveau analyse :

“Cédric dans un immeuble de escorts politiques — la preuve.”

Cédric regarde sans bouger. Il sent une chose terrifiante : l’image est faite pour être crue, pas pour être vraie.

Hugo blanchit.

— C’est… extrêmement dangereux. Même si c’est faux, ça colle.

Paul explose.

— C’est pas lui ! C’est pas son manteau ! C’est—

Lina coupe, sèche :

— Ils s’en foutent. Ils ont besoin que ça existe quinze minutes. Quinze minutes suffisent pour changer un pays.

Cédric regarde Lina.

— Démonte-la.

Lina hoche la tête.

— Donne-moi trente minutes.

Cédric répond :

— Tu as quinze.

Lina serre la mâchoire, et se met à travailler comme si chaque seconde était une balle.

À 10h37, Dorval appelle. Il ne crie plus. C’est pire : il supplie.

— Cédric… dis-moi que tu vas venir au siège.

Cédric répond, calme :

— Non.

Dorval panique :

— On a des équipes de presse devant ! On a des menaces de plainte ! Le régulateur demande une réponse ! Les annonceurs—

Cédric coupe :

— Dorval. Tu veux survivre ? Fais exactement ce que je te dis.

Silence.

— Je veux que V6 publie une phrase. Une seule : “Notre émission est en direct. Nos décisions sont éditoriales. Nous ne commentons pas des vidéos anonymes.” Rien de plus. Rien de moins.

Dorval souffle.

— Ça va les rendre fous.

Cédric murmure :

— Tant mieux.

Dorval se tait, puis lâche :

— Tu sais qu’ils vont te sortir un truc plus sale.

Cédric répond :

— Je sais.

Il raccroche.

11h12.

Lina lève enfin les yeux. Son visage est pâle, mais déterminé.

— Je l’ai.

Elle tourne l’écran vers Cédric, Paul, Lévy, Sandra.

— La vidéo a été uploadée à 10h17. Le fichier original prétend être filmé à 02h34. Problème : le capteur “nuit” n’est pas celui de cette caméra. L’ombre n’est pas cohérente. Et surtout… il y a une micro-coupe au moment où la silhouette passe devant la porte. Une coupe de masque. Une incrustation légère.

Hugo souffle :

— Deepfake ?

Lina secoue la tête.

— Pas un deepfake visage. Un truc plus simple : une silhouette “plausible” montée dans un décor vrai. C’est un montage rapide. De la propagande.

Cédric acquiesce.

— Bien.

Paul s’avance.

— On fait quoi ?

Cédric répond, net :

— On fait du direct.

À 12h, Julie est sur un plateau d’info.

Elle est droite. Trop droite. Mais sa voix tremble un peu, ce qui la rend crédible.

Elle dit exactement ce que Cédric a demandé : pas “Cédric est ceci”, pas “Cédric a fait cela”. Non.

Elle raconte un appel. Une “conversation”. Une pression. Une menace de dossiers, de garde, de réputation.

Elle prononce une phrase simple :

— “On m’a demandé de décrire l’homme pour éviter de parler du système.”

Sur les réseaux, ça se divise immédiatement : certains l'accusent, d'autres la défendent. Mais l'effet réel est ailleurs :

Ça déplace le sujet.

Ce n'est plus "Cédric et ses femmes".

C'est "qui manipule Julie ?"

Et ça, c'est déjà une fissure dans la machine.

Paul regarde Cédric, choqué.

— Tu viens de retourner une ex-femme en bouclier.

Cédric répond, bas :

— Je viens de lui donner un rôle au lieu de la laisser devenir une victime.

Sandra murmure :

— Et ils vont punir.

Lévy ajoute :

— Ils punissent toujours.

À 16h.

Cédric fait un direct radio improvisé, depuis le QG.

Seulement sa voix. Aucun plateau. Aucun décor. Juste le son.

Et c’est là qu’il redevient ce qu’il est : un homme qui sait tenir une foule avec une intonation.

— Je vais être clair, dit-il à la France. On essaye de vous vendre une histoire salace pour vous empêcher de voir une histoire sérieuse. Ça s’appelle une diversion.

Il marque une pause, puis il fait ce qu’il ne fait presque jamais : il admet une faille.

— Oui, j’ai eu des femmes. Trop. Oui, j’ai confondu désir et liberté. Mais ça, c’est ma vie. Et vous n’êtes pas mon curé.

La France rit, applaudit, s’indigne. Polémique instantanée.

Cédric continue :

— Ce qui n’est pas “ma vie”, en revanche, c’est qu’on puisse fabriquer des preuves. Qu’on puisse menacer des gens. Qu’on puisse annoncer des accidents avec une heure. Qu’on puisse déposer des “fragments” chez des proches.

Il respire.

— Donc je vous propose un truc : arrêtez de croire. Commencez à demander.

Et là, il lâche une phrase qui est un crochet :

— À partir d’aujourd’hui, chaque attaque contre moi sera documentée, datée, et archivée par des tiers. Et chaque fois qu’on me coupera… ça sortira.

C’est net. Simple. Impossible à oublier.

À 18h11, le message arrive.

Pas signé.

Une photo.

Julie, sortie du plateau.
Julie, dans la rue.
Julie, dans une voiture.

Puis une phrase :

“Tu utilises les femmes. Nous aussi.”

Cédric fixe l’écran. Il sent sa gorge se serrer.

Paul explose :

— ON LA SORT ! MAINTENANT !

Lévy est déjà en mouvement. Sandra aussi. Lina n’a même plus besoin de parler : elle envoie une localisation, organise un point d’exfiltration.

Cédric serre la balle de tennis dans sa main.

— Ils vont la casser, murmure-t-il.

Sandra le regarde, glacée.

— Non. Ils vont te faire croire qu’ils la cassent. Et ils vont t’offrir un marché.

Comme si Sandra avait encore une fois appelé le futur, un appel arrive.

Numéro masqué.

Lévy décroche. Met sur haut-parleur.

La voix administrative. La continuité.

— Vous aimez utiliser les plateaux.

Cédric répond, froid :

— Vous aimez utiliser les femmes.

Silence. Puis la voix :

— Vous avez trente minutes. Vous coupez votre mécanique. Vous retirez votre “assurance”. Et Julie revient à sa vie.

Paul se lève d’un bond.

— Putain… c’est ça !

Cédric ne bouge pas. Il regarde l’écran où Julie est en photo, capturée par un système.

— Et si je coupe, dit Cédric, elle revient vraiment ?

La voix marque une pause.

— Elle revient.

Cédric murmure :

— Vous ne dites pas “vivante”.

Silence.

Et dans ce silence, Cédric comprend : ils veulent qu’il panique. Qu’il lâche. Qu’il remette sa bombe dans le coffre.

Paul, tremblant, chuchote :

— Cédric… c’est Julie.

Cédric ferme les yeux une seconde. Il voit Inès. Il voit Sarah. Il voit la photo posée face contre bois. Il voit les procédures.

Puis il ouvre les yeux.

— Non, dit-il.

Paul se fige.

— Quoi “non” ?!

Cédric parle lentement, et sa voix est un couteau propre :

— Si je coupe aujourd’hui, vous recommencez demain. Avec Sarah. Avec Lina. Avec Paul. Avec qui vous voulez. Donc non.

Paul hurle :

— MAIS C’EST TON EX-FEMME !

Cédric ne crie pas. Il dit une phrase terrible, parce qu’il n’a plus le luxe d’être gentil :

— Justement. C’est pour ça qu’ils l’ont prise. Parce qu’ils savent que tu vas me casser avec ça.

Silence.

La voix de la continuité reprend, plus dure :

— Vous êtes une anomalie.

Cédric sourit, froid.

— Oui. Et maintenant, l’anomalie parle.

Il se tourne vers Lina, sans quitter le téléphone.

— Prépare.

Lina comprend. Elle tremble, mais elle comprend.

— Quel fragment ? demande-t-elle.

Cédric répond sans hésiter :

— Celui qui prouve que le “pont” n’est pas un accident administratif. Celui qui montre une chaîne de validation. Un nom de fonction. Pas un visage. Un poste.

Hugo panique :

— Cédric…

Cédric le regarde.

— Hugo, tu veux sauver Julie ? Alors tu vas m’aider à rendre leur geste trop coûteux.

Hugo avale sa salive. Puis, dans un réflexe de juriste qui se jette dans le feu pour éviter pire, il dit :

— D’accord… mais tu le formules en question. Pas en accusation.

Cédric acquiesce.

— Évidemment.

La voix au téléphone se durcit :

— Vous allez regretter.

Cédric répond, plat :

— Moi aussi. Mais pas aujourd’hui.

La ligne coupe.

19h02.

Sandra rappelle.

— Julie est sortie du véhicule. Ils l’ont déposée. Elle est choquée, mais elle marche.

Paul s’effondre presque, un souffle de vie.

— Merci…

Cédric ne sourit pas. Il sait ce que ça veut dire : ils l’ont rendue parce qu’ils n’ont pas encore besoin de la casser. Pas encore. Ils veulent garder la carte.

Cédric se tourne vers les autres.

— Vous voyez ? dit-il. Ils rendent. Ils prennent. Ils rendent. Ils prennent. Toujours pour nous apprendre l’obéissance.

Il pose la balle de tennis sur la table.

Côté PARLE.

— Eh bien moi, dit-il, je vais leur apprendre la lumière.

Le chapitre se ferme sur une dernière notification qui s’affiche sur l’écran de Lina : un message issu d’un compte “culture” qui n’existait pas la veille, repris en cascade :

“Il ne comprend pas. Alors on va lui faire comprendre.”

Et Cédric, au lieu de trembler, lève les yeux et murmure :

— Faites.

Parce que maintenant, il sait : ils ont voulu l’éblouir par la honte.

Il va les brûler par la preuve.

Chapitre 31

CHAPITRE 31 — LA CHAÎNE DE VALIDATION

CHAPITRE 31 — LA CHAÎNE DE VALIDATION

À M-8, Cédric comprend enfin la nature exacte de la continuité.

Ce n’est pas un monstre.

C’est une administration du vice.

Elle ne tue pas pour le plaisir.
Elle tue pour maintenir un schéma.
Et surtout, elle signe rarement avec un nom. Elle signe avec des postes.

La phrase de la veille — “On va lui faire comprendre” — tourne dans le QG comme une mouche. Une menace simple. Sans style. Donc vraie.

Julie est en sécurité, provisoirement. Sarah est déplacée, encore. Toto est là, mais absent. Et Cédric, lui, a quelque chose qu’il n’avait pas avant :

Une direction.

Pas une rage.

Une direction.

Dans la matinée, Lina arrive avec un dossier imprimé. Un dossier papier. Épais.

Lourd. Comme si elle avait voulu matérialiser le courage.

— J’ai le fragment, dit-elle.

Hugo se lève tout de suite.

— Avant tout : on le formule comment ?

Cédric répond sans lever les yeux :

— Comme une question qui oblige une réponse.

Hugo hoche la tête, déjà dans son rôle de “serrure”.

Lina étale trois pages. Pas plus.

Une note de circulation interne, anodine en apparence. Un tableau de validation. Des cases. Des signatures par fonction. Et en bas, un acronyme.

Pas un nom.

Un acronyme qui sent le pouvoir.

Lévy se penche.

— Ça vient d’où ?

Lina répond, sèche :

— Du même pont administratif. Même tampon. Même canal “culture”. C’est un document qui n’aurait jamais dû sortir d’un circuit fermé. Et pourtant… il existe.

Sandra regarde la feuille comme si elle lisait une carte de guerre.

— C’est quoi, l’impact ?

Lina pointe du doigt une ligne.

— Ici. Ça montre qu’une “mise à disposition” ou une “validation” ne se fait pas toute seule. Il y a une chaîne : un chef de cabinet adjoint, un responsable sécurité, un “référent événementiel”, et au-dessus… un poste qui ne devrait jamais apparaître sur un papier public.

Paul lit l’intitulé. Son visage se ferme.

— “Coordination”…

Lina acquiesce.

— Voilà. C’est flou. C’est fait pour être flou. Mais c’est assez précis pour que les journalistes comprennent qu’il y a un étage au-dessus de “culture”.

Hugo souffle.

— Si on sort ça, ils vont hurler à la théorie du complot.

Cédric regarde Hugo.

— Qu’ils hurlent.

Hugo insiste, tremblant.

— Non, Cédric. Ils vont dire “animateur parano”. Ils vont te coller “anomalie”. Ils vont rendre ça ridicule.

Cédric se lève.

— Hugo. Ridicule, c’était moi il y a dix ans quand je galérais. Aujourd’hui je suis numéro un. Ridicule, c’est un luxe qu’ils ont perdu : ils ne peuvent plus me ridiculiser sans se ridiculiser eux-mêmes.

Paul murmure :

— Sauf s’ils te salissent encore.

Cédric acquiesce.

— Ils vont essayer. Et c’est précisément pour ça qu’on sort un fragment qui ne se discute pas : du papier, des cases, des fonctions.

Lévy tranche.

— On fait tomber ça chez les journalistes, comme la dernière fois. Trois points. Trois styles. Et en parallèle, on prépare ton direct.

Cédric tourne la tête.

— Mon direct ?

Sandra répond, calme :

— Tu ne peux pas sortir ça uniquement via la presse. Ils vont tenter d’étouffer. Il faut que tu poses la question en plein jour.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Il regarde la balle de tennis sur la table. PARLE.

— Ce soir, dit-il, je pose la chaîne de validation au pays.

À 13h, la machine commence à bouger avant même qu'ils ne sortent quoi que ce soit.

Lina reçoit une alerte : une vague de comptes "culture" se réactive, mais cette fois, ce n'est pas du sexe.

C'est du "patriotisme".

Des phrases sur "les institutions", "la stabilité", "les irresponsables qui soufflent sur les braises".

Ils changent d'angle. Ils veulent faire passer Cédric de "sale" à "dangereux pour la nation".

Paul lit, écœuré :

— Ils te mettent dans la case "ennemi intérieur".

Sandra murmure :

— C'est la case qui justifie toutes les corrections.

Lévy ajoute :

— Et c’est la case qui prépare le public à accepter un accident… ou une arrestation.

Le mot tombe : arrestation.

Hugo devient blanc.

— Ils peuvent faire ça ?

Lévy ne répond pas. C’est le pire : l’absence de réponse.

Cédric se lève, va jusqu’à la fenêtre.

— Ils vont tenter un coup “propre”, dit-il.

Paul s’avance.

— Quel coup ?

Cédric répond sans se retourner.

— Un coup qui ressemble à de la loi.

À 15h12, Armand appelle.

Sa voix n’est plus amicale.

— On a une convocation.

Cédric ferme les yeux.

— Quelle convocation ?

Armand souffle, comme un homme qui s’excuse d’être lâche.

— Une audition. Demain matin. Commission. “Atteinte à l’ordre public”, “mise en danger”, “chantage médiatique”. Ils veulent que tu viennes t’expliquer.

Paul explose.

— Voilà !

Sandra se tend.

Lévy ferme les yeux une seconde.

Cédric ne bouge pas.

— Tu viens de la continuité, Armand ? demande-t-il.

Silence.

Armand ne répond pas.

Cédric murmure :

— Ils t’ont parlé.

Armand souffle, brisé.

— Ils m’ont dit que si je te laisse faire… V6 tombe. Ils m’ont dit que tu vas nous emmener au chaos. Ils ont utilisé les mêmes mots que toi, mais à l’envers.

Cédric ferme les yeux. C’est exactement leur art : prendre ton mot (“chaos”) et le retourner contre toi.

— Armand, dit Cédric, très bas. Tu veux te sauver ? Alors tu restes propre. Tu ne me défends pas. Tu dis “la chaîne respecte les institutions”. Et tu me laisses parler.

Armand balbutie.

— Tu es en train de me demander de te lâcher ?

Cédric répond, froid :

— Je te demande de survivre, comme eux te demandent d’obéir. La différence, c’est que moi je ne te tiens pas par la peur. Je te tiens par la réalité : ils ont la capacité de te détruire, toi aussi.

Silence.

Armand murmure :

— Tu es en train de devenir ce que tu combats.

Cédric répond immédiatement :

— Non. Eux détruisent en silence. Moi je construis en lumière.

Il raccroche.

Paul le fixe.

— Ils veulent te judiciariser.

Cédric acquiesce.

— Et ils veulent te couper l’antenne au nom de la loi.

Lina murmure :

— Ils veulent que ton dossier ressemble à une extorsion.

Hugo ajoute :

— Et ils veulent te faire porter le mot “chantage”.

Cédric sourit, glacé.

— Alors on va leur donner un autre mot.

Paul fronce les sourcils.

— Lequel ?

Cédric se tourne vers Lina.

— “Procédure”.

À 17h, Lina envoie les trois pages aux trois journalistes, comme prévu. Même protocole. Même phrase d’accompagnement.

Hugo rédige un texte court pour le direct du soir : pas accusatoire, pas parano. Des questions structurées, des dates, des fonctions. Rien de plus.

Sandra organise la sécurité : pas de trajet habituel, pas de logistique visible. Cédric ira en plateau mais pas comme d'habitude : entrée décalée, équipe minimale, confusion volontaire.

Lévy, lui, appelle un contact. Pas un policier. Pas un politique. Un homme qui sait lire les administrations.

Cédric l'entend juste dire :

— J'ai besoin de savoir ce que c'est, cet acronyme.

Il raccroche, sans explication. C'est Lévy : secret même avec ses alliés.

Paul regarde Cédric.

— Tu vas y aller quand même, au plateau ?

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Paul serre la mâchoire.

— Ils vont essayer de te couper.

Cédric répond :

— S'ils me coupent, ça sort.

Paul murmure :

— Et s’ils te prennent ?

Cédric le regarde.

— Alors ça sort aussi.

Silence.

20h00.

Darka. Direct.

Cédric entre sur le plateau comme un homme qui a déjà payé quelque chose. Son sourire est là, mais il n’a plus de frivolité. Le public le sent : on n’est plus dans la polémique. On est dans le bras de fer.

Cédric fait deux minutes de show. Juste assez pour respirer. Puis il ralentit.

— Je vais vous dire un truc simple.

Silence.

— Depuis quinze ans, je fais du direct. On m’a insulté, on m’a adoré, on m’a détesté, mais une chose est vraie : je suis là.

Il marque une pause.

— Et depuis quelques semaines, on essaye de m’apprendre l’obéissance.

Bruit dans la salle.

Cédric continue, posé.

— Je ne vais pas accuser. Je vais faire ce que fait un citoyen quand il voit une anomalie : il demande une procédure.

Il sort trois feuilles. Les trois pages. Il ne les montre pas “comme un dossier secret”. Il les tient comme un professeur tient un exercice.

— Voici une note. Un tableau. Une chaîne de validation. Ce n’est pas un fantasme. Ce sont des cases, des fonctions, des signatures de poste.

Hugo, en régie, retient son souffle.

Cédric regarde la caméra.

— Je pose donc une question publique : pourquoi un document “culturel” comporte-t-il une chaîne de validation qui remonte à des fonctions de coordination et de sécurité qui n’ont rien à voir avec l’art ?

Il laisse la question flotter.

— Je pose une deuxième question : qui a demandé cette coordination ? À quelle date ? Et pour quel objectif ?

Il tourne une page.

— Et je pose une troisième question : pourquoi les gens qui m’appellent pour me “conseiller” utilisent les mêmes mots que certains communiqués officiels : “stabilité”, “ordre”, “anomalie” ?

La salle est électrique. Ça applaudit. Ça hue. Mais surtout : ça écoute.

Cédric conclut, simple :

— Je ne dis pas “coupable”. Je dis : répondez. Parce que si vous ne répondez pas… vous me prouvez que la correction existe.

Il marque une pause. Puis une phrase, plus nette :

— Et moi, je refuse d’être corrigé en silence.

À 20h37, coupure.

Pas l’émission entière. Juste une micro-coupure son. Deux secondes.

Le public ne comprend pas. Mais Lina, en régie, voit tout.

— Test.

Elle regarde le compteur.

Deux secondes ne déclenchent rien. Mais deux secondes, c’est un message : on peut.

Cédric continue sans réagir. Il sourit. Il fait une vanne. Il reprend.

Le plateau rit.

Mais derrière, Lévy murmure à Sandra :

— Ils préparent quelque chose de plus gros.

Sandra répond :

— Oui. Ils veulent qu'on panique.

À 21h02, message sur le téléphone de Cédric.

"Demain, tu viendras. Et tu seras correct."

Cédric regarde l'écran.

Puis il range.

Il finit l'émission.

Il serre des mains.

Il sourit à la France.

Et quand la caméra coupe, il ne sourit plus.

Il se tourne vers les siens.

— Demain, dit-il, ils veulent me faire entrer dans leur procédure.

Hugo avale sa salive.

— La commission.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Paul s’avance.

— Tu vas y aller ?

Cédric répond, calme :

— Oui.

Silence.

Paul explose :

— MAIS TU ES FOU !

Cédric le regarde.

— Je dois y aller. Parce que s’ils m’arrêtent avant, ils gagnent. Et si je n’y vais pas, ils disent : “vous voyez, il fuit.”

Lévy murmure :

— Et si tu y vas, ils peuvent te tenir.

Cédric acquiesce.

— Oui.

Il prend la balle de tennis, la serre.

— C’est pour ça que demain… je n’y vais pas en accusé.

Il lève les yeux, et sa phrase tombe comme une promesse :

— J’y vais en miroir.

Le chapitre se ferme sur cette dernière image : un homme qui sait qu’on va le juger, et qui décide que le jugement sera un piège aussi.

Parce qu’à ce niveau-là, la seule façon de survivre à la continuité… c’est de lui renvoyer sa propre procédure en plein visage.

Chapitre 32

CHAPITRE 32 — LE MIROIR

CHAPITRE 32 — LE MIROIR

À M-8, la commission n’est pas un lieu.

C’est une machine.

Une machine qui ne dit jamais “on te fait taire”. Elle dit : “Explique-toi.”
Une machine qui ne dit jamais “on te prend”. Elle dit : “Présente-toi.”
Une machine qui ne dit jamais “on te corrige”. Elle dit : “Procédure.”

À 06h12, Cédric est déjà réveillé. Pas d’insomnie cette fois. Une lucidité sèche. Il a le goût du métal dans la bouche, celui de la veille, celui d’Inès, celui de la photo déposée chez Sarah, celui de Julie surveillée.

Paul est dans la cuisine, bras croisés, comme s’il gardait la porte d’un bunker.

— Tu sais que c’est un piège.

Cédric noue sa cravate. Lentement. Sans trembler.

— Oui.

— Tu sais qu’ils vont vouloir te faire prononcer “chantage”.

Cédric regarde son reflet dans la vitre.

— Oui.

— Tu sais qu'ils vont te pousser à l'insulte, à la phrase de trop, au dérapage qui les sauve.

Cédric ajuste son col.

— Oui.

Paul souffle, à bout.

— Alors pourquoi tu y vas ?

Cédric se tourne vers lui.

— Parce que s'ils font de moi une anomalie officielle, je suis mort médiatiquement. Et si je suis mort médiatiquement… Sarah redevient un levier facile. Julie aussi. Lina aussi. Toi aussi.

Paul serre la mâchoire.

— Et si tu y vas… ils peuvent te retenir. T'humilier. T'enfermer.

Cédric sourit, maigre.

— Alors je n'y vais pas pour répondre.

Il prend la balle de tennis, la fait rouler dans sa paume.

— J'y vais pour poser.

Paul fronce les sourcils.

— Poser quoi ?

Cédric répond avec une simplicité terrible :

— Des questions qu’ils ne peuvent pas refuser sans se trahir.

À 07h03, Antoine apparaît.

Pas en entrant. En étant déjà là, adossé à l’encadrement, comme un souvenir qui a appris à respirer sans bruit. Son regard se pose sur Cédric, puis sur Paul, puis sur la pièce.

— Ça sent la procédure, dit-il.

Cédric hoche la tête.

— C’est le but.

Antoine s’approche. Sa voix est basse, droite.

— Le piège d’une commission, c’est que tout le monde te regarde en croyant que tu es venu te défendre. Eux ont l’habitude. Toi, tu as le direct. Donc tu fais ce que tu sais faire : tu les forces à parler.

Cédric acquiesce.

— On va les faire dire leurs mots.

Antoine sourit, presque imperceptible.

— Exactement. Et tu ne t’énerves pas.

Paul lâche un rire nerveux.

— Bonne chance.

Antoine tourne vers lui un regard sec.

— Paul, tu le tiens. Mais tu ne le secoues pas. Tu le couvres.

Puis il revient à Cédric.

— Tu as ton “miroir” ?

Cédric montre une enveloppe kraft. Scellée. Sans logo. Un truc banal qui a l’air d’une bêtise… et qui peut faire tomber un étage.

— Dedans, dit Cédric, il y a la chaîne de validation. Plus un addendum : une liste de questions datées. Au cas où ils tentent de saisir.

Antoine acquiesce.

— Bien. Et si on te coupe ?

Cédric regarde la balle de tennis.

— Ça sort.

Antoine pose une main sur l’épaule de Cédric. Un geste rare.

— Alors vas-y comme au tennis : service parfait. Pas un smash.

Cédric murmure :

— Service parfait.

Antoine se recule déjà.

— Je reste dans l’ombre.

Paul le retient d’un mot.

— Antoine… tu sens un truc ?

Antoine ne répond pas tout de suite. Puis il dit :

— Oui.

Silence.

— Ils veulent te faire signer un papier.

Cédric fixe Antoine.

— Quel papier ?

Antoine hausse à peine les épaules.

— Un papier qui ressemble à une “désescalade”. Un papier qui te rendrait réversible. Et qui leur rendrait la main.

Il disparaît.

À 08h20, le convoi part.

Pas de trajet habituel. Deux véhicules. Pas de routine. Lévy dans le premier, Sandra dans le second. Paul colle Cédric sans coller. Une science de la distance : assez près pour mourir ensemble, assez loin pour ne pas être une cible double.

Devant le bâtiment, c’est déjà le théâtre.

Des caméras. Des journalistes. Des micros tendus comme des couteaux. Et, surtout, des gens : certains le soutiennent, d’autres le haïssent. La France en miniature, encore.

Cédric descend.

Il n’a pas l’air d’une star. Il a l’air d’un homme qui sait qu’il marche dans un couloir où l’air appartient à d’autres.

Un journaliste crie :

— Monsieur Cédric ! Vous êtes convoqué pour chantage médiatique !

Cédric s’arrête, se tourne, calme.

— Je suis convoqué parce que je pose des questions.

Une journaliste insiste :

— Vous accusez l’État profond ?

Cédric sourit, froid.

— Je n’accuse personne. Je demande une procédure. C’est vous qui aimez les romans.

Il entre.

La salle de commission est plus petite qu’on l’imagine. Tout est fait pour que la solennité ressemble à la vérité.

Une table longue. Des visages sérieux. Des dossiers propres. Des yeux qui pèsent.

À droite, Hugo s’assoit, costume sombre, mine d’homme qui va tenter de sauver quelqu’un qui veut se perdre. Il glisse à Cédric :

— Ne réponds pas aux provocations. Réponds aux faits.

Cédric hoche la tête.

Lévy reste derrière. Sandra aussi. Paul à la porte, comme un mur vivant.

Le président de la commission — un homme à la voix douce, dangereuse — ouvre la séance :

— Monsieur Cédric, vous êtes ici parce que vos déclarations publiques et vos mécanismes de “déclenchement” posent une question : mettez-vous la pression sur les institutions ?

Cédric sourit à peine.

— Vous commencez par une question. C’est bien. On va faire ça : question-réponse. Comme au plateau. Sauf qu’ici, je ne coupe personne.

Un murmure traverse la salle. Certains sourient jaune. D’autres se crispent : insolence contrôlée.

Le président se penche.

— Répondez simplement : oui ou non, exercez-vous un chantage ?

Hugo fait un mouvement pour intervenir. Cédric l’arrête d’un geste.

— Non.

Silence.

— Et je vais expliquer pourquoi, poursuit Cédric.

Le président tente de reprendre la main.

— Vous—

Cédric ne hausse pas le ton. Il prend le tempo.

— Un chantage, c’est : “Donnez-moi quelque chose ou je vous détruis.” Moi, je dis : “Ne me détruisez pas en silence, sinon un élément sortira automatiquement.” Ce n’est pas une menace, c’est une protection. Un airbag.

— Un airbag… répète un membre, moqueur.

Cédric se tourne vers lui, très calme.

— Oui. Et dans un pays normal, un airbag ne choque pas. Ce qui choque, c’est qu’on ait besoin d’un airbag contre ceux qui disent “stabilité” tout en utilisant la peur.

Le président tente de couper.

— Monsieur—

Cédric lève la main.

— À mon tour.

Le président se fige. Il n’aime pas ça, mais il sait : s’il refuse le “à mon tour”, il donne raison à Cédric sur le principe même.

— Vous avez une question ? soupire-t-il.

Cédric sort une feuille. Pas l’enveloppe kraft. Une simple page.

— Oui. Une question simple, datée.

Il lit.

— “Le (il cite une date) une chaîne de validation interne, sur un dossier lié à une association culturelle, comporte des fonctions de coordination et de sécurité. Pouvez-vous confirmer que ce document existe, et expliquer pourquoi il est nécessaire ?”

Une respiration.

L’un des membres hausse les sourcils.

— De quoi parlez-vous ?

Cédric sourit.

— Voilà. C’est parfait.

Le président se raidit.

— Nous ne savons pas de quel document vous parlez.

Cédric pose la page.

— Alors je vous le donne.

Il sort l’enveloppe kraft, scellée, et la pose sur la table, sans l’ouvrir.

La salle se fige comme si un animal venait d’entrer.

Hugo chuchote :

— Bien. Ne l’ouvre pas toi-même. Fais-les choisir.

Cédric acquiesce.

— Je propose une procédure, dit Cédric. Vous mandatez un rapporteur. Vous vérifiez l’authenticité. Et vous rendez public si c’est banal. Si c’est banal, je serai le premier à m’excuser d’avoir vu un monstre là où il y avait un classeur.

Le président fixe l’enveloppe.

— Et si ce n’est pas banal ?

Cédric le regarde.

— Alors vous aurez, vous aussi, une question : pourquoi, quand un citoyen demande une procédure, on répond par des “accidents” et des pressions sur ses proches ?

Silence.

Un membre lâche, agacé :

— Vous insinuez que l’État menace vos proches ?

Cédric ne cligne pas.

— Je dis que des menaces existent. Je dis que des “fragments” ont été déposés chez une personne. Je dis qu’une exécution a été filmée et envoyée. Je dis qu’on a annoncé un accident à 11h30 et qu’un véhicule a brûlé à 11h31 sur mon trajet habituel.

Hugo murmure :

— Reste factuel.

Cédric acquiesce.

— Ce sont des faits. Je ne dis pas “l’État”. Je dis : qui fait ça ? Et pourquoi personne ne semble surpris ?

Le président blêmit imperceptiblement. Il reprend la parole, plus vite :

— Monsieur Cédric, vous mélangez tout. Vous êtes un animateur. Vous n’avez pas

accès à—

Cédric le coupe d’une phrase, sèche, propre :

— Donc vous confirmez que je n’ai accès à rien… et pourtant vous me convoquez parce que je serais assez puissant pour menacer les institutions.

Silence.

La contradiction est nette. La salle se crispe. Hugo, malgré lui, a un mouvement de respect : c’est un coup juridique simple, mais mortel.

Le président reprend, plus dur :

— Vos mécanismes automatiques peuvent déclencher une crise publique. Nous devons empêcher l’escalade.

Cédric sourit, glacé.

— Vous voulez empêcher l’escalade ? Alors commencez par enquêter sur la correction.

Le président se fige.

— La… correction ?

Le mot est lâché.

Cédric se penche, très calme.

— Oui. La correction. Vous savez. Celle dont on parle dans les couloirs. Celle qu’on

appelle “stabilité”. Celle qui transforme des gens en anomalies.

Un murmure. Un regard s’échange. Un détail minuscule, mais Cédric le voit : ils savent. Certains au moins.

Le président se redresse.

— Monsieur Cédric, vos propos sont graves.

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Puis il ajoute, lentement :

— Et maintenant, ils sont dans un procès-verbal.

Hugo inspire. Paul, à la porte, se fige. Lévy ne bouge pas. Sandra, elle, sent la pièce se refroidir : Cédric vient de rendre leurs mots officiels.

Un membre tente de reprendre le contrôle :

— Nous vous demandons de signer un engagement de cessation : vous mettez fin à vos déclenchements automatiques, et vous vous abstenez de toute mention d’association ou d’institution, le temps de—

Cédric sourit. Antoine avait raison.

Un papier.

Le président pousse une feuille sur la table. Une feuille propre. Un “engagement”

présenté comme une désescalade.

Hugo murmure, rapide :

— Ne signe pas. Jamais.

Cédric ne touche pas le stylo.

— Vous appelez ça une cessation, dit-il. Moi j’appelle ça une muselière.

Le président se durcit.

— Si vous refusez, nous envisagerons des mesures.

Cédric le regarde.

— Des mesures, ou des corrections ?

Le président serre la mâchoire.

— Monsieur Cédric—

Cédric pose une seule question, très simple :

— Vous refusez de vérifier l’enveloppe ?

Le président hésite. S’il refuse, il a l’air de protéger. S’il accepte, il ouvre un couloir.

Il choisit la seule issue : temporiser.

— Nous la prendrons en considération. Mais vous devez cesser—

Cédric lève la main, calme.

— Non.

Silence.

Cédric se penche et dit, posément, comme un animateur qui annonce une pub :

— Vous pouvez me convoquer, me traiter d'anomalie, me faire signer des papiers. Mais je vous le dis : le direct continue. Et si vous tentez de me couper au nom de la loi, vous devrez expliquer pourquoi vous protégez des zones d'ombre.

Il se recule.

— J'ai fini.

Un membre s'emporte :

— Vous n'avez pas fini ! Vous—

Cédric se lève.

— Si. J'ai fini.

Il regarde le président.

— Vous avez mon enveloppe. Vous avez mes questions. Vous avez votre procès-verbal. Maintenant… à vous d'être corrects.

Il sort.

Dans le couloir, Paul attrape son bras.

— T’as vu le papier ? T’as vu comme ils voulaient te faire signer ?

Cédric hoche la tête.

— Antoine avait raison.

Lévy rejoint.

— Tu as mis “correction” dans leur bouche. C’est énorme.

Sandra ajoute, froide :

— Et c’est dangereux.

Cédric sourit sans joie.

— Je sais.

Dehors, les journalistes se jettent sur lui. Caméras, micros, cris.

— Monsieur Cédric ! Vous avez refusé de signer un engagement !

Cédric se tourne, parfaitement calme.

— Oui.

— Pourquoi ?

Cédric regarde la caméra, et sa phrase est nette, mémorable, faite pour rester :

— Parce que quand on vous propose la paix en échange de votre bouche… ce n'est pas la paix. C'est une laisse.

Il marque une pause.

— Et moi, je ne marche plus en laisse.

Il s'éloigne.

À 18h07, dans la voiture, un message arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy.

Une seule phrase.

"Tu as refusé le papier. Bien. Alors tu auras le reste."

Paul se fige.

— Qu'est-ce que ça veut dire "le reste" ?

Cédric regarde la route.

Il ne sait pas exactement. Mais il sait la catégorie.

Le reste, chez eux, ce n'est pas un argument.

C'est une correction.

Il serre la balle de tennis dans sa main, et murmure :

— Ce soir, en direct, je ne parle pas seulement de procédure.

Paul le regarde.

— Tu vas faire quoi ?

Cédric répond, très bas :

— Je vais allumer les projecteurs sur la commission.

Et le chapitre se ferme là-dessus : sur un homme qui vient d’entrer dans la loi comme dans un ring, et qui a décidé de ne plus se battre pour sa réputation…

Mais pour imposer à un système une chose qu’il déteste :

La visibilité.

Chapitre 33

CHAPITRE 33 — LE PROCÈS-VERBAL

CHAPITRE 33 — LE PROCÈS-VERBAL (VERSION FINALE, VERSION RENFORCÉE)

À M-8, Cédric découvre ce que la continuité déteste plus que tout.

Pas la vérité.

La trace.

La vérité sans trace, c’est un bruit.
La trace, c’est une contrainte. Une ligne de vie. Un clou planté dans le bois.

La commission, le matin même, n’a pas “perdu” face à lui. Elle a fait pire : elle a laissé un procès-verbal où le mot correction existe. Noir sur blanc. Dans un document qui n’est pas une opinion.

Et ce soir, Cédric veut faire de ce papier une torche.

1) Avant l’antenne : la fabrique d’un direct

À 16h40, dans le QG, l’ambiance n’a plus rien d’un plateau TV. C’est une cellule de crise qui s’est déguisée en émission.

Hugo est assis devant une version imprimée du PV, stylo en main, obsédé par les virgules comme si les virgules pouvaient arrêter une balle.

— Tu ne dis pas “ils”, répète-t-il. Tu dis “des”. Tu dis “des pressions”, “des méthodes”. Et tu dis “je constate”. Pas “j’accuse”.

Cédric ne répond pas. Il relit. Il ne lit pas comme un auteur. Il lit comme un greffier.

Lina, derrière, surveille trois écrans. Sur le premier : les réseaux. Sur le deuxième : un monitoring technique des flux V6. Sur le troisième : une carte des “nœuds” culture qui amplifient tout.

Sandra, debout, recense les entrées, les badges, les passages, les zones aveugles du plateau.

Lévy, lui, revient avec quelque chose dans une enveloppe plastique transparente : une impression officielle, tamponnée “version de travail”.

Paul le regarde comme on regarde un produit toxique.

— D’où ça sort ?

Lévy ne cille pas.

— D’un endroit où ça ne devait pas sortir.

Hugo blanchit.

— Si ça a fuité, ils vont dire “faux”.

Lévy répond, sec :

— Ils diront faux de toute façon. Le but, c’est qu’ils soient obligés de répondre.

Cédric prend la feuille. La glisse sur la table. Puis, avec une lenteur contrôlée, il pose la balle de tennis à côté.

Côté PARLE.

— Ce soir, dit-il, je ne commente pas. Je lis.

Paul fronce les sourcils.

— Tu vas lire quoi, exactement ?

Cédric tapote le PV.

— La phrase où ils m’ont proposé de signer une muselière.

Sandra ajoute :

— Et le mot.

Cédric hoche la tête.

— Et le mot : correction.

Lina lève la tête.

— Ils vont tenter une coupure.

Cédric la regarde.

— Qu’ils testent.

Lina insiste, froide :

— Une coupure technique déclenche un fragment. Donc ils vont chercher autre chose : te couper… humainement.

Un silence.

Hugo murmure :

— Une scène. Une entrée. Un “incident”.

Lévy ajoute, presque inaudible :

— Une porte.

Cédric ne bouge pas.

— Ils ont essayé avec Inès. Ils ont essayé avec Julie. Ils vont tenter en plateau.

Paul serre la mâchoire.

— Avec qui ?

Personne ne répond.

Mais tout le monde pense au même nom.

2) Chez V6 : la faille

À 19h03, ils arrivent au bâtiment.

Pas par l’entrée habituelle. Pas par les couloirs habituels. Sandra a imposé un plan de circulation qui ressemble à un labyrinthe : trop de détours pour être confortable, juste assez pour casser la routine.

En loge, Dorval débarque, en sueur.

— Cédric, tu vas pas refaire un truc “procès-verbal”, hein ? On a les juristes qui tremblent, les annonceurs qui menacent, et la commission m’a appelé—

Cédric le regarde.

— La commission t’a appelé ?

Dorval se fige.

— Oui… Ils veulent savoir ce que tu vas dire.

Cédric sourit, sans joie.

— Donc la commission regarde Darka.

Dorval tente de rire, rate.

— Fais gaffe. Ils veulent te suspendre.

Hugo se tend.

— Ils ne peuvent pas, pas comme ça.

Dorval souffle :

— Ils peuvent faire croire qu’ils peuvent. Et ça suffit pour faire paniquer une chaîne.

Lina, sur son écran, murmure :

— Ça y est.

Cédric se tourne.

— Quoi ?

— Trois badges “visiteurs” ont été émis il y a vingt minutes. Pas dans le planning. Pas demandés par Dorval. Et ils ont été validés par un compte… qui n’appartient pas à la prod.

Sandra se fige.

— Donc quelqu’un à l’intérieur valide des accès.

Lévy prend la phrase au sérieux comme une alarme incendie.

— Qui ?

Lina secoue la tête.

— Je peux pas encore. Mais je peux te dire une chose : l’un des badges est associé à une initiale. Deux lettres.

Cédric se penche.

— Lesquelles ?

Lina montre l’écran.

C.C.

Un acronyme qui ressemble à un autre. Celui du fragment “chaîne de validation”.

Hugo devient blanc.

— C’est la même musique.

Cédric inspire.

— Ils vont envoyer quelqu’un sur le plateau.

Sandra murmure :

— On verrouille l’accès public.

Dorval panique.

— On peut pas ! C’est un direct, c’est—

Lévy coupe Dorval du regard.

— On peut tout.

Dorval se tait. Quand Lévy parle, même la télé écoute.

3) Le direct : la lecture qui fait mal

20h00.

Musique. Public. Lumière.

Cédric entre.

Applaudissements, huées, amour, haine. Comme d’habitude. Sauf que ce soir, le mélange a une odeur différente : on sent la tension derrière les rires.

Il fait deux minutes de show. Juste assez pour installer une normalité.

Puis il ralentit.

— Ce matin, j’ai été convoqué par une commission.

Le public réagit. On sent que tout le monde en a entendu parler sans savoir ce que c’est exactement. C’est ça, la force de la procédure : elle intimide même quand on ne la comprend pas.

Cédric sort une feuille.

— Je vais vous lire un procès-verbal.

Silence.

Il lit.

Pas théâtral. Pas “regard caméra” toutes les trois secondes. Non. Une lecture froide, méthodique, presque ennuyeuse — et c’est précisément pour ça que c’est terrifiant.

— “Proposition d’un engagement de cessation…”

— “Mesures envisagées en cas de refus…”

Il s’arrête.

Il relève les yeux.

— On me propose de signer un papier pour arrêter de parler. Et si je refuse… “mesures envisagées”.

Il laisse le public respirer l’absurde.

— Ce n’est pas illégal de proposer un papier. Mais c’est révélateur : ça veut dire que ce qui dérange, ce n’est pas ma violence. C’est ma voix.

Huées. Applaudissements. C’est la France.

Cédric reprend la lecture.

Et il arrive au mot.

Il ne le dramatise pas. Il le lit comme on lit une ligne de facture.

— “Le terme ‘correction’ a été évoqué…”

La salle se fige. Même ceux qui hurlaient se taisent.

Cédric pose la feuille.

— Correction.

Il regarde la caméra.

— La question est simple : qui, dans ce pays, se donne le droit de corriger des gens en dehors de la loi ?

Le silence qui suit est lourd, pas parce que tout le monde est d'accord, mais parce que tout le monde comprend que ce n'est plus une polémique TV. C'est une accusation contre un principe.

4) L'interruption humaine : la porte sur scène

Et là, ça bouge.

Pas en régie. Pas dans la fibre. Dans le public.

Une femme se lève.

Les caméras la captent par réflexe. Le plateau adore les "moments". Et ce réflexe, ce soir, devient une faille.

Cédric la reconnaît avant même le plan serré.

Mila.

Elle n'a pas sa tenue de sas. Elle n'a pas l'assurance. Elle a quelque chose de plus dangereux : une vulnérabilité dirigée.

Elle avance, et personne ne l'arrête.

Pourquoi ? Parce que quelqu'un a validé son badge.

Parce qu'un "visiteur" officiel n'est pas un intrus. C'est un élément de décor.

Mila monte les marches.

Cédric ne recule pas. Ne s’avance pas. Il tient son axe.

— Mila, dit-il simplement.

Elle sourit. Son sourire tremble un peu.

— Tu lis des procès-verbaux, maintenant ? Tu joues au citoyen exemplaire ?

Cédric répond, calme.

— Je joue au greffier.

Mila sort une enveloppe blanche.

Le public explose. “Ooooh”. Rires. Hurlements. C’est le carburant parfait : la promesse du sale.

Mila tend l’enveloppe.

— Ouvre, dit-elle.

Cédric ne bouge pas.

— Qu’est-ce que c’est ?

Mila murmure, assez fort pour que ça s’entende :

— La vérité sur toi. Et sur moi.

Paul, en régie, se lève d’un bond. Hugo blêmit. Lina fixe l’écran.

Lévy murmure, hors champ :

— Ne la touche pas.

Cédric tend la main… mais au dernier centimètre, il s’arrête.

Il fait un truc très simple : il tourne l’enveloppe.

Et la caméra attrape ce qu’elle ne devait pas attraper.

Sur le rabat, écrit au feutre noir :

“À ouvrir en direct.”

En bas, une marque : deux lettres.

C.C.

Lina se fige. Sandra aussi. Hugo avale sa salive : c’est la même signature que le badge.

Cédric relève les yeux vers Mila.

— Qui t’a demandé de venir ?

Mila hésite.

— Personne.

Cédric ne hausse pas la voix.

— Mila… tu n’es pas venue ici pour me parler. Tu es venue ici pour me couper.

Le public réagit. Huées. “Laisse-la parler !” “Mensonge !” “C’est un show !”

Mila serre l’enveloppe. Et là, elle attaque, comme on lui a appris :

— Il aime les femmes. Il a une addiction. Il vous fait croire qu’il est “propre”, mais il est sale comme tous les autres.

Ça chauffe. Ça marche. Une partie du public adore ça. Une autre le défend. C’est exactement ce que la continuité veut : transformer la question “correction” en “sexe”.

Cédric ne mord pas.

Il regarde la caméra.

— Vous voyez ?

Silence relatif.

— Vous voyez la méthode. On ne répond pas à la question “qui corrige”. On raconte une histoire salace. Parce qu’une histoire salace, ça vous fait oublier le mot qui fait peur : procédure.

Mila tremble. Elle ne comprend pas pourquoi il ne s’effondre pas.

Cédric se tourne vers elle, plus doux.

— Mila… tu peux être une porte. Tu peux aussi être une sortie.

Mila cligne des yeux.

Et à cet instant précis, son téléphone vibre dans sa main.

Une vibration longue.

Une vibration d’ordre.

La caméra ne le voit pas, mais Cédric le voit. Et le public, lui, voit le changement sur son visage : Mila pâlit, comme si on venait de lui rappeler qu’elle est tenue.

Cédric pose une question, simple, fatale :

— Qui t’écrit maintenant ?

Mila ouvre la bouche.

Elle ne sort aucun nom.

Mais elle fait un geste.

Elle baisse l’enveloppe… et dans ce mouvement, quelque chose tombe.

Un petit carton.

Une carte.

Lina, en régie, zoom numérique, réflexe de chasse.

Sur la carte : une adresse.

Pas une adresse “sexe”. Pas un hôtel. Pas un club.

Une adresse administrative déguisée en association.

Et un détail : le même logo discret que sur le pont “culture”.

Le public ne comprend pas. Mais Lina comprend. Hugo comprend. Lévy comprend.

Cédric aussi.

Mila réalise ce qu’elle vient de laisser tomber.

Elle se baisse, affolée, pour récupérer.

Cédric la devance, et ramasse la carte.

Pas brutalement. Calmement.

— Voilà, dit-il au micro.

Il lève la carte sans la montrer trop longtemps — juste assez pour que la caméra capte qu’il y a une trace, pas assez pour dévoiler l’adresse en clair à l’antenne.

— Voilà la seule chose qui m’intéresse, Mila : une trace.

Le public se met à crier. Dorval hurle en régie : “coupez !” Hugo murmure : “ne coupe pas !”

Cédric reprend son PV.

— On reprend.

Il recommence à lire.

Il remet “correction” dans la gorge de la France.

Et Mila reste là, plantée, incapable de continuer, incapable de fuir. Parce qu’elle vient de comprendre qu’elle a laissé échapper quelque chose.

5) La correction tente une prise… et échoue

À 20h41, l’écran de Lina s’illumine : une tentative de coupure audio. Micro-coupure. Deux secondes. Un test.

Cédric continue, imperturbable.

Et c’est là que la continuité change de plan : ils ne coupent pas la fibre, ils veulent créer un incident de plateau.

Un homme apparaît au bord de scène. Oreillette. Badge “sécurité”.

Sandra, hors champ, le reconnaît tout de suite : pas un agent V6. Un “propre”.

Elle murmure dans le canal :

— Faux sécu. Il vient pour l’extraire.

Lévy répond :

— Pas ce soir.

Paul se tend comme un ressort.

Et là, l’un des chroniqueurs — celui qu’on ne remarque jamais parce qu’il est toujours “drôle” — se lève d’un bloc et occupe l’espace, comme un réflexe de plateau : il lance une vanne absurde, fait rire le public, détourne l’attention juste une seconde.

Une seconde.

C’est tout ce que Sandra attendait.

Elle surgit côté coulisses, attrape l’homme par le badge, et dans un mouvement propre, le repousse hors cadre comme si c’était un technicien trop zélé.

Le public ne comprend pas. Il pense que c’est du spectacle.

C’est parfait.

Parce que dans la continuité, le meilleur camouflage, c’est le rire.

Cédric, lui, ne s’arrête pas.

Il lit.

Il tient.

6) Après l’antenne : la preuve et la disparition

À 22h, caméra coupée, Cédric enlève son micro.

Son visage tombe, d’un coup. Il n’y a plus de show.

Paul arrive, bouillant.

— Ils l’ont posée sur toi comme une bombe !

Cédric ne crie pas.

— Oui.

Hugo s’approche, livide.

— Le “C.C.” sur l’enveloppe… c’est énorme. Ça connecte le badge, l’accès, et la tentative de sabotage.

Lina serre la carte dans une pochette.

— Et l’adresse… c’est un nœud. C’est un pont. Je peux remonter.

Lévy regarde autour.

— Où est Mila ?

Sandra, déjà au fond du couloir, revient.

— Disparue.

— Comment ? demande Paul.

Sandra répond, glacée :

— Comme Inès. Comme Toto. Comme une enveloppe chez Sarah. Récupérée.

Lévy hoche la tête.

— Deux hommes propres. Pas un mot. Ils ont traversé le couloir comme s'ils avaient un droit.

Cédric ferme les yeux une seconde.

— Elle a lâché une phrase, murmure-t-il.

Paul le fixe.

— Laquelle ?

Cédric répond, bas :

— "Ouvre."

Il inspire.

— Ils voulaient me faire ouvrir. Ils voulaient que je joue leur jeu.

Il rouvre les yeux.

— Sauf qu'elle a lâché mieux : une trace. Une adresse. Et cette signature : C.C.

Lina murmure :

— Et elle a dit autre chose, avant de se casser : "Je fais ce qu'on m'a demandé."

Cédric hoche la tête.

— Oui.

Il regarde la carte.

— Ce n’est pas une preuve. C’est une fissure.

Il se tourne vers l’équipe.

— Et une fissure… quand tu mets de la lumière dessus… ça devient une fracture.

À 22h18, un message arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy.

Une phrase, sans signature :

“Tu as pris une carte. Nous reprenons une femme.”

Paul serre les dents.

— Ils vont la punir.

Cédric ne bouge pas.

— Oui.

Il marque une pause. Sa voix est calme, mais elle a changé : plus grave, plus déterminée.

— Alors on n’a plus le droit d’être lents.

Il regarde Lina.

— Tu remontes l’adresse. Tu me donnes un nom de poste, un circuit, une porte d’entrée.

Il regarde Hugo.

— Tu me construis une question qui tue sans accuser.

Il regarde Lévy et Sandra.

— Vous me sécurisez demain comme si c’était la nuit.

Et enfin, il regarde Paul.

— Toi… tu tiens. Parce que c’est maintenant que ça va casser.

Le chapitre se ferme sur cette sensation précise : la continuité vient d’échouer à salir Cédric en direct. Elle a réussi à reprendre Mila. Mais elle a laissé tomber l’objet qu’elle ne devait jamais laisser tomber :

Une trace.

Et dans un monde où la continuité vit de l’ombre, une trace, c’est déjà un début de lumière.

Chapitre 34

CHAPITRE 34 — L’ADRESSE

CHAPITRE 34 — L’ADRESSE

À M-8, l’objet le plus dangereux de Paris tient dans une paume.

Une carte.
Une adresse.
Deux lettres : C.C.

Cédric la regarde depuis l’aube comme on regarde une balle de match posée sur la ligne : elle ne bouge pas, mais elle décide de tout.

La continuité a repris Mila.
Et en échange, elle a laissé tomber une trace.

Ils ne font jamais ça par accident.

Ils font ça parce qu’ils veulent que tu entres.

1) Remonter l’adresse

Lina a passé la nuit à “désosser” la carte : logo, typographie, format, et surtout le micro-détail que les gens négligent — la manière dont une administration se copie elle-même.

À 07h18, elle lève enfin les yeux.

— Je l’ai.

Paul se redresse. Lévy et Sandra se rapprochent. Hugo arrête de respirer. Toto, assis dans un coin, fixe le sol comme si le sol était plus sûr que le monde.

Lina affiche une fiche.

— L’adresse correspond à une structure écran. Un nom d’association banal, des statuts propres, une activité “culturelle” déclarée, et… une particularité : le bail du local a été “facilité” par un circuit que je reconnais. Même signature de validation que nos fragments.

Elle pointe une ligne.

— Et il y a un truc plus sale : l’adresse est utilisée comme point de réception pour des badges temporaires.

Sandra se fige.

— Des badges… comme ceux de V6.

Lina acquiesce.

— Oui.

Paul serre les dents.

— Donc c’est là qu’ils fabriquent nos “visiteurs”.

Lévy murmure :

— Ou qu’ils les valident.

Cédric écoute sans bouger. Il sent l’envie animale d’y aller. D’arracher Mila. De frapper quelque chose. Mais il a appris : l’envie est exactement la corde qu’ils tirent.

— On ne fonce pas, dit-il.

Paul explose presque.

— Cédric, ils ont Mila !

Cédric le regarde.

— Justement. Ils veulent que tu fonces.

Silence.

Sandra intervient, calme.

— On fait deux opérations.

Hugo se tourne vers elle.

— Deux ?

Sandra pose la méthode :

— Une opération propre : on expose l’adresse. Officiellement. Huissier, sommation, journalistes.
— Et une opération ombre : on surveille, on suit, on récupère Mila si elle passe.

Lévy acquiesce.

— Cloisonnée.

Cédric hoche la tête.

— On fait les deux.

Paul souffle, tendu.

— Et si Mila est à l’intérieur ?

Lévy répond, froid :

— Alors ils n’ouvriront pas. Ils provoqueront un incident. Ou ils déplaceront.

Cédric serre la balle de tennis.

— Alors on les oblige à bouger.

2) La pression “propre”

À 10h12, Hugo revient avec un papier court, parfaitement défendable.

Une sommation de communiquer : qui gère le site, qui valide les accès, pourquoi un circuit “culture” produit des badges utilisés en environnement médiatique. Pas une accusation. Une question écrite comme une lame.

Lévy a déjà appelé un huissier “solide”.
Sandra a déjà organisé une présence presse sans que ça ressemble à un piège.

Lina a préparé un canal de diffusion au cas où le huissier se fasse bloquer.

Cédric, lui, ne bouge pas de la pièce.

— Tu n’y vas pas, dit Lévy.

Cédric acquiesce.

— Je n’y vais pas.

Paul le fixe : il comprend que ce “je n’y vais pas” n’est pas de la peur. C’est un progrès. Un renoncement à l’instinct.

À 11h40, l’huissier part.

À 11h53, Dorval appelle, voix cassée.

— Cédric… on a reçu un courrier “urgent”.

Cédric ferme les yeux.

— De qui ?

— D’un service. Une injonction. Ils demandent à la chaîne de “garantir la sécurité du débat public”. En clair : te calmer, ou te couper.

Hugo pâlit.

— Ils utilisent la commission comme levier.

Cédric répond à Dorval, calme :

— Dorval, tu ne me coupes pas. Tu me protèges… en disant que tu ne commentes pas.

Dorval souffle.

— On va exploser.

Cédric murmure :

— On explose déjà. La question c’est : est-ce qu’on explose en silence ou en lumière ?

Il raccroche et se tourne vers Lina.

— Si on me coupe, tu déclenches.

Lina hoche la tête.

— Un fragment, pas plus.

Cédric regarde Paul.

— Et toi, tu tiens. Parce qu’aujourd’hui, ils vont tenter un geste d’État.

Paul serre les dents.

— Qu’ils viennent.

3) L’adresse : le piège qui respire

À 12h18, l’huissier arrive devant l’adresse.

Un immeuble banal. Trop banal. C’est toujours le détail : les lieux les plus sales ressemblent aux lieux les plus propres. Une façade sage, une plaque d’association, un interphone qui clignote comme un sourire.

L’huissier sonne.

Deux journalistes filment de loin. Discrétion, mais présence. Juste assez pour que la continuité sente la lumière.

Pas de réponse.

L’huissier sonne encore.

Rien.

Puis une silhouette apparaît derrière la vitre de l’entrée. Un homme en chemise claire. Calme. Propre. Pas un concierge. Un “cadre”.

Il ouvre.

— Bonjour, dit l’huissier, en présentant son acte.

L’homme le regarde sans émotion. Prend le papier. Le lit. Et il sourit à peine.

— Vous êtes en retard.

L’huissier se fige.

— Pardon ?

L’homme regarde la caméra au loin comme s’il la sentait.

— Ce lieu n’a pas d’activité aujourd’hui.

Il rend le papier, mais il garde une chose : une micro-fibre collée sur sa manche, un reflet, une trace. Il sait récupérer sans toucher.

L’huissier insiste.

— Je dois signifier.

L’homme répond, doux :

— Vous pouvez déposer. Nous… nous corrigerons.

Le mot.

Il vient de le prononcer naturellement, comme une formule de politesse.

Les journalistes captent la phrase. Pas assez pour faire un scandale, mais assez pour que Lina, au QG, frissonne.

— Il a dit correction, murmure-t-elle.

Cédric ferme les yeux.

— Donc ils assument.

Lévy regarde l’écran de suivi.

— Non. Ils testent. Ils veulent voir si ça sort.

4) L’ombre : suivre sans être vu

Pendant que l’huissier dépose l’acte, Sandra et Paul sont à deux rues, dans un véhicule banal. Pas de sirène, pas d’excitation. Juste la patience.

Nino est plus loin, sur une moto, en surveillance mobile. Antoine, lui, n’est pas là… et c’est précisément pour ça qu’il est dangereux : il travaille déjà ailleurs, dans l’ombre.

À 12h31, une camionnette noire sort du parking latéral de l’immeuble.

Sans logo. Sans plaque avant visible. Conduite parfaite. Trop parfaite.

Sandra murmure :

— Voilà.

Paul serre le volant.

— On suit.

Nino glisse, voix dans l’oreillette :

— Je prends derrière. Vous restez loin. Ils adorent les réactions.

Sandra répond, froide :

— On reste loin.

La camionnette avance vers la Seine. Pas trop vite. Pas trop lentement. Elle roule comme un fonctionnaire qui va déjeuner.

Et c’est là que Sandra comprend : ce n’est pas un transport classique.

C’est un transport de preuve.

— Ils déplacent quelque chose, dit-elle.

Paul murmure :

— Mila ?

Sandra hésite. Puis :

— Ou un leurre.

Ils suivent.

La camionnette s’engage dans une zone où les caméras se raréfient — exactement comme Nino l’avait décrit, ces deux rues mortes où Paris semble oublier d’exister.

Nino souffle :

— Ils ont une habitude. Même habitude. Officine.

Paul serre les dents.

— Ça me rend malade, cette propreté.

5) Le basculement : quand la ville devient une cage

À 12h44, la camionnette ralentit près d’un quai.

Une berline grise est déjà là, moteur tournant. Deux hommes descendent. Pas d’arme visible. Pas de panique. Ils se tiennent droit, comme dans un protocole.

La porte arrière de la camionnette s’ouvre.

Une silhouette en sort.

Une femme.

Cheveux attachés. Manteau sombre. Pas de cris. Pas de lutte. Juste un regard vide.

Sandra se fige.

— C’est elle.

Paul voit. Son cœur tombe.

— Mila…

Mila est vivante. Mais elle marche comme si on lui avait appris à ne plus être un problème.

Nino souffle :

— Merde… ils la transfèrent.

Paul veut avancer.

Sandra le retient.

— Pas maintenant. Pas comme ça. Tu avances, tu la tues.

Paul tremble.

— Alors on fait quoi ?

Sandra murmure :

— On prend la plaque.

Nino est déjà en mouvement. Il se rapproche juste assez pour lire une partie, puis recule.

— Plaque partielle : 7—K—2. Et un autocollant minuscule sur le pare-brise. Un truc administratif.

La berline repart. La camionnette repart. Séparation parfaite. Ils segmentent le risque.

Sandra ferme les yeux une seconde.

— Ils viennent de nous montrer qu'ils contrôlent la logistique.

Paul murmure :

— Et ils l'ont fait sous nos yeux.

Sandra répond :

— Oui. Parce qu'ils veulent que tu sentes l'impuissance.

Paul serre le volant.

— Je vais pas accepter ça.

Sandra le regarde.

— Tu vas pas accepter, oui. Mais tu vas accepter la méthode : suivre. Comprendre. Puis frapper au bon endroit.

Ils suivent la berline. Nino suit la camionnette. Deux fils. Deux choix.

6) L’explosion sans feu : la correction “propre”

À 12h57, tout bascule.

Un appel arrive sur le téléphone sécurisé de Lévy, au QG.

La voix administrative.

— Vous avez envoyé un huissier.

Cédric ne prend pas l’appel. Lévy met sur haut-parleur.

La voix continue :

— Vous aimez les traces. Très bien. Nous allons vous offrir une trace à vous : une procédure.

Hugo blanchit.

— Qu’est-ce qu’ils font ?

La voix dit simplement :

— Dans cinq minutes, V6 recevra une notification. Votre émission sera suspendue “à titre conservatoire” pour mise en danger de l’ordre public.

Silence.

Dorval appelle au même moment. Panique.

— Cédric, on vient de recevoir… c’est officiel… ils veulent suspendre Darka dès ce soir.

Paul, sur le terrain, ne comprend pas encore. Cédric, lui, comprend immédiatement : c’est la correction version “blanche”. Une interdiction. Une mort médiatique sans sang.

Cédric regarde Lina.

— Si on me coupe, tu déclenches. Mais pas un papier “culture”. Un papier “commission”. Un papier qui prouve qu’ils ont voulu me faire signer une muselière.

Hugo se fige.

— Ça va les rendre furieux.

Cédric répond, bas :

— Tant mieux. Qu’ils soient furieux en plein jour.

7) La poursuite : Paris comme filet

Sur le quai, la berline avec Mila accélère soudain. Comme si elle avait reçu un ordre.

Sandra comprend : ils ont été alertés.

— Ils ont la notif. Ils savent qu'on va déclencher. Ils déplacent plus vite.

Paul serre le volant.

— On les perd ?

Sandra regarde la circulation.

— Non. On les force à choisir.

Nino, sur le canal, souffle :

— La camionnette vient de bifurquer. Ils vont vers un point d'eau. Je sens un transfert bateau.

Paul blêmit.

— Un bateau ?

Sandra murmure :

— Ils aiment les sorties propres.

La berline coupe par une bretelle et se fond dans un flux. Trop fluide. Trop bien.

Paul sent la colère monter. Il la mange. Il la transforme en concentration, parce qu'il sait : Sandra le regarde.

Et Sandra a une voix de scalpel.

— Ne colle pas.

Paul respire. Il se met à distance. Il joue le jeu.

Ils suivent.
Ils tournent.
Ils passent sous un pont.

Et là, dans une seconde étrange, Paul voit le reflet de Mila dans la vitre arrière : son visage tourne légèrement, et ses yeux croisent, une fraction, ceux de Paul.

Un regard de détresse.

Pas un appel. Pas une demande. Une constatation : je suis là.

Paul serre la mâchoire. Il ne fera pas l'erreur de foncer.

Mais il jure, à l'intérieur, qu'il ne la laissera pas disparaître comme Inès.

8) L'arène : le point d'eau

À 13h21, la berline arrive près d'un point discret de la Seine. Pas un port officiel. Un accès secondaire. Deux hommes attendent, encore. Calmes. Protocole.

Un semi-rigide est là, moteur coupé.

Transfert bateau.

Sandra murmure :

— Ils vont la sortir de Paris.

Paul souffle :

— On la perd.

Sandra regarde la scène, puis dit quelque chose de très simple :

— Non.

Elle sort un téléphone.

— Lévy, on a transfert bateau. Tu déclenches la pression.

Lévy répond :

— Déjà en cours.

Au QG, Lina lance le fragment “commission/muselière” en protocole tiers.

Pas une bombe totale. Un morceau qui dit : ils ont voulu me faire signer. Ils veulent suspendre. Voilà la procédure.

Et au même instant, sur le quai, quelque chose change : les hommes “propres” deviennent légèrement moins propres. Un regard plus nerveux. Un mouvement d’épaule. Un micro-ordre dans une oreillette.

Ils viennent de comprendre que la lumière monte.

Sandra murmure :

— Ça y est. On a créé une friction.

Paul comprend : une friction, c’est une erreur possible.

Nino arrive, en moto, à distance.

— Je peux couper devant, dit-il.

Sandra répond :

— Non. Pas de film. On veut une preuve.

Paul regarde.

La berline ouvre la porte arrière.

Mila sort.

Et au moment où elle pose le pied sur le quai, elle trébuche volontairement.

Un faux accident.

Un geste minuscule.

Mais ce geste suffit : l’un des hommes “propres” se baisse pour la relever, et sa veste s’ouvre.

Sandra voit un badge accroché à l’intérieur. Pas V6. Pas police.

Un badge administratif, discret, avec une mention de service.

Et, surtout, au coin du badge : les deux lettres.

C.C.

Sandra murmure :

— Voilà.

Elle active sa caméra. Zoom. Capture. Pas un film de chasse. Une preuve nette.

Nino souffle :

— On a la preuve ?

— On a la preuve, répond Sandra.

Paul regarde Mila. Mila relève la tête, et dans son regard, il y a une étincelle. Elle a compris qu’elle peut exister autrement qu’en porte.

Elle a compris qu’elle peut aider.

9) La correction se dévoile

Au moment où Mila s’approche du semi-rigide, un homme sort de l’ombre.

Pas Mathias. Pas l’agent vu au parking. Un autre. Plus âgé. Plus lisse. Costume sans plis. Regard sans chaleur.

Il s’arrête à deux mètres de Mila, et dit calmement :

— Fin du spectacle.

Sandra sent un frisson : ce ton n’est pas mafieux. Ce ton est administratif.

L’homme tourne la tête vers le véhicule de Sandra, sans la voir vraiment. Comme si elle était déjà dans un dossier.

— Vous aimez les procès-verbaux, dit-il. Nous aussi.

Paul serre les dents.

— Il parle à qui ?

Sandra murmure :

— À nous. Sans micro. Ils savent qu’on est là.

L’homme continue, comme s’il dictait :

— La femme part. L’émission s’arrête. Le reste… redeviendra calme.

Paul tremble. Il veut sortir. Il veut frapper.

Sandra pose une main sur son bras.

— Pas. Maintenant.

Parce qu’elle comprend un autre truc : cet homme est venu pour dire la phrase “fin du

spectacle” dans un endroit sans témoin. Il veut un silence. Il veut que la ville n’entende rien.

Sandra répond, très bas, comme si elle parlait à une ombre :

— Le spectacle est fini quand la lumière s’éteint. Et ce n’est plus toi qui tiens l’interrupteur.

L’homme la fixe enfin, comme si elle venait d’apparaître.

Un micro-sourire.

— Vous êtes courageuse.

Sandra répond :

— Je suis fatiguée.

Et à cet instant, un bruit sec.

Pas une explosion. Pas un tir.

Une sirène lointaine.

Une vraie.

Une patrouille qui passe au bout du quai, attirée par quelque chose. Une “coïncidence”.

Non. Pas une coïncidence : une conséquence du fragment déclenché. La lumière attire l’État réel, même quand l’État profond veut l’ombre.

L’homme se crispe, minuscule.

Il comprend qu’un témoin officiel peut arriver.

Alors il fait un geste : un signe à ses hommes.

Mila est poussée vers le bateau.

Paul murmure :

— Maintenant.

Sandra le regarde.

— Maintenant.

Paul démarre.

Pas comme un fou. Comme un mur qui avance.

Il bloque la berline. Nino surgit à l’opposé, moteur hurlant, pour créer un chaos visuel. Pas de violence. Juste un chaos de circulation.

Sandra sort, téléphone haut, caméra active.

— SOURIEZ, dit-elle, à voix basse. Vous êtes filmés.

L’homme “administratif” fixe Sandra, et pendant une seconde, son masque glisse : pas de peur, mais une irritation froide.

— Vous ne comprenez pas, dit-il. Vous êtes en train de provoquer quelque chose que vous ne contrôlez pas.

Sandra répond :

— Oui. Comme vous.

Le semi-rigide démarre brusquement.

Mila est à bord.

Paul hurle :

— NON !

Il veut courir.

Sandra l’attrape.

— Paul, tu vas mourir !

Paul tremble.

— On la perd !

Sandra fixe le bateau qui s’éloigne.

— Non.

Elle relève son téléphone.

— On a le badge. On a C.C. On a l’adresse. On a la preuve. Et on a le parcours.

Nino souffle :

— Je peux suivre le quai.

Sandra répond :

— Suis. Mais sans jouer au héros. On veut où ils vont.

Et le bateau s’éloigne.

Mila tourne la tête une dernière fois. Son regard croise celui de Sandra. Puis elle disparaît dans la distance grise de l’eau.

10) Retour au QG : l’annonce

À 18h, le couperet tombe.

V6 reçoit officiellement la notification : suspension conservatoire de Darka “dans l’attente d’éclaircissements”.

Dorval appelle, brisé.

— Cédric… c’est fini.

Cédric regarde le téléphone. Il ne dit pas “non”. Il dit autre chose.

— Ce n’est pas fini.

Dorval rit nerveusement.

— Tu vas faire quoi ? Un live sur un réseau ?

Cédric répond, calme :

— Oui.

Hugo se fige.

— Cédric, attention…

Cédric le coupe.

— Hugo, ils m’ont coupé l’antenne. Donc je vais prouver un truc simple : ce n’était pas une affaire de télé. C’était une affaire de contrôle.

Il se tourne vers Lina.

— Tu prépares la diffusion parallèle. Radio, réseau, tout. Je veux un direct ce soir, même si c’est sans V6.

Lina hoche la tête.

— Je peux.

Paul et Sandra rentrent, épuisés. Sandra pose son téléphone sur la table : la capture du badge C.C. est nette. Lisible. Exploitable.

Cédric la regarde.

Son visage ne bouge pas.

Mais sa voix est grave.

— Ils ont suspendu Darka. Ils ont pris Mila. Ils ont essayé de transformer la loi en laisse.

Il marque une pause.

— Et maintenant… ils viennent de me donner ce que je voulais depuis le début : une preuve qui ressemble à un poste.

Il lève les yeux vers eux.

— Ce soir, je parle sans V6. Et je ne parle pas seulement de correction. Je parle de C.C.

Hugo déglutit.

— On formule comment ?

Cédric répond, tranchant :

— Comme une question qui brûle.

Il prend la balle de tennis, la serre.

— “Qu’est-ce que C.C. ? Qui signe C.C. ? Qui valide C.C. ? Et pourquoi C.C. infiltre une chaîne pour faire taire un animateur ?”

Silence.

Puis Lévy reçoit un message.

Une seule phrase :

“Tu as vu le badge. Tu as perdu la femme.”

Paul frappe la table.

— Enfoirés…

Cédric ferme les yeux une seconde. Il pense à Mila sur l’eau. À Inès sur une chaise blanche. À Julie qui tremble. À Sarah qui dort ailleurs.

Puis il ouvre les yeux.

— Ils veulent que je choisisse entre preuve et humain, murmure-t-il.

Hugo souffle :

— Et tu vas choisir quoi ?

Cédric répond, bas, sans grand geste :

— Je vais choisir les deux.

Le chapitre se ferme sur une image sèche :

Une émission suspendue.
Une femme sur un bateau.
Une signature “C.C.” capturée.
Et un homme qui s’apprête à parler sans antenne, parce qu’on ne coupe plus sa

voix…

On ne fait que lui rappeler pourquoi il doit parler.

Chapitre 35

CHAPITRE 35 — HORS ANTENNE

CHAPITRE 35 — HORS ANTENNE

À M-8, ils ont enfin réussi ce qu’ils voulaient depuis le début :

Couper Darka.

Pas par une panne.
Pas par un accident.
Par une procédure.

C’est la correction blanche : tu n’es pas mort, tu n’existes plus.

Et dans une époque où la voix est une monnaie, l’inexistence est la peine capitale.

1) La nuit sans chaîne

À 19h07, le studio est vide.

Les néons sont éteints, les caméras couvertes. Les couloirs de V6 ressemblent à une ville après le couvre-feu. Dorval n’a pas “interdit”. Il a “suspendu”. La nuance est une hypocrisie : l’effet est le même.

Dans le QG, Cédric regarde le message officiel imprimé.

“Suspension conservatoire… dans l’attente…”

Il plie la feuille. Une fois. Deux fois. Troisième pli. Comme s’il voulait casser le papier par la géométrie.

Paul tourne en rond.

— C’est fini. Ils t’ont eu. Ils t’ont coupé.

Cédric lève les yeux.

— Non.

Paul s’arrête.

— Quoi “non” ?

Cédric parle doucement.

— Ils ont coupé V6. Pas moi.

Hugo, assis, la voix cassée :

— Tu réalises que sans antenne, tu perds l’arme principale : le direct.

Lina répond pour Cédric.

— Il ne perd pas le direct. Il le déplace.

Elle montre l’écran : trois flux prêts. Radio indépendante, plateforme live, relais audio. Pas “une chaîne”. Une hydre.

Cédric se tourne vers Lévy.

— Tu sécurises l'endroit où je parle ?

Lévy acquiesce.

— Déjà fait. Mais si tu parles hors antenne, tu n'as plus les protections légales de la chaîne. Ils peuvent dire : "diffusion sauvage", "trouble", "propagande".

Hugo murmure :

— Ils vont chercher à te criminaliser.

Cédric hoche la tête.

— Alors ce soir, je ne fais pas un show.

Il désigne la capture du badge.

— Je fais une question.

Sandra entre, téléphone à la main. Elle a le visage dur : elle revient du fleuve.

— Nino suit le trajet sur berge. Il pense qu'ils vont sur un embarcadère secondaire, puis… transfert voiture. Ils la sortent de Paris.

Paul serre les dents.

— On peut pas la laisser.

Cédric ne le regarde pas tout de suite. Quand il le fait, c'est avec une fatigue terrible.

— Mila est vivante parce qu’ils veulent qu’elle vive. Pour l’instant. Et parce qu’elle est un levier.

Paul explose.

— Alors quoi ? On l’abandonne ?

Cédric répond, bas :

— On ne l’abandonne pas. On la récupère quand on a un endroit. Pas avant.

Lévy ajoute :

— Et on ne bouge pas tous. Antoine est sur une piste. Il attend un signal.

Paul se fige.

— Antoine ?

Lévy acquiesce.

— Oui. Il attend “C.C.”

Cédric prend une respiration lente.

— Ce soir, dit-il, je donne ce signal.

2) Le direct de l’ombre

21h00.

Pas de plateau. Pas de public. Pas de musique.

Une caméra simple, une lumière fixe, un micro propre.

Cédric est assis. Face à l’objectif. Sans sourire. Sans costume. Sans décor. Juste lui.

Ce dépouillement fait peur. Parce que quand Cédric n’a plus besoin de show, c’est qu’il a quelque chose de plus sérieux.

Lina lance.

— On est live.

Cédric regarde l’objectif.

— Bonsoir.

Silence.

— Ce soir, on m’a coupé mon émission. Officiellement, “par prudence”. Officieusement, par peur.

Il ne force pas. Il ne joue pas.

— Je suis un animateur. Pas un ministre. Et pourtant, depuis des semaines, on me parle comme on parle à une menace d’État.

Il marque une pause.

— Aujourd’hui, j’ai été convoqué. On m’a proposé de signer un engagement pour

arrêter de parler. J’ai refusé.

Il sort une feuille.

— Et ce soir, on a suspendu mon émission.

Il relève les yeux.

— Ça, ce n’est pas une controverse télé. C’est une question démocratique : qui a le droit d’éteindre une voix qui dérange, sans débat, sans jugement, sans contradiction ?

Cédric pose ensuite la capture du badge sur la table.

Pas en grand écran. Juste assez pour qu’on voie que c’est réel.

— Maintenant, je vous pose une question simple : que signifie C.C. ?

Il laisse la phrase vivre.

— Pourquoi un badge avec ces initiales se trouve sur une opération d’extraction ? Pourquoi ces initiales se retrouvent sur un accès à V6 ? Pourquoi les mêmes initiales apparaissent sur des documents liés à une association “culture” ?

Il parle lentement. Il fait ce qu’il a promis : greffier.

— Je ne dis pas qui. Je dis : c’est quoi. C’est quel poste. Quelle cellule. Quel circuit. Qui valide.

Puis il frappe, net :

— Si vous êtes un journaliste, enquêtez. Si vous êtes un avocat, demandez. Si vous

êtes un citoyen, exigez une réponse.

Il inspire.

— Et si vous êtes une institution… prouvez que vous n’êtes pas une laisse.

Silence.

Puis il ajoute, plus personnel, sans pathos :

— On m’a pris des femmes. On m’a pris une émission. On m’a annoncé des accidents. On a filmé la mort pour me faire obéir.

Il ne dit pas “Inès” : il ne nourrit pas la morbidité. Il garde le sens.

— Donc je le dis : je ne signerai pas la peur.

Il se penche légèrement.

— Et je ne m’arrêterai pas.

3) Le retour de flamme : la “réponse” immédiate

À 21h13, pendant qu’il parle, Lina pâlit.

— Cédric…

Il continue.

— …je ne m’arrêterai pas…

Lina répète, plus fort.

— Cédric.

Il s’arrête.

— Quoi ?

Lina montre son écran.

Une alerte simultanée sur plusieurs canaux.

“Mandat / perquisition en cours — diffusion non autorisée — trouble à l’ordre public.”

Hugo se lève d’un bond.

— Ils le font. Ils le font maintenant.

Paul se fige.

— Ils vont venir ici.

Lévy répond, froid :

— Ils vont essayer.

Sandra regarde Cédric.

— Tu coupes ?

Cédric fixe la caméra.

— Non.

Il reprend le direct, comme si l'État était un commentaire.

— Et pour ceux qui se demandent : oui, je sais qu'on essaye de me faire taire en ce moment même.

Il le dit calmement, en direct. Et ce calme est une arme.

— C'est précisément pour ça que je fais ce direct. Parce que quand on vient vous couper pendant que vous parlez… ça prouve que vous aviez raison de parler.

Paul murmure, bouleversé :

— Il est fou…

Hugo répond :

— Non. Il est cohérent.

À 21h17, Lévy reçoit un message.

Une photo.

Une porte d'immeuble.

Un bélier.

Puis une phrase :

“Correctif.”

Cédric regarde. Il ne s’effondre pas. Il n’a plus ce luxe.

Il dit, à la caméra :

— Je vous avais parlé d’un mot : correction. Voilà. On y est.

Il marque une pause.

— Si ce direct s’arrête brutalement, vous saurez pourquoi. Et un fragment sortira.

Lina tremble. Son doigt est prêt.

4) Antoine frappe dans l’ombre

À 21h19, le système se met à jouer en parallèle.

Parce que Cédric a donné le signal.

Antoine appelle. Pas Cédric. Lévy.

— J’ai C.C., dit Antoine.

Lévy se fige.

— Parle.

— C.C., c’est un sigle interne. Pas public. “Cellule de Coordination”. Un truc qui peut vivre sous plusieurs parapluies. Ça change de nom, mais ça garde le même ADN

: logistique, influence, accès, correction.

Hugo blêmit.

— Ça existe ?

Antoine continue, voix basse.

— J’ai mieux. J’ai un nom… mais pas un nom complet. Un “poste-nom”. Un gars qu’on appelle le Coordo. Il gère les badges, les accès, les transferts. Il n’est pas politique. Il sert les politiques. Il est au croisement.

Lévy murmure :

— Où ?

Antoine répond :

— Ce soir, il doit passer à un endroit. Un endroit de transition. Pas l’adresse que vous avez. Un autre. Un box. Un garage. Quelque part entre Seine et périph.

Sandra se redresse.

— Donne.

Antoine donne une zone, pas une adresse exacte.

— Je peux pas plus, dit-il. Je suis pas GPS. Mais je peux vous amener.

Lévy se tourne vers Sandra.

— Tu y vas. Pas Paul. Sandra.

Paul explose.

— Pourquoi pas moi ?

Sandra le fixe.

— Parce que toi, tu vas faire un geste idiot.

Paul serre les dents. Il sait qu’elle a raison.

Cédric, toujours en direct, entend à moitié. Il tient la caméra.

— On ne coupe pas, dit-il.

Lina murmure :

— Ils sont à cinq minutes.

Cédric regarde l’objectif.

— Je continue.

Et pendant qu’il continue, Sandra sort.

5) La perquisition : l’État en costume

À 21h24, des coups contre la porte.

Pas “police !” en hurlement.

Un ton administratif.

— Ouvrez. Contrôle.

Hugo pâlit.

— Voilà. C’est ça.

Lévy ne bouge pas. Il a un calme de glace.

— On ouvre. Mais on filme.

Il ouvre.

Deux hommes en veste sombre. Carte. Ton poli. Trop poli.

Derrière, deux autres. Plus jeunes. Oreillettes discrètes.

Cédric regarde la caméra.

— Bonsoir.

Le chef d’équipe parle, neutre :

— Monsieur, votre diffusion est susceptible de constituer un trouble. Nous devons procéder à des vérifications.

Cédric sourit, sec.

— Vous vérifiez quoi ? Mon micro ?

— Votre dispositif.

Cédric incline la tête.

— Alors vérifiez en direct.

Le chef hésite une fraction. Il n’aime pas être filmé. Il recule d’un micro-pas, puis se reprend : il est dans son rôle.

Hugo s’approche.

— Sur quelle base légale ?

Le chef sort un papier. Un mandat. Un texte.

Hugo le lit. Son visage se décompose.

— Ils ont fait ça vite…

Cédric continue à parler à la caméra.

— Voilà ce que je vous disais. Quand la correction devient une procédure, elle porte un papier. Et le papier, dans ce pays, fait plus peur que le couteau.

Le chef d’équipe fait un geste.

— Coupez.

Lévy répond :

— Non.

Cédric répète, à la caméra :

— Ils viennent de dire “coupez”.

Silence. C’est un moment historique minuscule.

Et alors, Lina sent que l’instant est là : si le flux tombe, elle déclenche. Si le flux tient, ils gagnent du temps.

Le chef d’équipe s’avance vers le matériel.

Et là, Paul se place devant.

Sans violence. Juste debout. Un mur.

— Vous coupez pas, dit Paul.

Le chef d’équipe le regarde.

— Monsieur, écartez-vous.

Paul ne bouge pas.

— Non.

Le chef d’équipe soupire. Poliment.

— Alors nous procéderons autrement.

Il sort un petit appareil. Un brouilleur de proximité.

Lina le voit sur l’écran : le flux devient instable.

— Cédric…

Cédric regarde la caméra.

— Si ça coupe… ça sort.

Le flux vacille.

Puis tombe.

Noir.

6) Le fragment : la réponse automatique

Silence.

Deux secondes.

Puis, ailleurs, la bombe respire.

Chez les tiers, un fragment part.

Pas un papier culture. Pas un tableau flou.

Un document de la commission. La proposition d’engagement. La phrase “mesures envisagées”. Et surtout : le mot “correction” dans le PV.

Et avec le document, un message simple, envoyé automatiquement :

“Direct interrompu par contrôle. Voici la trace.”

À 21h29, les réseaux explosent.

Parce que ce n’est plus “Cédric parle”.

C’est “on vient de couper Cédric”.

Le chef d’équipe comprend trop tard : il a rendu la correction visible.

Hugo souffle, presque en transe :

— Ils viennent de se tirer dessus.

Lévy regarde le chef d’équipe, froid.

— Merci.

Le chef d’équipe serre la mâchoire.

— Ce n’est pas fini.

Cédric, lui, regarde la caméra éteinte, et murmure :

— Non. C’est le début de votre coût.

7) La contre-partie : la punition “humaine”

À 21h36, un message arrive sur le téléphone de Cédric.

Une photo.

Un pont de Seine.

Un semi-rigide.

Mila, assise, yeux ouverts, vivante.

Et une phrase :

“Tu as voulu la visibilité. Regarde.”

Paul serre les dents.

— Ils la montrent vivante pour te dire qu’ils contrôlent la vie et la mort.

Lina murmure :

— Et ils la montrent… pour la rendre “objet”. Pour l’humilier.

Cédric fixe la photo longtemps.

Puis il dit une phrase très basse :

— Mila… tiens.

Parce qu’il sait qu’elle n’entendra pas.
Mais il sait aussi que lui doit continuer d’être le type qui tient.

8) La collision des deux guerres

Pendant que le QG encaisse la perquisition, Sandra roule.

Antoine est dans une voiture devant, comme une ombre de l’enfance devenue GPS humain.

Ils arrivent sur un box, zone industrielle, rideau métallique.

Deux voitures stationnées. Trop propres.

Antoine murmure :

— C’est là.

Sandra ne sort pas. Elle filme. Elle attend une erreur. Une sortie.

Et l’erreur arrive : un homme ouvre le rideau juste assez pour passer.

Costume. Veste sans plis. Oreillette.

Sur sa ceinture : un badge.

Et sur le badge, deux lettres.

C.C.

Sandra zoome. Capture. Net.

Antoine souffle :

— Le Coordo.

Sandra murmure :

— On l’a.

À cet instant, l’homme relève la tête, comme s’il avait senti le regard.

Il ne voit pas Sandra.

Mais il sait.

Il sourit.

Puis il referme le rideau.

Et juste avant qu’il se ferme, Sandra voit autre chose à l’intérieur :

Une table.
Des pochettes.
Des badges.
Et… un dossier marqué au feutre :

“DARKA / M-8”

Son sang se glace.

Ils ont une cellule dédiée. Ils ont un planning. Ils ont un dossier sur lui comme un dossier sur une nuisance.

Sandra recule. Elle appelle Lévy, souffle court.

— On a le Coordo. Et on a un dossier “Darka / M-8”. Ils nous planifient.

Lévy ferme les yeux.

— Alors on va les planifier aussi.

9) La dernière phrase

Dans le QG, après la perquisition, Cédric s’assoit.

Il est vivant. Encore. Mais ils viennent de le couper hors antenne — exactement comme ils ont coupé V6. Sauf que cette fois, ça a déclenché. Et cette fois, tout le pays a vu la main.

Hugo murmure :

— Tu viens de transformer une perquisition en scandale.

Cédric répond, calme :

— Je viens de transformer leur procédure en aveu.

Paul souffle :

— Et maintenant ?

Cédric lève les yeux.

— Maintenant, ils n’ont plus qu’une solution : frapper plus fort. Mais plus ils frappent fort… plus ils se montrent.

Lina ajoute, froide :

— Et plus ils se montrent, plus ton tome 2 devient inévitable.

Cédric regarde la photo de Mila.

Puis la capture du Coordo.

Puis le mot “Darka / M-8”.

Et il dit, très bas, comme une promesse qu’il ne fera pas à la télé mais à lui-même :

— Je vais les faire sortir du box.

Le chapitre se ferme sur ce point exact : la correction a voulu enfermer Cédric hors antenne. Il vient de prouver que même sans antenne, il peut déclencher une trace. Et il a désormais un visage fonctionnel : le Coordo, C.C., une cellule dédiée, un planning.

La guerre a changé.

Ce n’est plus “ils te menacent”.

C’est “ils t’administrent”.

Et Cédric vient de décider qu’il ne sera pas administré.

Chapitre 36

CHAPITRE 36 — LE VERDICT

CHAPITRE 36 — LE VERDICT

La pièce n’a pas de nom.

C’est Lévy qui l’a choisie, et Lévy ne choisit jamais un endroit pour sa beauté. Il le choisit pour sa capacité à absorber le choc.

Un ancien bureau prêté par personne, c’est-à-dire prêté par quelqu’un de trop discret pour être innocent. Une cour intérieure, des murs épais, une seule entrée, une seule sortie, un ascenseur qui grince comme s’il fallait payer chaque étage. Pas de voisinage. Pas de concierge. Pas de vie autour.

On n’y vient pas pour célébrer.

On y vient pour tenir.

Sur la table, trois objets qui ne vont pas ensemble et qui pourtant racontent la même histoire :

un extrait imprimé du procès-verbal, avec “engagement de cessation” et “mesures envisagées” ;

une capture nette d’un badge où deux lettres reviennent comme une signature : C.C. ;

une balle de tennis, posée sur un coin du papier, comme si elle écrasait le mot

correction pour l’empêcher de respirer.

Cédric est assis. Il tient la balle.

Pas pour jouer. Pour se rappeler qu’il existe encore un geste pur dans ce monde-là : lancer, frapper, assumer la trajectoire.

Paul marche. S’arrête. Repart. Il tourne comme un animal qui cherche une sortie dans une cage qu’il comprend trop bien. Sandra ne bouge pas. Elle écoute le silence comme si le silence était un langage. Lina surveille trois écrans : flux médias, signaux faibles, et un monitoring du bruit numérique — les mêmes comptes qui s’allument, qui s’éteignent, qui se répondent comme une chorale.

Hugo relit un texte qui n’est pas un texte, plutôt une liste de mines : mots à éviter, formulations à préférer, phrases qui sauvent une vie parce qu’elles ne donnent pas prise.

Lévy est debout près de la fenêtre. Il ne regarde pas dehors. Il regarde à travers.

Et Toto est là, près du mur, trop calme. On ne sait pas s’il a vieilli de dix ans ou de dix nuits.

— Ils vont tenter un dernier geste, dit Cédric, sans lever les yeux.

Personne ne répond, parce que tout le monde le sait. La question n’est pas s’ils tentent. La question est où.

Paul s’arrête net.

— Un dernier geste de quoi ? Ils nous ont déjà tout fait.

Cédric fait rouler la balle dans sa paume.

— Un dernier geste de normalité. Un papier. Un contrôle. Un incident. Quelque chose qui ressemble à la loi, et qui est en réalité une main sur la gorge.

Hugo murmure :

— Et s’ils perdent le vote…

Cédric relève enfin les yeux.

— Alors ils corrigeront le vote.

Ce n’est pas une phrase dramatique. C’est un constat. Et c’est ce qui fait peur : il ne la dit pas pour convaincre. Il la dit parce qu’il l’a vu fonctionner sur lui.

Lina, sur l’écran des réseaux, voit déjà l’ombre de la soirée.

— Ça se prépare, dit-elle.

— Quoi ? demande Sandra.

Lina désigne un nuage de mots-clés qui monte doucement, comme un feu sous une porte.

— “Fraude.” “Panne.” “Annulation.” “Sécurité.” “Trouble.” “Il faut suspendre.”
Ils sèment les mots avant l’événement. Pour que l’événement ressemble à une conséquence.

Paul serre les dents.

— Putain… ils pré-écrivent la panique.

Lévy répond, glacé :

— Ce n’est pas de la panique. C’est du pilotage.

Cédric ne bouge pas.

— Alors nous, on va faire l’inverse : on va pré-écrire le calme.

Il regarde Lina.

— Tu m’ouvres un canal. Pas long. Pas d’émotion. Une alerte.

Hugo lève un doigt, réflexe.

— Attention au silence électoral.

Cédric hoche la tête.

— Je ne demande aucun vote. Je demande une chose : que personne ne laisse la peur voler le résultat.

Hugo acquiesce. C’est défendable. C’est propre. Et c’est aussi un couteau.

1) Le message “BOX”

À 19h51, le téléphone de Lina vibre.

Elle pâlit immédiatement. Pas parce qu’elle a peur : parce qu’elle reconnaît la signature. Une phrase trop courte pour être humaine. Un ordre sans salive.

Elle montre l’écran.

BOX.

Puis une localisation.

Pendant une seconde, l’air se vide.

Paul s’approche comme si le téléphone était une arme.

— C’est l’endroit.

Sandra ne quitte pas l’écran des yeux.

— Le box où on a vu le dossier “Darka / M-8”.

Hugo murmure :

— Piège. Ils veulent vous sortir de votre position à dix minutes du verdict.

Paul lâche :

— Et Mila ?

Le prénom tombe comme une pièce de monnaie dans un puits. Tout le monde entend le bruit, même Toto.

Cédric serre la balle. Longtemps.

Puis il la pose sur la table.

— Ils veulent qu’on se déchire ici. Qu’on choisisse entre preuve et humain. Ils font toujours ça.

Il lève les yeux vers Paul.

— Tu veux courir ? Tu ne cours pas.

Paul explose, enfin.

— Tu peux pas me dire ça ! Ils l’ont prise à cause de toi, ils—

Cédric ne crie pas. Il coupe plus fort :

— À cause d’eux.

Silence.

Paul reste debout, tremblant, les yeux rouges. Il veut haïr quelqu’un. Il veut une cible. La continuité lui offre Cédric comme cible secondaire, parce que c’est plus facile que d’attraper une ombre.

Cédric reprend, plus bas :

— Si tu vas là-bas, ils t’utilisent. Si tu meurs là-bas, ils gagnent. Si tu tires là-bas, ils te filment et ils gagnent. Donc non.

Sandra intervient, calmement, presque tendre :

— On n’y va pas tous.

Lévy ajoute :

— On n’y va pas avec le cœur. On y va avec la méthode.

Cédric se tourne vers Antoine.

Antoine est là, dans un coin, comme s’il avait toujours été là. Il ne parle pas. Il attend le moment où on prononce son nom.

— Antoine.

Antoine lève les yeux.

— Tu y vas.

— Je ramène quoi ?

Cédric le fixe.

— Une preuve… ou un silence. Mais pas un cadavre. Ni le tien, ni celui d’un autre.

Antoine a un micro-sourire.

— Tu parles comme un type qui a compris qu’il est en train de devenir sérieux.

Cédric répond, sans sourire :

— Je parle comme un type qui en a marre d’enterrer.

Antoine se lève.

Paul fait un pas vers lui, instinctif.

— Fais gaffe.

Antoine le regarde, simple.

— Je fais toujours gaffe.

Il disparaît.

Et dans le bruit de la porte, Cédric comprend quelque chose de froid : ce soir, c’est la première fois qu’il envoie son ami d’enfance au feu sans pouvoir l’accompagner. La politique, c’est aussi ça : déléguer la mort possible.

2) L’alerte “propre” de Cédric

19h57.

Lina prépare le canal. Un live discret. Pas une plateforme énorme. Une diffusion en cascade, relayée par des tiers qui n’obéissent à personne parce qu’ils n’appartiennent à personne.

Hugo vérifie une dernière fois les phrases.

— Ne dis pas “C.C. corrige le scrutin”. Dis : “il existe des méthodes”. Dis : “on a vu des indices”. Dis : “ouvrez les yeux”.

Cédric acquiesce.

— Je sais.

Lina lance.

Le petit logo LIVE s’allume.

Cédric regarde la caméra. Pas un décor. Pas un plateau. Juste un homme et son souffle.

— Ce soir, dit-il, vous allez entendre un verdict.

Il marque une pause.

— Vous allez aussi entendre, peut-être, des mots comme “panne”, “fraude”, “annulation”, “trouble”.

Il laisse la phrase s’installer.

— Moi, je ne vous demande rien. Je ne vous demande pas de m’aimer. Je ne vous demande pas de croire. Je vous demande une seule chose : si quelque chose se passe dans les minutes qui viennent, n’acceptez pas qu’on vole le résultat par la peur.

Il respire.

— On a tenté de couper une émission. On a tenté de couper une voix. Une voix, ça se coupe facilement… si les gens acceptent d’entendre le silence comme une normalité.

Il se penche légèrement.

— N’acceptez pas. Point.

Il coupe.

Pas de punchline. Pas d’appel. Pas de spectacle. Juste une barrière posée devant la panique.

Lévy hoche la tête, presque imperceptible.

— Bien.

Paul, encore en feu, murmure :

— Ça suffira pas.

Cédric répond, bas :

— Ce n’est pas fait pour suffire. C’est fait pour laisser une trace.

Le mot trace revient. Et tout le monde sait que c’est leur seule arme contre la correction : rendre chaque geste visible.

3) Antoine dans le box

À 20h32, Antoine rappelle.

La voix est basse, rapide, comme s’il parlait en marchant.

— Je suis proche.

Lévy prend l’appel et met en haut-parleur. Pas par contrôle. Par besoin de partager le réel.

— Tu vois quoi ? demande Lévy.

— Des voitures propres. Une activité trop calme. Et un rideau métallique qui s’ouvre pas assez longtemps pour être une porte normale. C’est un sas.

Cédric ferme les yeux une seconde. Le mot sas revient encore. Ce monde ne connaît que ça : des couloirs, des entrées, des sorties, des lieux où l’on devient une preuve.

— Tu as visuel sur le Coordo ? demande Cédric.

Antoine souffle.

— Pas encore. Mais je sens son style. Ça bouge sans bruit.

Silence.

Puis Antoine :

— Je vais entrer.

Hugo se redresse.

— Comment ça “entrer” ?

Antoine répond, comme s’il parlait à un enfant.

— Je ne vais pas entrer par la porte. Je vais entrer par l’angle où personne ne regarde.

Sandra ferme les yeux. Elle connaît ces phrases : ce sont celles qu’on prononce avant une erreur.

— Antoine, dit-elle, si tu sens un regard… tu te retires.

Antoine a un micro-rire.

— Je sens déjà des regards. Je choisis juste lequel je laisse passer.

La ligne grésille.

Puis, pendant une minute entière, plus rien.

Dans la pièce, personne ne respire vraiment.

Lina regarde les écrans : le nuage “fraude/panne” monte encore. Comme si la ville entière préparait sa propre excuse.

Enfin, la voix d’Antoine revient.

— Je l’ai vu.

Cédric se fige.

— Qui ?

— Le Coordo.

Le mot tombe dans la pièce comme une pierre froide.

— Il n’a pas de garde du corps visible. Il n’a pas besoin. Il est entouré de gens qui s’écartent. Tu vois ce que je veux dire ? Le respect administratif. Pas la peur de rue. La peur de dossier.

— Il porte quoi ? demande Lévy.

— Un badge, évidemment. Et sur le badge… deux lettres.

Antoine inspire.

— C.C.

Hugo murmure :

— Putain…

Antoine continue, plus vite.

— Il y a un coffre. Des dossiers. Des enveloppes. Des “fragments” à eux. Des élus, des préfets, des journalistes. Et un dossier marqué : SCRUTIN.

Cédric ferme les yeux.

— Ils ont une cellule dédiée au vote.

Antoine souffle :

— Et j’ai vu un papier. Une liste. Des horaires. Et une phrase au feutre : corriger la soirée.

Silence total.

Paul, debout, tremble.

— Corriger comment ?

Antoine hésite.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas rester. Je peux prendre quoi ?

Cédric répond, tranchant :

— Pas une photo si tu ne peux pas. Prends un détail qui les trahit : un numéro, un tampon, une signature, un code. Un truc qu'ils ne peuvent pas nier.

Antoine souffle.

— Je vois un carnet. Un carnet de points de passage. Je—

Un bruit. Un souffle coupé.

La ligne se coupe.

Lina se lève d'un bond.

— Antoine ?

Silence.

Hugo pâlit.

— Ils l'ont—

Lévy lève une main. Il n'a pas besoin de finir la phrase. Il impose le calme comme un protocole vital.

— Attendez.

Trente secondes.

Une minute.

Puis un appel entrant. Pas Antoine. Un numéro inconnu.

Lévy décroche.

Antoine, voix étranglée.

— Ils ont senti un truc. Je suis dehors. Je n’ai pas de preuve “photo”. Mais j’ai mieux.

Cédric se penche.

— Quoi ?

Antoine souffle, comme s’il avait couru.

— Le carnet. Je l’ai pas pris. Trop risqué. Mais j’ai vu une page. Et je l’ai mémorisée. C’est une liste d’horaires. Et à côté… un mot pour chaque horaire : “flux”, “coupure”, “bandeau”, “rumeur”.

Hugo devient blanc.

— Ils prévoient une séquence médiatique.

— Et à 21h03, dit Antoine, il y a écrit un seul mot : NOIR.

La pièce se fige.

Cédric ne bouge pas. Il regarde la balle de tennis. Puis le PV. Puis le badge C.C.

— À 21h03… noir.

Il relève les yeux.

— Donc ils prévoient une coupure.

Lina murmure :

— Une coupure d’image ? une panne nationale ? une saturation ? un faux incident ?

Sandra serre la mâchoire.

— Ils veulent rendre le verdict contestable. Si tu ne vois pas le résultat, tu peux contester le résultat.

Paul frappe du poing sur sa cuisse.

— Et on fait quoi ?!

Cédric parle lentement.

— On ne peut pas empêcher une coupure s’ils contrôlent des tuyaux. Mais on peut empêcher la coupure de devenir une panique.

Il se tourne vers Lina.

— Surveille les flux. À la moindre anomalie, tu prends des captures. Tu archives. Tu distribues.

Lina hoche la tête.

— J’archive déjà.

Il regarde Hugo.

— Tu me rédiges une phrase courte, légale, humaine, que je dirai si l’écran devient noir.

Hugo déglutit.

— Une phrase… pour quoi ?

— Pour rappeler aux gens de respirer. De ne pas courir. De ne pas casser leur pays pour une coupure.

Hugo acquiesce. C’est absurde et vital.

Lévy, lui, fixe Cédric.

— Et toi, tu fais quoi ?

Cédric répond sans trembler :

— Je regarde.

Parce que c’est exactement ce qu’ils lui ont demandé depuis le début. Regarde. Et c’est là que le piège devient intéressant : s’ils veulent qu’il regarde, c’est qu’ils veulent qu’il voie quelque chose. Une correction en direct. Une démonstration.

4) Le message C.C.

20h59.

Le téléphone de Lina vibre.

Elle pâlit immédiatement.

Elle montre l’écran.

Deux lettres :

C.C.

Puis un mot :

REGARDE.

Paul se lève d’un bond.

— Ils sont où ?!

Sandra ne bouge pas.

— Partout.

Hugo murmure :

— C’est une menace.

Cédric fixe l’écran. Très longtemps.

— Non, dit-il. C’est une déclaration de propriété.

Il lève les yeux vers la télévision.

Sur l’écran, les plateaux s’installent. Les présentateurs sourient comme si ce sourire était un geste de civilisation.

Cédric serre la balle de tennis.

Son pouls bat dans le caoutchouc.

21h00 approche comme une porte qui s’ouvre sur un couloir sans lumière.

Lina, à côté, voit une chose étrange : une micro-variation sur les flux, un clignotement infime dans un outil de monitoring.

— Cédric, murmure-t-elle.

— Quoi ?

— Il y a une latence sur un des flux nationaux. C’est minuscule… mais c’est organisé.

Hugo se fige.

— Ça peut être normal.

Lina secoue la tête.

— Non. Normal, c’est aléatoire. Là, c’est propre.

Cédric ne bouge pas.

— Alors on va voir leur propreté.

5) 21h00

Le présentateur inspire.

— “Selon nos estimations…”

La pièce n’a plus d’air. Même Paul ne bouge plus.

Cédric a la balle dans la main comme un talisman. Il est au service, mentalement. Il attend l’impact.

Le présentateur continue.

— “En tête…”

Le monde ralentit.

Lina murmure, presque inaudible :

— C’est maintenant…

Sur l’écran, une micro-seconde d’hésitation. Pas une panne. Un hoquet. Un clignement de réalité.

Puis le présentateur ouvre la bouche pour prononcer le nom.

Cédric se penche légèrement en avant.

Et à l’instant exact où le verdict doit tomber —

un noir total.

Pas dans la pièce.

Dans le livre.

Parce que le tome 1 s’arrête là.

Sur une coupure.

Sur un “regarde”.

Sur une correction annoncée à l’avance.

Et sur un pays suspendu entre deux secondes : celle qui précède un nom… et celle qui suit le noir.

La balle de tennis reste dans la main de Cédric.

Immobile.

Comme si, cette fois, ce n’était plus lui qui allait frapper.

Mais le système.

Et maintenant, il faut voir si le système frappe pour gagner…

Ou s’il frappe trop fort et se révèle.

FIN

Merci d'avoir lu "Darka Président"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

Lire la version interactive et commenter

Découvrir les autres œuvres de l'auteur

© 2026 Éditions Fusianima. Tous droits réservés.